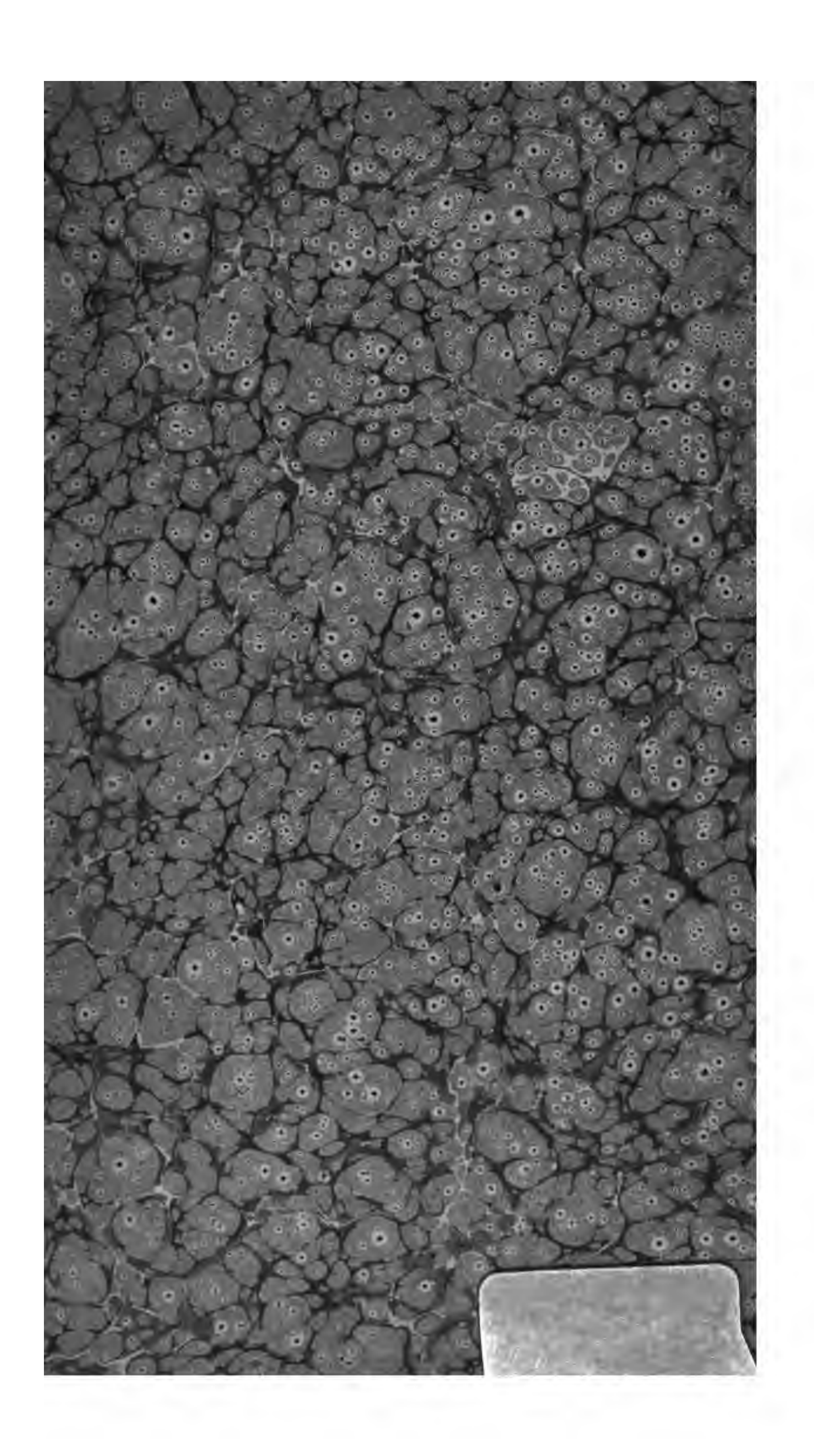
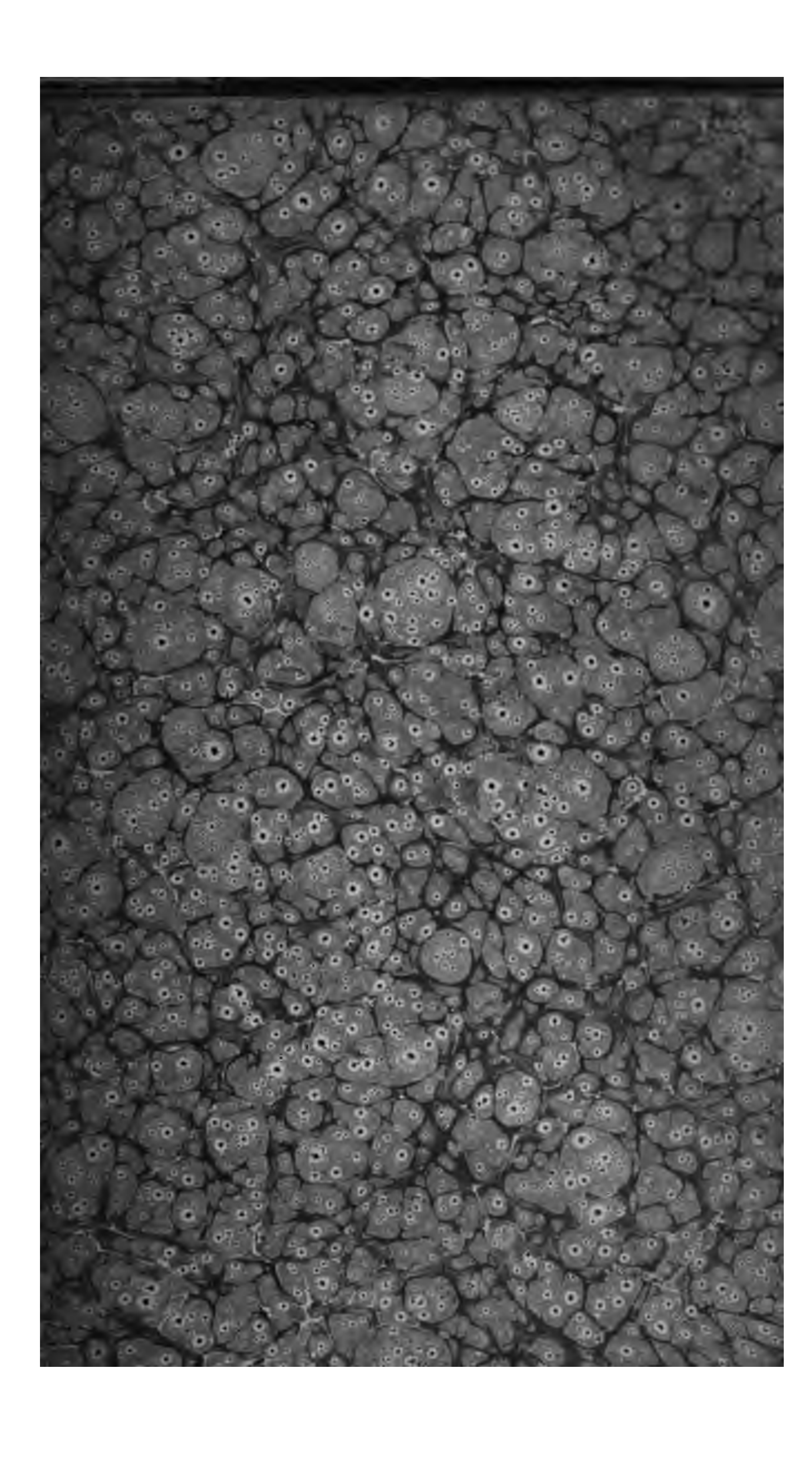







600092581V

ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

TOME SECOND.





A PARIS,

CHEZ TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE.

1632.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR HERCULE MOURANT.

Le succès des *Ménechmes* encouragea Rotrou à puiser chez les anciens; il fit choix d'*Hercule au mont Oéta*, que Sénèque avait imité des Trachiniennes de Sophocle, et cette fois du moins le sujet se trouva d'accord avec le talent noble et tragique de Rotrou : l'imitation, qui sembla servile dans une comédie où l'on peignoit des mœurs étrangères et d'un siècle reculé, disparut dès que Rotrou décrivit de hautes infortunes et exprima des sentimens héroïques, qui sont de tous les lieux et de tous les temps. Malheureusement Sénèque, qu'il prit pour modèle, lui inspira peut-être le goût pour l'hyperbole et la déclamation, si justement reproché à ce tragique romain; et, quoiqu'il soit digne de remarque que notre auteur sut adoucir souvent l'exagération de Sénèque, il n'évita cepen-

dant pas entièrement le ton emphatique, qui devint celui de la tragédie française.

Hercule mourant fut le premier ouvrage dans lequel Rotrou fit prévoir jusqu'où pouvait s'élever son beau talent; il dédia sa tragédie au cardinal de Richelieu, et la fit précéder d'une ode adressée à ce ministre; nous avons cru devoir lui donner une place dans notre édition : c'est à peu près la seule pièce fugitive qui nous soit parvenue de cet auteur.

ODE

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.

Filles à Richelieu si chères,
Muses, chastes sœurs du soleil,
Priez cet astre sans pareil
D'ouvrir l'oreille à mes prières;
En cette agréable saison
Où les fleurs rompent la prison
De l'élément qui les enserre,
Il peut faire, par ses chaleurs,
A mon esprit comme à la terre,
Produire de nouvelles fleurs.

Ses forces ne sont pas bornées
Par les étés et les hivers;
Il n'est pas moins père des vers,
Que des saisons et des années.
Sa vertu s'étend plus avant
Qu'à donner des jouets au vent,

Et faire des fleurs et des herbes.
C'est elle qui fait les métaux;
Et les Ronsards et les Malherbes
Se comptent parmi ses travaux.

Mais toi, grand démon de la France,
Autre soleil de notre temps,
Qui donnes d'un si beau printemps
Une si parfaite espérance,
Richelieu, rare effort des cieux,
Juste étonnement de ces lieux,
Si tu daignes prendre la peine
De jeter un regard sur moi,
Quel Apollon peut à ma veine
Etre plus Apollon que toi?

Pour toi, grand duc, elle est ouverte;
C'est pour toi qu'elle veut couler:
Ma nef, commençons de cingler,
Puisque notre ourse est découverte.
Je sais bien que sur cette mer
Il est malaisé de ramer:
Aussi n'est-il point de voyage
Qui mérite un si grand effort,
Et nous ferons un beau naufrage,
Ou nous trouverons un beau port.

Tel qu'on voit en son écliptique
Le brillant prince des saisons,

Le long de ses douze maisons,
Continuant sa course oblique
(Quoique son char n'arrête point),
Ne passer d'un pas ni d'un point
Les espaces de sa carrière,
Et recevoir si constamment,
Du lieu d'où lui vient sa lumière,
Les règles de son mouvement;

Tel on voit ton savant génie,
Au service de notre roi,
Conduire d'une égale foi
Toutes les choses qu'il manie.
On ne voit sa sincérité
Gauchir d'un ni d'autre côté,
Quoique jamais il ne repose;
Et dans ses travaux inouïs,
L'unique but qu'il se propose
Est la volonté de Louis.

Tes pas, restreints en ces limites,
Ne savent point d'autre sentier;
Là tu mets ton esprit entier,
Là tu bornes tous tes mérites.
Là sont par les difficultés
Tes hauts desseins sollicités;
Là ton ardeur rompt tous obstacles,
Et produit de si grands effets,

Que qui ne croit point aux miracles
Doit douter de ce que tu fais.

Ceux qu'on a vus de notre barque
Devant toi régir le timon,
Ont aussi peu laissé de nom
Que leur vertu laissa de marque.
Ou leur zèle s'est trouvé faux,
Ou leur savoir eut des défauts;
Et tous ont joint si peu de gloire
A la beauté des fleurs de lis,
Qu'ils furent, eux et leur mémoire,
En même jour ensevelis.

Mais, Armand, loin de complaisance,
Quels éloges n'ont mérité
Et ton extrême probité
Et ton extrême suffisance?
Jusqu'où n'a-t-on vu ton ardeur
De nos lis étendre l'odeur?
Et qui de leurs tiges sacrées,
Peut si loin que toi repousser
L'insolent souffle des Borées
Qui tâchent de les renverser?

O combien du siècle où nous sommes
Seront de siècles envieux!
Sois-tu de la race des dieux,
Ou sois-tu de celle des hommes,

Que les grands succès de tes soins
Ont d'irréprochables témoins!
Que ta gloire est haut établie!
Et que le vieux père des ans,
Avant qu'il fasse qu'on t'oublie,
Dévorera de ses enfans!

Je sais bien que nos maladies
N'ont pas encor atteint leur fin,
Et que notre mauvais destin
Médite encor des tragédies :
Mais si tu nous veux conserver,
Il ne les sauroit achever;
Et quelque mal qui nous assaille,
Nous ne pouvons avec raison,
Où tel Esculape travaille,
Douter de notre guérison.

Il n'est force qui ne succombe
Quand elle nous voudra heurter :
Quelque foudre peut éclater,
Mais tu ne crains pas qu'elle tombe;
Outre que nos moindres guerriers
Sont couverts de trop de lauriers
Pour appréhender le tonnerre,
Les grands appareils que tu fais
Sont des menaces à la guerre,
Du proche retour de la paix.

Quel plus beau séjour que la France
Alors pourra charmer les yeux!
Et combien lui viendra des cieux
Et de repos et d'abondance!
L'hiver, courant d'un pas léger
De peur de la désobliger,
N'y tiendra qu'un mois son empire.
Après renaîtront les beaux jours,
Et nous verrons cinq mois Zéphire
En l'entretien de ses amours.

De l'or d'une perruque blonde
La terre enfin se parera,
Toute grosse qu'elle sera
De l'aliment de tout le monde;
Et lors que, pour se soulager,
Elle se voudra décharger,
Nous n'aurons arbre ni javelle
D'où ne tombent tant de trésors,
Qu'à peine encor soutiendra-t-elle
Tout ce qu'elle aura mis dehors.

Bientôt de tes ardentes veilles
Nous naîtra ce siècle doré
Où tu seras considéré
Comme auteur de tant de merveilles.
Lors d'un long bruit en ta faveur,
Poussé d'une sainte ferveur,
Ta litière sera suivie,

Et si le ciel entend nos vœux,
Il te conservera la vie
Pour le siècle de nos neveux.

O toi, puissance tutélaire,
Qui, mise de la main de Dieu
A la garde de Richelieu,
Portes le flambeau qui l'éclaire,
Saint ministre qui tiens chez lui
La même place qu'aujourd'hui
Il occupe en cette province,
Sauve-le de tout accident,
Puisqu'il n'est malheur où mon prince
Peut tant perdre qu'en le perdant.

ACTEURS.

HERCULE.
DÉJANIRE, femme d'Hercule.
IOLE, maîtresse d'Hercule.
LUSCINDE, suivante de Déjanire.
ARSIDÈS, esclave d'Arcas.
ARCAS, amant d'Iole.
PHILOCTÈTE, } Confidens d'Hercule.
AGIS, }
ALCMÈNE, mère d'Hercule.
LYCHAS, valet de Déjanire.

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE.

PUISSANT moteur des cieux, ferme appui de la terre,
Seul être souverain, seul maître du tonnerre,
Goûte enfin, roi des dieux, le doux fruit de mes faits,
Qui par tout l'univers t'ont établi la paix;
J'ai d'entre tes sujets la trahison bannie;
J'ai des rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant et si beau,
Que le foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide;
Tu n'as plus à tonner; et le ciel toutefois
M'est encore interdit après tous ces exploits.
Parois-je encore un fils indigne de mon père?
Junon n'a-t-elle pas assouvi sa colère?
N'a-t-elle point assez, par son aversion,
Fait paroître ma force et mon extraction?

N'ai-je pas sous mes lois asservi les deux pôles?
Et celui dont le ciel charge tant les épaules,
Et sur qui ce fardeau repose pour jamais,
Ne me peut-il porter avec ce rude faix?
Ainsi que mes exploits rends ma gloire parfaite,
La Parque t'a remis le soin de ma défaite;
Et, de quelques efforts qu'elle attaque mes jours,
L'impuissante qu'elle est n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales rives,
Laissent enfin ma vie et mes forces oisives;
Et, voyant sans effet leurs monstres abattus,
Ces foibles ennemis n'en reproduisent plus.
Père de la clarté, grand astre, âme du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde!
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne se soient signalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au delà de mes pas.
Neptune et ses Tritons ont vu, d'un œil timide,
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes:
Ces monstres dont ma main a délivré ces lieux,
Profitent de leur mort et s'emparent des cieux.
Le soleil voit par eux ses maisons occupées;
Sans en être chassés ils les ont usurpées.
Ces vaincus, qui m'ont fait si célèbre aux neveux,
Ont au ciel devant moi la place que j'y veux;

Junon, dont le courroux ne peut encor s'éteindre,
En a peuplé le ciel pour me le faire craindre :
Mais, qu'il en soit rempli de l'un à l'autre bout,
Leurs efforts seront vains, ce bras forcera tout.
D'une seule beauté le pouvoir redoutable
Ote à ce cœur si grand le titre d'indomptable;
Iole seulement le pouvoit asservir,
Et ce lâche à ce nom d'aise se sent ravir.
Allons voir si le temps ne l'a point résolue
A rendre par ses vœux ma conquête absolue,
Et si je dois enfin.... Mais que mal à propos
Cet objet importun vient troubler mon repos!

SCÈNE II.

DÉJANIRE, HERCULE.

DÉJANIRE.

Enfin Iole est vôtre, et ses caresses prêtes
De gloire et de plaisir vont combler vos conquêtes;
Iole glorieuse attend, les bras ouverts,
Ce héros qui sous soi fait trembler l'univers.
Le servage est pour elle une heureuse victoire,
Son pays déconfit altère peu sa gloire;
Et voyant par vos mains ses parens expirer,
Elle songe bien plus à vous voir qu'à pleurer.
Elle a vu sans regret sa province déserte;
Elle aimoit le vainqueur et méprisoit sa perte.

HERCULE.

Jamais perte aux vaincus n'a tant coûté de pleurs :
Son esprit fut troublé, son teint perdit ses fleurs;
Et jamais une mort ne fut tant regrettée,
Qu'Iole a regretté la perte d'Euritée.

DÉJANIRE.

Mais combien de transports ont suivi ses regrets!
Combien elle a pour vous poussé de vœux secrets!
Qu'elle a baisé de fois cette main qui l'enchaîne!
Et de combien sa joie a surpassé sa peine!

HERCULE.

Que vos jaloux soupçons offensent sa vertu!
Un fort ne se rend point qui n'est point combattu.
Jamais d'un seul regard, jamais d'une parole,
Je n'ai sollicité les caresses d'Iole;
Otant à ses parens la lumière du jour,
J'ai vengé mon honneur, et non pas mon amour;
Je ne vous l'ai nommée aimable ni charmante;
Je la mène en captive, et non pas en amante.

DÉJANIRE.

Quel timide respect à votre amour est joint?
Ce qui vous plaît est juste, et vous ne faillez point;
Vous célez sans sujet cet aimable servage,
Et le déguisement trahit votre courage.
Quoi! vous n'avouez pas un amoureux dessein!
Ma curiosité vous met la peur au sein;
Et ce que n'ont pas fait tous les monstres du monde,
Ce qu'ont en vain tenté l'enfer, la terre et l'onde,
De mettre en votre esprit le moindre étonnement,
Une femme le fait, et si facilement!
Contentez, grand héros, votre amoureuse envie,
Et ne contraignez point une si belle vie;
Hercule oblige trop de n'aimer qu'en un lieu;
Pour un objet mortel, c'est trop qu'un demi-dieu;
C'est trop que jusqu'à nous Hercule se ravale,
Et que je le partage avec une rivale;

Quelque nouvel objet qui le puisse toucher,
Hercule divisé m'est encore trop cher.

HERCULE.

Cruelle, pour témoin de mon amour extrême,
Je t'offre seulement tes attraits et toi-même.
Ces traits, de tant d'amans autrefois révérés,
Que toute l'Ætolie a naguère adorés,
Et qui blessent encor tant d'âmes étrangères,
Penses-tu qu'ils m'aient fait des blessures légères,
Et qu'on puisse guérir de l'aimable tourment
Que tes yeux ont fait naître en l'esprit d'un amant?
Non, perds ces faux soupçons, et que ta crainte meure:
Cependant, mon souci, soigne que dans une heure
Cet holocauste pur que je choisis hier
Soit conduit à l'autel prêt à sacrifier,
Lychas y portera l'ornement nécessaire
A parler et paroître à l'aspect de mon père;
L'Ætolie à la fin soumise à mon pouvoir,
Et son tyran défait, m'oblige à ce devoir.

(Il sort.)

DÉJANIRE *seule*.

Ah traître! ah déloyal! que d'une vaine feinte
Tu me veux déguiser le sujet de ma crainte!
Non, non, je ne suis plus cet objet si charmant
Qui força l'inconstance à l'aimer constamment,
Qui fit d'un infidèle un amant véritable,
Qui s'acquit sur tes sens un pouvoir redoutable,
Qui te fut préférable au reste des humains,
Et qui fit contre Nesse armer tes fières mains.
Le temps, qui forme tout, change aussi toutes choses,
Il flétrit les œillets, il efface les roses;

Et ces fleurs dont jadis mon visage fut peint,
Ne sont plus à tes yeux qu'un triste et pâle teint.
Iole a sur le sien l'ornement nécessaire
A faire de ton cœur un lâche tributaire;
L'âge lui laisse encor les appas que tu veux,
Et sa jeunesse enfin me dérobe tes vœux.
Mais son espoir est vain, et le cours de cet âge
Qui m'ôte des attraits, me laisse du courage;
Si ma force n'est vaine en cette occasion,
Je paroîtrai ta femme à ta confusion;
Ta vie, en la fureur dont j'ai l'âme enflammée,
Trame un pire lion que celui de Némée;
Et ma jalouse humeur t'est un monstre plus fort
Que tous ceux dont tes bras ont accourci le sort.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

HERCULE, IOLE.

HERCULE, *appuyé sur les genoux d'Iole qui travaille en tapisserie.*

Qu'avec moins de travail les mains de la nature
Ont bien mis sur ton teint de plus douces peintures!
Attends qu'au naturel je figure ces lis
Dont elle a ton beau sein et ton front embellis;
Que tu serois charmée, et qu'en ce beau visage
Je prendrois le dessein d'un agréable ouvrage!
Si je gâte ces fleurs, tu les peux corriger;
Ton aiguille à mes doigts est un faix bien léger :
Mais ne t'oppose point à ce jeune caprice,
Qu'ils aient avec tes mains un commun exercice;
Ou si ce passe-temps, mon cœur, t'est importun,
Que nos yeux aient au moins un passe-temps commun.

Réponds d'un peu d'amour à l'ardeur qui m'enflamme,
Et rends-moi les regards que te porte mon âme.
Cruelle! Hercule ici réclame ton pouvoir,
Et tes yeux inhumains dédaignent de le voir :
Qu'un regard seulement....

IOLE.

O requête sévère!
De quel œil puis-je voir le meurtrier de mon père?
J'ai vu, cruel, j'ai vu ce cher corps, que je plains,
Tomber dessous l'effort de vos barbares mains;
Je l'ai vu, sous vos coups étendu sur la terre,
Finir ses tristes jours et cette injuste guerre.
Heureuse si nos corps n'eussent eu qu'un cercueil,
Si nous n'eussions tous deux causé qu'un même deuil.

HERCULE.

J'ai plaint, à ton sujet, le succès de mes armes;
Mais de ton propre mal n'accuse que tes charmes.
Iole a fait le meurtre, et son malheur est tel,
Qu'elle a seule en son sein porté le coup mortel;
Iole, qu'il nioit à ma juste requête,
Fut l'objet et sera le prix de ma conquête.
Parce que j'aimois trop, je fus un peu cruel,
Et ta seule beauté causa notre duel.

IOLE.

O cruelle beauté! trompeuse! image vaine
Que le ciel m'a vendue au prix de tant de peine!
Quelle misère encor me dois-tu procurer?
Et combien de malheurs ai-je encor à pleurer?

HERCULE.

Tu seras plus contente étant plus amoureuse;
Quoi! possédant Hercule, Iole est malheureuse!

Et tenant dans ma couche un légitime lieu,
Elle regrettera d'être fille d'un dieu?

IOLE.

Moi, la fille d'un dieu! Non, non, que Déjanire
Sur vos affections conserve son empire;
Ne traitez qu'en captif ce misérable corps,
Dont la fausse apparence a causé tant de morts;
Troublez ces yeux d'effroi, chargez ces mains de chaînes,
Et que chaque moment renouvelle mes peines.
Après un siècle entier d'ennuis et de prison,
Ordonnez-moi le fer, la flamme et le poison.
Je ne murmure plus du mal qui me consume,
Mais vos plus doux baisers auroient de l'amertume;
Baiser de mon pays l'injuste conquérant,
Caresser l'assassin de mon plus cher parent,
Et, sans que mes esprits incessamment s'altèrent,
Sentir entre mes bras les bras qui l'étouffèrent!
Non, non; prières, pleurs, force ni cruauté,
Ne peuvent m'obliger à cette lâcheté.

HERCULE.

N'excite point, cruelle, un courroux légitime,
Qui ne distingueroit innocence ni crime;
Et crois que me déplaire est le pire péché
Dont jamais ton esprit pourroit être taché.
Quoi! toute chose cède à ma force indomptée,
Les lions les plus forts ne l'ont pas évitée;
Et je ne pourrois pas amollir ta rigueur,
Et je reconnoîtrois un si foible vainqueur!
Je nourrirois sans fruit le brasier qui me brûle,
Et l'on diroit: Iole a triomphé d'Hercule!

Non, non, de ta beauté mon cœur sera le prix;
Mais, cédant aux attraits, je vaincrai les mépris.

IOLE.

Le plus fier ennemi, quelque ardeur qui l'enflamme,
Dompte malaisément ce qui dépend de l'âme :
Un tyrannique empire et d'injustes efforts
Ont soumis à vos lois ce misérable corps;
Mais, sous quelque tyran que ce captif respire,
Un heureux désespoir en peut ôter l'empire :
Mourant, il peut franchir cette barbare loi;
Et s'il ne s'aime pas, il est maître de soi.

HERCULE *à genoux.*

Ah! voilà rebuter d'un mépris trop sévère
Celui qui t'aime seule, et seule te révère.
Pardonne, belle Iole, à mon affection
Cette mauvaise humeur et cette émotion;
Sois-moi cruelle, ingrate, inhumaine, farouche;
L'amour peut arracher quelques mots de ma bouche,
Je puis bien d'injustice accuser tes appas,
Mais de t'outrager plus, Hercule ne peut pas.
Le ciel dessus mon chef répande le supplice
Dont te peut menacer mon aveugle caprice!
Mon père en cet instant me voie avec horreur,
Et relance sur moi les coups de ma fureur!

IOLE.

Détournez donc ailleurs cette flamme lascive,
Et ne croyez avoir en moi qu'une captive,
Puisque vos traitemens, ou rigoureux ou doux,
Ni le temps qui peut tout, ne peuvent rien pour vous.

HERCULE.

Je vaincrai ta rigueur par d'invincibles armes :
Hercule s'instruira de l'usage des larmes;
Hercule en même temps saura vivre et mourir;
Et s'oublîra soi-même afin de t'acquérir.

SCÈNE IV.

DÉJANIRE, IOLE, HERCULE.

DÉJANIRE.

Quel signe en faut-il plus? le voilà le perfide
Sur qui si puissamment une esclave préside!
J'ai trop, hélas! j'ai trop leurs secrets reconnus;
J'ai surpris ce grand Mars avecque sa Vénus.

HERCULE.

O la femme importune!

DÉJANIRE.

Adieu : ma compagnie
Ne vous apporte pas une joie infinie;
L'Amour est avec vous, et cet enfant honteux
N'aime pas les témoins, et se tait devant eux.

HERCULE.

Il est vrai, mais au moins vois, devant ta sortie,
Quelle âme de ces yeux se seroit garantie.
As-tu vu des vainqueurs plus dignes de régner,
Et pourquoi la raison se dût moins épargner?
Vois comme, sans parler, cette agréable bouche
Appelle mes baisers et dit que je la touche;
Vois que sur ce beau sein les lis à peine éclos,
Accusent cette main d'un stupide repos;

Vois si tu dois tenir ma défaite douteuse;
Et si la continence ici n'est pas honteuse,
Si je dois tant souffrir près d'un si beau secours.

DÉJANIRE, *s'en allant.*

Madame est plus charmante encor que vos discours.

HERCULE, *seul avec Iole.*

Adieu; plains-toi, jalouse, et de cette aventure
Accuse si tu veux le ciel et la nature,
Appelle lâcheté, foiblesse, trahison,
L'agréable tourment qui trouble ma raison;
Je suis traître, volage, inconstant, infidèle;
Je suis ce qu'il te plaît, mais j'aime cette belle;
Hercule est glorieux de sa captivité,
Et sous de si beaux fers il hait sa liberté.

IOLE.

D'où naît mal à propos cette inutile peine
Qui mettra parmi vous la discorde et la haine?
Usez, brave héros, de votre autorité
Contre ces ennemis de votre liberté.
Arrachez de ces mains les yeux qui vous captivent.
Laissez-vous du repos à ceux qui vous en privent?
Perdez ce qui vous perd; pourquoi différer tant?
Ordonnez que je meure, et vous vivrez content.

HERCULE.

Le temps et les devoirs rendent enfin traitable
La plus farouche humeur et la plus indomptable.

IOLE.

Le temps et les devoirs, employés vainement,
Joindroient à vos regrets la honte seulement.

HERCULE.

Le plus ferme souvent manque à ce qu'il propose;
Et la force au besoin m'obtiendra toute chose.

IOLE.

Ma mort peut empêcher ce honteux accident;
Et le désespéré se sauve en se perdant.

HERCULE.

Quel malheur m'a rendu ton humeur si sévère?

IOLE.

La perte d'Œchalie et la mort de mon père.

HERCULE.

Ingrate, dis plutôt la perte de ton cœur.
Arcas te le ravit, Arcas en est vainqueur;
Et la foi que je veux, ce captif l'a reçue :
Mais apprends en deux mots quelle en sera l'issue.
Demain, si je n'obtiens la faveur que je veux,
J'immole à mon courroux cet objet de tes vœux;
Ce beau fils, ce mignon, ton âme et tes délices,
A tes yeux égorgé, payera mes services :
Consulte là-dessus.

(Il sort.)

IOLE *seule.*

O rage! O cruauté!
Quel avis dois-je suivre en cette extrémité?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUSCINDE.

Dieux! que la jalousie en un jeune courage,
Alors qu'on aime bien, est une extrême rage!
L'Afrique en ses déserts ne présente à nos yeux
Rien de si redoutable et de si furieux.
Sitôt que ce jeune astre aux regards de la reine
Exposa sa clarté si belle et si sereine,
Aussitôt qu'à ses yeux Iole se fit voir,
Bien loin de se contraindre et de la recevoir,
Avec bien plus de cris et bien plus enragée
Que Niobe autrefois sur la rive d'Égée,
Par son geste confus figurant son tourment,
Elle a tous nos esprits saisi d'étonnement:
Elle court sans dessein, et sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le palais d'Alcide;
Elle renverse tout, rompt tout, et sous ses pas
La maison est étroite et ne lui suffit pas;
Sa pâleur fait juger du mal qui la possède,
La rougeur tôt après à la pâleur succède;
Elle verse des pleurs, et dans le même instant
Du feu sort de ses yeux, qui les sèche en sortant;

En diverses façons son visage s'altère,
De moment en moment de soi-même il diffère;
Elle plaint, elle crie, et partout sa fureur
Excite la pitié, la tristesse et l'horreur....
Mais on ouvre... C'est elle. O dieux! de quelle sorte
Elle court furieuse où sa rage la porte!

SCÈNE II.

DÉJANIRE, LUSCINDE.

DÉJANIRE, *furieuse.*

D'où que de tes rayons les cieux soient éclairés,
Quelqu'endroit où tu sois en ces champs azurés,
Épouse de Jupin, contente ma colère;
Ton intérêt est joint à ma juste prière.
O Junon! perds ce traître; envoie un monstre ici,
Qui, te satisfaisant, me satisfasse aussi.
S'il est quelque serpent horrible, épouvantable,
Capable d'étouffer ce vainqueur redoutable,
Et qu'à cette action tu puisses provoquer,
Qu'il vienne, qu'il paroisse, et qu'il l'aille attaquer.
Ou, s'il n'est point de monstre assez fort pour ta haine,
Fais-moi capable d'être et son monstre et sa peine;
Change, si tu peux tout, ma figure, et rends-moi
Telle qu'on peint l'horreur, et la rage, et l'effroi.
Pourquoi perds-tu du temps à tirer de la terre
Un monstre nécessaire à lui faire la guerre?
Pourquoi dans les enfers cherches-tu sans effet
Tout ce qu'ils ont de pire et ce qu'il a défait,
Si je porte en mon sein de quoi te satisfaire,
Et si j'ai là-dedans sa Parque et son Cerbère?

Tu trouveras en moi les armes qu'il te faut;
Prépare seulement mon bras à cet assaut.
Qu'une fois cette main te soit officieuse,
Sers-toi d'une enragée et d'une furieuse.
Inspire-moi, déesse, et m'enflamme le sein,
Seconde ma fureur en ce juste dessein.

LUSCINDE.

Madame, au nom d'hymen, et par ses flammes saintes,
Modérez vos ennuis et réprimez ces plaintes;
Laissez à ces transports succéder le repos :
Paroissez Déjanire, et femme d'un héros.

DÉJANIRE.

Qu'Hercule me trahisse, et qu'Iole me brave!
Qu'une jeune effrontée, une insolente esclave,
Dont le père a suivi ses peuples déconfits,
Vienne en ce lieu donner des frères à mes fils,
Et, pour avoir charmé les yeux de ce perfide,
Soit fille de Jupin et compagne d'Alcide!
Non, non, je lui vendrai mon honneur chèrement,
Ou je détournerai ce triste événement;
Qu'il dispose des cieux et des enfers ensemble,
Qu'au seul bruit de son nom toute la terre tremble,
Il excite en mes sens une rébellion
Pire que ses serpens, son hydre et son lion.
Une captive, ô dieux! partagera ma couche!
Souillé de ses baisers, il faut que je le touche!
Il faudra que je perde ou divise son cœur,
Et les yeux d'une esclave ont vaincu ce vainqueur!
Quand les monstres laissoient sa valeur endormie,
Voilà qu'il se présente une pire ennemie!
Une seule captive en pouvoit triompher,

Et fait plus que le ciel, et la terre et l'enfer!
Il ne daigne à mes yeux cacher sa perfidie,
Et peut-être en son cœur déjà me répudie.
O cruel désespoir! ô sensible tourment
Qui ne peut inventer un trop dur châtiment!
C'est trop délibérer; imagine une peine
Horrible, épouvantable, incroyable, inhumaine;
Que de toi Junon même apprenne à se venger,
Et comment d'un grand mal on se doit soulager.

LUSCINDE.

Dieux! que proposez-vous? quel crime épouvantable!
D'une telle fureur votre esprit est capable!
En quels lieux inconnus ou du ciel ou du sort
Cacheriez-vous le bras auteur de cette mort?
Où vous souffriroit-on, si chacun le révère?
Et que feroit le foudre en la main de son père?

DÉJANIRE.

Ma peur ne rendra pas ce perfide impuni :
Si mon forfait est grand, mon mal est infini.

LUSCINDE.

Le plus désespéré, voyant la mort, recule,
Et vous mourriez, madame.

DÉJANIRE.

Oui, mais femme d'Hercule:
Et mon œil, de mes pleurs à chaque heure mouillé,
Ne verra pas mon lit honteusement souillé.
J'éteindrai de son sang, avec ses sales flammes,
Les torches de l'hymen qui joignit nos deux âmes;
S'il redoute l'effet du dessein que je fais,
Qu'il ajoute ma mort au nombre de ses faits;
Qu'il croisse de ma perte encor sa renommée,

Qu'au rang de ses vaincus sa femme soit nommée;
Ces membres, dénués de sang et de vigueur,
Mourant, embrasseront la couche du vainqueur,
Pourvu que cette esclave expire à la même heure :
Je mourrai sans regret, pourvu qu'Iole meure.
On se perd doucement quand on perd ce qu'on hait,
Et qui tue en mourant doit mourir satisfait.

LUSCINDE.

Hercule peut aimer cette jeune étrangère,
Mais brûler seulement d'une flamme légère.
Pour combien de beautés a-t-il eu de l'amour!
Et pour combien aussi n'en a-t-il eu qu'un jour!

DÉJANIRE.

Sa main peut en cent lieux mépriser sa conquête;
Mais ayant bien couru quelqu'une enfin l'arrête;
Ayant pour l'acquérir tant d'efforts entrepris,
Crois, crois que ce vainqueur conservera son prix;
A ses plus douces nuits Iole est destinée,
Si je ne divertis ce fatal hyménée.

LUSCINDE.

Imaginons d'ailleurs un salutaire effet
Qui dispense vos mains de tenter ce forfait;
Détournons le dessein où son ardeur le porte,
Ruinant par magie une amitié si forte.
Je connois un vieillard dont les secrets divers
Ont fait naître des fleurs au milieu des hivers :
Il trouble l'Océan, il fait trembler la terre;
Il peut d'un mot dans l'air arrêter le tonnerre;
Il fait de cent rochers mouvoir les vastes corps;
Il brise des cercueils et fait parler les morts;

Dessus tous les démons sa science préside,
Et ses enchantemens pourront toucher Alcide.

DÉJANIRE.

Ah! quelle arme, Luscinde, et quel charme assez fort,
Peuvent sur son esprit faire un utile effort?
Il ne peut par ses vers finir mon infortune,
Quand il pourroit du ciel faire tomber la lune,
Et, pour faire un miracle à nul autre pareil,
De son oblique cercle arracher le soleil.
Mais apprends un secret.

LUSCINDE.

Quel?

DÉJANIRE.

Que je te vais dire,
Et que dans ce besoin mon souvenir m'inspire.

LUSCINDE.

Dites.

DÉJANIRE.

Écoute : mais c'est en cette action
Que tu dois m'assurer de ton affection.

LUSCINDE.

Madame, usez en tout de toute ma puissance,
Quand je pourrai pour vous l'employer sans offense.

DÉJANIRE.

Écoute: sous le temple, un peu loin du palais,
En un lieu que le jour ne visite jamais,
Vaste, sombre et profond, j'ai caché le remède
Qui peut seul alléger le mal qui me possède;
Le sang d'un monstre affreux qu'Hercule a combattu,
Conservé dans sa corne, aura cette vertu.

LUSCINDE.

De quel monstre?

DÉJANIRE.

De Nesse. Apprends quelle aventure
De ce fameux centaure a purgé la nature :
Un jour, gaie, et l'esprit plus content que jaloux,
Je suivois en Argos cet infidèle époux,
Quand, pensant approcher ce rivage d'Évène,
Ce fleuve débordé couvroit toute la plaine;
Nesse qui s'y trouva, nous voyant consulter,
Se vint en ce besoin offrir à me porter;
Il me met sur sa croupe, où sa course rapide
Me rend à l'autre bout, et m'éloigne d'Alcide.
Là, ce monstre commence à bénir son destin:
« Vous serez, me dit-il, mon prix et mon butin;
Ce grand, cet indompté, n'a plus de Déjanire. »
Moi, je crie à ces mots, je pleure, je soupire;
Mais il rit de mes pleurs, et mes gémissemens
N'empêchent point sa course et ses embrassemens.
Hercule qui nous voit écarter de la rive,
Quoiqu'il ne pût alors ouïr ma voix plaintive,
Reconnut aisément son lubrique dessein;
Il crie, appelle, court, mais il travaille en vain:
Ce monstre espéroit bien, par sa course légère,
Éviter les effets de sa juste colère.
Enfin, las de nous suivre, et le voyant voler:
« Mes traits iront, dit-il, où je ne puis aller,
Ils t'ôteront la vie et ce que tu me voles. »
Il eut tiré plus tôt qu'achevé ces paroles;
Et le monstre aussitôt, blessé mortellement:
« Je ne pouvois, dit-il, mourir plus noblement. »
Là de ses fortes mains une corne il s'arrache,

Et pleine de son sang : « Tiens, me dit-il; et tache
Un de ses vêtemens de ce sang précieux,
S'il est jamais blessé d'autres que de tes yeux.
Il aura la vertu de te rendre son âme,
Et le fera brûler de sa première flamme;
Des mages ont prédit qu'au cœur le plus glacé
Il pourroit... » Là sa vie et sa voix ont cessé;
Il tombe; et ce grand corps couvre un si grand espace,
Que six hommes ensemble occupent moins de place.
J'ai gardé ce présent, éprouvons s'il est tel;
Mouillons-en l'ornement qu'il doit prendre à l'autel;
Ce sang, qu'à la couleur il pourroit reconnoître,
N'est plus qu'une eau rougeâtre et qui n'y peut paroître.

LUSCINDE.

Essuyez donc ces pleurs, et forcez ces soupirs.
Allons, et que le ciel seconde vos désirs.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, IOLE, ARSIDÈS, LUSCINDE.

DÉJANIRE.

Dieux! quel sort inhumain, pour augmenter ma peine,
Présente à mes regards cet objet de ma haine?

IOLE.

Puisqu'à nos maux le ciel refuse du secours,
Votre intérêt, madame, est mon dernier recours;
Détournez votre affront. Voilà cette captive
Qu'on est venu tirer de sa natale rive
Aux dépens de son bien et de tout son bonheur,
Et peut-être aux dépens même de son honneur.
Puisqu'Alcide l'attaque avec tant de licence,

Que vous seule pouvez embrasser ma défense,
Faites qu'Arcas et moi trouvions contre ses coups
Un asile assuré pour vous-même et pour nous;
Rougissez de mon sang plutôt que de mon crime,
Ou que je sois l'objet d'un courroux légitime;
Puisque mes pleurs sont vains, et mes cris superflus.
Qu'il me voie en état de ne lui plaire plus;
Faites sa honte encore, et son horreur plus grande,
Vous-même portez-lui ce cœur qu'il me demande;
Forcez-le de rougir de sa déloyauté,
Et je serai tenue à votre cruauté.

DÉJANIRE.

Tu crois par ces discours, impudente, effrontée,
Prouver que vainement il t'ait sollicitée;
Il te donne des vœux, il daigne de te voir,
Et tu veux sur sa honte établir ton pouvoir;
Tu ne partages pas cette ardeur qui le brûle?
Il te faut Jupin même, et c'est trop peu d'Hercule!

IOLE.

O ciel! peux-tu souffrir les ennuis que je sens,
Si tes yeux sont ouverts dessus les innocens!

DÉJANIRE.

O l'innocente humeur! âme double et traîtresse,
Tu portes sans orgueil le nom de sa maîtresse,
Et tu n'achètes pas d'un amour infini
L'honneur de voir ton sort à son destin uni?
Pour une indifférente Alcide se captive;
Il souffre des refus, et sa flamme est oisive!
Ne joins plus, insolente, à l'impudicité
Ces mépris orgueilleux et cette vanité;
Immole à ce brutal le plus beau de ton âge,

Triomphe à mes dépens de cet esprit volage;
Vois ce lâche vainqueur à ton pouvoir soumis,
Mais ne me fais point voir au moins mes ennemis;
Rends par eux seulement ta victoire certaine,
Tous tes regards ensemble y suffiront à peine.
Ton visage qu'il prise est horrible à mes yeux,
J'appelle mes démons ce qu'il nomme ses dieux:
Nous trouvons ton abord différemment funeste;
Lui comme un doux poison, et moi comme une peste;
En ce qui m'épouvante il trouve des appas.

(Elle va pour sortir.)

IOLE, *pleurant et la retenant.*

Madame....

DÉJANIRE, *s'en allant.*

Arrête, infâme! et ne suis point mes pas.

IOLE, *seule avec Arsidès.*

O ciel! ô terre! ô dieux! quelle est mon infortune,
Que je serve d'objet à leur plainte commune!
Je déplais pour trop plaire, et, contre mon souhait,
Je vois que l'un m'adore et que l'autre me hait;
Leur haine et leur amour également m'outrage;
L'une plaint son affront, l'autre plaint son servage;
Tous deux sur mon honneur font un injuste effort:
L'un le veut étouffer, et l'autre le croit mort.
De ma perte dépend leur commune allégeance:
L'un prépare le crime et l'autre la vengeance.
Iole, triste objet et de haine et d'amour,
Entre ces ennemis tu conserves le jour!
Tu diffères la fin d'une vie importune,
Et n'oses t'affranchir de mille morts par une!
Veux-tu point voir Arcas à tes yeux égorgé?
Attends-tu qu'en son sein le poignard soit plongé,

Et qu'il soit le butin d'une aveugle puissance,
Non pas pour ses forfaits, mais pour ton innocence?
Mon honneur seulement causera son trépas,
Et le crime qu'il fait, c'est que je n'en fais pas.
Arcas, roi de mes vœux et de mes destinées,
Agréable enchanteur de mes jeunes années,
Qu'ai-je à délibérer en ce péril pressant?
Visitons, Arsidès, cet esclave innocent.

ARSIDÈS.

Si parmi ses ennuis on le peut reconnoître,
Cet objet de vos vœux paroît à la fenêtre:
Voilà ce beau captif de tant d'yeux adoré.
Comme dans ces prisons son teint s'est altéré!

SCÈNE IV.

ARCAS, IOLE, ARSIDÈS.

ARCAS.

Est-ce vous, mon soleil! quelle heureuse nouvelle
Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle?
Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas?

IOLE.

La mort.

ARCAS.

Et qui sera l'auteur de mon trépas?

IOLE.

Moi-même.

ARCAS.

Avancez donc, agréable meurtrière:
A cet heureux dessein joindrai-je la prière?
Que vos beaux yeux soient las de me voir endurer,

C'est prolonger ma mort que de la différer;
Puisque j'ai commencé d'abandonner la vie,
Depuis qu'à mon espoir Iole fut ravie,
Depuis que sous Alcide il languit abattu,
Et qu'un vice puissant tient titre de vertu.
Un tyrannique empire, un grand meurtre, un beau crime,
Une belle injustice établit son estime;
Toute la Thessalie en parle avec transport,
Non parce qu'il fait bien, mais parce qu'il est fort.
Iole, tirez donc des mains de ce barbare
Celui qui vous aima d'une amitié si rare;
Exécutez sur moi ce bienheureux dessein,
Je baiserai le fer qui m'ouvrira le sein;
C'est ne me perdre pas que me sauver d'Alcide,
Et c'est m'aimer beaucoup qu'être mon homicide

IOLE.

N'appelle, cher Arcas, dessein ni cruauté
Le malheureux effet d'une fausse beauté;
Ce vainqueur insolent à sa brutale envie
Veut demain immoler mon honneur ou ta vie;
Sachant que pour toi seul je conserve ma foi,
Il croit que ma vertu n'a point d'appui que toi,
Et qu'elle doit tomber aussitôt que mes larmes
Quand tu rendras l'esprit sous l'effort de ses armes.

ARCAS.

O quel est mon bonheur, qu'en cette extrémité
Ma mort soit une preuve à votre honnêteté!
Madame, qu'à l'instant de cette fin sanglante,
De fers ni de bourreaux votre œil ne s'épouvante:
Apprenez par ma force à ne vous plaindre pas;
Songez à ma constance et non à mon trépas;

Montrez un grand courage en un malheur extrême,
Et voyez mon tourment de même œil que moi-même.

IOLE.

Non, jamais sur ton corps mes yeux ne pleureront,
Et mes mains, cher Arcas, les en dispenseront.
Alcide espère en vain, quelque effort qu'il propose;
Et qui sait bien mourir, sait vaincre toute chose.
Adieu; si par ma mort ce tyran ne se rend,
Et si tu dois mourir, nomme Iole en mourant.
Là-bas, si je t'ai plu, mon âme bien plus belle
Te rendra de ses vœux un compte si fidèle,
Que tu n'auras objet ni plus cher ni plus beau,
Et que tu béniras même notre bourreau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LE TEMPLE S'OUVRE.)

HERCULE *au temple*, PHILOCTÈTE, AGIS, LYCHAS.

HERCULE.

Enfin, maître d'Iole et vainqueur d'Œchalie,
Où de si dignes faits ont ma gloire établie,
Où comme en tout le monde Hercule est révéré,
Où même des vaincus mon nom est adoré,
Mon père, qui guida mes armes légitimes,
Attend de mon devoir des vœux et des victimes;
Que le taureau soit prêt quand j'aurai dans les cieux
Poussé le zèle saint d'un cœur dévotieux;
Entretenez d'encens cette sainte fumée,
Tant que soit par le feu l'offrande consumée.
(A Philoctète.)
Toi, ceins de ce rameau ton front majestueux,
Et prête à ce devoir un œil respectueux.

PHILOCTÈTE.

Priez que le repos couronne le mérite,
Qu'enfin de vos travaux la borne soit prescrite;

Et que la terre, en vous comprenant tous ses rois,
D'un zèle général se range sous vos lois.

HERCULE.

(Ils se mettent tous à genoux.)

Oyez si mon esprit conçoit une prière
Séante dans ma bouche et digne de mon père!
Que ce globe azuré soit constant en son cours,
Qu'à jamais le soleil y divise les jours;
Que d'un ordre éternel sa sœur brillante et pure,
Aux heures de la nuit éclaire la nature;
Que la terre, donnée en partage aux humains,
Ne soit jamais ingrate au travail de leurs mains;
Que le fer désormais ne serve plus au monde,
Qu'à couper de Cérès la chevelure blonde;
Qu'une éternelle paix règne entre les mortels,
Qu'on ne verse du sang que dessus les autels;
Que la mer soit sans flots, que jamais vent n'excite
Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite;
Et que le foudre enfin demeure, après mes faits,
Dans les mains de mon père un inutile faix.

(Il se relève.)

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume!
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume!
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle! O tourment sans égal!
Ouvre, Enfer, à mes cris tes cavernes profondes,
Prête contre ce feu le secours de tes ondes;
Souffre Alcide là-bas, non pas comme autrefois
Pour désarmer la Parque et ruiner ses lois,
Mais Alcide souffrant d'insupportables peines,
Et qui porte déjà les enfers dans ses veines.
Quoi! ce linge brûlant à mon corps attaché,

Par mes propres efforts n'en peut être arraché!
De moment en moment ce poison devient pire :
O rage! ô désespoir! ô sensible martyre!

PHILOCTÈTE.

Quel est cet accident?

HERCULE.

Toi, funeste porteur
De ce présent fatal, apprends-moi son auteur;
De qui l'as-tu recu?

LYCHAS.

Je le tiens de la reine.

HERCULE.

Ta mort sera ton prix, lâche objet de ma haine!
Un traître ne pourra se vanter un moment
D'avoir fait endurer Alcide impunément.

(Il prend sa massue et court après Lychas. Agis le suit.)

PHILOCTÈTE *seul.*

Dieux! par quel accident, par quel malheur étrange,
L'implacable Junon sur Hercule se venge!
En toute occasion, à toute heure, en tout lieu,
Que n'a-t-elle tenté contre ce demi-dieu!
Il ne peut éviter son aveugle colère,
Et porte le péché des amours de son père :
Mais lui-même est coupable, et sa déloyauté
Aura porté la reine à cette cruauté.
La jalousie est pire en un jeune courage
Que monstres, que serpens, que pestes et que rage;
Et la mort qui suivra ce poison véhément
Sera le triste effet de son ressentiment.

SCÈNE II.

HERCULE, AGIS *le suivant*, PHILOCTÈTE.

HERCULE, *laissant tomber sa massue.*

Fais d'un rapide cours, prince de la lumière,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carrière;
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs,
Et ne fais point de jour alors que je le perds.

AGIS.

O ciel!

HERCULE.

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure
Le chaos de retour confonde la nature!
La terre en cet effort est ferme sous mes pas!
Les astres font leurs cours! le ciel ne se rompt pas!
Vois, Jupin, les effets d'un poison homicide;
Tu perds ta sûreté lorsque tu perds Alcide:
La Thessalie encor peut fournir des Titans
Capables d'étonner tes plus fiers habitans;
De nouveaux Gérions et de nouveaux Typhées
Peuvent à tes dépens s'acquérir des trophées;
Encelade fendra ce pénible fardeau
Qui lui servit d'échelle, et, depuis, de tombeau.
Si tu sais la terreur que mon nom seul leur donne,
Juge combien ma mort ébranle ta couronne!
Préviens avec honneur ce honteux accident;
Romps ce qu'on t'ôteroit; perds tout en me perdant;
Répands sur l'univers le mal qu'il te prépare;
Trouble les élémens, tonne, épuise Lipare:
Fais voir le monde en feu de l'un à l'autre bout,
Et ne fais qu'un brasier, mais qui consume tout.

PHILOCTÈTE.

Mais vous, puisqu'en vous seul notre salut se fonde,
Conservez-vous plutôt pour conserver le monde;
Et cherchez dans le sein de ce moite élément,
A cette extrême ardeur quelque soulagement.

HERCULE.

Ce fleuve m'a reçu dans ses grottes profondes;
Mais autour de mon corps j'ai vu bouillir ses ondes;
Et ce brasier est tel, dont je me sens atteint,
Qu'il peut tout enflammer, et que rien ne l'éteint.
J'ai du sang de Lychas ces flammes arrosées;
Mais j'ai sur moi, sans fruit, ses veines épuisées;
Et ce tourment qu'un dieu ne pourroit supporter,
S'accroît par le secours que j'y veux apporter.
Moi, qui d'un seul regard fais trembler les monarques,
Qui force les enfers, qui désarme les Parques,
Qui fus toujours vainqueur, je succombe à mon tour;
Et ce n'est pas un fer qui me prive du jour!
Pour sauver du mépris ma constance abattue,
Je ne puis exalter l'ennemi qui me tue;
Je combats sans effet d'invincibles efforts,
Et ce n'est pas un mont qui m'écrase le corps.
Je me sens étouffer, je rends l'âme, et ma fosse
N'est pas sous Pélion, sous Olympe ou sous Osse!
Je doute de quel trait la mort touche mon cœur,
Je me trouve vaincu sans savoir mon vainqueur;
Et je meurs, ô malheur sur tous incomparable!
Sans pouvoir en ma mort faire un coup mémorable.
O ciel! ô dieux cruels! ô sévère destin!
O d'une belle vie honteuse et lâche fin!
Une femme sans plus sera victorieuse

D'une si noble vie et si laborieuse!
S'il étoit résolu par les arrêts du sort
Que ce sexe impuissant fût auteur de ma mort,
La haine de Junon devoit m'être funeste:
C'est une femme aussi, mais son être est céleste!
Au lieu que je péris, non contre son souhait,
Mais par une autre qu'elle, et même qu'elle hait.
Peux-tu, foible Junon, vanter cette journée,
Et voir d'un œil content finir ma destinée?
Une autre a sur ma perte établi son bonheur;
Une mortelle main t'a ravi cet honneur;
Une femme, à ta honte, accomplit son attente;
Sa haine a son effet, la tienne est impuissante.

AGIS.

O cieux! quel changement, quelle noire couleur
Dessus ce front mourant figure sa douleur!
Acquérez, grand héros, une dernière gloire;
Vous aurez tout vaincu gagnant cette victoire:
Par l'air, la terre et l'onde, assailli vainement,
Il vous reste à dompter le dernier élément;
Un repos glorieux suivra ce long martyre,
Et vous avez vaincu quelque chose de pire.

HERCULE.

Plût à mon père, hélas! que ce malheureux corps
Du lion de Némée eût senti les efforts!
Que ne fut-il en proie au portier de l'Averne!
Ou que n'expira-t-il sous le serpent de Lerne!
Que n'ont tant de géans accourci mon destin!
Que d'un centaure affreux n'ai-je été le butin!
Que différoit la mort quand elle étoit si belle!
Noble elle me fuyoit, honteuse elle m'appelle;

Parmi de beaux dangers elle évitoit mes pas,
Afin de me priver d'un glorieux trépas.
Une femme exécute, où Junon délibère:
Elle est pire que l'Hydre et pire que Cerbère.
Je meurs, et sans mourir elle verra ma mort:
Et j'épargne contre elle un légitime effort!
Ah! c'est trop consulter: cours, malheureux Alcide!
Et pour dernier exploit, défais ton homicide;
Mange son cœur jaloux, bois son perfide sang,
Et qu'entre tes vaincus elle ait le premier rang.
(Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LUSCINDE.

DÉJANIRE.

Luscinde, quel effroi! quelles cruelles peines!
Quelle horrible frayeur se glisse dans mes veines!
Quel trouble! quelle horreur me dresse les cheveux!
Chaque instant m'est un jour, tout objet m'est hideux.
Mon cœur épouvanté tremble, frémit, s'altère:
Cette frayeur en moi court d'artère en artère;
Et dans ce changement, mon corps intempéré
Ne sent jointures, os, nerf, ni muscle assuré.
O d'un grand accident infaillible présage!
O vent impétueux, signe d'un grand orage!
Quand le ciel une fois attaque un grand destin,
Il presse rarement qu'il n'étouffe à la fin:
Les plus grands à ses coups sont de plus grandes buttes,
Et les plus hauts palais font les plus lourdes chutes.

LUSCINDE.

O dieux! quel fondement, quels sujets si pressans,
Quel effroi si soudain altère ainsi vos sens?

DÉJANIRE.

Las! apprends en deux mots quelle crainte me presse;
Je crains que le présent taché du sang de Nesse
A ce vaillant héros communique un poison
Qui cause le débris de toute sa maison.
Lorsque je t'ai quittée, et Lychas qui le porte,
Une obscure fumée au milieu de la porte
M'a fait baisser la vue, et j'ai vu sur le seuil
(O prodige! ô spectacle épouvantable à l'œil!)
Sous deux gouttes de sang par hasard répandues,
Du bois se consumer et des pierres fendues;
L'air en étoit obscur, la terre en écumoit,
Le fer en étoit chaud et le bois en fumoit....
Mais ce valet qui suit une incertaine route,
Et qui marche à grands pas, me tirera de doute.

SCÈNE IV.

AGIS, DÉJANIRE, LUSCINDE.

AGIS.

Allez, courez, fuyez: eh quoi, madame, ô dieux!
Après cet accident vous restez en ces lieux?
Hélas! si quelque route en ce danger extrême
Va plus loin que la terre et que l'Érèbe même,
Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir,
Courez, c'est le chemin que vous devez tenir.

DÉJANIRE.

O trop juste frayeur! O sensible épouvante!
Parle, quel accident menace une innocente?

AGIS.

Ce glorieux héros, l'honneur de l'univers,
La gloire et la terreur de ce siècle pervers,

Qu'en la place du dieu qui lance le tonnerre,
Le destin des mortels avoit mis sur la terre....

DÉJANIRE.

Eh bien?

AGIS.

Il ne vit plus.

DÉJANIRE.

Comment! Hercule est mort?

AGIS.

Une heure ou moins de temps achèvera son sort.
Il meurt par un poison dont la vertu funeste
Aura bientôt éteint la vigueur qui lui reste;
Sa chemise cachoit ce poison dangereux,
Dont une telle perte est l'effet malheureux.
Il se voit consumer, et n'a plus de courage
Que pour votre ruine et pour servir sa rage;
Il court dans le palais; et, s'il atteint vos pas,
Tout le monde assemblé ne vous sauverait pas;
Lychas, dont il a pris la chemise fatale,
Déjà privé du jour dans l'Érèbe dévale:
Il pleure, il tonne, il peste, et ses cris furieux
Percent jusqu'aux enfers et montent jusqu'aux cieux.

DÉJANIRE.

Hercule va quitter sa dépouille mortelle,
Et tu consultes, lâche, après cette nouvelle!
Hercule va mourir, et ce coupable sein
Ne peut former encor qu'un timide dessein!
Que diffère mon bras, et que tarde une épée
D'être en ce lâche cœur jusqu'aux gardes trempée!
Cette main, cette main a donné le poison,
Le fils de Jupiter meurt par ma trahison,

Ses yeux perdent le jour, et moi je le respire:
La main qui tue Hercule épargne Déjanire.
Toi, son père et son dieu, jette les yeux ici,
Et, puisque tu peux tout, sois son vengeur aussi;
Frappe ce lâche sein du trait de ton tonnerre
Le plus fort que jamais tu dardes sur la terre,
Et dont le pire monstre auroit été vaincu
Si pour te soulager Alcide n'eût vécu;
Lance dessus mon chef le même trait de foudre
Dont de tant de géans tu fis si peu de poudre,
Ou celui qui causa le funeste accident
D'un qui voulut du jour mener le char ardent.
Mais que veux-je du ciel? quoi! la femme d'Hercule
Au chemin de la mort est timide et recule!
Elle implore des dieux le moyen de mourir,
Et de sa propre main ne se peut secourir!
Lâche, je permettrai qu'on m'impute le blâme
Qu'Hercule ait un vengeur plus zélé que sa femme!
Non, non, si sous le fer ce bras est engourdi,
Si pour fendre ce flanc il n'est assez hardi,
Que de cette montagne à tant d'autres fatale,
Ce corps précipité jusqu'aux enfers dévale;
Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux;
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux;
Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue,
Et ma peau déchirée en d'autres étendue:
Une mort est trop douce, il la faut prolonger,
Et mourir d'un seul coup, c'est trop peu le venger.

LUSCINDE.

Quittez en ce besoin ces regrets et ces plaintes;
Évitez de son bras les mortelles atteintes,

Ne vous consommez point d'un inutile ennui,
Sauvez, en le perdant, quelque chose de lui :
Hylus l'ayant perdu, qu'il lui reste une mère;
Sauvez-vous, pour le fils, de la fureur du père;
Cherchons un antre affreux, où jamais le soleil....

DÉJANIRE.

O timide dessein! ô frivole conseil!
Prévenons bien plutôt qu'éviter sa venue;
Exposons-lui ce sein et cette gorge nue;
Des monstres furieux il a borné le sort,
Et n'auroit pas vaincu la cause de sa mort!
O traître sang de Nesse! ô femme trop crédule
De ne soupçonner pas un ennemi d'Hercule!
J'ai cru pour son malheur ce centaure inhumain,
Et j'ai pris des présens de sa barbare main.

LUSCINDE.

Quoi! voulez-vous traîner en ce malheur funeste
Toute votre famille et tout ce qui vous reste!
Pourquoi de tant de coups meurtrissez-vous ce sein?
Celui ne pèche pas qui pèche sans dessein.

DÉJANIRE.

O frivole raison! en un malheur semblable,
La plus pure innocence est encor trop coupable;
Au lieu que ton esprit est touché de mon mal,
Tu devrois en mon sein porter le coup fatal;
Que tarde mon trépas! que la terre troublée
Ne fait de tout le monde une seule assemblée!
Et qu'en mille morceaux ne vient-on déchirer
Les membres de ce corps si digne d'endurer!
Que chaque nation à l'envi me punisse,
Toutes ont intérêt en mon juste supplice;

Elles n'ont plus d'appui, de roi, de protecteur,
Et de cet accident mon bras seul est auteur.

(*Elle devient furieuse.*)

Ah! je découvre enfin l'appareil de ma perte;
D'affreuses légions la campagne est couverte;
Le juste bras du ciel sur ma tête descend;
Les enfers vont s'ouvrir, et la terre se fend;
Déjà Mégère sort, et ses noires couleuvres
Vont ajouter ma perte à leurs tragiques œuvres.
Que faut-il? Ce héros ne veut-il que mon sang?
Il est prêt à sortir; piquez, percez ce flanc.
Mais quel dieu, quel démon, ou quel bras redoutable,
Lance contre mon chef ce roc épouvantable?
A ce coup, à ce coup, je vais perdre le jour!
Pardon : mon crime, ô ciel! n'est qu'un crime d'amour.
Mais que dis-je? ma mort est encore incertaine,
Et je veux différer une si juste peine!
Non, non, ces ennemis ont un courroux trop lent;
Je saurai bien mourir d'un coup plus violent;
La main qui tue Hercule est assez généreuse
Pour ne rebrousser pas contre une malheureuse.
Allons, de mille coups sur ce coupable corps,
Réparer une mort pire que mille morts.

LUSCINDE.

Dieux! comme furieuse et comme abandonnée
Elle cherche où finir sa triste destinée!
O ciel! ô justes dieux! détournez son trépas :
Mais elle est déjà loin : courons, suivons ses pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, PHILOCTÈTE.

HERCULE.

Donc ton fils, ô Jupin! mourra sans l'allégeance
De tirer de sa mort une juste vengeance?
Donc ma meurtrière un jour pourra sur mon cercueil
Publier sa victoire et fonder son orgueil?
Jalouse, quel endroit à ma fureur te cache?
Ton crime seroit beau s'il n'étoit un peu lâche;
Et l'on t'attribueroit l'honneur de mon trépas!
Mais tu portes le coup et tu ne parois pas.
O tourment sans pareil! ô désespoir! ô rage!
O mal plus fort qu'Alcide, et plus que son courage!
Peuples que j'ai servis, rois que j'ai protégés,
Enfers que j'ai vaincus, dieux que j'ai soulagés,
Pouvez-vous aujourd'hui d'un œil assez humide
Voir en ce triste corps ce qui reste d'Alcide,
Et de ce qu'il étoit faire comparaison?
D'où me naît cette peste? et quel est ce poison?
Cerbère l'a versé : jadis ce monstre esclave
Fit écumer ici sa venimeuse bave;
Ou c'est du sang mortel qui de l'Hydre jaillit,

Et que ce traître esprit peut-être recueillit.
De mes nerfs les plus forts cette peste dispose,
Et presqu'à mes regards mes entrailles expose;
Moi-même je m'ignore en ce triste accident,
Et ce qui fut Alcide est un bûcher ardent.

PHILOCTÈTE.

Que ne m'est ce poison également funeste!
Que ne puis-je avec vous partager cette peste!
Ou que, par mon trépas, ne puis-je à l'univers
Conserver le vengeur de ce siècle pervers?

HERCULE.

Est-ce donc là ce bras dont les faits sont si rares?
Ce vainqueur des tyrans? cet effroi des barbares?
Ce fléau de révolte et des rébellions?
Ce meurtrier de serpens? ce dompteur de lions?
Suis-je ce même Alcide? ai-je de ces épaules,
Pour le secours d'Atlas, soutenu les deux pôles?
Résisterois-je encor à ce faix glorieux?
Et parois-je en ce point être du sang des dieux?
Non, non : par cette mort qui borne ma puissance,
Un mortel sera cru l'auteur de ma naissance;
Et ceux qui m'adoroient, m'estimeront enfin
Le fils d'Amphitryon et non pas de Jupin.
O cruelle douleur! ô tourment! ô martyre!
Ce lieu brûle déjà de l'air que j'y respire!
La place autour de moi fume de toutes parts,
Et ces humides fleurs sèchent à mes regards!
Tranchez, cruelles sœurs, cette fatale trame
Qui ne peut consommer, qui résiste à la flamme;
Achevez de mes jours le pénible fuseau,
Et de toutes vos mains pressez-y le ciseau.

Je ne troublerai point vos ténébreuses rives.
O remède trop lent! ô filles trop tardives!
Quoi! mon mal par la mort ne peut être allégé,
Et pour ne mourir point il faut vivre enragé?

PHILOCTÈTE.

Jusqu'au dernier soupir ce grand cœur doit paroître:
Soyez, soyez Alcide, en finissant de l'être;
Montrez un esprit fort en un corps abattu,
Et que votre douleur cède à votre vertu.

HERCULE.

D'un regard de pitié daigne percer la nue,
Et sur ton fils mourant arrête un peu ta vue;
Vois, Jupin, que je meurs; mais vois de quelle mort!
Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense,
Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
Quand les têtes de l'Hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priois pas;
Quand j'ai, dans les enfers, affronté la mort même,
Je n'ai point réclamé ta puissance suprême;
J'ai de monstres divers purgé chaque élément,
Sans jeter vers le ciel un regard seulement;
Mon bras fut mon recours, et jamais le tonnerre
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre;
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence, hélas! cette lâche action.
Aux prières enfin ce feu m'a fait résoudre,
Et pour toute faveur j'implore un coup de foudre:
Soit qu'à ce malheureux tu sois cruel ou doux,
Ta haine ou ta faveur paroîtront en tes coups;
Hâte donc cet exploit et devance la Parque,

Que sur elle ton bras ait cette illustre marque;
Ou s'il t'est trop amer de foudroyer ton fils
Du bras dont les Titans autrefois tu défis;
Si tu crains que ton nom soit taché de ce blâme,
Que ce trait soit lancé par la main de ta femme;
Qu'elle obtienne l'honneur qu'elle a tant souhaité,
Et que par ses efforts Hercule soit dompté.

SCÈNE II.

ALCMÈNE, HERCULE, PHILOCTÈTE.

ALCMÈNE.

Voilà donc ce vainqueur de la terre et de l'onde!
O cruel changement! ô douleur sans seconde!
O d'un jaloux soupçon épouvantable effet,
Et pareil au rapport qu'Agis nous en a fait!

HERCULE.

Voyez où m'a réduit cet accident funeste!
Voyez de votre fils le déplorable reste!
Contemplez le présent que vous tenez des cieux!
Pourquoi de cet objet détournez-vous les yeux?
Est-ce que vous feïgnez d'ignorer ma naissance?
Ou qu'à ce nom de fils votre oreille s'offense?
Cessant d'être indomptable et d'être triomphant,
N'aurois-je point cessé d'être aussi votre enfant?

ALCMÈNE, *pleurant.*

Quel Cerbère nouveau, quel monstre achérontide,
Quel lion ou quelle Hydre a triomphé d'Alcide?

HERCULE.

Un monstre furieux, invincible, sanglant,
Et de tous le plus fort et le plus violent.

ALCMÈNE.

Mais quel?

HERCULE.

La jalousie.

ALCMÈNE.

O fureur insensée,
Qu'à d'étranges desseins tu portes la pensée!
O détestable femme! ô lâche trahison!

HERCULE.

Alcide a vaincu tout, et cède à ce poison!
Ce feu ne cesse point; la toile qu'il allume,
Attachée à ce corps, avec lui se consume:
En vain tout mon effort s'emploie à l'arracher.
Voilà le sort du fils que vous eûtes si cher.

ALCMÈNE.

O déplorable sort!

HERCULE.

Impuissant dieu des ombres!
Vieux monarque des morts! roi des demeures sombres!
Lâche que j'affrontai jusqu'aux creux des enfers,
Qu'appréhendoit ton peuple, et que faisoient tes fers?
Que n'as-tu retenu sur tes affreuses rives
Ce corps qui jusqu'à toi pousse ces voix plaintives?
Ouvre encore à mes cris ton horrible manoir,
Et fais qu'en cet état l'enfer me puisse voir:
La mort ne craindra plus que ce bras la surmonte,
Et ma confusion dissipera sa honte.
Quoi! le monde et l'enfer, tout est sourd à mes cris!
O pitié trop cruelle! ô barbares esprits!
Terre, ingrat élément, dont j'ai purgé les vices,
Qu'un de tes habitans paye tant de services!
Qu'il tente sur ma vie un pitoyable effort,

Pour prix de tant d'exploits, je ne veux que la mort.
Suscite un Gérion, fais paroître un Typhée....
Mais je sens par le feu ma voix même étouffée;
Et ce corps dénué de sang et de vigueur,
Après tant de tourmens, succombe à sa langueur.
(Il tombe comme évanoui.)

ALCMÈNE.

Mon fils, ô ciel! ô dieux! cette extrême foiblesse
Prouve l'extrême effort de l'ardeur qui le presse!
Son sein est travaillé d'un cruel battement,
Et l'air lui donne à peine un peu d'allégement.
Ciel, sois-nous favorable et soulage sa peine,
Oblige l'univers en obligeant Alcmène;
Conserve son vengeur, son prince et son appui,
Et, bornant ses douleurs, termine mon ennui.

PHILOCTÈTE.

Madame, réprimez ces plaintes inutiles,
Et laissez du repos à ces membres débiles;
Sa guérison, peut-être, après ce long tourment,
Suivra selon nos vœux cet assoupissement;
Mais il lève déjà sa tête lourde et lasse,
Son travail recommence et son repos se passe.

HERCULE.

Que vois-je? en quel pays aux mortels inconnu,
Et si plaisant aux yeux, Hercule est-il venu?
Quel favorable sort a fini mes désastres,
Et m'a fait obtenir un rang entre les astres?
O divin changement! ô miracle divers!
Mon père à ma venue accourt les bras ouverts!
Tout me rit, et Junon, par ma mort assouvie,
M'offre le vin qui donne une éternelle vie!

Je vois sur le soleil, et plus haut que le jour,
Le palais de mon père, et son trône et sa cour.
Suivez, globes d'azur, votre course rapide,
Et que toute clarté cède à celle d'Alcide;
Que ces feux éternels, d'eux-mêmes impuissans.
Empruntent leur ardeur de celle que je sens.
Mais de quelle ombre, ô ciel! ces clartés sont suivies!
Quelle nuit m'a sitôt ces merveilles ravies?
O dieux! tout mon bonheur s'efface en un moment,
Et je retombe enfin en ce triste élément!
Je revois ces forêts et la fatale plaine
Où ce mortel poison a commencé ma peine.
O douleur infinie! ô dure cruauté!
Que doit résoudre Alcide en cette extrémité?
De quoi se peut nourrir cette flamme cruelle?
Ce corps est épuisé de sang et de moelle;
Et ce mal toutefois devient plus furieux:
O tourment trop sensible! ô rage! ô ciel! ô dieux!

ALCMÈNE, *à Philoctète.*

Hélas! suivez ses pas.

HERCULE.

Dans le sein de Pénée
Courons précipiter cette ardeur obstinée.
Tentons une autre fois la faveur de son eau,
Qu'il me soit favorable ou qu'il soit mon tombeau.

(Il sort, Philoctète le suit.)

ALCMÈNE *seule.*

Alcmène infortunée, en quel endroit du monde
Iras-tu regretter ta perte sans seconde?
Que deviendront les noms qu'on te donne en ce lieu,
De mère d'un héros et d'amante d'un dieu?
Voyant sous un tombeau ces muettes reliques,

Qui te donnera plus ces titres magnifiques?
Quels si religieux prieront à son autel,
Et qui ne dira pas qu'il étoit un mortel?

SCÈNE III.

AGIS, ALCMÈNE.

AGIS.

O maison désolée! ô perte déplorable!
Crédule Déjanire! et Nesse détestable!

ALCMÈNE.

Quel tourment viens-tu joindre à mes autres douleurs?
Et quel nouveau malheur me demande des pleurs?

AGIS.

Déjanire à nos yeux, malgré notre défense,
D'un ruisseau de son sang a lavé son offense.

ALCMÈNE.

Son supplice étoit juste, et mon œil ne peut pas
Refuser toutefois des pleurs à son trépas.
Puisque tu fus présent à la fin de sa vie,
Dis-moi de quelle sorte elle se l'est ravie.

AGIS.

Quand elle a su par nous l'accident malheureux
Qui sur Alcide exerce un mal si rigoureux,
Cette femme aussitôt, furieuse, enragée,
De cent coups inhumains a sa face outragée;
Et ses yeux pleins de feu, vers les astres portés,
Ont grossi d'un torrent de pleurs qu'elle a jetés.
« Comment, a-t-elle dit, quand il cesse de vivre,
Je résiste aux assauts que la douleur me livre!

Que tarde, malheureuse, un généreux effort,
De venger son injure et réparer sa mort? »
Là, plus vite qu'un cerf qui court d'un pas agile,
Poursuivi des chasseurs, se chercher un asile,
Elle s'est retirée aux vallons d'alentour,
Non pour se conserver, mais pour perdre le jour.
Nous la suivons en vain, et dès notre venue,
Elle avoit le poignard contre sa gorge nue;
Luscinde à deux genoux, pleurant, joignant les bras,
De loin la conjuroit de ne s'outrager pas;
Et j'allois la saisir, lorsque cette cruelle
A porté dans son sein la blessure mortelle;
Sur les fleurs d'alentour le sang en a jailli,
Ses yeux se sont troublés et son teint est pâli;
Elle a fini sa vie avec cette parole:
« Agis, m'a-t-elle dit, un seul point me console;
J'ai sans intention tramé cet accident,
Et mon dessein fut moins criminel qu'imprudent;
Par le linge fatal imbu du sang de Nesse
J'espérois seulement l'effet de sa promesse,
Et croyois que ce sang, mortel à ce héros,
Me dût rendre ses vœux sans troubler mon repos.»
Là, cette triste reine en mes bras étendue,
Par un dernier soupir, a son âme rendue.

ALCMÈNE.

Ainsi, par le pouvoir d'un aveugle destin,
Tous les plaisirs du soir sont détruits le matin;
Ainsi de nos grandeurs la fortune se joue,
Et sans qu'Alcide même ait pu clouer sa roue.

SCÈNE IV.

HERCULE, PHILOCTÈTE, AGIS, ALCMÈNE.

HERCULE.

Tous remèdes sont vains, et ce feu véhément
Convertiroit en soi le liquide élément,
Avant qu'il éteignît cette ardeur violente
Qui de ce triste corps fait une ombre parlante:
Donc je ne puis franchir cette sévère loi,
Ni donner au vainqueur la moitié de l'effroi!
Quel antre si caché, quel endroit, quel asile,
Rend en ce désespoir ma poursuite inutile?
Que déjà de son cœur mon sein n'est le tombeau!
Quel dieu me la refuse et sauve mon bourreau?

ALCMÈNE.

Sa main a prévenu votre juste colère,
Et de son imprudence a payé le salaire.
Hélas! ce feu, mon fils, vous consume le sein
Contre son espérance et contre son dessein;
Jamais telle fureur n'a son âme occupée;
Mais sa crédulité par Nesse fut trompée;
Il lui fit espérer que son sang, qu'elle prit,
Lui rendroit, au besoin, vos vœux et votre esprit;
Et ce linge, par elle, imbu de cette peste,
Fait d'un dessein d'amour un accident funeste.

HERCULE.

Mon père en soit loué, mes travaux ont leur fin;
Ce que vous m'apprenez explique mon destin.
Un chêne prophétique en la forêt de Cyrre,
Par ces mots, à peu près, m'a prédit ce martyre:

« Appui des dieux et des humains,
» Victorieux Alcide,
» Un qui sera mort par tes mains,
» Sera ton homicide. »

Telle est mon aventure et la loi de mon sort:
Un vainqueur insolent ne survit point ma mort.
Il reste de choisir une fin mémorable,
Qui pour tous les neveux laisse un renom durable.
Sus, pour aider le feu dont ce sein est pressé,
Qu'au plus haut de ce mont un bûcher soit dressé;
Que toute la forêt tombe sous vos épées,
Qu'à ce pieux devoir elles soient occupées;
Que mes plus chers amis y portent le flambeau,
Et qu'on me voie entrer en cet heureux tombeau!
Toi, fidèle témoin des conquêtes d'Alcide,
Gloire de la valeur et du sang Pæantide,
Reçois ce dernier gage, et te sers à ton tour
De ces traits teints du sang qui me prive du jour!
Mais, et ressouviens-toi d'accomplir ma prière;
Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve première.
Il possède le cœur d'une jeune beauté
Dont trop indignement le mien fut rebuté;
Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole,
Et qu'il y rende l'âme aux yeux même d'Iole.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(ON VOIT LE TOMBEAU D'HERCULE.)

LUSCINDE, PHILOCTETE.

LUSCINDE.

Toi, qui sais de quel œil il vit borner ses jours,
Fais-moi de ce trépas le tragique discours.
Quelle fut sa vertu?

PHILOCTÈTE.

La mort lui parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut jamais si belle.

LUSCINDE.

Dieux! et quel lui parut ce brasier dévorant?

PHILOCTÈTE.

Ce que te paroîtroit un parterre odorant.
Il fit sa mort célèbre; il en bénit les causes,
Et fut dans les charbons comme parmi des roses.

LUSCINDE.

D'un front toujours égal?

PHILOCTÈTE.

Et d'un œil plus riant
Que celui du soleil n'est dessus l'orient;

Il acquit sur le feu sa dernière victoire,
Et vit finir sa vie en achevant sa gloire.

LUSCINDE.

Qui vit avec honneur, doit mourir constamment;
Mais fais-m'en le récit en deux mots seulement.

PHILOCTÈTE.

Quand il eut résolu cette mort inhumaine,
Il fit nos propres mains complices de sa peine.
En la forêt d'Oetha, chacun le fer en main,
Sur ses arbres sacrés accomplit son dessein;
Lui-même le premier travaille à sa ruine :
Il coupe, arrache, rompt jusques à la racine.
La forêt retentit à ce trouble nouveau :
L'un frappe sur le chêne et l'autre sur l'ormeau.
La terre s'ébranla, les Dryades gémirent,
Et de crainte et d'horreur tous les Faunes frémirent;
Les arbres, dépouillés de leurs feuillages verts,
Se virent bien plus nus qu'au milieu des hivers;
Les cerfs sont étonnés d'y perdre leurs ombrages,
Et d'un pas incertain cherchent d'autres feuillages;
Le plus petit oiseau ne peut où s'y percher,
Et toute la forêt ne devient qu'un bûcher.
Il nous presse, et lui-même en de diverses formes
Range les troncs coupés des chênes et des ormes;
Il dresse avec plaisir ce qui doit l'embraser,
Et veut que sa massue aide à le composer;
Il y jette la peau du monstre de Némée :
« Elle y sera, dit-il, avec moi consumée. »
Lors, on s'efforce en vain de cacher ses douleurs,
Tous se trouvent saisis, et chacun fond en pleurs;
Mais sa mère surtout relâche son courage,

Elle rompt ses cheveux, déchire son visage,
Pousse des cris au ciel, meurtrit son sein de coups,
Et plus que ce héros se fait plaindre de tous.
« Réprimez, lui dit-il, cette douleur cruelle;
Vous ôtez à ma mort la qualité de belle :
Voulez-vous de vos pleurs obscurcir mon renom,
Et rendre mon trépas agréable à Junon? »
Là, de ses propres mains la flamme est allumée,
L'air noircit alentour d'une épaisse fumée;
Et l'on voit aussitôt un tel embrasement,
Que la flamme atteignit jusqu'à son élément.
Si proche de sa fin, l'œil riant, la voix saine,
« Quoi! vous pleurez, dit-il en s'approchant d'Alcmène;
Vous plaignez mon destin quand mon père m'attend?
Vous vivrez affligée, et je meurs si content,
Ma mère!.. » achevoit-il : elle, à ce nom de mère,
De nouveau s'abandonne à sa douleur amère,
Crie, accuse le ciel, nomme les dieux jaloux,
Et va tomber pâmée à quelques pas de nous.
C'est là que la constance eut d'inutiles armes;
C'est là qu'il soupira, son œil versa des larmes :
Il cessa d'être Alcide en ce moment fatal,
Et plaignit les regrets dont on plaignoit son mal.
Mais que cette douleur fut bientôt consolée,
Et qu'il rétablit tôt sa constance ébranlée!
« Fidèle compagnon, dit-il en m'embrassant,
Ranime la couleur de ton teint languissant;
Et, si tu fus toujours conforme à mon envie,
Ne pleure point la mort dont j'achète la vie;
Accomplis seulement l'arrêt qui t'est prescrit,
Et fais que sur ma tombe Arcas rende l'esprit. »
A ces mots, le teint doux, l'œil gai, la face ouverte,

Il nous embrasse tous, et tous pleurent sa perte;
Il paroît seul content, et, riant de nos pleurs,
Entre dans ce bûcher comme en un lit de fleurs.
Jamais roi triomphant, environné de palme,
Ne parut en son char plus joyeux ni plus calme;
Son esprit toujours sain ne fut point altéré,
Mais presque en un moment son corps fut dévoré.

LUSCINDE.

O résolution digne de son courage!

PHILOCTÈTE.

La fumée aussitôt forme un épais nuage;
Un tonnerre éclatant retentit dans les airs,
Et le ciel s'entr'ouvrit au milieu des éclairs;
Sa mère en ce tombeau fit enfermer sa cendre,
Et montra pour sa perte un courage si tendre,
Qu'à voir ses actions tous les cœurs interdits
Plaignoient également et la mère et le fils.
Mais elle vient ici : vois qu'elle est affligée!
Que son geste est confus! et comme elle est changée!

SCÈNE II.

ALCMÈNE, PHILOCTÈTE, AGIS, LUSCINDE.

ALCMÈNE, *tirant un vase d'or du tombeau.*

Vous qui prenez des droits sur les autres mortels,
A qui nos lâchetés élèvent des autels,
Petits dieux, méditez sur ce malheur extrême,
Et redoutez du sort la puissance suprême;
En ce vase chétif tout Hercule est enclos:
Je puis en une main enfermer ce héros.

Ceci fut la terreur de la terre et de l'onde,
Et je porte celui qui soutint tout le monde.

AGIS.

Nos larmes de sa mort sont d'indignes effets;
Honorons ses vertus et publions ses faits;
Faisons d'un beau trépas une belle mémoire,
Et que nos lâchetés n'altèrent point sa gloire.

ALCMÈNE.

Je ne me plaindrois pas! ô barbare conseil!
Je pourrois voir sans pleurs ce malheur sans pareil!
Que tarde mon trépas? que fera plus Alcmène,
Que plaindre et que nourrir une éternelle peine?
Quelle vertu réside en ce débile sang?
Quel Hercule nouveau porterai-je en ce flanc?
Quels titres glorieux flatteront ma pensée?
Et de quel Jupiter serai-je caressée?
Monarque des Thébains, aimable et cher époux,
Qu'heureux fut ton trépas, et que ton sort fut doux!
Que la perte du jour étoit peu regrettable
Au père qui laissoit un fils si redoutable!
Et combien les enfers qu'il avoit déconfits,
Ont respecté le père à cause de son fils!
Quel sera mon asile? en quel lieu de la terre
Des rois qu'il a domptés puis-je éviter la guerre?
Toi qui trouvas Alcmène agréable à tes yeux,
Monarque souverain de la terre et des cieux,
Comme a fait ma beauté, que ma douleur te touche;
Récompense aujourd'hui les faveurs de ma couche;
Fais-moi suivre ses pas, réunis nos esprits,
Et que de mes baisers ton foudre soit le prix.

PHILOCTÈTE.

Pour rompre des tyrans les mortelles pratiques,
Vous n'aurez seulement qu'à montrer ses reliques;
Elles rendront les cœurs et les bras engourdis,
Et mettront la frayeur au sein des plus hardis.

ALCMÈNE, *à Philoctète.*

Toi dont il reconnut l'ardeur et le courage,
A qui seul de ses traits il a laissé l'usage,
Que tarde leur épreuve? et pourquoi n'as-tu pas
Dessus sa tombe encor versé le sang d'Arcas?
A ses mânes sacrés offre ce sacrifice:
Ta foi balance-t-elle en ce dernier office?

PHILOCTÈTE, *tenant les traits.*

Je dois aveuglément répondre à son espoir;
Mais combien mon esprit répugne à ce devoir!

ALCMÈNE.

Quoi, pour le fils d'un dieu tu plains une victime?

PHILOCTÈTE.

Arcas n'importe peu : mais j'ignore son crime.

ALCMÈNE.

Par les armes mon fils fut maître de son sort,
Et la loi des vaincus le rend digne de mort.

PHILOCTÈTE.

Mais ils sont innocens en une juste guerre;
Et que faisoit Arcas que défendre sa terre?

ALCMÈNE.

Il soutint Euritée et sa déloyauté.

PHILOCTÈTE.

Iole étoit promise à sa fidélité.

ALCMÈNE.

Le père fut coupable, et de cette princesse
Alcide avoit reçu la première promesse.

PHILOCTÈTE.

Mais en sa perfidie Arcas n'eut point de part.

ALCMÈNE.

O que fait ma fureur de paroître si tard!
Où sera craint Alcide, où brillera sa gloire,
Si déjà ses amis trahissent sa mémoire?
Lâche, rends ce présent.

PHILOCTÈTE, *se défendant.*

Madame.

ALCMÈNE.

Non, ces traits
Pour ta profane main sont un trop digne faix;
Et je veux de ma main immoler le coupable,
Puisque tu ne tiens pas son arrêt équitable.

PHILOCTÈTE.

Il doit être accompli puisqu'Alcide l'a fait,
Et je n'ai pas dessein d'en différer l'effet.
De quoi ne voudroit pas contenter son envie
Celui qui pour lui plaire immoleroit sa vie?
Je répandrois mon sang au pied de son tombeau,
Et ne voudrois un sort plus heureux ni plus beau;
Son dessein a rendu ce devoir légitime.
Qu'un de vos gens, madame, amène la victime.

ALCMÈNE, *à Agis.*

Allez quérir Arcas, et qu'Iole avec lui
(Agis sort.)
Vienne en ce lieu fatal partager notre ennui.
Révérez ce héros; fuyez, ombres profanes,

Du glorieux rivage où reposent ses mânes;
Changez, sombres forêts, vos Cyprès en lauriers
Qui seuls fassent ombrage à ce roi des guerriers!
Et vous, fatales sœurs, reines des destinées,
Vous dont les noires mains ourdissent nos années,
Cessez à mon fuseau vos travaux superflus:
Que fait Alcmène ici quand Alcide n'est plus?
Si le fils relevoit d'un pouvoir si sévère,
Quel aveugle destin en exempte la mère?
Tranchez les tristes jours de ce débile corps,
Que vous verrez tomber sous vos moindres efforts;
Que son oncle une fois soit touché de ma peine;
Qu'il nous renvoie Alcide ou qu'il reçoive Alcmène;
Qu'il le chasse, ou m'attire en ce manoir hideux;
Qu'il relâche un esprit ou qu'il en prenne deux.

LUSCINDE.

Madame, tout est sourd en ce fatal empire,
Et la mort fuit plus loin alors qu'on la désire;
Elle épargne ses coups, tout avare qu'elle est:
Mais on amène Arcas.

PHILOCTÈTE.

O rigoureux arrêt!

SCÈNE III.

LES MÊMES; AGIS, *deux valets amenant* ARCAS, IOLE. *On lie* ARCAS *au tombeau.*

IOLE.

Barbares, assassins, quelle soif, quelle rage
Du sang des innocens repaît votre courage?
Quel arrêt l'abandonne à cet injuste effort?

Quel dieu, quelle Thémis présidoit à sa mort?
Donc son affection ne m'est pas légitime!
Je nuis à qui je plais, et m'aimer est un crime!
Donc pour ce qu'il m'est cher je creuse son tombeau,
Et d'amante d'Arcas on me fait son bourreau!

PHILOCTÈTE.

Madame, avec regret je suis son homicide;
Mais tous respects sont vains contre la loi d'Alcide.

ALCMÈNE.

Laissez selon ses vœux agir sa passion,
Et ne différez point cette juste action.

IOLE.

Ô dure cruauté! quel droit, quelle police,
Fait d'un meurtre exécrable un acte de justice?
Quoi, pour mon innocence un prince périra!
Et pour ma pureté de son sang rougira!
Tranchez plutôt le cours de mes tristes années;
Que ma vie et ma plainte en ce lieu soient bornées.
Dressez contre mon sein ces redoutables traits;
C'est moi qu'Alcide veut, et c'est moi qui lui plais;
Que votre affection à son dessein réponde,
Et qu'il ait aux enfers ce qu'il n'eut pas au monde;
Accordez-lui l'objet de ses vœux criminels,
Faisant tomber Iole aux antres éternels.

ARCAS.

Souffrez, chaste beauté, leur barbare licence;
Laissez à l'injustice opprimer l'innocence;
Le ciel qui venge enfin l'innocent malheureux,
S'ils ont des traits pour nous, a des foudres pour eux.
De leurs cœurs inhumains toute crainte est bannie,
Et votre résistance aigrit leur tyrannie.

ALCMÈNE.

La plainte qu'on permet à des désespérés
Ne te sauvera pas de ces traits acérés;
Sus, que différez-vous? que tarde son supplice?
Que votre affection est lente en cet office!

PHILOCTÈTE, *à genoux et prêt à tirer.*

Fils du plus grand des dieux, si du royaume noir
Tes mânes sont témoins de ce pieux devoir....

IOLE, *se jetant sur lui.*

O sacrifice impie! ô piété barbare!
Traître, j'attends le coup que ta main lui prépare.
En ce sein innocent pousse ton trait vainqueur,
Tu frapperas Arcas, puisqu'il est dans mon cœur;
Sommes-nous abordés en un séjour sauvage,
Où l'on vive de sang, de crime et de carnage?
Pourquoi, cruels, pourquoi jusqu'au palais noirci,
Hercule cherchoit-il ce qu'il avoit ici?
Quel monstre plus sanglant, quel plus cruel Cerbère
Que ses propres parens avoit-il à défaire?
Que voit-on en ces lieux que des objets d'horreur,
Et qu'y respire-t-on que meurtre et que fureur?

ARCAS.

Apaise, mon souci, tes inutiles plaintes.

IOLE.

Elles auroient effet sur des âmes plus saintes.

ARCAS.

La vertu ne peut rien où le vice est puissant.

IOLE.

Qu'ils perdent la coupable et sauvent l'innocent.

ARCAS.

Qu'as-tu commis d'injuste, et dont tu sois coupable?

IOLE.

J'ai t'ai fait odieux, esclave, misérable.

ARCAS.

Mon malheur m'a fait tel et non pas ton dessein.

IOLE.

C'est moi qui t'ôte l'âme et qui t'ouvre le sein.

ARCAS.

Ainsi la loi du sort marqua ma dernière heure.

IOLE, *tirant un poignard de son sein.*

Ainsi la loi du sort ordonne que je meure.
Achevez donc, bourreaux, cet injuste trépas:
Voici mon cœur, voici de quoi suivre tes pas.
Ce coup, puisque le ciel permet leur tyrannie,
Te donne du courage et de la compagnie;
Nous partirons ensemble. Arrêtez, inhumains.

ARCAS.

O sensible malheur! sauvez-la de ses mains!

IOLE.

Traîtres, cruels auteurs du mal qui me possède,
Vous causez le tourment et m'ôtez le remède;
Alcide ordonna-t-il qu'on prolongeât mes jours,
Lorsque de ceux d'Arcas on borneroit le cours?
C'est d'égale rigueur nous nuire et nous poursuivre,
Que le faire mourir et me forcer de vivre.
Donnez, donnez ce fer! ô barbare pitié!

AGIS.

O fille malheureuse!

LUSCINDE.

O parfaite amitié!

(Là, on entend un coup de tonnerre et le ciel s'ouvre.)

ALCMÈNE.

Quel soudain changement! quel horrible tonnerre!
De quels éclairs le ciel épouvante la terre!

PHILOCTÈTE.

L'orage se dissipe et les cieux sont ouverts:
Mais quel nouveau soleil illumine les airs?

ALCMÈNE.

Alcide glorieux fend la voûte azurée:
C'est lui-même.

LUSCINDE.

O merveille!

ALCMÈNE.

O joie inespérée!

SCÈNE IV.

Les mêmes; HERCULE, *descendant du ciel.*

HERCULE.

Admis dans le céleste rang,
Je fais à la pitié céder la jalousie;
Ma soif éteinte d'ambrosie,
Ne vous demande plus de sang.

Qu'Arcas ait l'objet de ses vœux;
Qu'au sein de sa maîtresse il termine ses peines,
Et ne porte plus d'autres chaînes
Que de celles de ses cheveux.

(A Alcmène.)

Vous, vivante source de pleurs,
Qui m'avez honoré d'une amitié si tendre,
Consolez-vous, et sur ma cendre
Ne répandez plus que des fleurs.

Que tous les peuples de ce lieu
Élèvent sur ce mont des autels à ma gloire,
Et qu'ils conservent la mémoire
De la mort qui m'a fait un dieu.

(Il remonte au ciel.)

ALCMÈNE.

Dompteur de l'univers, rare honneur de ces lieux,
Quoi, déjà ta clarté se dérobe à nos yeux!
Arrête un seul instant. Mais en vain je l'appelle;
Léger, il se redonne à la troupe immortelle.
O divin accident! rompons, rompons ces fers;
Qu'Arcas prenne le prix des maux qu'il a soufferts;
Et que par les douceurs d'un heureux hyménée
De ce couple d'amans la peine soit bornée.

IOLE.

O céleste aventure! ô glorieux héros,
Qui dessus son débris rétablit son repos!
Madame, pardonnez la plainte injurieuse
D'un esclave innocent et d'une malheureuse;
Que ce fils glorieux vous comble de plaisirs,
Et rende votre gloire égale à vos désirs.

ARCAS *délivré.*

Que ce cœur et ce bras soient vôtres sans réserve,
Et ne me conservez qu'afin que je vous serve.

LUSCINDE.

O bonheur sans pareil!

PHILOCTÈTE.

O favorable sort,
Qui de deux innocens a diverti la mort!
Qu'en plaisirs éternels votre douleur se change.
Bénissons ce héros, publions sa louange;
Rendons à sa vertu des honneurs immortels,
Et d'un commun dessein dressons-lui des autels.

FIN DE L'HERCULE MOURANT.

LA CÉLIMÈNE,

COMÉDIE.

1633.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA CÉLIMÈNE.

Florante aime Filandre qui lui adresse des vœux; mais la vue de Célimène a bientôt rendu ce dernier infidèle, quoique cette belle reçoive fort mal sa déclaration. Florante, jalouse à juste titre, attribue par ironie la froideur de Célimène au peu de moyens de plaire de Filandre; celui-ci, piqué, offre à Florante des habits d'homme, pour essayer si la conquête de Célimène est une chose si facile. Mais Florante, sous le nom de Floridan, touche en effet le cœur de Célimène; et sa déclaration est si tendre que Filandre, qui en est témoin, reprend pour elle ses premiers sentimens. Les attraits de Florante sous des habits d'homme séduisent non-seule-

ment Célimène, mais encore Félicie sa sœur: celle-ci lui écrit pour lui indiquer un rendez-vous, Célimène lui donne un bracelet de ses cheveux. Les amans de ces deux beautés cherchent Floridan pour lui faire mettre l'épée à la main; mais il leur abandonne les dons de leurs maîtresses, comme étant chargé par elles de les leur remettre : ces deux amans vont adresser à leurs infidèles des remercîmens de ces faveurs inattendues, et ces deux jeunes beautés, au désespoir de se voir trompées par Floridan, promettent chacune à leurs amans de leur accorder la main s'ils parviennent à les venger du parjure Floridan; mais Florante se fait connoître à elles *en se découvrant le sein*, et la pièce finit par un triple mariage.

Il falloit que le goût du siècle fût bien prononcé en faveur de ces *imbroglio*, sans observation de caractères, de passions ou de mœurs, pour que Rotrou abandonnât aussitôt la carrière qu'il avait ouverte à l'imitation des anciens. Cependant on s'aperçoit, à la lecture de cette singulière comédie, des progrès que faisoit Rotrou dans l'art d'écrire; elle est remplie de *concetti* d'assez mauvais goût, mais fort spirituel-

lement exprimés. Il paroît que Rotrou avoit composé une pastorale sur ce même sujet, sous le titre d'Amaryllis, car après sa mort on la retrouva dans ses papiers. Elle fera partie de notre édition.

ACTEURS.

CÉLIMÈNE.
FLORANTE, nièce d'Orante.
ORANTE, tante de Florante.
FILANDRE, serviteur de Florante.
FÉLICIE, sœur de Célimène.
ALIDOR, serviteur de Célimène.
LYSIS, serviteur de Félicie.
FLORIDAN.
Le laquais.

LA CÉLIMÈNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORANTE, ORANTE *sa tante.*

FLORANTE.

Vous goûtez bien ici les douceurs de la vie;
Souffrez que je vous parle avec un peu d'envie.
Que ces lieux sont charmans, au prix de nos maisons!
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons.
Ici tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchante;
La diversité même à mes yeux se présente;
Et, de quelque côté que je dresse mes pas,
La solitude en soi ne se rencontre pas.
La seule peur que j'ai de vous être importune
Modère les douceurs de ma bonne fortune.
Ma tante, vous pourrez par un mot seulement
Borner cette visite et mon contentement;
Car si vous espérez de la voir terminée
Sans avoir là-dessus la sentence donnée,

Vous voulez qu'un captif échappé de ses fers
De soi-même s'expose aux maux qu'il a soufferts.

ORANTE.

Je commence à vous voir, et vous n'avez qu'à peine
Cessé de respirer le doux air de la Seine,
Vous arrivez, ma fille, en cet heureux séjour,
Et vous pouvez déjà me parler du retour!
Non, si ce lieu vous plaît, n'en habitez point d'autre,
Et prolongez mon bien en prolongeant le vôtre.
Mon inclination secondera vos vœux,
Et toujours vos parens voudront ce que je veux.
Ce lieu, comme Paris, a toutes ses délices;
La cour n'a rien de plus que des soins et des vices.
Il fournit aux esprits des divertissemens;
On y voit des beautés, on y voit des amans;
On entend comme ailleurs des plaintes de leurs bouches;
Et rien n'est insensible en ces bois que les souches.
Entre eux un jeune amant vous plaira dessus tous,
Car son humeur est telle, et son esprit si doux,
Que si vous n'enviez l'honneur de sa maîtresse,
Il est bien malaisé qu'un autre objet vous blesse.
Pourquoi rougissez-vous?

FLORANTE.

Ce défaut indécent
Paroît sans mon aveu sur ce front innocent.
Je rougis, quoi qu'on die et quoi qu'on me propose,
Sans en pouvoir moi-même imaginer la cause.

ORANTE.

Vous la savez pourtant; c'est que jusqu'à ce jour
On ne vous a parlé ni d'amant ni d'amour:
Vous ignorez ces noms, et, dans cette innocence,
Le discours que je fais vous trouble et vous offense.

FLORANTE, *bas*.

Que n'est-il vrai, Filandre!

ORANTE.

Haussez un peu la voix.

FLORANTE.

Je dis qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,
Et ces oiseaux divers dont la douce musique
Réjouiroit l'esprit le plus mélancolique.

ORANTE.

O dieux! qu'elle est rusée ! Il est vrai que leurs chants
Rendent Paris jaloux de la douceur des champs.
Aussi mille amoureux en cette solitude
Viennent perdre leurs soins et leur inquiétude.
Ces lieux ont chaque jour de nouveaux habitans:
Ils y viennent fâchés et s'y trouvent contens.
Les cœurs sont enchantés de l'air qu'on y respire;
Chacun y fait l'amour, peu de monde y soupire.
Ce dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs;
Il est roi parmi nous, il est tyran ailleurs.
Mais entre les amans qui viennent sur ces rives
Aux doux chants des oiseaux joindre leurs voix plaintives,
Filandre, un cavalier de qui les qualités
Ont du ciel et du sort les efforts limités....

FLORANTE.

Comment le nommez-vous?

ORANTE.

Filandre.

FLORANTE, *bas*.

O le perfide!

ORANTE.

Toujours triste et pensif, et toujours l'œil humide,
Rend tous les cœurs atteints d'amour et de pitié,
Si le ciel les a faits capables d'amitié.
La plus forte froideur cède à son éloquence,
Et contre ses écrits une âme est sans défense.
J'en lirai quelques-uns; écoutez.

FLORANTE.

O malheur!

ORANTE, *à part.*

Son visage à ces mots a changé de couleur.

FLORANTE, *à part.*

On m'a pris mes papiers.

ORANTE *lit.*

« Adorable maîtresse,
» Il est vrai...... »

FLORANTE.

C'est à vous que cet écrit s'adresse?

ORANTE.

Non, vous l'allez apprendre.

(Elle lit.)

Lettre de Filandre à Florante.

« Adorable maîtresse,
» Il est vrai que la cour
» Offre aux yeux mille objets d'amour;
» Mais l'extrême tristesse
» Que j'ai de ton éloignement
» Ferme les miens ou les dément.

» Rien ne touche mon âme
» Aux lieux où tu n'es pas;

» Rien ne me plaît que tes appas.
» Tu partages ma flamme;
» Partage mon humeur aussi,
» Et vis comme je fais ici.
» FILANDRE. »
A-t-il bien exprimé la douleur qui le presse?
Et sait-il bien toucher le cœur d'une maîtresse?

FLORANTE.

Si bien que ce perfide est le seul qui lui plaît,
Et qu'elle l'aime encor, tout volage qu'il est.
Tous les jours ses écrits lui font verser des larmes,
Et l'ingrat porte ailleurs son amour et ses charmes.

ORANTE.

Vous savez donc son nom?

FLORANTE.

Vous le savez aussi.
Las! je n'ai point dessein de cacher mon souci:
Je vous dois confesser le mal qui me possède;
Je sais qu'il faut parler pour trouver du remède,
Et c'est l'intention de ce cœur désolé.
Je ne me taisois pas, mes yeux vous ont parlé.
Mon mal a sur mon front écrit sa violence;
Vous ne pouvez qu'à tort condamner mon silence.
Il est vrai que Filandre a ce cœur enflammé:
J'aime, je le confesse: eh! qui n'a pas aimé?
J'ai résisté long-temps à cette ardeur secrète,
Et mon intention n'a pas fait ma défaite.
La force du vainqueur excuse le vaincu.
Je connois maintenant l'erreur où j'ai vécu:
Je croyois que l'amour n'étoit qu'une chimère
Que l'esprit se forgeoit pour se laisser défaire,
Que l'être de ce dieu consistoit en portraits;

Je ne craignois alors ni son arc ni ses traits,
Et, lorsque je voyois mes compagnes atteintes,
Je blâmois leurs soupirs et j'accusois leurs plaintes.
Mais j'ignorois le mal qui m'étoit destiné.
J'autorise à présent ce que j'ai condamné.
Je crois qu'on me doit plaindre, et que, sans injustice,
La plus froide ne peut accuser mon caprice.
Dieux! combien je perdrois en perdant ces écrits!
Qui vous les a baillés, et qui me les a pris?

ORANTE.

Moi-même en vos habits quand vous fûtes couchée;
Et c'est où j'ai connu qu'Amour vous a touchée.
Certes je fais état de votre élection;
On ne peut condamner cette inclination.
Filandre est d'une humeur et d'un esprit aimable,
Et sa condition à la vôtre est sortable.
Il mérite beaucoup; mais, en peu de discours,
Contez-moi de vos vœux la naissance et le cours.

FLORANTE.

En un bal dont Tirsis honoroit Lisimène,
Je vis et j'admirai cet auteur de ma peine:
Il me plut, je dis tout, et je ne pourrois pas
Compter ses complimens ni figurer ses pas.
Son adresse à danser n'avoit point de seconde,
Et sa grâce attiroit les yeux de tout le monde;
Il remplissoit les cœurs d'aise et d'étonnement,
Et tout l'honneur du bal fut pour lui seulement.
L'Amour fit naître en lui des ardeurs mutuelles:
Il quitta pour le mien l'entretien des plus belles.
Je sais bien qu'il m'aimoit, et, sans présomption,
Je m'assurai depuis de son affection.

Ses discours n'étoient pas mon plus sûr témoignage;
Ses moindres actions m'en disoient davantage.
Sa peine et ses devoirs m'ont confirmé ce point;
Ses pleurs m'en assuroient quand je ne riois point;
Et de tous les mortels c'est le plus détestable
S'il ne sentoit alors une ardeur véritable.
Mais que c'est un esprit sujet au changement!
Dieux! il vient, je le vois.

ORANTE.

Cachez-vous seulement.

(Florante se cache derrière des arbres.)

SCÈNE II.

FILANDRE, ORANTE.

FILANDRE.

Qu'on voit changer souvent
L'état de notre vie!
Toujours de quelque vent
Sa bonace est suivie,
Et l'on voit rarement le soir et le matin
Dépendre d'un même destin.
Je suis heureux un jour,
L'autre je suis en peine;
J'ai donné de l'amour,
Je donne de la haine.
Florante m'adoroit, je l'adorois aussi;
Mais j'aime, et l'on me hait ici.
Doux ennuis toutefois, et bienheureuse haine,
Si je touche à la fin le cœur de Célimène!
La peine et les efforts de l'acquisition
Sont un doux souvenir en la possession.

ORANTE, *l'abordant.*

Qui te rend si pensif?

FILANDRE.

Un ingrate maîtresse.

ORANTE.

Étouffe tes soupirs et bannis ta tristesse :
Tout succède à tes vœux.

FILANDRE.

O dieux! qu'ai-je entendu?

ORANTE.

Et l'on veut t'accorder le bonheur qui t'est dû.
Ta maîtresse aujourd'hui favorise ta flamme.

FILANDRE.

Que j'ai d'impatience! avez-vous vu ma dame?

ORANTE.

Oui, j'ai vu plus encore.

FILANDRE.

Et quoi?

ORANTE.

Certains écrits
Qu'elle tenoit bien chers, et qui m'ont tout appris.
O le charmant esprit que celui de Filandre!
Qui ne lui céderoit? qui pourroit s'en défendre?
Combien cette beauté montre de jugement
En l'acquisition d'un si parfait amant!

FILANDRE.

Épargnez mes ennuis, heureuse et sage Orante;
Je suis trop assuré de sa haine apparente :
Elle rit de mes vœux, la superbe qu'elle est,
Et son propre mérite est tout ce qui lui plaît.

Vous voulez que j'espère, et cette âme inhumaine
Me défend seulement de parler de ma peine :
L'insensible, causant ce qui me fait mourir,
A peur de le savoir, de peur de le guérir.

ORANTE.

Une fille, Filandre, est d'humeur plus discrète
Que de pouvoir sitôt avouer sa défaite ;
Elle cache son feu, mais le sent en effet,
Et le confesse tard à celui qui l'a fait :
Il en a rarement la première ouverture.
La beauté que tu sers est de cette nature :
Elle te parle peu, même fuit ton abord,
Comme d'un doux meurtrier qui lui donne la mort ;
Mais crois que ses dédains, sa fuite et son silence,
De son affection prennent la violence.
Elle s'est déclarée ; et ne me crois jamais,
Si ton cœur n'est l'objet de ses plus doux souhaits.
Me remercîras-tu si, de sa propre bouche,
Tu sais dans un moment que ton amour la touche ?

FILANDRE.

Je vous adorerois.

ORANTE, *lui montrant Florante.*

Adore ses appas,
La voilà !.... Que fais-tu ? tu ne l'abordes pas ?
Quelle humeur a sitôt ton âme refroidie ?

SCÈNE III.

FILANDRE, FLORANTE, ORANTE.

FLORANTE.

Traître, que tu sais mal cacher ta perfidie!
Es-tu sans artifice, et puis-je avoir surpris
L'excellence et l'honneur des plus rares esprits?
Au moins, qu'un ris forcé te change le visage :
Témoigne du plaisir et bénis mon voyage;
Dis que tu souhaitois ce bonheur sans pareil.
Approche, appelle-moi tes yeux et ton soleil.
Quoi, tu ne peux forcer cette inutile honte?
Et ta voix quelquefois se donne à si bon compte!
Tu trouvois à Paris des traits si délicats,
Et tu m'as su si bien prouver ce qui n'est pas!

FILANDRE.

O dieux! je vois Florante!

FLORANTE.

Il va conter merveille,
Et sa fidélité n'aura point de pareille.

FILANDRE.

Me dispenserez-vous de discours superflus?
Le dirai-je, en un mot? je ne vous aime plus.

FLORANTE, *riant.*

O sensible douleur! ô perte irréparable!
Est-il à mes ennuis un tourment comparable?
Qui m'ouvre les enfers? qui me perce le sein?

FILANDRE.

Oh! vous n'en mourrez pas.

FLORANTE.

Ce n'est pas mon dessein.

FILANDRE.

Il est vrai que vos yeux ont des grâces exquises,
Qu'une autre ne peut mieux mériter nos franchises,
Et que, vous comparant à celle qui m'a pris,
On auroit de la peine à qui donner le prix.
Mais, quelques doux appas dont vous soyez pourvue,
En m'ôtant la raison l'Amour m'ôta la vue:
Je préfère ma dame à toute autre beauté;
Mes yeux sont éblouis et mon cœur enchanté.
J'accorde que je quitte un bien incomparable
Pour semer sur du vent et bâtir sur du sable;
Je recevrois chez vous des traitemens meilleurs;
Mais un secret destin porte mes vœux ailleurs.

FLORANTE.

Dis qu'un secret destin porte ailleurs ta folie.

FILANDRE.

Florante est toujours gaie et sans mélancolie.

FLORANTE.

Non, non, crois qu'en riant je dis la vérité.
Et qui ne riroit pas de ta légèreté?
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton âme?
On pourroit l'excuser en l'esprit d'une femme,
Puisque, selon l'erreur de votre jugement,
Elle est de son instinct sujette au changement:
Mais que ces esprits forts, ces miroirs de constance,
Fassent au moindre vent si peu de résistance,
Que leur fidélité manque aux premiers effets,
C'est un sujet de rire, ou l'on n'en eut jamais.

FILANDRE.

Si tu considérois combien l'absence est forte,
On ne te verroit pas discourir de la sorte.

Ta présence auroit pu divertir ce malheur,
Car qui voit le soleil sent toujours sa chaleur;
Mais quand on s'en éloigne, et qu'un épais nuage
Arrête son effet et cache son visage,
Alors on obéit à la nécessité;
Et recourir au feu n'est pas légèreté.

FLORANTE.

Il est vrai, ton amour est la constance même.
Traître ! j'étais absente, et tu vois que je t'aime :
J'ai les mêmes ardeurs et le même souci;
J'ai vécu sans te voir, et sans changer aussi.
Sans te voir! je m'abuse, et ma triste pensée
M'a toujours de Filandre une image tracée:
Je t'ai vu tous les jours, je t'ai parlé cent fois.

FILANDRE.

Il ne m'en souvient point.

FLORANTE.

Mais sans yeux et sans voix
Je n'étois pour mon mal que trop ingénieuse,
Ma mémoire trop bonne et trop officieuse.

FILANDRE.

Et moi je ne saurois me vanter de ce point :
J'ai bientôt oublié ce que je ne vois point.
Excuse en ton malheur ma mémoire inféconde,
Ou que de ce défaut la nature réponde.
Mais je vois Célimène...... Admire sa beauté,
Et ne condamne plus mon infidélité.

FLORANTE.

Va, barbare, à mes yeux lui conter ton martyre;
Obtiens de cet objet ce que ton cœur désire;
J'y consens, infidèle, adore ses appas.

FILANDRE, *allant à Célimène.*

Tu profiterois peu de n'y consentir pas.

FLORANTE.

Cachons-nous pour l'ouïr.

(Elle se cache derrière les arbres ainsi qu'Orante.)

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, FILANDRE.

FILANDRE.

Adorable merveille,
En beauté sans exemple, en rigueur sans pareille,
Quand voulez-vous tarir la source de mes pleurs?
Quand sera votre esprit sensible à mes douleurs?
Ces rochers orgueilleux en des ruisseaux se fondent,
Ils entendent mes cris, leurs échos me répondent;
Et quand j'ai demandé si mon mal inouï
Finiroit quelque jour, elles m'ont dit oui.
Vous conservez pourtant votre rigueur extrême,
Et je n'ose espérer que vous parliez de même.

CÉLIMÈNE.

Où peut être ma sœur?

FILANDRE.

J'implore du secours,
Aimable Célimène; entendez mes discours.

CÉLIMÈNE.

L'avez-vous vue ici?

FILANDRE.

Vous me fermez l'oreille,
Pour ne pas avouer mon ardeur sans pareille.

CÉLIMÈNE.

Où la puis-je trouver?

FILANDRE.

Dieux! que de cruauté!
Je parle de mon mal, inhumaine beauté.

CÉLIMÈNE.

Je la cherche partout.

FILANDRE.

Cruelle, oyez ma plainte,
Donnez un mot au mal dont mon âme est atteinte.

CÉLIMÈNE.

Dieux! que ces importuns me dérobent de temps!
Je les fais tous souffrir, ils sont tous mécontens;
Ce n'est que de mon cœur que leurs plaisirs dépendent,
Je n'en possède qu'un, et tous me le demandent.
Qui le doit obtenir? qui seront les jaloux?
Nul de vous ne l'aura, pour vous accorder tous.

FILANDRE.

Comparez nos tourmens, considérez nos peines;
S'ils ont versé des pleurs, j'en verse des fontaines;
S'ils sentent quelque ardeur, je m'en sens consumer;
Ils aiment froidement, et je sais seul aimer.

CÉLIMÈNE.

Tous en disent de même.

FILANDRE.

Et seul je dois le dire,
Si la plainte est plus juste où la fortune est pire.
Filandre sait mourir s'ils savent endurer;
Son inclination ne se peut comparer.
Pour vous j'ai violé l'amitié la plus sainte

Dont jamais ici-bas une âme fut atteinte.
Il n'étoit rien d'égal à mes contentemens,
Je causois de l'envie aux plus heureux amans.
Je pouvois loin de vous défier la fortune;
J'obligeois trop Florante, et je vous importune;
Tous mes vœux l'honoroient, et vous les refusez;
Je les voyois chéris, je les vois méprisés.

CÉLIMÈNE.

Adieu, je hais l'amour d'un esprit infidèle,
Et je ne prétends rien au bien de cette belle:
Reportez-lui ce cœur que vous me présentez;
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.
(Elle s'en va, et Filandre demeure confus.)

SCÈNE V.

ORANTE, FLORANTE, FILANDRE.

FLORANTE, *sortant d'entre les arbres.*

O qu'il est satisfait, et qu'il profite au change!
Soi-même il se punit, et m'offensant me venge.
(L'abordant.)
Filandre, qui méprise est enfin méprisé.

FILANDRE.

Je n'attendois pas mieux que d'être refusé;
Et je jure le ciel que s'il m'étoit possible,
Je me dégagerois de cette âme insensible,
Que ce cœur brûleroit de ses feux anciens,
Que je m'enchaînerois de mes premiers liens.

FLORANTE.

Oui, si la chaîne aussi t'étoit encore offerte,
Et si je désirois de recouvrer ma perte;

Mais ce soin me travaille assez légèrement :
Un bien que chacun fuit se conserve aisément.
J'ai vu le peu d'état qu'on fait de ton service,
Et je ne crains pas fort qu'aucune te ravisse.
Je meure, il est bien vrai que l'amour n'a point d'yeux;
Je réputois jadis mon destin glorieux;
Quand ton affection s'offroit à ma mémoire,
Je croyois tout Paris envieux de ma gloire;
Que Filandre écrivît, que Filandre parlât,
Je ne croyois jamais qu'un autre l'égalât.
Opinion bien fausse, et que je n'ai plus eue
Depuis que la raison m'a dessillé la vue!
Je n'estime plus tant les charmes de ta voix;
Je m'étonne bien plus de l'erreur ou j'étois.
Mon âme s'est rendue à de foibles atteintes;
Tu sais mal caresser et mal faire des plaintes.
Ne figurant pas mieux ta peine et ton souci,
Célimène a raison de te traiter ainsi.
Tu lui parlois de pleurs, et c'est honte à Filandre
D'être cru seulement capable d'en répandre.
Est-ce par ces discours, ou par cette action
Qu'un homme doit prouver son inclination?
Me tenant ces propos, permets-moi de le dire,
De si froids complimens m'exciteroient à rire.

FILANDRE.

Épargne un malheureux; et quelque qualité
Dont jadis ton esprit ait le mien enchanté,
Crois que tu pourrois peu sur cette âme inhumaine,
Qu'en mon lieu tu serois en une même peine.
Elle n'estime rien que ses propres appas;
Vénus sous mes habits ne la toucheroit pas:
Tous objets sont communs à ce cœur insensible.

FLORANTE.

Et si je lui plaisois ?

FILANDRE.

Tu ferois l'impossible.

FLORANTE, *à Orante.*

Madame, agréerez-vous ces divertissemens ?
Que Filandre m'envoie un de ses vêtemens ;
Vous rirez de la feinte, et je suis assez vaine
Pour espérer l'honneur de toucher Célimène.
Sous le titre d'amant et d'un de vos neveux,
Croyez qu'en peu de jours j'obtiendrai de ses vœux.
Je n'arrivai qu'hier, et, n'étant pas connue,
Il m'est aisé de feindre et de tromper sa vue.

ORANTE.

Ce divertissement ne peut être que doux,
De voir Florante amant, et Filandre jaloux.

FILANDRE.

Ta force en cet effet seroit incomparable,
Tu ne me serois plus qu'un objet adorable ;
De tels vœux dépendroit tout mon contentement,
Et je mépriserois l'amante pour l'amant.

FLORANTE.

Je ne t'oblige à rien, et fais cette entreprise
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise.
Ne dis point qui je suis aux beautés de ce lieu,
Et m'envoie un habit.

FILANDRE.

Dans un moment.

FLORANTE.

Adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIMÈNE, FÉLICIE.

CÉLIMÈNE.

Pourquoi m'accusez-vous de trop de retenue ?
Je ne réserve rien, et mon humeur est nue.
Qui peut, si ce n'est vous, chérir mes intérêts ?
Et qui doit que ma sœur partager mes secrets?

FÉLICIE.

Quelque si libre humeur dont un esprit puisse être,
Il est bien malaisé qu'il fasse tout paroître :
Toujours quelque secret se réserve au dedans,
Qui même n'est pas su des plus chers confidens ;
Et surtout en amour la plus libre est secrète,
Et comme elle est aveugle elle est aussi muette.
On ne s'ose fier à son meilleur ami,
Et le cœur le plus franc ne s'ouvre qu'à demi.
Posséder tant d'attraits, être si recherchée,
Captiver mille esprits, et n'être point touchée!
Ah! ma sœur, croyez-vous qu'on le puisse estimer?
Le ciel vous a-t-il faite incapable d'aimer?
Évitez-vous les coups dont toutes sont blessées,
Et n'eûtes-vous jamais de pareilles pensées ?

L'Amour est un archer qui n'a jamais failli.
Si le cœur ne se rend quand il est assailli,
Il prend une autre voie, il le force, il le blesse,
Et l'orgueilleuse alors reconnoît sa foiblesse.
Si vous ne vous rendiez aux amans de ces lieux,
Ce dieu pour vous toucher susciteroit des dieux.
Il faut que tout défère à sa force indomptée,
Et son intention ne peut être évitée.

CÉLIMÈNE.

Il est maître des cœurs qui se laissent dompter;
Mais quand on le veut fuir, on le peut éviter.

FÉLICIE.

Ce dieu, comme il lui plaît, atteint les plus cruelles :
On prend la fuite en vain, ma sœur; il a des ailes.

CÉLIMÈNE.

Mais les ailes qu'il a sont courtes quand il naît.
Cet enfant vole-t-il, foible encor comme il est?

FÉLICIE.

On ne sent pas l'amour au point de sa naissance;
Et qui ne le sent pas ne craint point sa puissance.

CÉLIMÈNE.

Mais sitôt qu'on le sent on l'évite aisément.

FÉLICIE.

Alors il sait voler, et l'on fuit vainement.

CÉLIMÈNE.

Aussi je n'ai jamais sa force méprisée,
Et mon âme à ses traits est toute disposée;
Mais de les prévenir, les prendre en son carquois,
Et de ma propre main me ranger sous ses lois,
Qui me voudroit, ma sœur, conseiller de le faire,

Ne me donneroit pas un avis salutaire.
J'approuve qu'un esprit mette les armes bas,
J'approuve fort aussi qu'il ne se rende pas.
Je n'aimerai jamais qu'Amour ne m'ait blessée;
Si je lui dois céder, j'y veux être forcée.

FÉLICIE.

Avouez toutefois que parmi tant d'amans
Qui révèrent en vous des attraits si charmans,
Il s'en trouve quelqu'un qui vous plaît davantage,
Et dont plus volontiers vous agréeriez l'hommage.

CÉLIMÈNE.

Alidor vaut beaucoup.

FÉLICIE.

Que ses attraits sont doux!

(Alidor entre avec Lysis).

CÉLIMÈNE.

Mais je le vois qui vient, ma sœur; retirons-nous.

FÉLICIE.

Craignez-vous son abord?

ALIDOR.

Je la vois, l'inhumaine.

FÉLICIE, *à Alidor.*

Je travaillois pour vous, mais j'ai perdu ma peine.

(Félicie et Célimène sortent.)

SCÈNE II.

ALIDOR, LYSIS.

ALIDOR.

Hélas! cruel ami, que ma douleur te plaît!
Vois comme elle me fuit, l'insensible qu'elle est:
Et tu dis que le temps la rendra plus traitable!

Tu retardes l'arrêt de mon sort lamentable;
Tu me retiens le bras, tu diffères ma mort!
Tu vois, tu vois, Lysis, si je me plains à tort.

LYSIS.

Alidor, elle est fille, et la fille est changeante:
Nous la verrons un jour t'être plus indulgente.
Le temps amollira ce courage inhumain;
Elle fuit aujourd'hui, tu l'atteindras demain.
Il faut long-temps souffrir, la respecter, la craindre;
Ne l'avoir pas suivie est un pas pour l'atteindre.
Les preuves de respect sont de puissans appas;
Tu t'éloignerois d'elle, osant suivre ses pas.
Fais tes vers seulement, rêve sur sa louange,
Préfère ses attraits à la beauté d'un ange;
Parle de son esprit, de son teint, de sa voix,
Puisque c'est le dessein qui t'amène en ces bois.
Décris tous les attraits dont le ciel l'a douée:
Une fille, Alidor, aime d'être louée.
Tu traites sans dessein mille sujets divers,
Et ta maîtresse encor n'a point eu de tes vers!
Ne crains point de faillir ni de perdre ta peine;
On n'estime aujourd'hui que les fruits de ta veine.

ALIDOR.

Il est vrai que j'ai l'art de flatter qui me plaît;
Je peins quand bon me semble un œil plus beau qu'il n'est.
Je dore les cheveux, ou ma plume se joue
A noircir un sourcil et farder une joue.
J'ai toujours de la neige, et quelquefois j'en mets
Sur un sein qui n'en eut et n'en aura jamais.
Je prête à qui je veux des œillets et des roses;
Je donne de l'éclat aux plus communes choses,

Et j'ai fait estimer cent visages divers
Qui n'avoient toutefois rien de beau qu'en mes vers.
Mais tout est au-dessous de sa beauté parfaite;
Ma muse en ce travail est timide et muette.
J'admire les effets de cet objet vainqueur
Qui me glace la veine et m'échauffe le cœur :
Toujours le premier mot a ma plume arrêtée ;
Je l'ai mille fois prise et mille fois quittée ;
Mon jugement s'égare en ses moindres appas.
J'écrirai toutefois ; mais ne t'éloigne pas.

LYSIS.

J'attendrai cependant en ce lieu frais et proche.
Mais vois si tu n'as point quelques vers en ta poche ;
Je me divertirai par ce doux entretien ;
Je ne puis estimer de style que le tien.

(Il prend des papiers qu'Alidor lui donne, et se retire à l'autre côté du bois ; il déploie le premier et lit.)

« Un jour Filène
» Au bord de Seine,
» Pour soulager son amoureuse peine,
» Disoit voyant couler cette belle onde :
» C'est ainsi que nos jours passent au monde.

» L'ingrate dame
» Qui m'ôte l'âme
» Un jour ne pourra plus donner de flamme.
» Comme elle est maintenant sourde à qui l'aime,
» Le temps la traitera bientôt de même.

» Mon œil humide,
» Belle homicide,
» Ne verra pas toujours ce front sans ride ;
» Le temps effacera ces belles choses,
» Et ne te laissera ni lis ni roses.

» Voyant ta face
» Sèche et sans grâce,
» Tu voudras de dépit rompre ta glace ;
» Ton âge aura blanchi ces tresses blondes,
» Tu ne les feras plus friser en ondes.

» Lors ta manie
» Sera punie,
» Je ne chérirai plus ta compagnie ;
» Et dans ce changement de ma fortune,
» Je serai l'inhumain, toi l'importune. »

Alidor.

ALIDOR.

Je ne puis que louer de sa rare beauté :
Mon abondance ici fait ma stérilité.

LYSIS *déploie un autre papier, et lit.*

A Caliste.

« De quelques ornemens que l'Aurore se pare,
» Quoi que l'œil du jour ait de rare,
» Quelque beauté qui puisse asservir les esprits,
» De quoi que la nature au printemps soit pourvue,
» Caliste, tout n'est rien à ceux qui vous ont vue,
» Qu'un objet de mépris.

» N'allez point à la cour pour voir de belles choses,
» Et n'estimez ni lis ni roses :
» Rien ne peut égaler votre moindre ornement.
» Il n'est point de beautés à la vôtre pareille :
» Si vous désirez voir d'admirables merveilles,
» Mirez-vous seulement.

» Lors vous verrez en vous la seule créature
» Qui nous fait priser la nature,

» L'objet seul que jamais elle ait fait sans défauts :
» Par vous elle n'est plus à soi-même imitable ;
» Et si vous ne trouvez que je sois véritable,
» Votre miroir est faux.

» Que les plus grands esprits me porteroient d'envie,
» Que j'aurois une longue vie,
» Que je serois chéri, que mes vers seroient doux,
» Que je loûrois le sort qu'incessamment j'accuse,
» Et qu'on m'estimeroit si l'on trouvoit ma muse
» Aussi belle que vous !

» Il n'est point de bonheur comparable à mon aise
» S'il arrive qu'elle vous plaise ;
» Mille charmes nouveaux paroîtront dans mes vers ;
» Ils n'auront plus ni mot ni lettre qui ne touche,
» Quand ils seront prisés par la plus belle bouche
» Qui soit en l'univers. »

(Il vient à Alidor.)

As-tu bien réussi ?

ALIDOR.

Jamais pauvre rimeur
N'eut tant d'ambition et moins de bonne humeur.
J'ai fait ce peu de vers depuis que je travaille :
Écoute si j'ai rien imaginé qui vaille.

(Il lit.)

« Enfin qu'ordonnez-vous, inhumaine beauté ?
» Quand ne verrai-je plus en votre cruauté
» Des sujets de me plaindre et d'épandre des larmes ?
» Quand serai-je plus cher à votre œil mon vainqueur ?
» Quand sera votre cœur
» Aussi doux que vos charmes ?
» Ne finirez-vous point le cours de ma misère ?
» Dois-je chercher la mort ? »....

Mon amour me fournit mille pensers divers,
Et je n'en puis trouver pour achever ce vers.

LYSIS.

Cet œuvre est au-dessus de ton style ordinaire.
Je t'attends au logis, je crains de te distraire :
Achève, cher ami ; je te nuis en ces lieux.
Surtout exprime bien la douceur de ses yeux.

(Il sort.)

ALIDOR *seul, assis et appuyé contre un arbre.*

Quitte, quitte, Alidor, ce pénible exercice :
De tes pleurs seulement écris son injustice ;
Seuls ils peuvent prouver tes transports innocens,
Seuls ils peuvent parler des ennuis que tu sens ;
Et c'est bien vainement qu'un malheureux présume
De fendre un cœur si dur avec des traits de plume.
Jetez, arbres, voyant comme je brûle ici,
Les pleurs que vous jetez quand vous brûlez aussi.
Si d'Amour autrefois vous sentîtes la force,
Si vous avez été sans mousse et sans écorce,
Tremblez, soyez atteints au récit de mes maux.
Est-il quelque martyre égal à mes travaux ?
Mais que mon œil est las de souffrir la lumière !
Quel assoupissement me ferme la paupière ?
Dieux ! appelez mon âme en cet heureux sommeil,
Accordez à mes yeux un dormir sans réveil.

(Il s'endort.)

SCÈNE III.

FÉLICIE, CÉLIMÈNE, ALIDOR *endormi.*

CÉLIMÈNE.

Dieux! que ces importuns ont peu de complaisance,
Et qu'il est malaisé d'éviter leur présence!
Ma sœur, n'y sont-ils plus?

FÉLICIE.

Oui, je les vois là-bas.

CÉLIMÈNE.

Adieu.

FÉLICIE.

Reviens; je ris, et je ne les vois pas.

CÉLIMÈNE.

Je m'aime aujourd'hui seule, et si pas un se montre....

FÉLICIE.

Dieux! quelle peur as-tu?

CÉLIMÈNE.

Celle de leur rencontre.

FÉLICIE.

Alidor te déplaît? cruelle, tu le fuis?

CÉLIMÈNE.

Parfois, selon le temps et l'humeur où je suis.
En de certains momens j'aime d'ouïr ses plaintes,
Je lui réponds des yeux et je flatte ses craintes,
Je vante son esprit, j'estime ses discours.
Mais cette bonne humeur ne dure pas toujours:
J'abhorre bien souvent un si triste langage;
Un homme plus joyeux me plairoit davantage.

FÉLICIE.

Tu le peux rendre tel.

CÉLIMÈNE.

Comment?

FÉLICIE.

Par ta pitié.
Paie ce que tu dois à sa chaste amitié :
Je le paie à l'amour que son ami me porte;
Imite mon humeur, traite-le de la sorte.
Lysis, s'il t'en souvient, n'étoit pas si joyeux
Alors que je trouvois son abord ennuyeux ;
En la plus belle humeur il répandoit des larmes :
Mais depuis que l'amour m'a fait rendre les armes,
Il ne dit plus *je brûle*, il ne dit plus *je meurs*,
Et nous rions tous deux en nos pires humeurs.

(Apercevant Alidor endormi.)

Mais j'avise Alidor sous ce divin feuillage :
Vois comme les ennuis ont changé son visage :
Le ciel ferme ses yeux pour arrêter ses pleurs,
Et tu ne seras point sensible à ses douleurs?

(Ramassant le papier qu'Alidor a laissé tomber.)

Lis ces vers qu'il t'adresse.

CÉLIMÈNE.

O dieux, cette importune
M'imputera toujours ma mauvaise fortune!

FÉLICIE.

Écoute : « *A Célimène....* »

CÉLIMÈNE.

Achève, j'y consens.

FÉLICIE.

« L'agréable sujet des ennuis que je sens. »
Eh bien! ai-je raison?

CÉLIMÈNE.

Lis tôt, ou je te laisse.

FÉLICIE.

Qu'elle sait bien cacher le tourment qui la presse!
(Elle lit.)
« Enfin qu'ordonnez-vous? etc. »
Vois-tu comme ta grâce a touché ses esprits?
En composant ces vers le sommeil l'a surpris:
Par deux mots ajoutés tu peux flatter sa peine,
Et perdre, en le sauvant, le titre d'inhumaine.

CÉLIMÈNE.

Écris-les de ta main.

FÉLICIE.

La tienne l'a blessé.

CÉLIMÈNE.

Donne donc, j'écrirai.

FÉLICIE.

Quoi?

CÉLIMÈNE *écrivant.*

« Qu'il est insensé,
» Qu'il a peu de raison d'aimer ce qui le blesse,
» Que mon peu de dessein témoigne sa foiblesse;
» Enfin.... »

FÉLICIE.

N'achève pas, donne-moi cet écrit.
Bons dieux! on ne peut rien sur ce farouche esprit.
(Elle écrit.)

CÉLIMÈNE.

Qu'y mets-tu?

FÉLICIE.

Qu'il espère.

CÉLIMÈNE.

Espérances frivoles.

FÉLICIE.

Et si je te veux faire avouer ces paroles,
Je veux à cet amant procurer ta pitié :
Je gagnerai ta haine, ou lui ton amitié.
Je jure à ton humeur une éternelle guerre.
Cruelle, as-tu dessein de dépeupler la terre;
Et seras-tu constante en ce rigoureux point
De blesser tous les cœurs et de n'en guérir point?
Espères-tu du fruit à ta froideur extrême?
Et vaux-je moins que toi pour avouer que j'aime?

CÉLIMÈNE.

L'amour te paie-t-il du souci que tu prends
De le rendre adorable aux cœurs indifférens?
Te charges-tu du soin d'établir son empire?
Ta voix peut-elle plus que les traits qu'il nous tire?
Si j'aimois Alidor, il devroit son secours
A son propre mérite, et non à tes discours :
Son pouvoir t'est suspect prenant pour lui les armes;
Et, pensant l'obliger, tu fais tort à ses charmes.
Son humeur seulement a de puissans appas
Et peut plus que ta voix.

FÉLICIE.

Et tu ne t'y rends pas?

CÉLIMÈNE.

En voudrois-tu jurer?

FÉLICIE.

Oui, si je te dois croire.

CÉLIMÈNE.

Il peut beaucoup sans toi; n'ôte rien à sa gloire.

FÉLICIE.

Qu'elle est dissimulée!

ALIDOR *rêvant.*

Ah! tu sais mon tourment!
Un mot, belle inhumaine, un regard seulement.

FÉLICIE.

Il rêve, écoutons-le.

ALIDOR.

Je pourrois toute chose,
Tu ne peux m'échapper; mais quoi que je propose......

CÉLIMÈNE.

Je crains peu ce danger.

ALIDOR *rêvant.*

Je tremble à ton aspect.
Quoi! rien à mon amour? Quoi! rien à mon respect?
Cruelle, ôte-moi donc ta présence fatale,
Et ne m'oblige point au tourment de Tantale.
Adieu, laisse-moi seul.

CÉLIMÈNE.

Vois combien il me plaît:
Je lui veux obéir, tout endormi qu'il est.

(Elle veut s'en aller.)

FÉLICIE.

Attendons son réveil.

CÉLIMÈNE.

Pour moi, je me retire,
Et tu m'as obligée à beaucoup de martyre.
Mais j'aperçois Orante, et quelqu'un qui la suit.

SCÈNE IV.

ORANTE, FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN ; CÉLIMÈNE, FÉLICIE, ALIDOR *endormi.*

ORANTE.

Je l'avise à propos, et le ciel nous conduit.
(Aux deux sœurs.)
Nous allions vous trouver : agréez la visite
Que ce beau cavalier doit à votre mérite ;
C'est un de mes neveux arrivé fraîchement.

CÉLIMÈNE.

Il m'oblige beaucoup.

FÉLICIE.

O dieux, qu'il est charmant !

FLORIDAN.

Surpris, saisi, confus auprès tant d'excellence,
Mon meilleur compliment naîtra de mon silence.
Je vois d'un œil charmé vos divines beautés,
Et je crois me trouver en des lieux enchantés.
Ce bois est-il, Amour, le séjour de ta mère ?
Est-ce le bois de Paphe, ou celui de Cythère?
Ah ! qu'ici ton pouvoir a d'effet sur les sens,
Et que ces deux beautés te font donner d'encens !
Qu'en ces lieux la raison a d'inutiles armes !
Qu'on y pousse de vœux ! qu'on y répand de larmes !
Et que ma tante, hélas ! aimoit peu ma santé
Alors qu'à ce devoir son conseil m'a porté !

CÉLIMÈNE.

Votre discours est sain, quoi qu'il nous persuade ;
Et ce beau teint n'est pas la couleur d'un malade.

FLORIDAN.

Hélas! si la raison me manque de secours,
Que vous verrez changer mon teint et mes discours!
Vous voir sans vous aimer n'est pas un bien possible:
Je ne suis pas de roche, et ce cœur est sensible.
Madame, pardonnez à ma témérité,
Mes vœux seront bornés de votre volonté;
Vous n'accuserez point une langue indiscrète;
Je saurai bien aimer d'un amitié muette.

CÉLIMÈNE.

Je trouve en vos discours de si charmans appas,
Que vous me haïriez de ne me parler pas.
Le silence sied mal aux bouches si discrètes,
Et l'on voudroit, monsieur, les voir toujours ouvertes.

FÉLICIE.

O dieux! qu'il est charmant!

FLORIDAN.

Mon silence et ma voix
De vos commandemens prendront toujours les lois.
(Voyant Alidor endormi.)
Mais que je crains, Amour, les maux que tu m'apprêtes!
Je vois déjà, madame, une de vos conquêtes.
A peine vos beautés ont attiré mes pas,
Que voilà qu'à vos pieds je vois des gens à bas.
Que cette vue, hélas! menace ma franchise,
Et que je serai fort si j'empêche ma prise!

CÉLIMÈNE.

Je n'ai point de dessein sur votre liberté.

FLORIDAN.

Vous me défendez donc de voir votre beauté?

CÉLIMÈNE.

Vous redoutez, monsieur, une foible ennemie.

FLORIDAN.

Je sens déjà l'effet de sa force infinie.

FÉLICIE.

Que ses yeux sont charmans ! que sa voix a d'attraits!

CÉLIMÈNE.

Nous souffrons le soleil, et le logis est près.
Vous plaît-il de le voir?

FLORIDAN.

Acceptez ma conduite.
(Il sort avec Célimène et Félicie.)

ORANTE, *à part.*

L'heureux effet! O dieux ! favorisez la suite.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

ALIDOR *éveillé.*

Sommeil, heureux charmeur des ennuis que je sens,
Pourquoi m'as-tu rendu la liberté des sens?
Hélas! par ta faveur je parlois à ma dame;
A ses yeux inhumains j'ai découvert ma flamme,
Et quoique sa rigueur étouffât mon espoir,
Je jouissois pourtant du bonheur de la voir.
J'ai, malgré ses efforts, sa belle main pressée;
Cet agréable songe a flatté ma pensée :
De ce bien maintenant mes désirs sont privés.
Mais, ô dieux! quelle main a ces vers achevés?
(Il lit.)
« Ne finirez-vous point le cours de ma misère?
» Dois-je chercher la mort? — Non, Alidor, espère. »

Pourrois-je désormais voir le ciel sans mépris
Si la main de ma dame avoit ces mots écrits?
« Non, Alidor, espère. » O dieux! le dois-je croire?
Puis-je sans vanité me donner cette gloire?
Non, quelqu'un qui passoit, touché de mon tourment,
A ces vers achevés par divertissement.
Je ne me flatte point de ce bonheur insigne;
L'oser imaginer, c'est en paroître indigne.
J'espérerai pourtant, et croirai que le sort
Se sert de ce moyen pour divertir ma mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIMÈNE, *suivie d'*ALIDOR, *qui l'entend sans se montrer à elle.*

CÉLIMÈNE.

C'EN est fait, ma raison est lasse
De tenir contre tant de grâce;
Mon courage est trop faible, il ne me peut aider,
Et le dieu des amans m'a tiré la plus forte
De toutes les flèches qu'il porte.
Hé bien, Amour, il faut céder.

ALIDOR, *à part.*

Dieux! est-ce en ma faveur qu'elle tient ce discours?
Puis-je, après tant de maux, espérer du secours?

CÉLIMÈNE.

Enfin tôt ou tard ce dieu touche
Et la facile et la farouche:
On peut craindre son mal, on le peut retarder,
Mais d'être toujours froide et dans l'indifférence,
C'est une frivole espérance.
Hé bien, Amour, il faut céder.

ALIDOR, *à part.*

Amant le plus heureux qui soit en l'univers!
Ce discours favorable est l'effet de tes vers.

CÉLIMÈNE.

En vain notre cœur prend les armes
Contre d'inévitables charmes,
Il se rend à celui qui le doit posséder;
Et l'orgueilleux qu'il est blâme après sa défaite
La résistance qu'il a faite.
Hé bien, Amour, il faut céder.

ALIDOR, *à part.*

Enfin le ciel me rit, mes vœux sont approuvés,
Et sa main favorable a mes vers achevés.

CÉLIMÈNE.

Toutes nos défaites sont vaines,
Et tes loix sont si souveraines,
Qu'on voit même des dieux forcés de les garder.
Il n'est âme si dure et si pleine de glace
Où tes flammes ne trouvent place.
Hé bien, Amour, il faut céder

ALIDOR, *l'abordant.*

Abordons-la sans crainte. Obligé désormais
A vous offrir des vœux si je le fis jamais,
Que je baise à genoux cette main favorable
Qui vient de relever l'espoir d'un misérable.
Donc ces beaux yeux sont las de me voir soupirer?
Donc il m'est ordonné de vivre et d'espérer,
Et, comme un doux vainqueur conserve sa conquête,
Vous aurez diverti la mort qui m'étoit prête?
Oui, je vis, et j'espère un destin plus humain,
Puisqu'il faut obéir à cette belle main.

CÉLIMÈNE.

Quoi, j'ai tracé ces mots? la croyance indiscrète!
Voyez comme aisément on croit ce qu'on souhaite.
Perdez un peu, monsieur, de cette vanité,
Et ne me louez point de tant de charité.

ALIDOR.

Voulez-vous plus long-temps prolonger mon supplice,
Et vous repentez-vous d'un acte de justice?
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaits,
Quand même vous rendriez mes désirs satisfaits?
Dieux! qu'à se déclarer une fille a de peine!
Vous ne défendez pas qu'on vous nomme inhumaine:
Quand je vous appelois sourde, ingrate et sans yeux,
C'étoit là vous donner des titres glorieux;
Vous trouviez des appas en mon sort lamentable,
Et vous vous offensez du titre d'équitable;
Vous n'osez avouer une bonne action
Que vous avez rendue à mon affection.

CÉLIMÈNE.

Je n'en puis avouer ni mauvaise ni bonne:
Je n'ordonne la vie et ne l'ôte à personne;
C'est assez, Alidor, que chacun songe à soi;
Je ne conserve point ce qui n'est point à moi.

ALIDOR.

Mais par la loi d'amour je suis à Célimène.

CÉLIMÈNE.

Elle n'a jamais eu ni d'amour ni de haine.
Vous savez mon humeur: je fuis ces passions,
Et je suis seulement mes inclinations.

ALIDOR.

Quoi, toujours insensible et sourde à mes prières!

CÉLIMÈNE.

Toujours ferme et constante en mes humeurs premières.

ALIDOR.

Un peu moins qu'autrefois.

CÉLIMÈNE.

Toujours également.

ALIDOR.

Alidor n'est pas sourd.

CÉLIMÈNE.

Ni moi pareillement.

ALIDOR.

Non, car vous m'entendez. Adieu, vivez heureuse,
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse,
Étouffez tout l'espoir qui me peut secourir;
Je porte à mon côté le moyen de guérir.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE *seule.*

O dieux! cette importun a ma voix entendue
Alors que j'avouois que je me suis rendue;
Il a reçu pour lui cette confession,
Et croit être l'objet de mon affection.
Mais las! quoi que je doive à son amour extrême,
Il est bien abusé quand il croit que je l'aime;
Un amant bien plus rare occupe mes esprits:
Il me demande un cœur qu'un autre a déjà pris;
Floridan l'a forcé, mais avec tant de gloire,
Qu'il n'a que d'un moment acheté sa victoire,
Et qu'ayant jusqu'ici méprisé tant d'amours,

Je me rends à l'appas de ses premiers discours.
Mais quelqu'un vient ici : mes plus chères pensées
Par cet autre importun sont toujours traversées.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, FILANDRE.

FILANDRE.

Qui vous rend si pensive?

CÉLIMÈNE.

Un autre objet que vous.

FILANDRE.

Alidor ou Tircis?

CÉLIMÈNE.

Non, un objet plus doux.

FILANDRE.

Pâris ou Filidor?

CÉLIMÈNE.

Non.

FILANDRE.

Timandre ou Géronde?

CÉLIMÈNE.

Vous le pourriez trouver en nommant tout le monde.

FILANDRE.

Que j'apprenne son nom, et mes vœux sont contens.

CÉLIMÈNE.

Adieu, devinez-le, je vous donne du temps.

FILANDRE, *l'arrêtant.*

Un mot, belle inhumaine: un certain gentilhomme
Nommé Flo.... Floridan, c'est ainsi qu'il se nomme,

Venu depuis deux jours en ces lieux écartés,
N'a-t-il point salué vos divines beautés?

CÉLIMÈNE.

Il en a pris la peine.

FILANDRE.

Est-il fort agréable?

CÉLIMÈNE.

C'est un homme divin, charmant, incomparable.

FILANDRE.

On en fait de l'état.

CÉLIMÈNE.

Vous parlez froidement:
Il est la vertu même.

FILANDRE.

En un mot, votre amant.

CÉLIMÈNE.

Filandre, parlez mieux : vous rire et me déplaire
Ne sont pas les moyens d'avancer votre affaire;
On arrive autrement à notre affection
Que par la raillerie et l'indiscrétion;
Il est vrai que la mienne est un but où Filandre
Avec tous ses efforts est bien fou de prétendre.

FILANDRE.

Adieu, car je l'avise. O dieux! qu'il est charmant!

CÉLIMÈNE.

Plus que vous.

FILANDRE.

Je le crois.

CÉLIMÈNE.

Mais plus infiniment.

FILANDRE, *en s'en allant, dit à Floridan.*

On attend votre vue avec impatience.

FLORIDAN, *à part.*

Et tu la fuis, barbare, âme sans conscience!

(Filandre se cache pour les entendre.)

SCÈNE IV.

FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN; CÉLIMÈNE.

CÉLIMÈNE.

Que Floridan est triste!

FLORIDAN.

Et qu'il l'est justement!
Ah! séjour malheureux!

CÉLIMÈNE.

O dieux! quel changement!
Ces plaines que tantôt vous avez tant prisées,
Et que vous préfériez aux rives élysées,
N'ont-elles pas encor leur première beauté?
D'où vient à votre humeur cette inégalité?

FLORIDAN.

Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,
Madame, sa beauté m'est peu considérable;
Ce sont des appas morts, sujets au moindre vent,
Et qui touchent les yeux sans passer plus avant.
Mais j'en trouve.....

CÉLIMÈNE.

Achevez.

FLORIDAN.

Hélas! que puis-je dire,
Si je n'ose parler et si je le désire?

CÉLIMÈNE.

Et que devez-vous taire où tout vous est permis?

FLORIDAN.

Que dirai-je plutôt devant mes ennemis?

CÉLIMÈNE.

En avez-vous ici?

FLORIDAN.

De puissans, d'indomptables,
Et dont les coups mortels me sont inévitables.
J'ai toujours souhaité de vivre en ces déserts :
J'y cherchois du repos, et c'est où je le perds.
Je ne puis opposer ni défense, ni larmes,
A la nécessité de mourir de leurs armes.

CÉLIMÈNE.

Qui donc vous peut servir en ce cuisant souci?

FLORIDAN.

Vous seule.

CÉLIMÈNE.

Contre qui?

FLORIDAN.

Contre vous seule aussi.

CÉLIMÈNE.

Parlez plus clairement.

FLORIDAN.

Divin charme des âmes!
Adorable sujet de mes nouvelles flammes!....
Mais faut-il achever? à quoi tant de propos?
Hé bien, ce sont vos yeux qui troublent mon repos :
Ces divins ennemis attaquent ma pensée,
Et leurs premiers regards ont ma raison forcée.

Pardonnez toutefois à ma témérité;
Ma raison garde encor de son autorité,
Et me peut contenir dans l'étroite limite
Qu'impose à mon amour votre rare mérite;
En mes plus vifs accès je ne me plaindrai pas,
Et pour votre repos j'éviterai vos pas.
Je n'augmenterai point cettte troupe importune
Dont vous tenez en main l'espoir et la fortune;
Je ne réclamerai ni vos vœux ni vos soins,
Je saurai mieux aimer et le témoigner moins.
C'est déjà trop parler: dieux! quelle ardeur me presse,
Que même en promettant j'enfreigne ma promesse!

CÉLIMÈNE.

Las d'exercer ailleurs cette éloquente voix,
La venez-vous, monsieur, exercer dans ces bois?
Épargnez nos esprits, dont les mœurs inciviles
Ont bien peu de rapport avec celles des villes,
Et ne m'obligez point aux mêmes complimens
Que celles de Paris rendent à leurs amans:
Ils seroient mal fondés, et je reçois les vôtres
Comme un propos commun que vous tenez à d'autres.

FLORIDAN, *feignant de s'en aller.*

J'ai promis de me taire. Adieu, mais quelque jour
On ne vous verra plus douter de mon amour.

CÉLIMÈNE.

Non, non, encore un mot. O dieux! qu'il sait bien feindre!
On diroit qu'en effet son cœur se laisse atteindre.

FLORIDAN.

Il est atteint déjà, madame, et permettez,
Puisque ma voix vous plaît et que vous l'écoutez,

Que j'atteste le ciel et toute la nature
Que vous êtes l'objet du tourment que j'endure.
Si vous n'avez causé la misère où je suis,
Si votre occasion ne fait tous mes ennuis,
Si je connois que vous pour sujet de ma peine,
Puissé-je être des dieux et l'horreur et la haine,
Et qu'après mille morts une éternelle mort
Fasse endurer mon âme et déplorer mon sort!
Mais que je pousse en l'air d'inutiles paroles!
Vous tiendrez mes sermens pour des sermens frivoles;
Car on dit que les dieux, imposant des tourmens,
N'en ordonnèrent point aux parjures amans.

CÉLIMÈNE.

C'est qu'ils n'en trouvent point d'égaux à leur offense;
Et ce point seulement a borné leur puissance.
Le traître et l'homicide ont leur peine aux enfers;
L'impie et le voleur ont leurs feux et leurs fers;
On ne peut éviter la suprême justice,
Qui toujours au forfait mesure le supplice.
Mais un parjure amant a fait une action
Qui n'a point de mesure et de proportion;
Une éternelle flamme est pour lui trop humaine;
L'excès de son péché le sauve de la peine.
Aussi quel honnête homme a ces crimes conçus?
Mais allons au château discourir là-dessus;
Le soleil en ces lieux ne laisse plus d'ombrage.

FLORIDAN.

Que je reçois d'honneur!

CÉLIMÈNE.

J'en reçois davantage.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

FILANDRE, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Dieux! avec quelle grâce elle fait le transi!
Célimène est touchée, et je le suis aussi.
Il n'est rien de pareil à son rare mérite;
Contre moi-même enfin moi-même je m'irrite.
Pesant ces qualités d'un esprit plus rassis,
Je n'aurois pas changé mes roses en soucis;
Elle présideroit à ma flamme amoureuse,
Et ma condition seroit encore heureuse.
Mais que veut Félicie?

SCÈNE VI.

FILANDRE, FÉLICIE *cherchant sa sœur.*

FÉLICIE.

Elle n'est pas ici?

FILANDRE.

Que cherchez-vous?

FÉLICIE.

Ma sœur.

FILANDRE.

Elle a bien du souci.

FÉLICIE.

Et d'où lui provient-il?

FILANDRE.

D'amour.

FÉLICIE.

Quelle vous porte?

FILANDRE.

Non, je serois bien vain de parler de la sorte ;
Car jamais un regard, ni la moindre action,
Ne m'a fait espérer son inclination.

FÉLICIE.

A qui donc?

FILANDRE.

A l'objet le plus parfait du monde,
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde,
Enfin à Floridan.

FÉLICIE.

Qui vous l'a dit?

FILANDRE.

Leur voix;
Et tous deux fraîchement ils sortent de ce bois;
Ces feuillages épais me cachoient à leur vue;
Et j'ai fort clairement Célimène entendue.

FÉLICIE.

Qu'un jaloux a de peine! il croit tout ce qu'il craint

FILANDRE.

Vos yeux vous diront mieux si son cœur est atteint.
Adieu; craignez vous-même une pareille peine,
Puisqu'il a bien touché cette belle inhumaine.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FÉLICIE *seule*.

O conseil inutile à mon cœur languissant !
On ne craint plus un mal alors qu'on le ressent.
Cet aimable vainqueur a mon âme charmée.
O suprême malheur ! ma sœur en est aimée,
Et sa rare beauté me défend d'espérer
Le fruit de le chérir et de le révérer.
Que n'ai-je ses attraits ! pourquoi, nature avare,
Ne me puis-je vanter d'un visage aussi rare ?
Que ne l'ai-je pourvu d'une égale douceur !
Cruelle, devois-tu davantage à ma sœur ?
Je le caresserois, il m'ouvriroit son âme,
Je le divertirois de sa première flamme ;
D'un désir mutuel nos cœurs seroient atteints,
Je trahirois ma sœur, je romprois ses desseins.
Oui ; mais qu'auroit Lysis ? que dois-je à sa constance ?
Sont-ce là ces ardeurs et cette résistance
Où nos vœux mutuels obligent nos esprits ?
Un autre me peut-il ôter ce qu'il m'a pris ?
O frivole discours ! je suis ce qui m'attire :
Ce n'est pas mon dessein qui fait ce doux martyre,
Et la nécessité d'estimer ce qui plaît
Excuse mon esprit, tout volage qu'il est.

SCÈNE VIII.

LYSIS, FÉLICIE.

LYSIS *la surprenant.*

Où songeoit mon souci?

FÉLICIE.

Je songeois à vous-même.

LYSIS.

Que je suis redevable à ton amour extrême!
Combien tu fais d'efforts pour un indigne amant,
Et que peu de ton sexe aiment si constamment!
Mille font vanité du titre de parjure:
Ce nom est maintenant une honorable injure;
Toutes changent sans honte, et ta seule beauté
A de l'aversion pour l'infidélité.
Mais je ne te vois point en l'humeur ordinaire,
Et même dès l'abord j'ai semblé te déplaire.
T'importuné-je ici?

FÉLICIE.

Je ne m'y tiendrois pas.

LYSIS.

Quelque souci pourtant change ces doux appas;
Tu me vois à regret: veux-tu que je le die?
Je crois que ton amour est un peu refroidie....

FÉLICIE.

Je rirois comme toi, mais un mal de côté....

LYSIS.

Dis que ton humeur souffre, et non pas ta santé.
On laisse rarement promener des malades;

Leurs chambres et leurs lits bornent leurs promenades.
Tu tiens les yeux baissés, tu parles froidement.

FÉLICIE.

O le jaloux esprit !

LYSIS.

Peut-être justement.

FÉLICIE.

Adieu, mon mal s'accroît.

LYSIS.

Je te suis.

FÉLICIE.

Non, demeure;
Permets-moi seulement de reposer une heure :
Peut-être en ce sommeil mon mal s'apaisera.

LYSIS.

Je ne te quitte point.

FÉLICIE.

Fais ce qu'il te plaira.

LYSIS, *à part, en la reconduisant.*

O dieux ! divertissez les sujets de ma crainte,
Et ne trahissez pas un amitié si sainte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIE; FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN; LYSIS *et* ALIDOR, *cachés*.

FÉLICIE.

Que Floridan sait bien feindre les passions!
O dieux! comme il contraint toutes ses actions!
Avec combien d'adresse et combien d'artifice
Il promet à mes vœux un fidèle service!
Le plus judicieux, à le voir si transi,
Croiroit que mon sujet lui cause un vrai souci.
Que la franchise est rare en ce siècle où nous sommes!
La feinte seulement est la vertu des hommes.
L'Amour étoit jadis le roi des immortels;
Au ciel comme en la terre il avoit des autels:
On révéroit ses lois, on craignoit sa puissance,
Et ses pires sujets vivoient dans l'innocence.
Mais ce dieu désormais est un nom seulement;
Et nous voyons à peine un véritable amant.
L'un pour passer le temps se fait une maîtresse,
L'autre pour signaler sa grâce et son adresse;
L'un par civilité, l'autre par intérêt:
Enfin tous sont amans, et si pas un ne l'est.

FLORIDAN.

Je vous atteste, ô dieux! Mais qu'est-il nécessaire
De prouver par serment une flamme si claire?
Pouvez-vous justement douter de mon amour?
Ne la voyez-vous pas, si vous voyez le jour?

FÉLICIE.

Oui, quelques passions dessus ce front sont peintes:
Vous soupirez parfois et vous poussez des plaintes.
Si je crois vos discours vous êtes tout de feu;
Enfin vous feignez bien, ou vous aimez un peu.
Mais vous me repaissez d'un espoir inutile:
Vous n'en aimez pas une, ou vous en aimez mille.
Vous tenez à ma sœur de semblables discours;
Je vous ai vu moi-même implorer son secours.

FLORIDAN.

O la faible raison! si vous y prenez garde,
Lui parlé-je jamais que je ne vous regarde?
Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,
Ou vous entendez mal le langage des yeux.
Lui jurant que je sens des ardeurs si parfaites,
Mon œil vous dit-il pas que c'est vous qui les faites?
Alors qu'on aime bien souffre-t-on des témoins?
Craindrois-je qu'on vous vît si je vous aimois moins?
Non, je ne tiendrois pas mon amour si secrète,
Et je vous traiterois ainsi que je la traite.

LYSIS *caché, à* ALIDOR.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

ALIDOR.

Vos affaires vont mal.

LYSIS.

Prépare-toi, mon bras, à punir ce rival.

9.

FÉLICIE.

Les effets, Floridan, prouveront vos promesses :
Faites-lui cependant un peu moins de caresses ;
Si vous l'aimez si peu, ne lui parlez point tant :
Elle a des qualités à faire un inconstant ;
Toute froide qu'elle est, je sais qu'elle vous prise,
Et ne craindroit pas fort de me ravir ma prise.
Adieu.

FLORIDAN.

Je vous conduis.

FÉLICIE.

Non, retournez chez vous ;
Ne faisons point d'ombrage à cet esprit jaloux.

FLORIDAN.

Je vous obéis donc.

LYSIS *caché.*

Dieux ! qui l'eût jugé d'elle ?

FÉLICIE.

C'est me bien obéir que de m'être fidèle.

FLORIDAN.

Je renonce, madame, au bien de la clarté,
Si rien est comparable à ma fidélité.

(Félicie sort.)

SCÈNE II.

LYSIS, ALIDOR; FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN.

LYSIS *tirant son épée.*

Faut en voir un effet : traître, tu délibères.

FLORIDAN.

Que voulez-vous?

LYSIS.

Finir ta vie et nos misères,
Lâche et vil suborneur des esprits de ces lieux.

FLORIDAN.

Qui vous fait ces rapports?

LYSIS.

Mon oreille et mes yeux.
Tu consultes encore?

FLORIDAN, *tirant l'épée.*

Arrête; cette épée
Ne fut jamais en vain par ce bras occupée;
Votre témérité s'apprête un châtiment;
On ne me la fait point tirer impunément.

LYSIS.

O le vaillant guerrier!

FLORIDAN.

Oui, vaillant, mais modeste.

LYSIS.

Défends-toi seulement sans t'informer du reste;
Ne crois pas m'apaiser par ce lâche entretien,
Et ne redoute pas mon malheur, mais le tien.
Nous verrons les effets que le ciel nous destine.

FLORIDAN, *à Alidor.*

Remontrez-lui, monsieur, qu'il cherche sa ruine.

ALIDOR.

Dieux! le plaisant combat!

LYSIS.

Il ne m'étonne pas.

FLORIDAN.

J'ai coutume de rire alors que je me bats.

LYSIS.

C'est trop délibérer, lâche objet de ma haine.

FLORIDAN.

Et moi, c'est trop gausser et vous laisser en peine;
Je sais quelle raison excite ce courroux;
C'est un effet, monsieur, de vos soupçons jaloux.
Vous aimez Félicie, et sachant qu'elle m'aime,
Croyez que je réponds à son amour extrême;
Mais qu'appréhendez-vous? mettez les armes bas:
Vous dussiez souhaiter de la voir dans mes bras;
Et vous qui n'aspirez qu'à fléchir Célimène,
Ne suis-je point aussi l'objet de votre haine?
De ce mal apparent l'effet vous sera doux:
En travaillant pour moi, je travaille pour vous.

ALIDOR.

Comment! toutes les deux reçoivent ton hommage?

FLORIDAN.

Que je sois dispensé d'en dire davantage:
Si vous les possédez, serez-vous satisfaits?
Rien ne peut divertir le dessein que j'en fais.
Vous serez obligés à ces heureuses feintes,

Et les remercîmens succéderont aux plaintes :
J'aurai mis du remède à nos communs ennuis ;
Vous loûrez mon esprit et saurez qui je suis.
Votre mal et le mien également me touche :
La peur ne me met point ces discours en la bouche.
Si dans peu les effets ne surpassent vos vœux,
Unissez vos efforts et m'attaquez tous deux.

ALIDOR.

Que t'en semble, Lysis ?

LYSIS.

O dieux ! quelle apparence !
Sur la foi d'un rival fonder son espérance !

FLORIDAN.

Vous me connoissez mal.

LYSIS.

Attendons toutefois,
Si le terme n'est long.

FLORIDAN.

De deux jours ou de trois.

ALIDOR.

Adieu, fais que l'effet succède à ta promesse,
Et j'éterniserai ton nom et ton adresse.

(Lysis et Alidor sortent.)

SCÈNE III.

FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN ;
FILANDRE.

FLORIDAN.

Pourquoi viens-tu si tard ? Je t'ai bien souhaité,
Et tu me manques bien en la nécessité.

FILANDRE.

Comment ?

FLORIDAN.

Deux m'attaquoient : tu m'aurois secondé.

FILANDRE.

Et la querelle enfin ?

FLORIDAN.

Nous l'avons accordée.
Admire mon esprit, reconnois mon pouvoir :
Ce n'est qu'un en ces lieux que m'aimer et me voir;
Je fais mille jaloux, et toutes vos maîtresses
Sont prodigues pour moi de vœux et de caresses :
Les esprits les plus froids se sont laissé dompter.
Filandre bienheureux ! s'il s'en pouvoit vanter,
Toute espérance alors me seroit bien ôtée.

FILANDRE.

J'ai bien plus fait que toi.

FLORIDAN.

Comment ?

FILANDRE.

Je t'ai domptée.

FLORIDAN.

C'est où je reconnois mon pouvoir inégal :
Je sais bien attaquer et je me défends mal;
J'abats et l'on m'abat, je fais aimer et j'aime;
Je fais que tout se rend et je me rends moi-même.

FILANDRE.

Il est vrai que tout cède à des charmes si beaux,
Et je me sens atteint de mille traits nouveaux;
Je sais que ton mérite a touché Célimène;
L'amour qu'elle a pour toi ne m'est plus incertaine :

a connus hier, et, caché dans ce bois,
tendis clairement ses soupirs et sa voix.
e cède, Florante, à ton mérite extrême,
rois que tu sais mieux mon métier que moi-même;
traites mieux l'amour avec moins de souci.
is je vois Félicie et Célimène aussi.

FLORIDAN.

ieu.

FILANDRE.

Quoi, tu les crains! dieux que de retenue!

FLORIDAN.

tte règle d'amour t'est encore inconnue.
trompe l'une et l'autre, et toutes deux m'aimant,
dois à toutes deux parler séparément.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, FÉLICIE.

FÉLICIE.

us ne méprisez plus l'Amour ni son enfance,
ne vous entends plus défier sa puissance;
us aimez à rêver; ce visage est changé:
m'abuse, ma sœur, ou l'Amour s'est vengé,
, ne se fiant pas au pouvoir de ses charmes,
fait à Floridan prendre pour lui les armes.

CÉLIMÈNE.

ne vous entends plus estimer vos liens:
sis n'a plus de part en tous vos entretiens;
tre humeur chaque jour devient plus solitaire:
m'abuse, ma sœur, ou cette amour s'altère.

L'humeur de Floridan a de certains appas
Qui, si vous l'avouez, ne vous déplaisent pas.

FÉLICIE.

Il plaît à tout le monde.

CÉLIMÈNE.

Il faut donc qu'il me plaise.

FÉLICIE.

Mais ne craignez-vous plus ce tyran de notre aise,
Cet aveugle démon, ce poison des esprits,
Dont les fausses douceurs vous étoient à mépris?

CÉLIMÈNE.

Le craignez-vous, ma sœur?

FÉLICIE.

J'ai franchi cet orage.

CÉLIMÈNE.

Pour le franchir de même ai-je moins de courage?
Dois-je avoir en horreur ce que vous approuvez,
Et ne pourrai-je pas tout ce que vous pouvez?

FÉLICIE.

Pourquoi donc mille amans qui vous ont tant aimée
N'ont-ils rien profité?

CÉLIMÈNE.

Vous m'en avez blâmée:
Vous me peigniez l'Amour plein d'appas et d'attraits;
Je vous crois maintenant, et je cède à ses traits.

FÉLICIE.

En un mot, Floridan a votre âme touchée;
Son mérite vous plaît.

CÉLIMÈNE.

En êtes-vous fâchée?
Au moins ce choix est juste, et mon cœur enflammé

N'en quitte point un autre après l'avoir aimé;
Je n'ai point de Lysis, dont la flamme fidèle
De ma première amour doive être le modèle;
Je n'ai point engagé mes inclinations;
Le choix est libre encore à mes affections.

FÉLICIE.

J'approuve ce dessein, et crois que Célimène
Ne se peut ennuyer d'une si belle peine;
J'estime infiniment ses rares qualités.

CÉLIMÈNE.

Vous les estimez tant que vous les ressentez.

FÉLICIE.

Non pas fort.

CÉLIMÈNE.

Plus que moi.

FÉLICIE.

J'aurois beaucoup d'affaires.

CÉLIMÈNE.

Vous en avez aussi plus que les ordinaires;
Vous considérez trop toutes mes actions;
Et vous m'importunez de trop de questions.
Pourquoi m'épiez-vous?

FÉLICIE.

O la folle croyance!
Voyez combien l'amour cause de défiance.
Mais ne vous plaignez point, je vous laisse en ce lieu,
Et ne vous suivrai plus.

CÉLIMÈNE.

Vous m'obligez; adieu.

(Félicie sort.)

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE *seule.*

Elle a beau se contraindre, on voit en son visage
De sa nouvelle flamme un trop clair témoignage.
Depuis que Floridan s'est fait voir en ces lieux,
Son amant l'importune et déplaît à ses yeux;
Elle ne peut cacher le souci qui la touche;
Son cœur à tout moment est trahi par sa bouche,
Et tant de questions font assez présumer
Le déplaisir qu'elle a de me le voir aimer.
Je l'aimerai pourtant; et si l'effet succède
A mes chastes désirs il faudra qu'elle cède.
Je n'épargnerai plus ni caresses ni vœux.
Mais il vient justement à l'heure que je veux.

SCÈNE VI.

CÉLIMÈNE; FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN.

FLORIDAN.

Que ce teint est changé! quelle douleur vous presse?
Dieux! qu'est-ce que je vois?

CÉLIMÈNE.

Vous causez ma tristesse.

FLORIDAN.

Quoi, vous suis-je importun?

CÉLIMÈNE.

Votre civilité
Ne passe point, monsieur, pour importunité,

Et l'on souhaite plus qu'on ne craint vos visites
Depuis qu'on a jugé de vos rares mérites.

FLORIDAN.

Madame, épargnez-moi, puisque les complimens
Doivent être bannis d'entre les vrais amans.
Ma seule affection vous est considérable,
Et le moindre mérite est au mien préférable;
Je connois mes défauts; pour me bien estimer,
Avouez seulement que je sais bien aimer.
J'ai peu de vanité; mais au soin de vous plaire
Il faut que tout me cède et que tout me défère;
De quelque insigne amour qu'on ait jamais parlé,
L'ardente passion pour qui Troie a brûlé,
Ces violens transports, ces furieux caprices,
Qui font à tant d'humains mépriser les supplices,
Tout ce qui fait résoudre à d'extrêmes efforts,
Ces aveugles ardeurs qui causent tant de morts,
Les amours de jadis et toutes les traverses
Qui faisoient prendre aux dieux tant de formes diverses,
Leurs accès les plus forts, leurs feux les plus pressans,
Sont l'ombre seulement des ardeurs que je sens.
Il faut un autre nom à mon amour extrême,
Et c'est dire trop peu que de dire que j'aime.

CÉLIMÈNE.

Vous promettez beaucoup.

FLORIDAN.

Je fais encore plus :
Mais tenez pour suspects ces propos superflus;
Doutez si je vous aime, et m'ordonnez, madame,
De prouver à vos yeux cette immortelle flamme,
Quel effet de valeur vous en peut assurer?
Baiserai-je vos pas? vous faut-il adorer?

M'ouvrirai-je le sein? savez-vous quelque signe
Qui prouvât mieux encor ma passion insigne?
J'attesterois en vain les hommes et les dieux.
Je ne désire point de témoins que vos yeux.

CÉLIMÈNE.

Je crois que vous m'aimez, et sans ingratitude
Je ne puis plus douter de votre inquiétude;
Mais vous ne souffrez rien que je ne souffre aussi;
Je sens la même ardeur et le même souci;
D'autres n'ont plus pour moi qu'un dessein inutile,
Et vous étouffez seul l'espérance de mille.

FLORIDAN.

Puis-je, ô rare beauté, sans indiscrétion,
Demander une preuve à votre affection?
Depuis que j'ai conçu l'amour que je vous voue,
Je n'ai pas eu l'honneur d'approcher cette joue;
Vous m'avez refusé les moindres privautés :
Comment donc traitez-vous ceux que vous rejetez?

CÉLIMÈNE.

Tu prises des baisers, des regards, des paroles;
Mon cœur, tu fais état de faveurs si frivoles!
Préfère à leurs appas des plaisirs infinis,
Et tendons au bonheur d'être à jamais unis.

FLORIDAN.

Ma tante m'a promis d'obtenir de mon père
L'aveu dont j'ai besoin pour cette heureuse affaire :
J'ai pourvu là-dessus; accordez seulement
Ces premières faveurs à l'ardeur d'un amant.
Baisant de cette main la blancheur sans seconde,
Ce seul plaisir me rend le plus heureux du monde.

(Il lui baise la main.)

CÉLIMÈNE.

le ce bracelet.

FLORIDAN *le baisant.*

Faveur digne d'un dieu!

CÉLIMÈNE.

: soir un peu tard trouvons-nous en ce lieu;
ns l'oreille et l'œil d'une sœur indiscrète
ne pourroit tenir ma passion secrète;
réserve mon cœur pourra s'ouvrir au tien,
en n'interrompra notre doux entretien.

FLORIDAN.

y manquerai pas.

CÉLIMÈNE.

Adieu.

(Elle sort.)

FLORIDAN *seul.*

L'heureuse feinte!
e profondément cette belle est atteinte!
e souhaiterois de pouvoir amortir
olente ardeur que je lui fais sentir!
assignation prouve assez son envie;
je n'espère pas le pouvoir de ma vie:
peut se fier en mon honnêteté,
ême entre mes bras dormir en sûreté.
ce garçon qui vient est à mon autre amante.

SCÈNE VII.

FLORANTE, *sous le nom de* FLORIDAN; UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vous cherche, monsieur, et j'allois chez Orante
Vous porter cette lettre.

FLORIDAN *lit.*

« Si tu veux, Floridan, me plaire infiniment,
» Accorde-moi ce soir le bien de ta présence;
» Ma prière t'oblige à cette complaisance.
» Je veux t'entretenir une heure seulement.
» Monte seul en ma chambre, et mon affection
» Par des vœux infinis te sera confirmée;
» Et si la même ardeur a ton âme enflammée,
» Tu me le prouveras par ta discrétion.

» FÉLICIE. »

(Au Laquais.)

Adieu, je l'irai voir.

(Le Laquais sort.)

FLORIDAN *seul.*

Pourquoi ne puis-je, ô dieux! répondre à leur espoir
Qu'un facile moyen a leur âme abusée!
Que toucher une fille est une chose aisée,
Et qu'un amant bien fait a peu d'invention
Quand il n'attire pas son inclination!
Si jamais j'eus sujet d'accuser la nature,
Étant ce que je suis, c'est en cette aventure:
Je suis leur seul espoir et leur unique bien;
Je leur promets beaucoup, et ne puis donner rien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIS *seul.*

Combien je suis facile! ô dieux, le dois-je croire
Que pour mon intérêt il renonce à sa gloire?
C'est bien manquer d'esprit et mériter son mal
Que de traiter l'amour par son propre rival.
Qu'il me rende les vœux d'une ingrate maîtresse
Me les ayant ôtés? oh la vaine promesse!
Il est adoré d'elle, et son intention
Est d'arriver par feinte à sa possession;
Et puis, après l'honneur de cette jouissance,
Abandonner ces lieux et vanter sa puissance.
Mais qu'il craigne l'effet de mon juste courroux,
Et qu'il n'irrite pas un amoureux jaloux:
Il fuiroit vainement et n'auroit point d'asile
Qui rendît contre lui ma poursuite inutile.

SCÈNE II.

LYSIS, FLORANTE *sous le nom de* FLORIDAN

FLORIDAN.

Je fais tous mes efforts, mais je travaille en vain ;
Elle demeure ferme en son premier dessein:
Je blâme son humeur, j'excite sa colère,
Et par tous ces moyens je ne lui peux déplaire;
Je lui suis plus charmant et plus cher que le jour,
Et vous ne pouvez pas espérer son amour.

LYSIS, *tirant son épée*

Je ne puis plus aussi différer le supplice
Que mon juste courroux doit à ton artifice.
Par ton invention mes vœux sont méprisés :
Traître, tu plains mes maux et tu les as causés.

FLORIDAN.

Ne vous hâtez pas tant : sans arme et sans défense,
Je sais parer les coups et punir qui m'offense :
Que votre repentir finisse nos débats,
Et qu'on mette l'épée et les genoux à bas.
Détestez à mes pieds votre insolente envie,
Et confessez tout haut de me devoir la vie.

LYSIS.

Dieux ! la peur le rend fou.

FLORIDAN.

Perdez ce sentiment
Et me croyez, Lysis; je parle sainement.
Mais je tiens trop long-temps votre esprit en balance
Je connois votre amour, j'en sais la violence,

Et veux que vous deviez à ma compassion
Le fruit que vous aurez de votre affection.

(Montrant la lettre de Félicie.)

Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette belle,
Et recevez de moi ce que j'ai reçu d'elle :
Allez la voir ce soir, montrez-lui cet écrit,
Dites qu'un prompt effet a changé mon esprit,
Que je n'estime plus sa grâce et son mérite,
Et que je suis épris des beaux yeux de Charite ;
Qu'elle ressent pour moi de vaines passions,
Que je vante partout ses assignations,
Qu'elle a tort de me croire et de se rien promettre,
Que moi-même en vos mains j'ai remis cette lettre ;
Jurez-lui que je ris de ses vœux superflus :
Je confesserai tout quand vous aurez dit plus.
Jugez après cela si Floridan vous aime,
Et si vous lui devez une faveur extrême.

LYSIS.

(Après avoir lu.)

Que je lise ces mots. L'infidèle beauté !
Oui, je vous dois, monsieur, le bien de la clarté,
Et j'étois criminel vous traitant de la sorte,
Puisque vous m'honorez d'une amitié si forte.
Accusez de mon mal un enfant indiscret
Qui, conseillant les siens, ignore ce qu'il fait.

FLORIDAN.

Eh bien, ai-je aisément réprimé votre audace ?
Fais-je pas succéder les vœux à la menace ?
Et tous les cavaliers les plus chéris du sort
Feroient-ils tant d'effet avec si peu d'efforts ?
Adieu, vivez heureux, et vous servez des armes
Que je mets en vos mains pour racquérir ses charmes.

LYSIS.

Homme le plus courtois d'entre tous les mortels,
Si je change son cœur, que je te dois d'autels!

(Il sort.)

FLORIDAN *seul.*

Il reste qu'Alidor, après sa longue peine,
M'ait l'obligation de fléchir Célimène :
J'ai fait à cet amant espérer du repos,
Et je l'estime fort. Qu'il arrive à propos!

SCÈNE III.

FLORANTE *sous le nom de* FLORIDAN, ALIDOR.

ALIDOR.

Monsieur, sans m'abuser d'inutiles paroles,
Flattez-vous pas mon mal d'espérances frivoles?
Croyez-vous que son cœur soit touché de mes pleurs,
Et qu'elle doive un jour alléger mes douleurs?

FLORIDAN.

Vous me croirez bientôt, puisque tout vous succède,
Et qu'on a pour vos maux préparé du remède.
J'ai disposé son cœur à n'estimer que vous;
Vous causez maintenant ses pensers les plus doux,
Et vous verrez ce soir l'effet de ma promesse
Si l'amour vous permet assez de hardiesse.

ALIDOR.

Avoué de ma dame, il n'est point de danger
Où mon affection ne me fît engager;
Et les chastes ardeurs dont j'ai l'âme enflammée
Disposeroient ce bras à combattre une armée.

FLORIDAN.

La voyant au milieu des lions et des ours,
Pourriez-vous l'en tirer et conserver ses jours?

ALIDOR.

J'emploîrois mes efforts, et je vaincrois leur rage
Si la force et l'adresse égaloient mon courage.

FLORIDAN.

Et si vous la voyiez dans un brasier ardent?

ALIDOR.

Je m'irois exposer à cet autre accident.

FLORIDAN.

Il est besoin de plus.

ALIDOR.

De rien que je ne fisse :
Pour elle je voudrois franchir un précipice,
Je vaincrois tout obstacle, irois dans les enfers,
Affronterois la Parque, et l'ôterois des fers,
Si jamais elle étoit sur ces rivages sombres,
Et qu'un si beau soleil dût vivre entre les ombres.
Sus, découvrez-moi tout, et m'ôtez de souci.

FLORIDAN.

Célimène ce soir vous attend seule ici :
Cette rare beauté chérit votre servage,
Et le soin que j'ai pris vous procure ce gage.
(Lui donnant le bracelet.)
Amenez seulement à l'assignation
L'amour, la retenue et la discrétion.

ALIDOR

O dieux! que dites-vous?

FLORIDAN.

Que je tiens ma promesse :
Servez fidèlement cette belle maîtresse.
Adieu, vivez content, et gardez ces cheveux.

(Il sort.)

ALIDOR *seul.*

Si mon bonheur n'est faux, que je vous dois des vœux
Avoir tant obtenu de cette âme de roche!
Mais déjà la soirée et mon repos approche.
Attendant le bonheur de recevoir ses lois,
Je vais rêver une heure au profond de ce bois.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE *seule.*

Le ciel laisse à nos yeux paroître ses étoiles,
Le soleil est dans l'onde et la nuit tend ses voiles;
Il est déjà bien tard : cet agréable amant,
S'il aime autant que moi, viendra dans un moment.
C'est ici que nos cœurs découvriront leurs flammes
Et qu'un libre entretien charmera nos deux âmes;
Que nous n'en verrons plus altérer la douceur
Par l'importunité d'une jalouse sœur;
C'est là que je le veux assurer que je l'aime,
Que je ne dois plus rien à son amour extrême,
Que la peine où je suis égale ses travaux,
Et que nos deux esprits brûlent de feux égaux.
Dieux! le parfait amant! que sa grâce est aimable!
Que son visage est doux et sa voix agréable!
J'aime une déité sous l'habit d'un mortel,
Et je crois que le ciel n'en peut plus faire un tel :

Il a pour le former ses grâces épuisées;
Ses pires qualités doivent être prisées;
Et jamais la vertu n'a plus absolument
En l'esprit d'un jeune homme eu du commandement.
Mais, dieux! qui sont ces gens?

SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, DES VOLEURS.

PREMIER VOLEUR.

Prenons un peu d'haleine;
Ils ne nous suivent pas, n'en soyons plus en peine.
Tant de chemins divers ont leurs pas abusés,
Et nous avons suivi des sentiers malaisés.

DEUXIÈME VOLEUR.

O dieux! rien n'auroit pu nous sauver de la corde,
Car ce juge est sévère et sans miséricorde.

CÉLIMÈNE.

Où me dois-je cacher?

PREMIER VOLEUR.

Ami, ne vois-tu pas
Cet agréable objet? Courons, suivons ses pas.

CÉLIMÈNE.

Que vous plaît-il, messieurs?

PREMIER VOLEUR.

Nous désirons deux choses:
Cueillir quelques baisers sur ces lis et ces roses,
Et décharger vos doigts de tous ces diamans.
Donnez, donnez la main sans autres complimens.

CÉLIMÈNE.

O ciel! je suis perdue. O ciel! ah! qui m'assiste?

DEUXIÈME VOLEUR.

Nous faisons pis, madame, alors qu'on y résiste.

CÉLIMÈNE.

Au secours! au voleur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ALIDOR, *accourant.*

ALIDOR.

Dieux! qu'est-ce que je voi?
Que lui veulent ces gens? A moi, traîtres, à moi!

PREMIER VOLEUR.

Ne délibérons point; il faut prendre la fuite.

ALIDOR, *les poursuivant.*

Vous ne pourrez, voleurs, éviter ma poursuite.
(Il sort.)

CÉLIMÈNE *seule.*

En quel état j'étois! Qui sont ces gens? ô dieux!
Jamais cet accident n'arriva dans ces lieux;
On n'y commit jamais une pareille offense;
Ils perdent aujourd'hui leur première innocence;
Et ce coup m'ôtera le plaisir que j'avois
De rêver si souvent aux rives de ce bois.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ALIDOR.

ALIDOR.

O favorable jour sur tous ceux de ma vie!
J'ai l'honneur une fois de vous avoir servie.
J'ai trempé cette lame au sang de ces voleurs,
Et je trouve en leur mort le prix de mes douleurs.

CÉLIMÈNE.

Qu'étois-je devenue? O dieux, que cette épée
A favorablement ma crainte dissipée!
Quel bonheur, Alidor, guidant ici vos pas,
M'a prêté du secours que je n'espérois pas?

ALIDOR.

Ce bonheur est l'effet de mon obéissance:
Sur votre mandement j'ai pris cette licence.
Mais que jugerez-vous de mon affection,
M'étant trouvé si tard à l'assignation?

CÉLIMÈNE.

Quelle assignation? quelle de vos maîtresses
Attendoit en ce lieu vos vœux et vos caresses?

ALIDOR.

Je n'adore que vous, et jamais ma raison
N'abandonna mon cœur dans une autre prison.
Mon inclination est trop pure et trop forte
Pour avoir partagé l'amour que je vous porte;
Et j'ai de vos appas des sentimens meilleurs,
Que de les comparer et que d'aimer ailleurs.
Ce visage, l'honneur et la gloire du monde,

N'est pas une beauté qui souffre de seconde ;
Et cette extrême ardeur qui cause mon souci
Ne souffre pas, madame, une seconde aussi.

CÉLIMÈNE.

Quoi! je vous attendois si tard en cette plaine?

ALIDOR.

Oui, si vous êtes juste, aimable Célimène,
Si vous êtes sensible aux rigueurs de mon sort,
Enfin si Floridan n'a fait un faux rapport.

CÉLIMÈNE.

Et que vous a-t-il dit?

ALIDOR.

Qu'à la fin mon martyre
Vous auroit disposée au bien que je désire,
Et que vous souhaitez, ô bonheur infini!
Qu'un jour à votre sort mon destin fût uni ;
Que vous seriez ce soir au bord de ce bocage,
Préparée à souffrir ma vie et mon hommage.

CÉLIMÈNE.

Vous croyez, Alidor, un peu légèrement :
Je ne l'ai point chargé de ce commandement.
L'amour ne permet pas à votre rêverie
De discerner le vrai d'avec la raillerie.
Floridan vous gaussoit.

ALIDOR.

Ces cheveux toutefois
Me doivent confirmer le rapport de sa voix.
Il a reçu pour moi ce favorable gage
Par qui vous témoignez de chérir mon servage.

CÉLIMÈNE.

Donnez que je le voie.

ALIDOR.

Il vient de vous.

CÉLIMÈNE.

O dieux!
Dois-je avouer ici mon oreille et mes yeux?

ALIDOR.

D'où naissent vos soupirs et votre inquiétude?

CÉLIMÈNE, *à part.*

Est-il un crime égal à ton ingratitude,
Traître, aveugle tyran de mes affections?
Tu reconnois ainsi mes chastes passions,
Barbare, indigne objet du séjour où nous sommes,
Peste de l'univers, le plus méchant des hommes!

ALIDOR.

O dieux! qui rend ainsi votre esprit furieux?
Pourquoi me donnez-vous ces noms injurieux?
Dites si je vous porte à ce courroux extrême,
Et je vous vengerai moi-même de moi-même;
De cette propre main je veux percer ce flanc,
Et laver à vos yeux mon crime de mon sang.

CÉLIMÈNE.

Je ne vous parle pas, j'adresse ces injures
Au plus vil des mortels, au pire des parjures,
Qui méritoit le moins l'honneur de mon amour,
Et le plus beau pourtant qui respire le jour.

SCÈNE VIII.

CÉLIMÈNE, ALIDOR, FLORANTE *sous le nom de* FLORIDAN, FILANDRE.

FLORIDAN, *à part à Filandre.*

Tu n'en peux plus douter; entends d'ici sa plainte,
Et loue avecque moi cette agréable feinte.

CÉLIMÈNE *à Alidor.*

Quelle rage est pareille à mon ressentiment,
Et qui me vengera de ce perfide amant?
Si vous servez, monsieur, mon amour outragée,
Et si par votre bras je puis être vengée,
Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs;
Mon inclination se range à vos désirs;
Un mariage heureux terminera vos plaintes.
Si comme mon amour ces ardeurs ne sont feintes,
Apportez-moi son cœur; c'est par cette action
Que vous m'assurerez de cette affection.
Qu'un défi généreux l'oblige de paroître.
Las! vengez mon affront, n'épargnez point un traître;
Fendez ce lâche sein que je n'ai pu blesser.

FLORIDAN, *venant à elle, ainsi que Filandre.*

Il m'obligeroit fort s'il s'en pouvoit passer.

CÉLIMÈNE.

Quoi, tu parois encor, détestable parjure,
Et tu n'espères pas qu'on venge mon injure?

FLORIDAN.

Vous m'accusez à tort, adorable beauté :
Filandre répondra de ma fidélité,

Il est l'unique objet de l'ardeur qui m'enflamme,
Il possède tout seul et mon cœur et mon âme;
Nos destins sont unis par un même lien,
Et si quelqu'un m'attaque, il défendra son bien.

CÉLIMÈNE.

A-t-il perdu le sens?

FLORIDAN.

Oui, car j'aime un volage
Qui trahissoit pour vous une foi qui l'engage,
Mais il ressent enfin sa première amitié,
Et son juste regret attire ma pitié.

CÉLIMÈNE.

Dieux, qu'il est insensé! croit-il être une femme?

FLORIDAN, *se découvrant.*

Jugez-le par mon sein.

CÉLIMÈNE.

O merveille! ô madame!
Qu'une agréable feinte a nos yeux abusés!
J'excuse maintenant si vous me méprisez.

ALIDOR.

O dieux! qui l'eût pensé?

FLORIDAN.

Pour bannir ma tristesse,
J'ai voulu dans ces lieux éprouver mon adresse;
Et Filandre doutoit, sachant votre rigueur,
Que j'eusse assez d'attraits pour toucher votre cœur.
Par divertissement j'entrepris cette feinte;
J'ai signalé ma force, et vous étiez atteinte.
Mais quels sont vos désirs, et que puis-je pour vous?
Alidor vous promet des passe-temps plus doux;

Et j'ai dû lui céder, sachant comme il vous aime,
Tout ce que je prétends en votre amour extrême.
Si vous m'aimez encor, comme je vous promets
Que mon affection ne cessera jamais,
Que je vous chérirai d'une ardeur éternelle,
Soyez sensible aux maux d'un amant si fidèle.

CÉLIMÈNE, *à Alidor.*

Oui, je reçois, monsieur, votre cœur de sa main;
Vous n'accuserez plus ni rigueur, ni dédain:
Me voilà disposée à vous rendre justice,
Et vous devez ce bien à ce doux artifice.

FLORIDAN, *à Alidor.*

Que demandez-vous plus?

ALIDOR.

Cet unique discours
Me pouvoit rendre heureux et conserver mes jours.
Après mes longs ennuis ma joie est sans seconde,
Et je passe en bonheur tous les amans du monde.

CÉLIMÈNE.

Adieu, retirons-nous, et vivons tous contens.

FLORIDAN.

Non, non, venez jouir d'un autre passe-temps.
Votre sœur à présent n'est pas sans compagnie,
Et je la veux tirer d'une peine infinie.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

(LA NUIT.)

FÉLICIE *seule.*

L'ombre s'étend partout, et le soleil qui fuit
A cédé ses maisons aux filles de la nuit.
Que Floridan est long! que l'ardeur qui le presse
Maintenant paraît fausse ou lente en sa paresse!
Je l'attendois là haut; mais enfin le souci
De l'y mener sans bruit m'a fait descendre ici;
Chacun me croit au lit, ma sœur est endormie,
Et je puis maintenant tromper cette ennemie;
Jurant à ce vainqueur une éternelle foi,
Et rangeant sa raison sous une même loi.
J'entends du bruit.... C'est lui.

SCÈNE X.

LYSIS, FÉLICIE.

LYSIS.

J'avise cette belle.

FÉLICIE.

Est-ce vous, Floridan?

LYSIS.

Et vous m'êtes fidèle,
Je plais seul à vos yeux, vous m'aimez constamment
Et ma jalouse humeur n'a point de fondement?

FÉLICIE, *à part.*

O malheur! c'est Lysis!

LYSIS.

Floridan vient, madame,
Recevoir du secours à l'ardeur qui l'enflamme,

Et pour vous divertir j'ai devancé ses pas ;
Vous le verrez bientôt, ne vous ennuyez pas.

FÉLICIE.

Qu'est-ce que tu veux dire?

LYSIS.

Oh! les ardeurs parfaites
Dont il reconnaîtra l'honneur que vous lui faites!
L'incomparable amant! qu'il a de passion,
Et que vous êtes juste en cette élection!

FÉLICIE.

Que dit cet insensé?

LYSIS.

Faut-il que je le die?
Le ciel, âme sans foi, punit ta perfidie:
Floridan s'est moqué; ce vainqueur glorieux
Te fait servir de fable aux amans de ces lieux;
Il rit de tes faveurs, méprise tes caresses,
Et ne te daigne mettre au rang de ses maîtresses;
Le superbe qu'il est ne considère pas
Entre tant de beautés de si faibles appas;
Il te plaint en son cœur quand tu crois qu'il t'adore.
Vois cette lettre.

FÉLICIE.

O dieux!

LYSIS.

Et tu m'aimes encore?
Je me plaignois à tort? la constante beauté!
O miracle d'amour et de fidélité!

FÉLICIE.

Il t'a donné la lettre?

LYSIS.

Oui, lui-même, et je jure
L'éclat de tes beaux yeux qui m'ont fait cette injure,
Qu'il traitoit ton amour avec tant de mépris,
Qu'un courroux furieux enflammoit mes esprits:
Je ne le pouvois voir, ni souffrir son langage,
Et je t'allois venger s'il eût dit davantage.
Je ne pouvois souffrir qu'il aimât tes appas,
Et si j'étois fâché qu'il ne les aimât pas.
L'orgueilleux est charmé de certaine Charite
Dont il jure que rien n'égale le mérite;
Et pensant obliger ma chaste affection,
Il m'envoie à sa place à l'assignation.
Fais état maintenant du beau nœud qui t'arrête;
Vois s'il t'est glorieux de vanter ta conquête.

FÉLICIE.

Surprise à ce rapport, et réduite à ce point,
Que dirai-je, ou plutôt que ne dirai-je point?
A quoi me résoudra le courroux qui m'enflamme?
Mais ce ressentiment m'ôte la voix et l'âme.

(Elle s'évanouit.)

LYSIS, *la soutenant.*

Madame, ô ciel! ô dieux! où dois-je avoir recours?
Par quelle invention lui donner du secours?
Madame, un mot..... O dieux! ô fortune ennemie!
Dois-je appeler quelqu'un? sa sœur est endormie.

SCÈNE XI.

LYSIS, FELICIE, CÉLIMÈNE, ALIDOR, FILANDRE, FLORANTE *sous le nom de* FLORIDAN.

CÉLIMÈNE.

Non, non, je ne dors pas.

FILANDRE.

Dieux! qu'est-ce que je voi?

CÉLIMÈNE.

Cherchez du feu là-haut : Ma sœur, parlez à moi;
Ne m'entendez-vous pas? J'amène ce perfide
Qui sur nos libertés si lâchement préside.
Floridan est ici; punissons ses dédains,
Vengeons-nous, étouffons cette horreur des humains.
Ne le voyez-vous pas?

FÉLICIE, *revenant de son évanouissement.*

Ah perfide! ah parjure!
J'assouvirai ma rage et vengerai l'injure.
(A Alidor, en voulant lui prendre son épée.)
Donnez, prêtez ce fer; que j'arrache son cœur,
Et que je foule aux pieds ce superbe vainqueur.

FLORIDAN.

Qu'est-ce? que voulez-vous?

FÉLICIE.

Ce que je veux, infâme?
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'âme.
Mon affront vous plaît-il, et me déniez-vous
Le moyen d'alléger un si juste courroux?

FLORIDAN.

Quoi, vous est-ce un affront que mon indifférence?
Qu'est-ce qu'un inconnu doit à votre espérance?
Dois-je aimer à la fois mille jeunes beautés
Dont mes yeux sans dessein forcent les libertés?
Espérez-vous l'effet de mes vaines promesses,
Et voulez-vous qu'un homme épouse cent maîtresses?

ALIDOR.

L'aimable passe-temps!

CÉLIMÈNE.

Ah! ma sœur, c'est assez
Avoir de vains discours vos désirs traversés:
Floridan vous adore, et, quoiqu'il dissimule,
L'effet vous prouvera le beau feu qui le brûle.
L'honneur de vos baisers est son bien le plus doux,
Et cette même nuit il couche avecque vous.

FÉLICIE.

Ce qui vous sera bon ne l'offrez point à d'autres,
Et ne préférez point mes intérêts aux vôtres.
Qui vous charge, ma sœur, d'un semblable souci?
Et quelle humeur vous porte à me parler ainsi?

CÉLIMÈNE.

Comment, vous dédaignez ces faveurs infinies?
Votre cœur a déjà ses passions bannies?
Votre flamme est éteinte et vos fers sont usés?
Je l'accepterai donc, si vous le refusez.
Ça, prenons cent baisers sur cette belle bouche.
Je suis à vous, monsieur, et vous offre ma couche.

(Elle embrasse Floridan.)

FÉLICIE.

Elle a perdu l'esprit. Dieux! qu'est-ce que j'entends?

CÉLIMÈNE.

Je parle tout de bon.

FILANDRE.

O le doux passe-temps!

FLORIDAN, *à Félicie.*

Madame, j'aime aussi cette rare merveille,
Et pour vos deux beautés mon ardeur est pareille.
Vous devez toutes deux accorder à mes maux
De pareilles faveurs et des plaisirs égaux.

FÉLICIE.

Que dit cet insensé?

FLORIDAN, *montrant son sein.*

Dites cette insensée.
Voyez par quelle erreur j'ai votre âme blessée.
Approuvez comme nous ce divertissement.
Puis-je pas avec vous coucher innocemment?

FÉLICIE.

O dieux! je doute ici si je vois la lumière.

CÉLIMÈNE.

Il se faut consoler, j'ai failli la première.
Je la croyais un homme, et tous l'ont estimé:
Certes, un tel amant devroit bien être aimé.
Mais reprenez Lysis.

LYSIS.

O merveille incroyable!

FÉLICIE.

Que je reste confuse! ô l'erreur agréable!
Excuse, cher Lysis, mon infidélité,
Ou bien de cette offense accuse sa beauté.

LYSIS, *à Florante.*

Lui dois-je ce pardon? Madame, pour vous plaire,
Et pour me plaire aussi, je force ma colère.
Je rends mes premiers vœux à ses divins appas,
Mais à condition de n'y retomber pas.

FILANDRE.

Et moi, tous mes desseins retournent à Florante;
J'aimerai constamment cette beauté charmante.
(A Célimène.)
Je ne troublerai plus votre contentement,
Vous n'accuserez plus un importun amant.
Chérissez Alidor, dont le mérite extrême
Doit à sa passion acquérir ce qu'il aime:
Vous lui devez ces vœux ayant causé son mal,
Et ce parfait amant n'aura plus de rival.

CÉLIMÈNE.

J'ai promis de l'aimer.

ALIDOR.

O faveur sans pareille!

FILANDRE, *à Florante.*

Me pardonnez-vous pas, agréable merveille?

FLORANTE.

J'en doute, et cette nuit me donnera conseil.
(A Lysis et Alidor.)
Eh bien, espériez-vous un changement pareil?
Et quand vous songerez à ces effets étranges,
Me refuserez-vous d'éternelles louanges?

LYSIS.

Adorable beauté, pardonnez à l'erreur
Qui m'a causé tantôt cette aveugle fureur:
Je vanterai partout cette feinte agréable.

ALIDOR.

Nous vous sommes tenus d'un bien incomparable.

FLORANTE.

Adieu, retirons-nous, et demain tout le jour
Il faut sacrifier au pouvoir de l'Amour.

CÉLIMÈNE.

Il est bien tard, adieu.

FLORANTE, *à Filandre.*

Menez-moi chez ma tante;
Cette nuit va changer Floridan en Florante.

FIN DE LA CÉLIMÈNE.

L'HEUREUX
NAUFRAGE,

TRAGI-COMÉDIE.

1634.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'HEUREUX NAUFRAGE.

CLÉANDRE, prince d'Épire, ravisseur de Floronde, fille de Thaumasis, roi d'Épire, est jeté par une tempête sur les côtes de Dalmatie : il est accueilli par Salmacis, reine de ce royaume, en guerre avec Thaumasis, qui assiége sa capitale. Salmacis et Céphalie sa sœur se prennent tout à coup d'amour pour le bel étranger. Tout entier au souvenir de Floronde, Cléandre ne s'aperçoit pas de la bienveillance qu'on a pour lui. La reine s'avise alors d'un stratagème : un serviteur du prince, échappé comme lui du naufrage, et gagné par des présens, vient déposer que Floronde a péri dans les flots; mais ce serviteur est Floronde elle-même sous le nom de Lysanor : reconnue par Cléandre, elle l'invite au secret, l'instruit de la passion de la

reine et de sa sœur, et l'engage à faire croire à cette dernière qu'elle est payée de retour. Céphalie est aimée d'un certain Dorismond qui s'aperçoit bientôt que sa maîtresse le trahit pour Cléandre, et il appelle celui-ci en duel. Cependant Thaumasis meurt, et la couronne passe sur la tête de son fils Cléanthe, frère de Floronde. A cette nouvelle, Cléandre propose à la reine d'envoyer le faux Lysanor en ambassade auprès de Cléanthe, pour faire ses propositions de paix : Floronde part, se réconcilie avec son frère, et lui fait de Salmacis un portrait si flatteur qu'il en devient amoureux.

Cléandre, en se rendant au lieu du combat indiqué par Dorismond, est attaqué par des assassins; et, quoique blessé, les tue ainsi que Dorismond qui survient. Il se plaint à la reine de cet attentat; mais Salmacis se persuade qu'il n'a voulu que se défaire d'un rival, et qu'il lui préfère Céphalie : furieuse, elle le fait arrêter et condamner à mort. Au moment de l'exécution, Floronde arrive et se fait connaître à la reine; celle-ci, touchée de la fidélité de Cléandre, pardonne aux deux amans, les unit, et accepte pour elle la main du roi d'Épire, qui vient en personne lui en faire la demande.

Cette pièce romanesque est conduite avec moins d'extravagance que celles du même gen-

re que nous avons déjà publiées. Le style en est aussi plus correct; il est même d'une élégance assez remarquable si on le compare à celui des auteurs contemporains.

ACTEURS.

CLÉANDRE, prince d'Épire.
FLORONDE, princesse d'Épire, sous le nom de Lys
SALMACIS, reine de Dalmatie.
CÉPHALIE, sœur de la reine de Dalmatie.
DORISMOND, amant de Céphalie.
LE MÉDECIN.
CLÉANTHE, prince d'Épire et frère de Floronde.
ALCANDRE, } chefs de guerre.
ACHANTHE, }
LA NOURRICE.
ARGANT, }
DAMIS, } assassins.
AGYS, }
LE BOURREAU.

La scène se passe tantôt dans les murs de Jara, en Dal
tantôt dans le camp devant Jara.

L'HEUREUX
NAUFRAGE,
TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, *sur un lit vert, en une chambre bien parée.*

Ombres, noirs habitans du ténébreux empire,
Que j'apprenne de vous en quel lieu je respire.
Quoi! le soleil me suit jusque dans les enfers,
Et j'y suis sans bourreaux, sans flammes et sans fers!
O dieux! en cet état moi-même je m'ignore;
Il semble qu'en mon corps mon âme agisse encore;
Mon esprit n'est troublé d'aucun sujet d'effroi;
Spectre, ombre, ni démon, ne se présente à moi;
Et si l'enfer est tel, l'empire de la vie
Sur celui de la mort a des sujets d'envie,
Dieux! que mon œil ouvert dessus tant de beautés
S'égare doucement dans leurs diversités!

Que l'art en cette chambre a produit de merveilles!
Voit-on à ces tableaux des peintures pareilles!
Quel monarque, charmé de cet ameublement,
Se souhaiteroit mieux et plus superbement?
O doutes superflus! l'empire des ténèbres
Offre à ses habitans des objets plus funèbres;
Tout me rit, et jamais le céleste flambeau
Ne parut à mes yeux plus brillant ni plus beau.
Mais, ô superbes lieux, vous n'avez point Floronde;
Cette riche dépouille est le butin de l'onde;
Je ne vois point ici paroître ses appas;
Et je suis aux enfers quand je ne la vois pas.
Oui, j'habite, démons, vos infernales rives:
Où se cachent de moi vos ombres fugitives?
Ténébreux habitans du royaume des morts,
Venez, redoutez-vous ce foible et pâle corps?
Pluton, rends l'assurance à ton peuple timide;
Je marche sans dessein dessus les pas d'Alcide;
Conduis-moi seulement aux rives de cette eau,
Où l'âme de Floronde a passé le bateau:
Le bien de la revoir bornera mes conquêtes,
L'Épire en ma faveur t'établira des fêtes,
Tes frères envîront les honneurs de ton nom,
Et Proserpine un jour égalera Junon.
Mais, ô faux entretien dont mon esprit s'abuse,
Triste discours d'une âme interdite et confuse,
L'enfer n'est point sujet aux traverses d'amour;
J'ignore en quel endroit je respire le jour;
A peine de mon nom le souvenir me reste;
J'ignore où m'a jeté ce naufrage funeste.
Quoi! l'empire des flots, ce perfide élément,
A retenu l'amante et rejeté l'amant!

O dieux! quelle aventure, à mon repos fatale,
De ce moite tombeau m'a mis en ce dédale?
Quelle Ariane, offerte en cette occasion,
Dissipera ma crainte et ma confusion?
(Apercevant Salmacis.)
Mais un objet charmant, ou Vénus elle-même,
Vient éclaircir mon doute en cette peine extrême.
Telle, faisant briller ses appas infinis,
Cette mère d'Amour va baiser Adonis;
Et telle d'Orient tous les matins dévale
L'épouse de Titon dans les bras de Céphale.

SCÈNE II.

SALMACIS, *reine de Dalmatie;* CÉPHALIE, *sa sœur;* LE MÉDECIN, CLÉANDRE.

SALMACIS.

O céleste merveille, ô divin changement,
Qui ne peut procéder que du ciel seulement!
Ma sœur, il voit le jour.

CÉPHALIE.

Mon âme en est ravie,
Nous avons vu sa mort, et nous voyons sa vie.

LE MÉDECIN.

Puisque dans ce péril les dieux l'ont conservé,
A quelques grands exploits son bras est réservé;
Son front promet beaucoup; et croyez qu'un courage
Est capable de tout s'il sait vaincre un orage.

CLÉANDRE.

Incertain en quels lieux mon œil voit la clarté,
Dissipez mes soucis, adorable beauté:

Habité-je des eaux les cavernes profondes?
Vos yeux comme soleils brillent-ils dans les ondes?
Est-ce une illusion qui se présente à moi?
Est-ce quelque naïade, ou Thétis que je voi?
M'oserai-je enquérir quelle est votre naissance,
Pour régler mon respect par cette connaissance?

SALMACIS.

Ma sœur vous l'apprendra; mais il est à propos
Pour votre allégement et pour votre repos,
Que ce lit serve encore à ces membres débiles
Sur qui les flots ont fait des efforts inutiles.
(Au Médecin.)
Et vous, puisque le ciel a conservé ses jours,
A les faire durer prêtez votre secours;
Employez-y vos soins, et que la médecine
Vous fournisse un secret d'une vertu divine
Qui rende à ce beau corps sa première santé,
Et fasse de sa vie un éternel été.

LE MÉDECIN.

J'emploîrai pour ses jours le soin que j'ai des vôtres
Et les secrets du ciel seconderont les nôtres.
(Il sort.)

CLÉANDRE.

Il faut rester ingrat après tant de bienfaits,
Et mon ressentiment ne peut avoir d'effets!
Qu'heureux sera le jour où cette triste vie
Que vous me conservez pour vous sera ravie!
Vous me verrez un cœur et sans feinte et sans fard,
Et cette occasion ne peut venir que tard.

SALMACIS, *assise près de lui avec Céphalie.*

Je ne veux pour tout prix qu'apprendre qui j'oblige
Et le visible deuil dont votre esprit s'afflige;

Instruite là-dessus, vous saurez qui je suis,
Et je partagerai vos soins et vos ennuis.

CLÉANDRE.

Mon pays est Épire, où depuis tant de lustres
La race des Thaumans, en tant d'exploits illustres,
A ce peuple guerrier fait révérer ses lois,
Et se rend redoutable à tous les autres rois.
Le vaillant Thaumasis, successeur de ces princes,
Depuis long-temps déjà gouverne ces provinces.
Mais que sa fille, hélas! par ses attraits vainqueurs,
Bien plus absolument y gouvernoit les cœurs!
Floronde fut le nom de cet ange visible
Qui charmoit le plus dur et le plus insensible,
L'amour et le plaisir des âmes et des yeux,
Et l'abrégé mortel des merveilles des cieux.
Sa beauté captivoit tous les princes d'Épire,
Et j'osai comme tel entrer sous son empire:
Je la servis long-temps; et mon amour enfin,
Plus par un malheureux que par un bon destin,
En son cœur innocent se donna de l'entrée,
Et me fit envier de toute la contrée.
Certain instinct secret unit les volontés,
Et dispose des vœux, des cœurs, des libertés;
Il surprend la raison, et sa seule puissance
Des inclinations forme la différence:
Ce fort instinct, sans qui tous nos efforts sont vains,
Fit à cette princesse agréer mes desseins;
Et j'eus de son amour de si certaines marques,
Que j'étouffai tout seul l'espoir de cent monarques.
Mais que j'ai de malheur, et que l'ambition
Fut un contraire obstacle à notre affection!

Le père au plus puissant voua cette princesse,
Et pour le roi de Thrace engagea sa promesse.
Dieux! que ne peut l'amour en de jeunes esprits!
Floronde eut sa grandeur et son sceptre à mépris;
Après ma passion toute autre l'importune,
Elle remet sur moi le soin de sa fortune,
Et d'un commun accord notre fidélité
Sur un traître élément cherche la sûreté;
Neptune, qui voyoit ses grâces infinies,
Sous ce faix glorieux a ses ondes unies;
Le ciel nous obligea d'un favorable aspect,
Éole à tous les vents imposa le respect,
De petits alcyons chantans venoient en troupe
Se percher sur le mât et voler sur la poupe,
Et six fois le soleil nous ramena le jour
Sans que nous connussions autre ennemi qu'Amour?
Mais Neptune bientôt montra son inconstance:
Des traits qu'elle dardoit ce lâche dieu s'offense;
Parce qu'elle le brûle il la veut submerger,
Et des feux par les eaux résout de se venger;
Tous les vents mutinés sortent à sa prière,
Une épaisse vapeur nous cache la lumière,
L'orage d'un beau jour fait une obscure nuit,
L'air retentit partout d'un effroyable bruit;
Il en sort un faux jour, mais qui nous est contraire,
Et qui nous éblouit plus qu'il ne nous éclaire;
D'un choc impétueux les vents et les rochers
Font naître la frayeur dans le sein des nochers:
L'air redouble ses bruits, et le vent son haleine;
Ce fier tyran des airs fait cent monts d'une plaine;
Il rompt, déchire, fend cordes, voiles et mâts,
Et ce triste vaisseau ne se reconnoît pas:

Le pilote est confus; la science et l'usage
Contre les grands dangers sont un foible avantage;
Le timon dans ses mains n'est plus qu'un vain fardeau;
Il laisse au gré des vents régir notre vaisseau;
Et ce triste jouet d'un si puissant orage
Contre le port enfin va faire son naufrage.
L'Amour, ce foible dieu, ne nous put secourir,
Et j'ignore quel sort m'empêcha d'y périr;
Mais quelque heureux destin qui m'ait tiré de l'onde,
Son secours m'outrageoit s'il y laissa Floronde;
Et si de la splendeur ce jeune astre est privé,
Mes mains me raviront ce qu'il m'a conservé.

SALMACIS, *se levant.*

O fatal accident! je plains votre infortune;
Mais ressentez-la moins, puisqu'elle m'est commune.
Vous me verrez, monsieur, partager avec vous
Ce qui vous est amer et ce qui vous est doux.
Adieu, prenez chez nous une entière puissance,
Et sachez de ma sœur mon nom et ma naissance.

(Elle sort.)

CÉPHALIE.

Dalmatie est la terre où vous poussa le sort;
Et quelques habitans vous trouvèrent au port,
Pâle, sans mouvement et froid sur le rivage
Où vous fûtes jeté par l'effort de l'orage:
A vous voir on jugea de votre qualité;
Et la reine passant où vous fûtes porté,
Votre sort la toucha; ses esprits s'altérèrent,
Et de ses tristes yeux quelques larmes tombèrent;
Elle embrassa le soin de votre guérison,
Et vous fit transporter par ceux de sa maison.

CLÉANDRE.

Et cette.....

CÉPHALIE.

Encor un mot vous tirera de peine:
Ma sœur est de ces lieux l'unique souveraine,
Et vous trouvez chez elle un asile assuré
Contre quelque danger qui vous soit préparé.

CLÉANDRE.

Si par l'intention son soin est estimable,
Quel dieu m'oblige plus et m'est plus adorable?
Mais, hélas! qu'en effet elle a désobligé
Un qui ne voit le jour que pour être affligé!
Floronde ne vit plus; la colère de l'onde
N'aura pas épargné ce miracle du monde.
Floronde, triste objet des injures du sort,
Que l'amour en ton cœur fit un fatal effort!
Que j'eus une faveur à ton repos funeste!
Que mon amour te fut une mortelle peste!
Et que, pour ton bonheur, tu devois détester
Le cœur que je t'offris au lieu de l'accepter!
Pour moi tu dédaignas l'éclat d'un diadème,
Je te fis mépriser tes parens et toi-même,
Et j'exposai tes jours sur un traître élément
Qui n'a pu respecter un objet si charmant.
Un malheureux destin m'a sauvé de l'orage,
Et tes membres sacrés ont assouvi sa rage!
Je vis, et tu n'es plus! O trop lâches douleurs,
De n'avoir pour ta mort que de honteuses pleurs!
Que fait mon sang ingrat en ces débiles veines,
Qu'entretenir ma honte et que nourrir mes peines?
Un vain respect du ciel détourne mon trépas,
Et Cléandre peut être où Floronde n'est pas!

CÉPHALIE.

utres à la mort font des plaintes pareilles;
omme elle est sans yeux, elle n'a point d'oreilles;
ablit pour tous d'inviolables lois,
te également les bergers et les rois.
uve que vos pleurs mouillent votre visage:
son quelquefois n'en défend point l'usage;
l faut l'écouter dans le pire malheur,
ourage enfin doit vaincre la douleur.

CLÉANDRE.

ue peut le courage en pareille infortune?
ret est commun d'une perte commune:
ui perd un objet pourvu de tant d'attraits,
oit-il désirer que de se perdre après?
mouvant cercueil, élément infidèle,
e au moins son corps, rends quelque chose d'elle;
verai le cours de mon sort malheureux
triste débris de l'empire amoureux.
sible malheur! sévère destinée!
ui me l'as ravie, et me l'avais donnée,
s de mes tristes ans le déplorable cours,
e mes ennuis en achevant mes jours.

CÉPHALIE.

trop vous affliger d'un malheur sans remède.
e repos, monsieur, à ces plaintes succède;
rps débile et las a besoin de sommeil,
us verrons la reine après votre réveil.

CLÉANDRE.

nnerai ce temps à mon inquiétude
oup plus qu'au sommeil et qu'à ma lassitude;
que jugerez-vous? excusez un esprit

Saisi, confus, troublé, furieux, interdit,
Incapable de tout en l'état misérable
Où l'a mis la rigueur de son sort déplorable.

CÉPHALIE.

Nous vous plaindrons plutôt; reposez seulement,
Et croyez qu'on a soin de votre allégement.

SCÈNE III.

CÉPHALIE, DORISMOND, CLÉANDRE.

DORISMOND, *entrant doucement et parlant bas.*

Puis-je voir cet objet dont parle tout le monde,
Ce prince respecté de la rage de l'onde,
Qui cause tant de bruit et tant d'étonnement?

CÉPHALIE, *le repoussant.*

Vous le verrez tantôt; il repose un moment.

DORISMOND.

Je puis sans l'éveiller.....

CÉPHALIE.

Non, le sommeil à peine
S'est glissé sous ses yeux.

DORISMOND.

Il plaît fort à la reine.

CÉPHALIE.

C'est le lustre, la gloire et l'honneur de la cour;
C'est le plus rare objet qui vît jamais le jour.

DORISMOND.

Vous en dites beaucoup.

CÉPHALIE.

Et tout est légitime;
peins moindre encor qu'il n'est en mon estime.

DORISMOND.

-ce point quelque dieu?

CÉPHALIE.

Quand je le peindrois tel,
t vaincu la Mort, il doit être immortel;
il s'est conservé dans un péril extrême,
st trouvé vivant au sein de la mort même.

DORISMOND.

ntôt la raison ne vous vient secourir,
nez cet immortel; il vous fera mourir,
d'une douce mort qu'on préfère à la vie.

CÉPHALIE.

combien sa vue excitera d'envie,
ns quelle manie il vous réduira tous,
ue sans l'avoir vu vous en êtes jaloux.
souffrez qu'il repose, et tantôt.....

DORISMOND.

Je vous laisse;
z point à ce dieu l'objet de sa déesse.
e-t-il si peu vos attraits glorieux,
ès de son soleil peut-il fermer les yeux?

(Il sort en colère.)

CÉPHALIE.

ouffre d'un jaloux; il a droit de se plaindre,
que nous l'avons de ne nous point contraindre.
(Elle va pour regarder entre les rideaux.)
voyons si toujours il est en même point,
il prend du repos, lui qui n'en laisse point.

CLÉANDRE, *se jetant à bas du lit.*

C'est trop laisser, Cléandre, assoupir ton courage
En un si beau sujet de fureur et de rage;
Il est saison, hélas! de pleurer, de gémir,
De plaindre, de crier, et non pas de dormir.
Le repos t'est honteux hors du sein de Floronde,
De celui de la terre, ou de celui de l'onde;
Il faut, il faut mourir; et le secours du temps
Ne peut remédier aux ennuis que tu sens.
Quel fer en ce besoin seconde mon envie?
Quel poison, ou quel feu s'offre à m'ôter la vie?
Floronde ne vit plus! ô ciel! ô dieux cruels!
Insensibles auteurs de nos vœux mutuels,
Si pour larmes ni cris vous ne la pouvez rendre,
Achevez de la perdre, elle vit en Cléandre:
Perdez ce malheureux, frappez, tuez, tonnez,
Avancez le trépas que vous me destinez.
Que déjà sous mes pas la terre n'est ouverte?
Tout est sourd pour la rendre, et tout l'est pour ma pe

CÉPHALIE.

C'est passer la douleur et ses justes regrets:
Que vos ennuis soient grands, mais qu'ils soient plus s
Si vous devez souffrir, souffrez avec courage,
Et que votre raison conserve son usage.
Sortons, voyons la reine une heure seulement,
Et donnez quelque trève à ce cruel tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHALIE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

O DIEUX! que dites-vous?

CÉPHALIE.

Que ce prince d'Épire
D'un insensible effort me met sous son empire :
La Parque sans effet a ses jours assaillis;
Elle voit ses efforts et ses desseins faillis;
La mer l'a respecté; cet élément barbare
Ne fut pas sans pitié pour un objet si rare;
Il a malgré le ciel, les vents, l'onde et le sort,
Pour me faire mourir triomphé de la mort.

LA NOURRICE.

Madame, au nom d'Amour, consultez davantage
Sur ce triste dessein où votre esprit s'engage.
Je ne puis condamner vos inclinations,
Et je pourrois flatter vos jeunes passions :
Mais votre déplaisir me seroit trop sensible,
Et je vous promettrois un secours impossible.

Détournez cent malheurs; étouffez ce serpent
Que déjà vous sentez en votre sein rampant;
Que ce dessein fatal en sa naissance avorte,
Et rompez votre chaîne avant qu'elle soit forte.
La reine a pour ce prince......

CÉPHALIE.

Ah! que m'apprenez-vous

LA NOURRICE.

Un cœur trop amoureux et des yeux trop jaloux;
Cette visible ardeur à chaque heure s'augmente,
Et jamais passion ne fut si véhémente.

CÉPHALIE.

La reine aime Cléandre? ô dieux!

LA NOURRICE.

Plus que le jour,
Et me vient d'engager à servir son amour.

CÉPHALIE.

O fatal accident! aventure cruelle!
Vous m'annoncez la mort avec cette nouvelle.
Que de sa passion le succès sera prompt!
Que ne peut point l'Amour le diadème au front!

LA NOURRICE.

Vous savez ses regrets pour certaine Floronde
Qu'il croit être immolée à la fureur de l'onde.

CÉPHALIE.

Eh! qui ne le sait pas?

LA NOURRICE.

Écoutez en deux mots
Ce que la reine a fait pour leur commun repos:

Dans toutes les maisons voisines du rivage
On a cherché quelqu'un échappé du naufrage,
Qui, corrompu par l'or, ce métal si charmant,
De la mort de Floronde assurât cet amant;
Elle croit que ce prince, après cette assurance,
En perdra la mémoire en perdant l'espérance.
J'ai dans cette recherche employé mon effort;
Tant qu'un de ses valets, qui croyoit qu'il fût mort,
Échappé comme lui du courroux de Neptune,
Et ravi de l'espoir d'une grande fortune,
S'offre de témoigner que Floronde à ses yeux
Est tombée où l'orage étoit plus furieux,
Et que, si pas un d'eux dut perdre la lumière,
Cette jeune beauté la perdit la première.
Ce triste messager de naufrage et de mort
Attend l'occasion de faire son rapport,
Et la reine l'effet de ce discours funeste.
Mais de sa propre voix vous apprendrez le reste,
Puisqu'elle vient à nous.

SCÈNE II.

SALMACIS, CÉPHALIE, LA NOURRICE.

SALMACIS.

Heureuse et chère sœur,
Qu'au prix de mon destin ton sort a de douceur!
Que le ciel à jamais t'exempte de la peine
Que fait aux jeunes cœurs une amour incertaine!
Le mien languit esclave en des liens si forts,
Que les briser jamais excède mes efforts.
Il n'est plus à propos de celer mon servage,
Et mon inquiétude est peinte en mon visage.

SCÈNE III.

SALMACIS, CLÉANDRE, CEPHALIE.

CÉPHALIE, *à part.*

Que ses charmes sont doux!

CLÉANDRE.

Il faut donc, grande reine,
Que mon malheur vous coûte une éternelle peine!
Quel sort injurieux m'a fait mal à propos
Venir jusque chez vous troubler votre repos?
Si j'avois pour vous plaire employé cette épée,
Si pour vous cette main s'étoit vue occupée,
Et si j'avois, madame, aux dépens de mon sang,
Entre vos serviteurs mérité quelque rang,
Cette peine au besoin pourroit m'être accordée,
Et votre courtoisie du moins seroit fondée:
Mais qu'un rebut des flots, qui n'a rien mérité,
Trouve un accueil si doux chez votre majesté,
Abaisse vos pensers jusques à sa misère,
C'est perdre vos faveurs plutôt que de les faire.
N'étoit-ce pas assez que vos pieux efforts
Eussent rendu le jour à ce malheureux corps,
Sans me servir encor contre vos amis mêmes,
Et hasarder pour moi jusqu'à des diadèmes?
Évitez de l'Épire et la rage et l'horreur,
Livrez ce malheureux à sa juste fureur,
Apaisez de son roi le courroux équitable,
Sauvez les innocens et perdez le coupable;
Ne me soyez pas bonne à vos propres dépens,
Et ne détournez point le trépas que j'attends.

SALMACIS.

Est-ce que votre cœur sent de la violence
En un si beau sujet d'exercer sa vaillance?
Toute la Dalmatie attend de votre bras
L'honneur de voir l'Épire et sa couronne à bas;
Et, comme si déjà vos mains étoient lassées,
Votre esprit s'entretient de funestes pensées.
Voyons à quoi le ciel a destiné vos ans,
Et mourons glorieux, ou vivons triomphans.

CLÉANDRE.

A la seule douleur ma vie est destinée,
Toujours en butte au sort, toujours infortunée;
Et l'horreur de la mort est plus chère à mes yeux
Que ne leur fut jamais la lumière des cieux.

SALMACIS.

A qui n'espère rien la mort est souhaitable.
Mais de quelles grandeurs n'êtes-vous point capable!

CLÉANDRE.

Floronde ne vit plus, et sa possession
Étoit le seul objet de mon ambition.

SALMACIS.

Que vous pouvoit Floronde offrir qu'une couronne?
Et qu'importe qu'une autre ou qu'elle vous la donne?

CLÉANDRE.

Elle s'offroit soi-même, et c'étoit me donner
Tout ce qu'un heureux sort me pouvoit destiner.

SALMACIS.

Donc aucune à vos yeux ne peut être si belle,
Et vous n'y trouvez rien de ce qui fut en elle?

CLÉANDRE.

Toutes ont pour mes yeux de trop dignes attraits,
Mais toutes pour mon cœur ont d'inutiles traits.

SALMACIS.

Pour l'oublier sitôt sa perte est trop récente.
Mais la force du temps passera votre attente.

CLÉANDRE.

Avant que de former des desseins inconstans,
Je m'exempterai bien de la force du temps.

SALMACIS.

La mort seule vous peut soustraire à son empire?

CLÉANDRE.

Et la mort est aussi le seul bien où j'aspire.

SALMACIS, *tout bas à Céphalie.*

Ma sœur, lui dois-je ouvrir les secrets de mon sein?
Ah! non, résiste, lâche, à ce honteux dessein.

CÉPHALIE, *à Salmacis.*

Vous n'avez que trop dit; sa froideur est extrême,
Et me touche, madame, à l'égal de vous-même.

SALMACIS, *à Cléandre.*

L'absence change enfin les plus fermes amans,
Et le temps résoudra vos divers sentimens:
Cependant estimez que je tire avantage
Et de votre présence et de votre courage,
Et qu'avecque vos soins et vos sages conseils
Je méprise l'Épire et tous ses appareils.

CLÉANDRE.

Pour n'être pas ingrat, plus que pour ma défense,
J'emploîrai tous mes soins et toute ma puissance;

Ce cœur ne sera lent, ni ces bras engourdis;
Et je mettrai la peur au sein des plus hardis.

SCÈNE IV.

Les mêmes; LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *à Cléandre.*

Monsieur, un de vos gens, trouvé sur le rivage,
Où le ciel comme vous le tira du naufrage,
Demande à vous parler.

CLÉANDRE.

O dieux! dois-je espérer
Qu'il me reste quelqu'un avec qui soupirer?
(A Salmacis.)
Que votre majesté souffre que je le voie.
Je reviens.

SALMACIS.

Non, qu'il entre.

CLÉANDRE.

Une secrète joie
Réveille en mon esprit certain reste d'espoir.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

LA NOURRICE.

Entrez.

CLÉANDRE, *ravi en reconnoissant Floronde.*

C'est toi, mon cœur! ô dieux! te puis-je voir?
Quoi, je revois......

LYSANOR, *lui faisant signe des yeux, et lui serrant les mains.*

Monsieur, que la rage de l'onde,
Au lieu de me sauver, n'a respecté Floronde!
J'ai vu tomber, hélas! dans ce traître élément,
Au faux jour d'un éclair, cet objet si charmant;
Et l'onde pour moi seul ne fut pas infidèle,
Afin que vous sussiez cette triste nouvelle.

CLÉANDRE, *feignant la douleur.*

Floronde ne vit plus?

LYSANOR.

Je vis ce corps si beau
Disparoître cent fois et paroître sur l'eau.
Possédant ce butin, les ondes glorieuses
Poussèrent jusqu'au ciel leurs vagues furieuses,
S'étendirent en l'air, et passèrent leurs bords,
De peur qu'elles avoient de perdre ce beau corps;
Qu'en ce mouvant cercueil n'eus-je ma sépulture,
Quand le ciel me fit voir cette triste aventure!

CLÉANDRE.

C'est, prince infortuné, c'est après ce discours
Qu'il t'est lâche et honteux de conserver tes jours.

Souffrez mon désespoir, et que mon corps, madame,
Tombe dessous l'effort de cette heureuse lame.

(La reine le retient.)

O vains empêchemens, ô desseins superflus,
De vouloir que je vive, et Floronde n'est plus!
O cruel accident! ô fatale aventure!

SALMACIS.

Je la plains comme vous, et je sais qu'elle est dure.
Mais vous faites paroître un cœur trop abattu:
Montrez en un grand mal une grande vertu,
Puisque tous ces assauts, que la rage vous livre,
Ne vous la peuvent rendre et la faire revivre.
On ne repasse point le noir fleuve des morts;
C'est là que le ciel même a borné ses efforts.

CLÉANDRE.

J'ai trop, j'ai trop vécu; souffrez que l'Albanie
M'accorde ce qu'ici votre pitié me nie;
Mon supplice rendra ces peuples satisfaits,
Et ma mort entre vous rétablira la paix.
Floronde, unique objet de mes tristes pensées,
Sur les ondes du Styx, si tu les a passées,
Attends ce malheureux; j'y porterai mes pas,
Et quelques jours au plus diffèrent mon trépas.
Entends mes tristes cris et la ferme assurance
Que tu dois conserver de ma persévérance;
Jamais objet que toi ne me pourra toucher;
Ton nom me fut toujours et sera toujours cher;
J'ai tenté contre moi ce que n'a pu l'orage,
Alors que je t'ai cru immolée à sa rage;
J'ai rejeté prière, et conseil et raison,
Et j'ai cherché le fer, la flamme et le poison.
Mais croyant m'obliger, on m'a caché ces armes,

Accusé mes soupirs, et condamné mes larmes:
J'ai trouvé tous les dieux et tous les hommes sourds;
Et ma seule impuissance a conservé mes jours.

LYSANOR.

Floronde vous entend, et son amour s'offense
Que vous la soupçonniez de souffrir votre absence.
Elle est à vos côtés, et Parques ni trépas
Ne peuvent l'empêcher de marcher sur vos pas;
Croyez qu'elle est sensible à vos plaintes amères,
Qu'elle a plaint comme vous vos communes misères,
Et qu'en l'état qu'elle est ces funestes propos
Ne peuvent plus servir qu'à troubler son repos.

CLÉANDRE, *à la reine.*

Que je puisse, madame, après un coup si rude,
Accorder quelque temps à mon inquiétude,
Donner à ma douleur le reste de ce jour;
Que seul je m'entretienne avecque mon amour.
Je ne tenterai rien contre ma triste vie;
Vos travaux et vos soins vous l'ont trop asservie:
Je la veux respecter parce qu'elle est à vous,
Et votre seul sujet me sauve de mes coups.
Mais souffrez qu'un moment, en ce regret extrême,
J'aille avec Lysanor......

SALMACIS.

Demeurez ici même;
Contre cet accident armez votre raison,
Et soyez absolu dans toute ma maison.

(Elle sort.)

CÉPHALIE, *à part en la suivant.*

Que mon espoir est foible en ce mal que j'endure!
Rien de ce que je vois ne m'est d'heureux augure.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR;
CLÉANDRE.

CLÉANDRE, *l'embrassant.*

Reine de mes désirs, doux charme de mes sens,
La mort a respecté vos attraits innocens;
Vous vivez, ma déesse!

LYSANOR.

En cet excès de joie,
Je doute que je vive, et que je vous revoie.
Onde, sois révérée; astres, soyez bénis;
Et qu'enfin nos destins soient pour jamais unis.

CLÉANDRE.

Que le sort désormais arme toute l'Épire,
Qu'il expose à mon bras quelque chose de pire,
Que n'exécuterai-je avec ce beau second,
Et de quel ennemi ne pâlira le front?
Mais, ô divin sujet de mes secrètes plaintes,
Quelle vaine raison vous oblige à ces feintes?
Quel important dessein, quels sujets si secrets
Vous font tromper la reine et feindre ces regrets?

LYSANOR.

En deux mots seulement apprenez ce mystère:
La reine, qui vous aime, a tramé cette affaire;
On a cherché quelqu'un échappé du danger,
Qui de ce faux rapport la voulût obliger;
On ne trouva que moi, j'engageai mon service;
(Montrant des diamans et de l'or.)
Et pour tous ces présens, je lui rends cet office.

CLÉANDRE.

Mais nous lui conservons d'inutiles ennuis?

LYSANOR.

Il m'était important de céler qui je suis:
Contre elle et contre nous la guerre est déclarée;
Et voyant son amour par moi désespérée,
Afin de détourner ces mortels différens,
Elle nous eût livrés aux mains de mes parens.
Qu'importe que la haine ou l'amour la possède,
Puisque nos maux enfin ont trouvé du remède?

CLÉANDRE.

Quelle joie est pareille à mon contentement?

LYSANOR.

Soupirez toutefois, feignez adroitement.
Mais voyons le palais, et dans ces galeries
Allons entretenir nos douces rêveries;
Et si quelque rencontre interrompt nos propos,
Soupirons, plaignons-nous, et pleurons à propos.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALMACIS; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

SALMACIS.

CONFESSE, Lysanor, que ce cœur insensible
Aux attraits de l'amour est bien inaccessible,
Que caresses ni vœux ne le peuvent toucher,
Et que je perds du temps à combattre un rocher.

LYSANOR.

J'ai sondé son esprit, et je vous ai dépeinte
Le cœur navré du trait dont vous êtes atteinte;
J'ai décrit vos soupirs et figuré vos pleurs:
Mais il n'est indulgent qu'à ses propres douleurs;
Floronde est l'entretien de toutes ses pensées;
Sur cet unique objet elles sont exercées;
Par sa modeste humeur il se défend d'amour;
Il dit que pour vous plaire il quitteroit le jour,
Qu'il vous souhaite un sort égal à son envie,
Et qu'il est à vos soins obligé de sa vie;
Mais qu'attendre des vœux de votre majesté,
Il devoit être exempt de cette vanité.

SALMACIS.

Cette jeune beauté dont il aima les charmes
Eut-elle des appas dignes de tant de larmes?

LYSANOR.

Je doutois qu'elle pût lui plaire seulement,
Et je voudrois servir un objet plus charmant.
Je croyois, entendant ses vœux et ses promesses,
Que sa dignité seule attiroit ses caresses,
Qu'il aimoit sa grandeur, et que sa passion
Tenoit moins de l'amour que de l'ambition.

SALMACIS.

L'amour qu'elle eut pour lui fut-elle violente?

LYSANOR.

Extrême, incomparable, et pourtant innocente:
Jamais par les appas d'un discours suborneur
Ce discret amoureux n'assaillit son honneur.

SALMACIS.

Travaille constamment à mettre dans son âme
Des dispositions à recevoir ma flamme;
Continue ardemment tes soins officieux;
Figure mes ennuis, peins-moi les pleurs aux yeux;
Et crois que tu t'acquiers une amitié si forte,
Que je te servirois en tout ce qui t'importe.
Voilà ce doux tyran des yeux et des esprits.
Dieux! que ce froid maintien me prédit de mépris!

SCÈNE II.

CLÉANDRE, SALMACIS; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

SALMACIS.

Trève, trève, Cléandre, à ces douleurs amères;
Pensons à détourner nos communes misères;
Élevons nos pensers au-dessus de la mort;
Faisons troubler l'enfer, et la Parque et le sort;
Par les seuls appareils d'une force infinie
Envoyons la frayeur au camp de l'Albanie;
Et signalons nos bras par de si grands exploits,
Que tout le monde un jour nous demande des lois.

CLÉANDRE.

Quel astre conduira le sort d'un misérable,
Et ne rougira pas de m'être favorable?
Le ciel se plaît à voir tous mes desseins faillis;
De ses plus rudes traits mes jours sont assaillis;
Il m'a parens, et biens, et maîtresse ravie,
Et, pour comble de maux, il me laisse la vie;
Quel astre, en cet état, contre l'arrêt des cieux
Peut seconder mon bras et m'être officieux?

SALMACIS.

Suivons, suivons le cours d'une immortelle gloire,
Et bannissons des morts l'importune mémoire;
Étouffez au besoin ces soupirs superflus;
Qu'importent ces regrets à celle qui n'est plus?

CLÉANDRE.

Comme ma perte, hélas! ma peine est sans seconde.
Mes regrets cesseroient, et j'oublîrois Floronde!

O barbare dessein! Tu sais, cher confident,
Dernier bien qui me reste en ce triste accident,
Tu sais quelle union assembla nos deux âmes,
Tes yeux furent témoins de nos fidèles flammes;
Toujours ta confidence entra dans nos secrets,
Et tu pris toujours part en tous nos intérêts:
Conte de quels attraits Floronde fut pourvue,
Et combien sa mémoire est chère à qui l'a vue.

LYSANOR.

Si vous me permettez de parler librement,
Chaque maîtresse est belle aux yeux de son amant:
Mais pour moi, qui la vis d'un œil d'indifférence,
La moindre en mon estime eût eu la préférence;
Un autre eût été libre où vous avez aimé;
Et Floronde, en un mot, ne m'auroit pas charmé.

CLÉANDRE, *feignant de tirer son épée.*

Souffrez qu'en la fureur dont mon âme est atteinte
Je force du respect l'importune contrainte:
Madame, permettez.....

SALMACIS.

Non, calmez ce courroux.

CLÉANDRE.

Le traître est sans respect pour des charmes si doux!
Tu vis sans l'adorer ce soleil d'Albanie!
Et ta confession à ses attraits se nie!

LYSANOR.

Il ne fut jamais charme égal à sa beauté;
Elle fut un soleil, une divinité,
De la terre et du ciel l'espérance et l'envie;
Et pour la posséder les dieux vous l'ont ravie.

Est-ce là comme il faut obliger vos amours?
Et cet éloge enfin rassure-t-il mes jours?

CLÉANDRE.

Si tu sais de quel trait son âme fut blessée,
Quel droit et quel empire eus-je sur sa pensée?

LYSANOR.

Sans dessein de complaire à votre passion,
Je répondrai, monsieur, de son affection:
J'ai su combien pour vous son ardeur fut extrême,
J'ai connu ses secrets à l'égal d'elle-même,
Et je ne puis douter du sensible tourment
Qu'elle souffre aux enfers pour votre éloignement.

CLÉANDRE.

Par quel barbare sort m'est la clarté rendue?
Quel dieu m'a conservé lorsque je l'ai perdue?
Ah! que ta main, Cléandre, est lente en son devoir!
Madame, permettez la plainte au désespoir.

SALMACIS.

Enfin c'est trop cacher l'ennui qui me possède :
Cruel, comme ton mal le mien est sans remède.
Suis, cher Cléandre, suis tes funestes desseins;
Abandonne ta vie à tes barbares mains;
Mais ne t'offense pas qu'une reine importune
Suive jusqu'aux enfers tes pas et ta fortune.
Le ciel s'oppose en vain au dessein que j'ai pris;
Et la vie ou la mort unira nos esprits.

CLÉANDRE.

A tous les malheureux cette peine est commune,
Qu'à l'envi tout le monde accroît leur infortune;
Et mon malheur est tel, qu'en mon cruel tourment
Vous trouvez des sujets de divertissement.

SALMACIS.

Non, non, c'est trop douter d'un amour trop visible,
Que Cléandre avoûroit s'il n'étoit insensible :
Il sait, il sait l'ardeur qui m'embrase le sein,
Et son aveuglement provient de son dessein.

CLÉANDRE.

Triste rebut des flots, trahi de la fortune,
Qui partout suis à charge et partout importune,
Je ne me flatte point de sentimens si faux;
J'ignore toute chose, excepté mes défauts.

SALMACIS.

Sans obliger ma voix à parler de ma flamme,
Lis, cruel, sur mon front les secrets de mon âme.
Qu'a besoin mon amour du secours de ma voix?
Mes yeux et mes soupirs te l'ont dit tant de fois!
Quoi, tu n'observes pas les traits de mon visage?
Cléandre, ayant aimé, n'entend pas ce langage!
S'il ne te suffit pas de ma confession,
De Lysanor, cruel, apprends ma passion;
Apprends-la des effets : mon sceptre, ma couronne,
Mes biens, mes dignités, l'éclat qui m'environne,
Et moi-même captive en tes aimables nœuds,
Ne suffirons-nous point à t'acquérir mes vœux?
O que d'un trait fatal mon âme fut touchée,
Quand sur ton corps mourant j'eus la vue attachée!
Tout souillé du limon dont tu fus emporté,
Tu me ravis les sens, le cœur, la liberté;
Ton visage tout pâle eut d'invincibles charmes;
Je crus qu'un dieu mouroit, et je versai des larmes.

CLÉANDRE.

Que ne puis-je forcer cette fatalité
Qui fait de ma constance une nécessité?

u ténébreux manoir où Floronde respire
n œil sur ma raison conserve son empire:
jeune astre d'amour, toujours à mes côtés,
it briller en ces lieux ses divines clartés;
rtout cette merveille à mes yeux se présente,
moment en moment plus rare et plus charmante;
e ne fut jamais plus visible à mes yeux
and elle respiroit la lumière des cieux.
ronde, beau soleil des rives élysées,
seront de mes pleurs tes cendres arrosées?
els Glauques, quels Tritons, quelles nymphes, quels dieux
nservent de ton corps le butin précieux?
rdonnez, grande reine, au deuil qui me transporte,
ne combattez point une amitié si forte.
us profanez à tort d'adorables appas
ur qui méprise tout et ne les goûte pas.

SALMACIS.

éandre, j'attendrai la fin de mon supplice
la force du temps et de votre justice.
pendant vous devez au bien de mes états
corder vos conseils et prêter votre bras;
tre propre intérêt vous joint à ma fortune,
nous aurons la honte ou la gloire commune.
us le prince d'Épire un camp de jeunes Mars
ient la ville assiégée et couvre nos remparts;
nsultons du moyen de dissiper l'orage,
u, s'il y faut périr, faisons un beau naufrage;
ue la victoire au moins coûte cher aux vainqueurs,
t contre un grand péril faisons voir de grands cœurs.

CLÉANDRE.

vis pour vous servir, et mon obéissance
e conserve mes jours que pour votre défense.

Proposons seulement un généreux dessein
Qui mette aux ennemis la frayeur dans le sein.
(Salmacis sort avec Cléandre.)

LYSANOR *seul.*

Que mon sort est mutin! quelle est ma destinée!
Par quel ordre fatal ma vie est gouvernée!
De ma perte à mes yeux on dresse l'appareil,
Et contre moi la reine implore mon conseil;
Elle enchérit sur moi du prix d'un diadème,
Du prix de sa fortune, et du prix de soi-même,
Et je ne puis qu'offrir à son ambition:
Mon amour seulement est ma possession.

SCÈNE III.

CÉPHALIE; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

CÉPHALIE.

Enfin, cher Lysanor, ni respect, ni contrainte,
Ne peuvent plus cacher cette sensible atteinte;
Il te faut avouer ce dessein amoureux,
Puisque par ton secours tu le peux rendre heureux.

LYSANOR.

Quel est ce doux objet des soins que je dois prendre!

CÉPHALIE.

C'est (hélas! sans rougir puis-je nommer Cléandre?)
C'est pour lui seul qu'amour me pouvoit arracher
Ces pleurs et ces soupirs que je ne puis cacher.

LYSANOR.

On ne peut trop priser son mérite et ses grâces:
Des esprits les plus froids il peut fondre les glaces;

Et l'Épire voyoit ses plus rares beautés
Sous ses aimables lois ranger leurs libertés.

CÉPHALIE.

Floronde toutefois eut toutes ses caresses,
Et seule elle étouffa l'espoir de cent princesses.
Eut-elle tant d'attraits à charmer sa raison?
Et quelle, Lysanor, suis-je en comparaison?

LYSANOR.

Telle qu'est le soleil sur la moindre lumière
Qui suive de la nuit l'inégale courrière.
Pour vous la peindre mieux, vous savez qu'à la cour
On représente en vers des histoires d'amour:
La jeunesse nous porte à ces jeux de théâtre,
Et sur tous autrefois j'en étois idolâtre:
Mon visage en ce temps, et plus jeune et plus frais,
Sous les habits de fille avoit quelques attraits,
Je faisois Amarante, ou Cloris, ou Sylvie,
Et de mes actions la cour étoit ravie.
Alors il me souvient que mille fois le roi
A fait comparaison de Floronde et de moi.
Dieux! disoit-il à tous, la ressemblance extrême!
Voilà son même geste, et son visage même.
Jugez par ce discours quels furent ses appas;
Et puisqu'elle lui plut, que ne ferez-vous pas?

CÉPHALIE.

Mon œil découvre en toi d'assez douces merveilles,
Et, je meure, ta grâce a fort peu de pareilles.
Plus on voit ton visage, et plus il paroît beau;
Chaque instant y fait voir quelque charme nouveau;
Ton geste est agréable, et ta façon gentille;
De toi nature eût fait une fort belle fille,

Et j'estime le choix de ce fidèle amant
Si l'objet de ses vœux étoit aussi charmant.
Mais, mon cher Lysanor, il n'est pas impossible
Que ma fidélité le trouve un jour sensible.
Le temps sur la mémoire a des droits absolus;
Il change les objets qui la touchent le plus;
Et le ciel, favorable au beau nœud qui me lie,
Peut où régna Floronde établir Céphalie.
Ne me refuse point tes soins officieux,
Et tu me seras cher à l'égal de mes yeux.

LYSANOR.

Notre propre intérêt à ce devoir m'excite.
Mais, quoique cet honneur excède son mérite,
Je doute toutefois de cet heureux dessein,
Et que des traits nouveaux puissent toucher son sein.
Pour lui la reine souffre un semblable martyre,
Elle offre à cet ingrat son trône et son empire;
Mais elle a son esprit assailli vainement,
Et sa Floronde seule y règne absolument.

CÉPHALIE.

J'ai bien su son amour, et le nœud qui l'engage
Jusqu'ici m'a contrainte à celer mon servage;
Mais enfin ce tyran des jeunes volontés,
Cet enfant qui préside à tant de libertés,
Me contraint de forcer un ennuyeux silence.
Le respect que j'avois cède à sa violence;
Dis-lui secrètement les vœux que je lui fais:
L'amour de traits divers fait de divers effets;
Le rang, les dignites, sont ses moindres amorces,
Et de soi seulement il emprunte ses forces.
Une secrète loi forme nos passions,

Fait naître nos amours et nos aversions;
Et le mépris qu'il fait des offres de la reine,
Ne désespère pas mon attente incertaine.

LYSANOR.

Déchargez sur mes soins cet amoureux souci,
J'emploîrai mes efforts. Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE IV.

CÉPHALIE, DORISMOND; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

CÉPHALIE.

Dieux! que cet importun a peu de complaisance!
La mort me seroit chère au prix de sa présence.

DORISMOND.

Avez-vous relâché ces mépris rigoureux
Dont vous désespérez tant d'esprits amoureux?

CÉPHALIE.

Avez-vous corrigé cette importune envie
Dont vous persécutez le repos de ma vie?

DORISMOND.

Quoi! servir constamment votre rare beauté
Vous nuit, et passe en vous pour importunité?

CÉPHALIE.

Sans me faire expliquer, vous me devriez entendre:
Votre plus doux service est de ne m'en point rendre.

DORISMOND.

C'est rendre en peu de mots mon soupçon éclairci.

CÉPHALIE.

A qui veut qu'on s'explique il faut parler ainsi.

DORISMOND.

Dieux! ce jeune étranger possède un charme étrange!

CÉPHALIE.

Il peut beaucoup s'il fait que votre humeur se change.

DORISMOND.

Il a bien sur la vôtre obtenu cet effet.

CÉPHALIE.

Il vous a fait jaloux, c'est tout ce qu'il a fait.

DORISMOND.

Ne peut-il ébranler ce cœur inaccessible?

CÉPHALIE.

A qui possède un charme il n'est rien d'impossible.

DORISMOND.

Que fait ce doux aimant des beautés de ce lieu?

CÉPHALIE.

Peut-être qu'il m'attend, et je le cherche. Adieu.
(Elle sort avec Lysanor.)

DORISMOND, *seul.*

O sévère mépris! ô ciel! ô honte! ô rage
Capable d'animer le plus lâche courage!
Quoi, ce jeune insolent, ce vil rebut des flots,
Vient jusques à nos yeux troubler notre repos!
L'onde le respectoit à dessein de nous nuire,
Il ne s'est conservé qu'afin de nous détruire;
D'un malheur évident le traître a profité;
Il a ce qu'il n'eut pas en sa prospérité;
Il est de tous les cœurs l'amour et les délices,

Et de honteux dédains fait payer nos services!
Épouse pour ton bien l'intérêt de ces lieux,
Et délivre la cour de ce monstre odieux;
Fais, triste Dorismond, un effort nécessaire
Contre l'enchantement de ce bel adversaire;
D'un coup frappe cent cœurs enfermés dans son sein,
Et ne consulte point en ce juste dessein.

SCÈNE V.

CLÉANDRE, DORISMOND.

DORISMOND.

Monsieur, certain sujet, où l'honneur m'intéresse,
M'oblige à désirer d'éprouver votre adresse.
J'attends pour cet effet la faveur de vous voir
Aux vieux murs du palais, sans suite et sur le soir.

CLÉANDRE.

Sans plus examiner ici ma conscience,
J'attends cette faveur avec impatience.
(Dorismond sort.)
Quel outrage reçu, quel mécontentement
Porte ce cavalier à ce ressentiment?
Peut-il de quelque tort charger mon innocence?
Quelque jaloux soupçon ou ma faveur l'offense;
J'empêche ses desseins; mais que mal à propos
Ma grandeur l'incommode et trouble son repos;
Et qu'il sait mal où tend le cours de ma fortune
Alors qu'il est jaloux de ce qui m'importune!
Donnons-lui toutefois ce divertissement;
Que l'aveugle périsse en son aveuglement.

14.

SCÈNE VI.

FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR; CLÉANDRE.

LYSANOR, *lui frappant sur l'épaule.*

N'y songe plus, rêveur.

CLÉANDRE.

A ce coup je dois prendre
Le baiser que j'attends, tu ne t'en peux défendre;
Et nous trouvant si seuls, je crois qu'en sûreté
Je me puis dispenser à cette privauté.

LYSANOR, *l'embrassant.*

Importun, fais donc tôt, et crois qu'on ne respire
Que d'acquérir ton cœur et m'en ôter l'empire.
Tu charmes tout le monde, et de toute la cour
Tes yeux font sans dessein des victimes d'amour:
Les miens sont éblouis d'une foule de dames
Qui veulent m'obliger à seconder leurs flammes;
Et la sœur de la reine a depuis un moment
Imploré mon secours pour son allégement.

CLÉANDRE, *riant.*

Quel doit être mon choix en leur troupe importune

LYSANOR.

Prends tout, si tu me crois; n'en refuse pas une.

CLÉANDRE.

Je possède tes yeux, et ces astres charmans
Valent toute la cour et tous ses ornemens.
J'aime ces doux vainqueurs, et le reste du monde
Tenteroit sans effet le dessein de Floronde.

Toi seule as un lien qui pouvoit m'attacher,
Et toi seule as les traits qui me pouvoient toucher.

LYSANOR.

Pour charmer toutefois notre mélancolie,
Si tu veux m'obliger feins d'aimer Céphalie;
Et quand nous serons seuls, rions à ses dépens,
Mais sans passer la feinte, ou je te le défends.

CLÉANDRE.

Je ne puis refuser, quoi que tu me proposes,
Et pour te divertir j'oserai toutes choses.
Vois-moi changer d'humeur et feindre adroitement.
Mais donnons au conseil une heure seulement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTHE, *roi d'Épire, vêtu de deuil;* ALCANDRE, ACHANTHE, *chefs de guerre.*

ALCANDRE.

Puisque sceptres, grandeur, rang, ni titres, ni marque
Ne peuvent affranchir de la rigueur des parques,
Et que ces noires sœurs sous leurs tragiques lois
Rangent également les bergers et les rois,
Ne vous consumez point d'une douleur amère;
Conservez-nous le fils si nous perdons le père.
Un implacable dieu, qui n'eut jamais d'autels,
Eut ce droit en partage entre les immortels,
De pouvoir s'assouvir de sang et de carnage,
Et de ne distinguer les qualités ni l'âge.
Ce sceptre, que le ciel vient de mettre en vos mains
Vous élève beaucoup sur les autres humains;
Mais en ce noir séjour où toute âme dévale,
D'un trône et de plus bas la descente est égale;
Et votre majesté ne s'exemptera pas
Ou de nous devancer, ou de suivre nos pas;
Donc forcez vos douleurs, et que votre âme, sire,

Sur nous et sur vous-même ait un égal empire.
Acquérez cette gloire entre les autres rois,
D'être l'observateur de vos premières lois.

CLÉANTHE.

Quoi, je verrois sans pleurs la mort qui nous sépare!
En ces occasions la constance est barbare.
L'onde a fait de ma sœur son butin précieux,
Mon père l'a suivie en ces funestes lieux,
Et parmi ces malheurs je sécherois mes larmes!
Et ma constance, hélas! ne rendroit pas les armes!
O barbare conseil! ô ciel injurieux!
Parque trop inhumaine, et trop sévères dieux!

ACHANTHE.

Un roi qui vit sans soins en sa natale rive,
Dont la paix rend la vie et la valeur oisive,
Dont un honteux repos tient les sens enchantés,
Et que la mort surprend entre ces voluptés,
Comme il meurt sans lauriers, sans gloire et sans estime,
Rend à ses successeurs la pitié légitime;
On le plaint justement, sa honte fait nos pleurs,
Et sa mémoire cesse avecque nos douleurs;
Mais un dont la valeur n'a point eu d'heures calmes,
Et qui meurt dans un camp environné de palmes,
Dire: « Il fut un grand prince, il a bien combattu »,
C'est le plus beau tribut qu'on doive à sa vertu.
Telles de Thaumasis furent les destinées:
Il meurt chargé d'honneurs, de palmes et d'années.
C'est envier son bien que de plaindre son sort,
Et l'on doit d'un œil sec voir une illustre mort.
Achevons seulement le dessein de ses armes;
Que le sang des vaincus lui tienne lieu de larmes,

Et que Jara détruite, et ses murs renversés,
Fassent chercher un jour où furent ses fossés.

CLÉANTHE.

Tel étoit le dessein de cet heureux monarque,
Qui du royaume noir passe la triste barque;
Telle est de son armée encor l'intention,
Et telle est de son fils la juste passion.
Rendons notre valeur et ce siége célèbre,
Ne faisons de Jara qu'un théâtre funèbre;
Des bras de Salmacis tirons ce ravisseur,
Que je dois immoler aux mânes de ma sœur;
Qu'à ses plus fiers soldats mon bras soit redoutable,
Et que l'innocent meure avecque le coupable.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

CLÉANDRE; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

LYSANOR.

Qu'as-tu donc, mon souci?

CLÉANDRE.

Je te dois annoncer,
Non sans beaucoup de peine, il le faut confesser,
Une perte à tous deux également commune,
Qu'on peut nommer ta bonne et mauvaise fortune.
Mais si tu veux savoir ce sensible malheur,
Dispose ton amour à vaincre ta douleur.

LYSANOR.

Cette étroite union de nos jeunes courages
Qui m'ôte à mes parens, qui m'expose aux naufrages,

Qui m'a fait suivre ici ta fortune et tes pas,
Quelle autre passion ne vaincroit-elle pas?

CLÉANDRE.

Ce prince dont tu tiens le bien de la naissance,
Qui t'a fait pour ma gloire exercer ta constance......
Que sert de prolonger des discours superflus?

LYSANOR.

Achève donc, mon cœur.

CLÉANDRE.

Eh bien, il ne vit plus.
Au point que l'Orient dissipoit les ténèbres
On a vu de sa mort les appareils funèbres:
Un de nos espions revenu de ce pas,
Quand tu m'as rencontré, m'apprenoit son trépas.
Arrivé plein de gloire à l'hiver de son âge,
Il ne pouvoit du ciel souhaiter davantage:
Il meurt craint et chéri des plus ingrats esprits,
Et la mort l'a plutôt attendu que surpris.

LYSANOR.

Atteinte jusqu'au cœur, froide, l'âme troublée,
Je sens de tant d'ennuis ma fortune comblée,
Que ce triste rapport m'interdit à la fois
Et l'usage des sens et celui de la voix.
Il est vrai que ses ans touchoient sa sépulture,
Qu'il devoit comme tous ce tribut à nature,
Et qu'il tombe d'un coup plus doux qu'impétueux:
Aussi je vois sa mort d'un œil respectueux,
Et je n'accuse point ces puissances suprêmes
Qui n'épargnent grandeurs, sceptres, ni diadèmes;
Je n'accuse que moi: le plus fort déplaisir

Dont en cet accident je me sente saisir,
C'est qu'il ait emporté sur la rive élysée
Une douleur qu'enfin le temps eût apaisée :
Cette juste douleur que sa fille ait été
Coupable du mépris de son autorité.
Un jour à sa fureur j'eusse arraché les armes.
Mais sa mort a ravi cet office à mes larmes,
Et ne me laisse point la satisfaction
De l'avoir vu sensible à notre affection.

CLÉANDRE.

La mort, qui fait en nous tant de métamorphoses,
Lui fait voir aux enfers la nature des choses;
Et là, d'un œil subtil qui perce jusqu'à nous,
Il découvre un sujet de calmer son courroux:
Il voit la pureté qui préside à nos flammes;
Il connoît de quels traits l'Amour touche nos âmes;
Et, comme il est exempt de toute passion,
Ne vous immole plus à son ambition.
Avec ce sentiment révérons sa mémoire,
Estimons ses vertus et publions sa gloire;
Ne vous affligez point d'un inutile ennui,
Mais qu'on remarque en vous quelque chose de lui;
Imitez cette force et ce courage extrême
Qui le rendirent seul comparable à soi-même.

LYSANOR.

Le bien de voir ton sort à mon destin uni
Me rend seul supportable un tourment infini.
Tu fais toute ma force et toute ma constance,
Et ma raison sans toi seroit sans résistance;
Toi seul........

CLÉANDRE.

N'achève point, et plutôt, mon souci,
Méditons un moyen de nous tirer d'ici.
Je sais les passions qu'en cette cour excite
Le malheur qui me suit, plutôt que mon mérite;
Et, toujours refusant comme toujours pressé,
Je crains un triste effet d'un amour offensé.
La reine peut enfin relever son courage,
Et d'une extrême amour faire une extrême rage;
Ce jeune et doux tyran de notre liberté
L'enfant est un lion quand il est irrité.
Puisqu'enfin le démon que l'Épire révère,
A fait tomber son sceptre en la main de ton frère,
Et que vos cœurs sont joints d'une étroite amitié,
Forçons notre malheur, implorons sa pitié.
En voici le moyen : il faut prier la reine
De souffrir qu'un duel tire elle et nous de peine,
Qu'elle envoie un héraut, et qu'il me soit permis
D'appeler le plus fier du camp des ennemis;
Qu'à l'autre le plus fort fasse mordre la terre,
Et que ce seul combat achève cette guerre.
Ma prière obtiendra tout l'aveu qu'il nous faut,
Et de ce feint appel tu seras le héraut;
Tes yeux en ce besoin te fourniront des larmes,
Qui de la main du roi feront tomber les armes;
Tu feras à ce prince avouer notre amour,
Et nous nous tirerons de ce fatal séjour.

LYSANOR.

Il suffit; quelque effort dont son bras te menace,
Je ferai ma douleur si digne de sa grâce,
Qu'un agréable effet suivra notre dessein,

Et que j'amollirois un rocher en son sein.
Sus donc, exécutons cet avis salutaire :
Va disposer la reine à cette heureuse affaire;
Et souffre que je rêve une heure seulement,
En attendant son ordre et son commandement.

(Cléandre sort.)

LYSANOR, *seul.*

Donc ce vieillard affamé
Qui vit de ce qu'il engendre,
D'un prince si renommé
N'a fait qu'un monceau de cendre.

Donc on ne peut éviter
Les avares mains des Parques,
Et ni sujets ni monarques
Ne leur peuvent résister.

Digne objet de mes douleurs,
Triste auteur de ma naissance,
Si deux fontaines de pleurs
Peuvent laver une offense,

Mes yeux m'en vont fournir. Dieux ! ne puis-je un mom
En ce comble d'ennuis soupirer librement?

SCÈNE III.

CÉPHALIE; FLORONDE, *sous le nom de* LYSAN

CÉPHALIE.

As-tu, cher Lysanor, ma passion dépeinte,
Établi mon espoir, ou confirmé ma crainte?
Trouverai-je son cœur accessible à mes vœux,
Et le rangerons-nous au dessein que je veux?

LYSANOR.

:! comme avec le temps toute chose s'efface!
: sent consumer qui n'étoit que de glace;
: désespéroit qui vit enfin content;
ur ces changemens il ne faut qu'un instant.

CÉPHALIE.

'a fait espérer cet objet adorable?

LYSANOR.

seroit tout à vous.

CÉPHALIE.

O discours favorable!
, ton maître est touché de ma fidélité!
e flattes-tu point de trop de vanité?

LYSANOR.

oment l'a tiré de sa mélancolie;
umeur s'est changée au nom de Céphalie.
m'a-t-il répondu, ce doux objet d'amour
nt que sous ses lois je respire le jour?
a-t-il dit après, importune mémoire
qui ne vit plus, à ma nouvelle gloire;
, tristes regrets, à mes nouveaux désirs;
es douleurs, cédez à mes plaisirs.

CÉPHALIE.

et cher confident, je dois à ton adresse
r de le voir sensible à l'ardeur qui me presse.

LYSANOR.

'ois mollement le pouvoir de vos traits:
devez tout, madame, à vos propres attraits.

CÉPHALIE.

Adieu; si par tes soins mon amour est contente,
Je ferai que tes biens passeront ton attente.

(Elle sort.)

LYSANOR, *seul.*

Quels biens me seroient chers, si, riche à mes dépens,
Elle tenait de moi le seul bien que j'attends?
O d'une triste cause événement visible!
Elle me veut du bien, quand je lui suis nuisible,
Et son amour lui fait aveuglément presser
Celle qui la recule au lieu de l'avancer.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE IV.

SALMACIS, CLÉANDRE; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

SALMACIS.

Que ce dessein m'afflige!
A quel consentement ta prière m'oblige!
Sois à ma juste crainte un peu plus indulgent;
Par la longueur du siége ennuyons l'assiégeant.
J'ai fait munir Jara des vivres nécessaires
A rebuter l'espoir des plus fiers adversaires.
Prenons avis du temps; ne précipite pas
Ce combat hasardeux qui ne nous presse pas.

CLÉANDRE.

Vous doutez justement d'un bras et d'une épée
Que vos commandemens n'ont jamais occupée:
Mais je veux qu'un prospère et prompt événement
Résolve en ma faveur ce douteux sentiment.

Laissez-moi remporter cette illustre victoire,
Et ne dérobez point cette marque à ma gloire.
Mon courage me donne assez de vanité
Pour attendre un laurier de votre majesté.

SALMACIS.

Vois jusqu'où je voudrois contenter ton envie,
Si je t'oblige même au hasard de ta vie.
Mais ne la compte plus au nombre de tes biens,
Et songe que je t'aime et que tes jours sont miens;
Que cette occasion t'oblige à les défendre;
Et dans tous tes desseins réponds-moi de Cléandre.

CLÉANDRE.

Préparons au plus tôt cette illustre action;
Accepte, Lysanor, cette commission;
Ici j'éprouverai ta prudence et ton zèle:
Fais-toi conduire au camp, où ta charge t'appelle,
Et du camp des soldats aux pavillons du roi,
Qui de cette action te prescrira la loi.

(Lysanor sort.)

SALMACIS.

Cléandre, plût au ciel, et tu me dois bien croire,
Puissé-je de mon sceptre acheter ta victoire!
Si le sort est pour toi, n'attends point qu'un laurier
Au retour du combat ceigne ce front guerrier;
Espère une plus digne et plus riche couronne,
Que Mars t'aura gagnée et que l'Amour te donne:
La mienne, mon pouvoir, mon sceptre, mon état,
Et moi-même serois le prix de ce combat.
Que mes vœux une fois te trouvent accessible;
Force pour tant d'amour ce courage insensible;
Et que je doive enfin quelque trait d'amitié

Sinon à ta justice, au moins à ta pitié.
Qu'à quelque complaisance une reine t'excite,
Par sa douleur au moins, si ce n'est par mérite.
Pourquoi me caches-tu ces attraits précieux?
Et pourquoi de mes pleurs détournes-tu les yeux?
Vois de ta cruauté ces glorieuses marques;
Vois consumer pour toi l'espoir de cent monarques.
Mais ton moindre dessein est de me secourir;
Et tu ne m'oses voir de peur de me guérir.

CLÉANDRE.

Qu'attend d'un malheureux votre douleur amère,
Si même il ne peut rien pour sa propre misère?

SALMACIS.

Détache ton penser du vain objet des morts.

CLÉANDRE.

Ce pouvoir, grande reine, excède mes efforts.

SALMACIS.

Eh bien! n'éteins jamais cette ardeur insensée,
Et que toujours Floronde occupe ta pensée :
Je ne désire point d'amollir ta rigueur :
Conserve-lui tes vœux, ton esprit et ton cœur;
Aime-la : mais, cruel, que pour le moins j'obtienne
Cette moitié de toi qui ne peut être sienne;
Qu'une autre ayant l'esprit je possède le corps;
Je ne t'oblige à vœux, caresses, ni transports:
Qu'aux froideurs, si tu veux, nulle ardeur ne succède
Ne me possède point, mais que je te possède;
Souffre les qualités et d'époux et de roi,
Et ne me donne rien en recevant ma foi.

CLÉANDRE.

C'est trop vous affliger; le ciel sauva de l'onde......
(A part.)
Mais, lâche, en quel danger exposes-tu Floronde?
Ah! change ce discours.

SALMACIS.

Achève; que dis-tu?

CLÉANDRE.

Que je dois rendre aux flots ce butin qu'ils ont eu,
Et que je dois punir de son ingratitude
Cet indigne sujet de votre inquiétude.

SALMACIS.

Cruel, fais-la cesser et ne la punis pas.

CLÉANDRE.

La seule mort le peut; vos plus charmans appas,
Votre sceptre, vos biens, vos caresses, vos larmes,
Pour assaillir ma foi sont d'inutiles armes;
Et mes propres efforts le tenteroient en vain,
Puisque telle est la loi de mon sort inhumain.

SALMACIS.

Va, barbare tyran des mouvemens de l'âme,
Indigne et lâche auteur de ma cruelle flamme,
Monstre, rocher mouvant, supplice de mes yeux,
Homicide enchanteur des esprits de ces lieux,
Triomphe insolemment de mon cruel martyre,
Et méprise une reine esclave en ton empire.
Sous quelque étroite loi qu'Amour l'ait su ranger
La mort, ce dernier mal, l'en saura dégager.
(Elle sort furieuse, et repousse Céphalie qui la veut aborder.)

SCÈNE V.

CÉPHALIE, CLÉANDRE.

CÉPHALIE.

Votre froideur, monsieur, excite sa colère.

CLÉANDRE.

Moins que votre beauté, que seule je révère.

CÉPHALIE.

Plût au ciel que le cœur avouât ce propos!

CLÉANDRE.

Et plût à vos beautés d'agréer mon repos!

CÉPHALIE.

Quoi, je vous ôterois un sceptre, un diadème!

CLÉANDRE.

On me peut acheter au seul prix de soi-même.

CÉPHALIE.

La reine à vos désirs s'offre soi-même aussi.

CLÉANDRE.

Un objet plus charmant fait naître mon souci.

CÉPHALIE.

Quel est ce doux objet? Floronde?

(La reine revient les écouter.)

CLÉANDRE.

Céphalie:
L'amour succède enfin à la mélancolie.
Floronde est satisfaite après un long tourment,
Et ne s'oppose point à ce doux changement.

CÉPHALIE.

uoi, je verrois Cléandre à mes vœux accessible!

CLÉANDRE.

uels sermens voulez-vous d'une ardeur si visible?

CÉPHALIE.

ı lieu de ces sermens fais parler les effets,
: réponds ardemment aux vœux que je te fais.

CLÉANDRE.

lieu; si votre cœur parle par votre bouche,
: si sans me flatter ma passion vous touche,
ous verrez des effets d'une fidélité
gne de ma constance et de votre beauté.
reviens de cé pas : certain désir me presse,
ui vous confirmera cette heureuse promesse.

(Il sort d'un côté, et de l'autre la reine vient à Céphalie.)

SCÈNE VI.

SALMACIS, CÉPHALIE.

SALMACIS.

vue inespérée! ô sensible tourment!
ue produira ma rage et mon ressentiment?

CÉPHALIE, *surprise.*

ladame, cette offense où l'amour m'a portée.....

SALMACIS.

ors, évite ma haine, impudente, effrontée!

(Céphalie sort.)

mépris trop aveugle! ô honte! ô désespoir!
:i la patience excède mon pouvoir.
aisse ici, ma raison, suspendre ton usage,

A tous ses mouvemens abandonne ma rage ;
Fausse fidélité, froideurs, mépris, dédains,
Venez contre ce traître armer mes propres mains;
Qu'à l'objet de ses vœux ma haine le ravisse,
Que de son lâche sang ma fureur s'assouvisse,
Et que je fasse voir à la postérité
Ce que peut un amour justement irrité!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ARGANT, AGYS, DAMIS, *apostés par Dorismond*

ARGANT.

Voici l'heure et l'endroit prescrits à notre crime,
Où la mort de nos mains attend une victime.
Que la beauté de l'or, ce métal précieux,
Éblouit doucement les esprits et les yeux!
Qu'elle excite de force, et qu'une arme dorée
Du plus lâche poltron rend la main assurée!
Amis, qu'il soit d'abord rudement assailli;
Un cruel châtiment suivroit ce coup failli.

DAMIS.

St, j'aperçois quelqu'un; approchons.

ARGANT.

C'est lui-même.
Donnons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CLÉANDRE.

(Les trois assassins attaquent Cléandre, qui reçoit un coup de pistolet dans le bras gauche.)

CLÉANDRE, *mettant l'épée à la main.*

O perfidie! ô trahison extrême!
Si le ciel, assassins, conduit un juste bras,
Tout l'enfer assemblé ne vous sauveroit pas.

(Il les poursuit et les tue l'un après l'autre.)

AGYS.

O ciel! ô dieux!

DAMIS.

Je meurs, et l'infâme avarice
Qui me porte à ce crime a son juste supplice.

ARGANT.

Hélas! ce coup mortel est la punition
D'une si détestable et si noire action.

CLÉANDRE.

A la fin, juste ciel, ta suprême puissance
A de leur trahison sauvé mon innocence.
O crime le plus noir que vît jamais le jour!
Quoi, tant de lâcheté règne dans cette cour!
Dorismond traite ainsi! Mais j'aperçois ce traître,
Que la crainte et l'effroi font assez reconnoître.

SCÈNE IX.

DORISMOND, CLÉANDRE.

DORISMOND, *à part.*

Quel conseil dois-je suivre? ô dieux! il n'est pas mort

CLÉANDRE.

A moi, perfide, à moi!

(Ils se battent.)

DORISMOND, *blessé à mort.*

Dure loi de mon sort,
Le ciel rend justement mon entreprise vaine,
Et mon crime reçoit une trop douce peine.
Recueille, heureux guerrier, les fruits de ton amour,
Possède ces beaux yeux qui me coûtent le jour;
Le sort à ta valeur destinoit Céphalie,
Et rien n'empêche plus le beau nœud qui vous lie.
Je meurs, je ne vis plus.

CLÉANDRE.

O dieux! qu'entends-je ici?
Mon soupçon incertain est enfin éclairci;
Et ce jaloux, charmé des yeux de cette belle,
A cru sans fondement que je brûlois pour elle.
Allons purger ce bras devant sa majesté,
Et que toute la cour sache sa lâcheté.

(Il sort.)

SCÈNE X.

SALMACIS, LA NOURRICE.

SALMACIS, *un poignard à la main.*

ci, mon cœur, voici de quoi te satisfaire:
l lieu cache ce traître à ma juste colère?
lions tout respect des hommes et des dieux:
ureur qui me guide et l'Amour n'ont point d'yeux.
t peu pour le toucher que ma propre couronne;
uperbe méprise à cause qu'on lui donne;
e fuit, et mes yeux, charmes de tant de rois,
semblent des captifs indignes de ses lois:
i suis odieuse, épouvantable, horrible!
op cruel affront! ô mépris trop sensible!
s si mes yeux n'ont pu, ma main le peut toucher,
e qu'il me refuse il le faut arracher.

LA NOURRICE.

i, voulez-vous souiller d'un action si lâche
lat d'une vertu qui n'eut jamais de tache?
ez plutôt ce traître aux mains de l'assiégeant;
votre majesté le venge en se vengeant;
oupez la racine à ces fatales guerres
troublent vos plaisirs et menacent vos terres.

SALMACIS.

imide conseil! Non, non, un ennemi
d'autres ont vengé n'est vengé qu'à demi;
main doit à mon cœur ce meurtre qu'il respire.
andonne ma vie et mon sceptre à l'Épire;
rang, les dignités, les titres absolus,

Ne me seront plus rien quand il ne sera plus.
Qu'alors une effrontée, une sœur indiscrète,
Entretienne de pleurs sa passion secrète,
Qu'elle aille sur sa tombe exalter son pouvoir.
Mais le peux-tu, cruelle, offenser et le voir?
O barbare dessein d'une amour enragée;
Qu'il me seroit amer d'en être ainsi vengée!

SCÈNE XI.

CLÉANDRE, SALMACIS, LA NOURRIC

CLÉANDRE, *tenant l'épée de Dorismond.*

Madame, avec mon bras, le céleste secours
D'un nombre d'assassins a délivré mes jours;
Sur un appel secret dont j'ignorois la cause
Je cherchois Dorismond, lorsque la nuit s'est clos
Quand trois hommes, armés pour leur commun malh
Au dessein de ma mort ont rencontré la leur.
Celle de Dorismond a suivi leur défaite;
Et la confession qu'en mourant il m'a faite,
M'apprend que le sujet de son ressentiment
Fut un jaloux soupçon qu'il eut sans fondement.

LA REINE.

O signe trop certain de leur intelligence!
Heureuse occasion qui s'offre à ma vengeance!
Quoi, pour prouver sa flamme et croître nos trava
Il signe son amour du sang de ses rivaux;
Et, pour paraître adroit et couvrir son offense,
Il feint des attentats contre son innocence!
C'est trop délibérer; le public intérêt

Oblige la justice à presser son arrêt.
Sus : qu'en une prison, les bras chargés de chaînes,
Il s'aille préparer à ses futures peines ;
Et sitôt que le ciel ramènera le jour,
Qu'on satisfasse aux lois de justice et d'amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTHE, *roi d'Épire;* ALCANDRE, ACHANTHE; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR.

CLÉANTHE.

Malgré les mouvemens d'une juste colère,
Qui destinoit Cléandre aux mânes de mon père,
Puisqu'un heureux destin te conserve le jour,
Que l'onde a révéré ta vie et ton amour,
Je respecte comme elle un amitié si rare,
Que n'osa désunir cet élément barbare;
Je ne m'oppose plus au cours de tes plaisirs,
Et me laisse toucher à tes moindres soupirs.
Ta présence, ma sœur, a vaincu mes armées,
Elle a lié mes mains justement animées,
Aux charmes de la reine acquis un serviteur,
Et de son ennemi fait son adorateur.
Mais sans trop exalter les traits de son visage,
Sans faire d'une femme une immortelle image,
Sans peindre le soleil ébloui de ses yeux,
Sans lui dresser un temple et l'égaler aux dieux,
Fais-moi de sa beauté la naïve peinture,
Et ne fais point à l'art surpasser la nature.

LYSANOR.

J'ai trop peu dit encore, et vos yeux seulement
Vous peuvent figurer un objet si charmant;
Il suffira, monsieur, sans user d'autre adresse,
Qu'à ma confusion moi-même je confesse
Que mes yeux ayant vu sa divine beauté,
N'ont jamais sans horreur mon miroir consulté.

CLÉANTHE.

Il suffit, et, qu'elle ait ou n'ait point de pareille,
J'adore aveuglément cette rare merveille;
Et si son cœur consent au dessein que je fais,
Un hymen entre nous rétablira la paix.
Qu'elle apprenne de toi combien je la révère,
Sois de ma passion fidèle messagère,
Et pour comble des biens que je puis recevoir,
S'il se peut, obtiens-moi le bonheur de la voir;
Qu'aux portes seulement sa majesté conduite
M'accorde cet honneur avec égale suite;
Qu'Alcandre t'accompagne en l'exécution
De ces soins que tu prends pour mon affection.

LYSANOR.

Si mon espoir n'est vain, cette heureuse journée
Bornera nos ennuis par un double hyménée;
Vos armes céderont à ses moindres regards,
Et de ce beau séjour l'Amour chassera Mars.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE DES GARDES, LES ARCHER LE BOURREAU, CLÉANDRE, *lié sur l'échafau* CÉPHALIE, *à côté de lui.*

CÉPHALIE.

Ministres criminels d'une homicide rage,
Cruels, mêlez mon sang à ce triste carnage;
Ce spectacle odieux, ce tragique malheur,
Est donc l'infâme prix qu'on rend à la valeur?
Quoi! cette fin honteuse à sa victoire est due!
Il perd sa vie, hélas! pour l'avoir défendue!
La vertu parmi vous a des punitions,
Et la mort est le prix des belles actions!

LE CAPITAINE DES GARDES.

La volonté des rois par l'effet seul s'explique;
On suit leur passion ou juste ou tyrannique;
Et toujours un sujet se porte justement
A l'exécution de leur commandement.

CÉPHALIE.

La reine suit l'avis d'une fureur extrême;
Elle se fait servir contre son repos même;
La croire est l'offenser, lui plaire est la trahir,
Et son bonheur dépend de lui désobéir.

CLÉANDRE.

Puisque pour me sauver toute raison est vaine,
Ne vous consumez point d'une inutile peine.
Deux ennemis sans yeux, la Fureur et l'Amour,
Ont prononcé l'arrêt qui me prive du jour.

CÉPHALIE.

Cruels, laissez calmer son aveugle colère,
Accordez seulement une heure à ma prière;
Une heure l'ôtera de son aveuglement,
Et lui fera bénir votre retardement.
Sauvant cet innocent, vos désobéissances
De sa majesté même auront des récompenses,
Et rien à sa fureur ne vous pourra cacher
Si vous lui ravissez ce qu'elle a de plus cher.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Ma charge est d'obéir, et je ne puis sans crime
Différer cette mort injuste ou légitime.
Nommer cette action supplice ou cruauté
Passe ma connoissance et mon autorité.

CÉPHALIE.

Lâche et honteux effort que souffre l'innocence!
Tyrannique devoir, barbare obéissance!
Quel démon furieux préside en cette cour,
Où de honteuses morts sont des effets d'amour?
Et qu'est-ce que la reine en sa haine effectue,
Puisqu'aimant elle outrage, et que son amour tue?
L'onde l'a révéré; ce barbare élément
Refusa par respect d'être son monument,
Il est de tous les cœurs l'espoir et les délices,
Et dedans l'amour même il trouve des supplices!
Pour son bonheur, hélas! et pour notre repos,
Que ne fut-il en proie à la fureur des flots?
Quelle fut la pitié qui lui rendit la vie,
Puisqu'on ordonne après qu'elle lui soit ravie?

LE CAPITAINE DES GARDES, *voulant la tirer de l'échafaud.*

Madame, permettez......

CÉPHALIE.

Donc mes pleurs, inhumains,
Ne peuvent l'arracher à vos barbares mains.

(A genoux auprès de Cléandre.)

Bourreaux, ajoutez donc ma mort à son supplice;
Sauvez un innocent, ou qu'une autre périsse.
Ne me refusez point la faveur que je veux;
Frappez, et qu'un seul coup en fasse tomber deux.
Frappez, puisqu'à la mort mon amour seul l'expose;
Et pour punir l'effet, commencez par la cause.

(Se débattant contre ceux qui la veulent séparer de Cléandre.)

Que délibérez-vous? Non, non, tous vos efforts
Prétendent vainement de séparer nos corps,

(Montrant le bourreau.)

Si cette infâme main n'en sépare nos têtes.
Cruel, porte les coups; les voilà toutes prêtes.

CLÉANDRE, *à Céphalie.*

Que ne puis-je espérer une seconde mort,
Dont on recompensât ce pitoyable effort?
Par ces pieux transports vous obligez un traître,
Et le plus criminel que le ciel ait fait naître.
N'exigez point, madame, une confession
Qui m'ôteroit l'honneur de votre affection;
Et souffrez qu'en mourant je conserve la gloire
D'être en une si digne et si belle mémoire.

SCÈNE III.

LES MÊMES; UN PAGE, *apportant un billet de la part de la reine.*

LE PAGE.

Sa majesté m'envoie avec commandement
De montrer ce billet au prince seulement;
Et quand il l'aura lu, s'il demande la vie,
J'ai charge d'empêcher qu'elle lui soit ravie.

(Cléandre lit la lettre.)

CÉPHALIE.

Cléandre, à mes dépens contente son espoir,
Et me conserve au moins le bonheur de te voir;
Si tu n'es point sensible à son amour extrême,
Et si mes pleurs sont vains, sois sensible à toi-même;
Laisse toucher ton cœur d'un désir mutuel,
Et qu'il lui soit plus doux pour t'être moins cruel.

CLÉANDRE, *au bourreau, après avoir déchiré le billet.*

Accomplis le dessein que ta charge t'ordonne :
Amour, plaintes, soupirs, rang, dignités, couronne,
Et tout le monde ensemble asservi sous ma loi,
D'un inutile effort attaqueroit ma foi.

(Le page sort.)

Madame, épargnez donc cette vaine défense;
Laissez de cet assaut triompher ma constance,
Puisqu'il faut assouvir son aveugle courroux,
Et que, vivant ni mort, je ne puis être à vous.

UN ARCHER.

O sensible pitié!

CÉPHALIE.

Barbare, quelles larmes
Quelles affections, quelles plaintes, quels charmes,

Obtiendroient quelqu'effet et te pourroient toucher,
Si ton propre salut même ne t'est pas cher?
Eh bien, fais contenter ton homicide envie;
Presse une infâme main contre ta propre vie;
Tu recevras de ceux qui t'auroient regretté
Des murmures publics contre ta cruauté.
Quelques rudes assauts que le malheur nous livre,
Qui désire sa mort est indigne de vivre.

CLÉANDRE, *se tournant.*

Sus, que tarde l'effet de cet injuste arrêt?

LE CAPITAINE DES GARDES.

Voici la reine. O dieux! en quel état elle est!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; SALMACIS, LA NOURRICE.

SALMACIS, *courant furieuse.*

Arrêtez, inhumains! donc il n'est pas possible
De sauver un barbare à soi-même insensible,
Un ingrat qui n'est pas à ses jours indulgent,
Et qu'un juste supplice oblige en me vengeant!
Donc il ne suffit pas de tant de tyrannie,
De mon repos troublé, de ma raison bannie,
Et tu m'aurois vivant causé peu de souci
Si ta mort, inhumain, ne m'en causoit aussi!
Tu souffres sans regret quand tu me désobliges,
Il t'est doux de mourir parce que tu m'affliges,
Ton supplice te plaît d'autant que je le crains,
Et tu meurs satisfait parce que je te plains!
Quel tigre si cruel, quel monstre si barbare

Payeroit de ce prix une amitié si rare,
Et quel malheur me peint si difforme à tes yeux
Qu'en cette élection la mort te plaise mieux?

CLÉANDRE.

Je sais trop de quel prix sont vos aimables charmes,
Et combien il est doux de leur rendre les armes;
Je sais combien de rois enviroient mon bonheur :
Mais la loi de mon sort m'ordonne cet honneur.

SALMACIS.

Est-ce que dans l'éclat ton courage s'étonne?
Crains-tu de succomber au faix d'une couronne?
Pour tes timides pas un trône est-il trop haut,
Et t'y plairois-tu moins que sur un échafaud?
La qualité de roi peut-être t'importune,
Et tu crains les grands soins d'une grande fortune.
Eh bien! pour être tienne, et pour suivre tes pas,
Faut-il fouler aux pieds ce qui ne te plaît pas?
Faut-il sacrifier à cet amour extrême
Titres, possessions, et sceptre, et diadème?
Bannirai-je pour toi respect, honte et devoir,
Et faut-il seulement perdre tout pour t'avoir?
Je suis prête à te suivre en quelque solitude
Où ton superbe cœur souffre ma servitude,
Où j'ose dire enfin : On a reçu ma foi,
J'appartiens à Cléandre, et Cléandre est à moi.

CLÉANDRE.

Pour prix de vos travaux, ordonnez, grande reine,
Qu'on rende mille fois ma mort plus inhumaine;
Faites qu'on joigne au fer la flamme et le poison,
Et que je souffre tout pour votre guérison;
Car, pour me faire aimer autre objet que Floronde,

Vous emploîriez en vain l'effort de tout le monde.
Les yeux de Céphalie ont des charmes si doux
Qu'on est trop glorieux de mourir de leurs coups;
J'ai trahi toutefois cette jeune merveille
Lui vouant une ardeur à la sienne pareille;
Je faisois de sa peine un divertissement,
Et votre jalousie étoit sans fondement.
Donc que différez-vous de punir ce coupable?
Que je souffre une mort horrible, épouvantable;
Et quand avec mes jours mes maux seront passés,
Qu'on dise : Il aima trop, et n'aima pas assez....

SALMACIS.

J'ai vu, cruel, j'ai vu quel souci te tourmente.
Pourquoi déguises-tu cette ardeur violente?
Pour couvrir tes amours, pourquoi mal à propos
Des morts mêmes vas-tu traverser le repos?
Floronde fut l'objet de ta mélancolie,
Mais tes soucis enfin naissent de Céphalie;
A l'impudique ardeur qui cause ton tourment,
Un lit est en objet bien plus qu'un monument.
Si le ciel à Floronde eût conservé la vie,
J'aurois imprudemment traversé ton envie;
Tes soupirs étoient dus à sa fidélité,
Avant que d'être grand mon feu fût avorté :
Mais Floronde n'est plus; et, pour une effrontée
Qui ne peut rien pour toi, ma flamme est rejetée.
Songe, hélas! quelle erreur aveugle tes esprits;
Songe quel est l'objet de tes lâches mépris;
Et si je dois encor espérer quelque place
En ce cœur qui pour moi n'est que marbre et que gl
S'il peut être sensible aux maux que j'ai soufferts,

Viens essuyer mes pleurs et qu'on brise tes fers :
Pour empêcher ta mort fais cesser mon supplice;
Par la justice même évite la justice;
Pour ne te perdre pas, Cléandre, sauve-moi;
Fais vivre et tu vivras, fais grâce et la reçoi.

CLÉANDRE.

Enfin c'est trop cacher à l'ardeur qui vous presse
Un secret important qu'il faut que je confesse:
Que votre majesté m'accorde seulement
Qu'en ce lieu Lysanor reviendra sûrement.
Mais, dieux! à quel effort ma crainte se dispense!

SALMACIS.

Je te donne sa vie, apprends-moi son offense;
Que je souffre sa peine, et périsse au moment
Que j'aurai de sa faute aucun ressentiment.

CLÉANDRE.

C'est trop délibérer : Lysanor est Floronde.
Le ciel en me sauvant la retira de l'onde.
Il sait bien que, perdant cette chaste beauté,
En me rendant le jour ce bras me l'eût ôté;
L'onde, malgré vos vœux, eut du respect pour elle,
Et de sa mort sa voix m'annonça la nouvelle.
Pour d'expresses raisons cet objet plein d'appas
A votre majesté ne se déclara pas:
Elle apprit votre amour et redouta son père,
Qui pouvoit me priver de ce bien que j'espère;
Elle est allée enfin trouver son successeur,
Non pas en qualité de héraut, mais de sœur;
Et lorsque j'espérois son retour et ma grâce,
Et que le roi rendît la paix à cette place,
J'eus avec Dorismond ce fatal accident,

Pour un jaloux soupçon qu'il m'apprit en mourant.
Floronde m'étant chère à l'égal de moi-même,
Je ne l'ai point nommée en ce danger extrême;
Voyant tant de fureur avecque tant d'amour,
J'ai craint que mon malheur ne lui coûtât le jour.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FLORONDE, *sous le nom de* LYSANOR; ALCANDRE.

LYSANOR.

Quel tragique spectacle à mes yeux se présente?
O sinistre frayeur! ô sensible épouvante!
Dieux! qu'est-ce que je vois? quels forfaits inhumains
Livrent cet innocent à vos barbares mains?
Cléandre, quelle offense ou quelle aveugle rage
Quand tout rit à nos vœux t'expose à cet outrage?
Madame, pardonnez à mes justes transports,
Et faites qu'un seul coup fasse tomber deux corps.

SALMACIS.

Je le dois pour victime aux mânes de Floronde.
Par lui cette princesse est le butin de l'onde,
Et cette belle fille eut de si doux appas,
Qu'on pèche autant que lui de ne la venger pas.

LYSANOR.

Floronde voit le jour, et je suis, grande reine,
Ce malheureux objet qui fit naître sa peine.
Je ne demande point un si sanglant arrêt;
Je veux cette victime au même état qu'elle est.
Je suis, je suis Floronde.

SALMACIS.

Amoureuse manie,
eurs, aveuglement, contrainte, tyrannie,
ez aux mouvemens d'une juste pitié,
ie traversez plus leur fidèle amitié.
t trop, parfaits amans, faire durer vos peines,
(Otant à Cléandre ses liens.)
t trop vous affliger; rompons, brisons ces chaînes.
mphe du danger où tu t'es exposé
un aveuglement que tu nous a causé.
tez, belle Floronde, un siècle de délices;
vos bras soient ses fers, vos baisers ses supplices,
u'en tous les endroits qu'illumine le jour
fasse le récit d'une si belle amour.

CLÉANDRE, *à la reine.*

votre majesté d'un esclave dispose,
ardonne aux effets d'une si belle cause.
(A Céphalie.)
ous, dont j'ai trahi le repos et les vœux.....

CÉPHALIE.

: trop; puisque tu vis, j'obtiens ce que je veux.
le ciel pour jamais joigne vos destinées,
isse un siècle entier de vos jeunes années.

LYSANOR, *à la reine.*

prix de tant de biens j'apporte ici la paix,
les armes du roi ne troubleront jamais.
cet ambassadeur apprenez, grande reine,
miracle d'amour est auteur de sa peine;
il peut espérer cet objet amoureux,
sa possession faites un prince heureux.

ALCANDRE.

D'un invincible trait l'amour touche son âme;
Des charmes inconnus sont auteurs de sa flamme.
Le bruit de vos vertus et de votre beauté
Le rend adorateur de votre majesté.
Ce discours est ma charge, et son désir extrême
Est d'obtenir le bien de vous parler lui-même:
Il m'a chargé surtout d'implorer ce bonheur,
Et proche de la ville il en attend l'honneur.

SALMACIS.

C'est trop nous honorer; l'amour de ce monarque
Est au peu que je vaux une trop digne marque.
Je consens toutefois au bonheur de le voir,
Et de ce même pas je le vais recevoir.

(Tout le monde sort excepté Céphalie.)

CÉPHALIE *seule*.

Enfin, un heureux changement
Fait d'un long et commun tourment
Une longue et commune joie:
Le ciel à ces amans a conservé le jour;
Et, quelqu'assaut qu'il leur envoie,
Rien ne mourra que mon amour.

Les armes dont je l'ai dompté
Sont celles qui me l'ont ôté.
Quel est le fruit de ses promesses,
Que qui veut m'obliger profite en me servant;
Le confident a les caresses,
Et l'amante n'a que du vent.

Par les prières et par l'or
Dont je m'engageois Lysanor,

Je ne pouvois trahir Floronde:
Elle voyoit le jour, et le même accident
Qui l'auroit fait périr dans l'onde,
Eût fait périr mon confident.

SCÈNE VI.

CLÉANTHE, ACHANTHE, ALCANDRE, SALMACIS, CLÉANDRE, FLORONDE, LA NOURRICE, LE CAPITAINE DES GARDES, ARCHERS, TROMPETTES.

(Les trompettes sonnent de côté et d'autre.)

CLÉANTHE, *abordant la reine.*

Confus, charmé, ravi, souffrez que mon silence
De mon affection prouve la violence,
Et que ces yeux vainqueurs, espoir de mille rois,
M'ôtant la liberté m'ôtent aussi la voix:
La paix chasse mes gens, et vos terres sont calmes;
Mais de vos seuls attraits elles tiennent leurs palmes;
Eux seuls nous ont vaincus: tout leur cède, et ces lieux
N'ont point de force égale à celle de vos yeux.

SALMACIS.

Vous réduisez au point de n'oser se défendre,
Et, d'une sorte ou d'autre, enfin il se faut rendre;
A ma défaite aussi mon intérêt est joint,
Et ma gloire dépend de ne repartir point.
Mais quel est mon bonheur, et quelle est cette peine
Que vous prenez, monsieur, pour une indigne reine?
Puis-je trop estimer ce bien inespéré,
Et trop bénir le ciel qui me l'a procuré?

CLÉANTHE.

Je vous suis obligé du favorable asile
Que Cléandre et ma sœur ont eu dans cette ville ;
Un prospère succès couronne leurs amours,
Et je consens au nœud qui doit joindre leurs jours.
Mais mon propre intérêt, plus que le leur, m'amène
Implorer le succès d'une attente incertaine.
Dieux, que jugerez-vous de ma témerité?
J'ose dessous vos lois ranger ma liberté,
Et souhaiter l'honneur d'un heureux mariage
Qui sous un même sort nos deux sceptres engage.

SALMACIS.

Sachant votre mérite, un jugement bien sain
Ne doit point consulter sur un si beau dessein.

CLÉANTHE.

O favorable jour sur tous ceux de ma vie!
Que mon sort est heureux!

FLORONDE.

Que mon âme est ravie!

CLÉANTHE.

Combien je dois de vœux à l'amour de ma sœur!
Et que je dois enfin chérir son ravisseur!

CLÉANDRE.

Quoi! votre majesté me pardonne l'injure.......

CLÉANTHE.

C'est trop, et ce bonheur la paye avec usure :
Je pardonne à l'Amour, ce pécheur innocent,
Qui se punit assez lui-même en offensant.

LE CAPITAINE DES GARDES.

O divin changement!

LA NOURRICE.

O fortune prospère!

SALMACIS.

Puisqu'un bonheur commun finit notre misère,
Venez prendre chez moi les titres absolus,
Que le ciel vous y donne et ne m'y laisse plus;
Qu'une éternelle paix fasse tomber nos armes;
Qu'on ne soupire plus, qu'on bannisse les larmes;
Que de tous nos ennuis l'Amour soit triomphant,
Et que Mars soit vaincu par les mains d'un enfant.

FIN DE L'HEUREUX NAUFRAGE.

LA CÉLIANE,

TRAGI-COMÉDIE.

1634.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA CÉLIANE.

PAMPHILE, pour se consoler des rigueurs de Nise, sa maîtresse, qui le croit infidèle, vient trouver son ami Florimant, amoureux de Céliane. Cependant Nise, furieuse du départ de Pamphile, se travestit en homme et court après son amant. Le hasard l'amène dans un bois où il est endormi, et là, voulant mettre un terme à ses propres douleurs, elle se détermine à se tuer. Pamphile se réveille à propos pour l'en empêcher; mais Nise, tournant sa fureur contre son amant qui ne la reconnaît pas, l'oblige à se mettre lui-même en défense, et Nise tombe bientôt percée d'un coup d'épée. Pamphile reconnaît alors quelle est sa victime : il s'abandonne au désespoir et la conduit chez Florimant; celui-ci, quoique amant aimé de Cé-

liane, ne peut voir impunément les attraits de Nise ; mais l'ingratitude de son procédé envers sa maîtresse et son ami lui fait tant d'horreur, qu'il projette de se tuer. Pamphile, témoin de ses remords, et poussé par un rare sentiment d'amitié, lui offre de lui *livrer* Nise : il fait plus ; il engage lui-même sa maîtresse à céder aux vœux de Florimant. Nise reçoit fort mal cette singulière proposition, et elle en fait à Pamphile de si vifs reproches qu'il veut se poignarder. Nise effrayée feint de se rendre à son désir ; Pamphile la présente à Florimant en lui abandonnant tous ses droits sur elle, et Nise prend la résolution secrète de s'empoisonner. Julie, sœur de Florimant, voit avec regret l'infidélité de son frère et le désespoir de Céliane ; elle fait déguiser celle-ci en homme, et l'enferme avec Nise en les instruisant de son dessein. Elle conduit ensuite Florimant dans un endroit d'où il peut voir les caresses non équivoques que se font ces amans prétendus. A cette vue, Florimant sent succéder à la colère le plus parfait mépris pour Nise. Il court chercher Pamphile, qui, ne pouvant se consoler de la perte de sa maîtresse, allait se donner la mort : Florimand lui rend sa chère Nise, et la supercherie s'explique à la satisfaction de chacun.

Nous avons négligé dans cette analyse de faire

mention des amours de Julie et de Philidor, second prétendant de Céliane, et d'un duel entre ce Philidor et Florimant; mais nous n'avons pas eu la prétention de déguiser l'absurdité du plan de cette comédie, non plus que l'indécence de certains détails, quoique rien ne fût plus ordinaire dans les pièces de ce temps. La *Sophonisbe* de Mairet, la *Lucrèce* de Duryer, et le *Clitandre* même de Corneille, offrent des scènes tout aussi licencieuses que celles que l'on peut justement reprocher à Rotrou.

ACTEURS.

FLORIMANT, amoureux de Céliane.
PAMPHILE, amoureux de Nise.
NISE.
CÉLIANE.
PHILIDOR, amoureux de Céliane.
JULIE, sœur de Florimant, amoureuse de Philidor.
LA NOURRICE.

LA CÉLIANE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMANT, PAMPHILE.

FLORIMANT.

Il est bien malaisé, suivant l'ordre des choses,
Qu'on ne trouve une épine entre beaucoup de roses,
Et que le plus heureux s'estime si content
Qu'il n'ait quelque sujet de ne l'être pas tant.
De quel œil, cher ami, vis-je votre arrivée?
Est-il quelque douceur que je n'aie éprouvée?
Et jadis ce mortel qui logea le soleil
Eut-il quelque plaisir à mon plaisir pareil?
Malgré les cruautés d'une ingrate maîtresse,
De ce cœur amoureux je bannis la tristesse,
De ce teint la paleur, et les pleurs de ces yeux;
Enfin je chassai tout pour vous recevoir mieux.
Nous paroissions tous deux les plus heureux du monde,
Et notre volupté n'avoit point de seconde:

Elle en a maintenant, et je vois que le ciel
Veut parmi ces douceurs mêler un peu de fiel :
Il change depuis peu votre humeur ordinaire,
Et depuis quelques jours elle est plus solitaire ;
Ce teint n'est plus si vif, ni cet œil si joyeux :
En un mot, vous trouvez ce séjour ennuyeux.
Mais, sans être fâché de ma bonne fortune,
Vous ne sauriez trouver cette terre importune.

PAMPHILE.

Il faut tout avouer ; que n'avoûrai-je pas
A ceux que j'ai promis d'aimer jusqu'au trépas !
Monsieur, l'éloignement d'une beauté que j'aime
Mêle un peu de tristesse à mon bonheur extrême ;
Et ne condamnez point la peine que je sens,
Puisqu'elle est ordinaire aux amoureux absens.
Tout ce qu'on voit de beau dans le teint de l'Aurore
Le soleil comme il est sur le rivage maure,
L'amante d'Adonis et celle des zéphyrs ,
Tout cela ne vaut pas l'objet de mes soupirs.
Jugez de quels attraits cette belle est pourvue.
Vous me voyez pourtant, et j'ai quitté sa vue.
Une autre m'estimoit , dont j'abhorrois les fers,
Et m'a rendu suspect à celle que je sers :
L'importune feignoit d'asservir ma franchise,
Qui n'a jamais cédé qu'aux doux charmes de Nise.
Cet agreable objet de mon affection
M'a depuis témoigné quelque altération :
Je voyois ses soupçons dépeints sur son visage,
Et pour l'en divertir j'entrepris ce voyage.
Je ne vanterai point votre ardente amitié :
Nestor pour son ami n'en eut pas la moitié ;

Et je suis trop heureux si dans cette visite
J'ai l'honneur de prouver comme je vous imite,
Et de vous témoigner le dessein que j'en fais,
Par les plus grands efforts qu'un esprit fit jamais.
Quoi que l'on nous raconte et qu'on se persuade,
J'effacerai les noms d'Oreste et de Pilade.

FLORIMANT.

Adieu, je vais trouver l'objet de mon souci.
Vous craignez d'être seul, et je vous mets ici.

PAMPHILE *seul.*

Que la même faveur ne m'est-elle permise!
Que n'ai-je un seul instant de l'entretien de Nise!
Adieu, je vais rêver sur un objet si doux,
Et dans une heure au plus je retourne chez vous.

(Florimant sort.)

SCÈNE II.

PAMPHILE, *seul d'abord; ensuite* NISE, *vêtue en cavalier.*

PAMPHILE, *qui s'est endormi dans le bois, s'éveille au chant des rossignols.*

Petits habitans de ces bois,
Témoins de ma longue tristesse,
Les charmes de vos belles voix
Augmentent le mal qui me blesse.
Employez ces divers accords
A plaindre la triste aventure
Qui mit des plumes sur vos corps,
Et vous fit changer de nature.
Vous qu'Amour ne fait plus ni gémir ni pleurer,
Soupirez de regret de ne plus soupirer.

L'espoir entretient les amans,
Et les flatte avec tant de charmes,
Que vos plus doux contentemens
Sont plus ennuyeux que nos larmes.
Quoique nos esprits affligés
Témoignent de vives atteintes,
En souffrant ils sont obligés
Au sujet qui cause leurs plaintes,
Et leur mélancolie a de certains appas
Qu'en ses plus doux transports la volupté n'a pas.

Puissant démon de l'amitié,
Que les cœurs ont tort qui te craignent!
Que leur repos fait de pitié!
Que nous plaignons ceux qui nous plaignent
Que dans les assauts amoureux
On gagne à se laisser atteindre!
Les vaincus sont les plus heureux,
Et les vainqueurs les plus à plaindre.
Tu forces nos esprits avec des traits si doux,
Que c'est craindre son bien que de craindre tes coup

Tu fais paraître nos douleurs
Dans les choses qui n'ont point d'âme;
L'air comme nous verse des pleurs,
Et les cailloux font de la flamme;
Écho, par un triste propos,
Nous entretient de son martyre;
Le ciel n'a jamais de repos;
L'eau se plaint, et le vent soupire.
La terre comme nous se range à ce dessein,
Et présente des fruits à qui lui fend le sein.

Que le sort d'un amant est doux
Quand de beaux yeux l'ont fait malade!
Qu'il estime les dieux jaloux
S'il obtient le bien d'une œillade!
Qu'il est content d'être défait!
Qu'il a de vœux pour qui le blesse!
Qu'il voït d'un esprit satisfait
Ses blessures et sa faiblesse!
i'en sa perte son cœur trouve un état heureux,
qu'il serait fâché d'être plus généreux!

Si dans les stériles ferveurs
Il serre les fers et les dore,
Que fait-il lorsque les faveurs
Lui donnent l'objet qu'il adore?
Quel insensé voudroit guérir
De l'aimable ardeur qui le presse,
Et ne se plairoit à mourir
Entre les bras de sa maîtresse?
dieux! qui de vous tous goûte un contentement
iférable au plaisir d'en parler seulement?
(Il se rendort.)
iis d'un heureux repos le ciel me favorise.
réable sommeil, entretiens-moi de Nise.

NISE *arrive près du bois, sans voir Pamphile qu'elle cherche.*

Donc j'aime encor ces faux attraits,
J'adore des yeux infidèles,
est pour moi seulement que l'Amour n'a point d'ailes
Et que la mort n'a point de traits!

Fais que dans l'horreur de ces lieux
Le trépas termine mes peines;

Et sollicite, Amour, à m'épuiser les veines
Celui qui m'épuise les yeux.

Aveugle tyran de nos sens,
Quelles cruautés sont capables
D'assouvir ta vengeance et punir les coupables,
Si tu punis les innocens?

Que tes lois ont de faux appas!
Qu'injustement on les adore!
Faux dieu, te peux-tu plaire en l'âme qui t'abhorre,
Et vivre où l'on ne t'aime pas?

Laisse enfin régner ma raison;
Porte le venin que tu caches
Dans ces cœurs orgueilleux ou dans ces âmes lâches
Qui ne vivent que de poison.

Épargne ou redouble tes coups,
Augmente ou fais cesser ma flamme;
Sors de ce cœur malade, ou fais sortir mon âme:
Sois-moi plus cruel ou plus doux.

Quels dieux à ma prière allégeront mes peines,
Si celles que j'adresse à moi-même sont vaines?
Mes transports à mes mains ont cent fois eu recours,
Et cent fois elles m'ont refusé du secours.
Après l'effort qui m'a l'espérance ravie,
Hélas! je me hais bien d'aimer encor la vie.
N'avez-vous point, mes yeux, assez versé de pleurs,
Et mon teint languissant a-t-il encor des fleurs?
En l'état où je suis, ai-je droit de me plaindre
D'un feu que j'entretiens et que je puis éteindre?
Simple, que de ce fer j'espère vainement

Percer un jour le cœur de ce perfide amant;
Ce cœur en qui jamais n'a régné la constance,
Que tous objets nouveaux trouvent sans résistance,
Esclave d'autant d'yeux qu'il en a vu d'ouverts,
Et qu'une heure fait vivre en mille endroits divers!
Irai-je, pour punir ses passions traîtresses,
Le chercher dans le sein de toutes ses maîtresses?
Ah! que profiterois-je en ces pas superflus?
Mille me l'ont ôté qui ne l'ont déjà plus;
Mille, que cet ingrat a trahi de ses feintes,
Pour un même sujet poussent de mêmes plaintes.
Non, c'est trop consulter en ce lâche entretien:
Laisse vivre son cœur, Nise, et punis le tien;

(Elle tire son épée. Pamphile s'éveille, et voit Nise sans la reconnoître.)

Punis cet imprudent, ou plutôt le délivre
Des honteuses fureurs où l'amour le fait vivre;
Que son repos succède à tant d'ennuis soufferts,
Et par ce fer heureux tire-le de ses fers.

PAMPHILE, *la retenant.*

Quelle fureur vous porte à ce honteux outrage?
Se servir contre soi de son propre courage,
Employer contre vous ces efforts inhumains,
Sur le cours de vos ans faire attenter vos mains!
Telle action dément cette façon guerrière.
Donnez un peu de temps au moins à ma prière.

NISE, *reconnoissant Pamphile.*

Justes dieux! c'est Pamphile! Oui, je suis ton dessein;
Mais ce temps servira pour te percer le sein.
L'obstacle que ton bras a mis à mon envie,
En prolongeant ma vie accourcira ta vie.

PAMPHILE, *toujours sans la reconnoître.*

Oui, si je ne calmois tes efforts insensés.
Dieux! quel étrange sort a tes esprits blessés?

NISE.

Celui qui fit mon cœur esclave de tes charmes,
A qui pour me blesser ton œil prêta des armes.

PAMPHILE.

A ces mots je ne puis que répondre, sinon
Que tu te plains d'un homme ignorant de ton nom.

NISE.

Ton œil, perfide auteur de mon cruel martyre,
Le lira sur ton sein où je le vais écrire.

PAMPHILE.

Si toujours ton orgueil te fait parler ainsi,
Le bras qui t'a servi te pourroit nuire aussi.

NISE.

En telle occasion, dont la fin est douteuse,
Le silence est louable et la vie est honteuse.

PAMPHILE, *tirant son épée.*

Si le silence, ami, te plaît jusqu'à ce point,
Il te faut envoyer où l'on ne parle point.

(Ils se battent.)

NISE *blessée, tombant à terre.*

Ah! que je dois de vœux à cette heureuse lame!
Qu'avec un doux effort sa pointe m'ôte l'âme!
Vis content, beau guerrier; mes importuns attraits
En cet heureux trépas vont perdre tous leurs traits;
Trépas qu'avec sujet uniquement je prise,
Puisqu'il est un présent de Pamphile à sa Nise.

PAMPHILE, *reconnoissant sa maîtresse, laisse tomber son épée.*

Charmes qui décevez mon oreille et mes yeux,
Qui me parlez de Nise en l'horreur de ces lieux,
Cessez, vaines erreurs, de me former l'image
De celle à qui je rends un éternel hommage;
N'accusez point ici mon courage vainqueur
D'avoir éteint les yeux qui m'embrasent le cœur.
Cieux, enfers, élémens, quel sort me représente
Le port, le teint, la voix et l'œil de mon amante?
Ah, ciel, ta prévoyance a d'insignes défauts,
Et ton soin n'est pas vrai si mon crime n'est faux.
Tu sais combien l'ardeur qui nous conjoint est pure;
Tu sais, injuste ciel, que mon amour me dure,
Que mon cœur a des vœux pour ses moindres appas;
Enfin tu sais qu'il brûle, ou tu ne le vois pas;
Et toutefois, cruel, cette sanglante lame
A tes yeux a percé le beau sein de ma dame.
Inutiles discours, adorable beauté,
De quelle mort veux-tu punir ma cruauté?
Quel effort m'ouvrira le ténébreux empire?
Où ta juste fureur veut-elle que j'expire?
Si déjà ta belle âme habite dans le ciel,
Fais-le jeter sur moi tout ce qu'il a de fiel;
Que ta plainte le touche et le fasse résoudre
A n'avoir que pour moi l'usage de la foudre;
Qu'il fasse en ta faveur, par des soins éternels,
Renaître et remourir ces membres criminels.
Qu'Amour ne vante plus sa grandeur souveraine;
Toute sa dignité meurt avecque ma reine:
Le coup dont j'ai souillé ses innocens attraits

A rompu tous ses fers et brisé tous ses traits.
Déjà ce dieu préside aux infernales rives;
Son pouvoir ne fait plus que des ombres captives.
Mais, ô foibles discours, entretiens superflus,
Que servent ces regrets si Nise ne vit plus?
Mon ange, mon souci, cher soleil que j'adore,
Tu ne peux être éteint puisque je brûle encore.

NISE, *revenant de son évanouissement.*

Traître, perds le souci de prolonger mon sort,
Et ne mets point d'obstacle aux faveurs de la mort;
Ne me fais plus l'objet de tes feintes traîtresses;
Réjouis de ce coup tes nouvelles maîtresses:
Je quitte sans regret la lumière du jour,
Si ma perte te sert à gagner leur amour.

PAMPHILE.

Si de la vue encor ce beau corps a l'usage,
Madame, ouvrez les yeux sur mon triste visage:
C'est Pamphile qui pleure et meurt à vos genoux,
Que vous faites l'objet de vos soupçons jaloux:
Vous accusez Pamphile, homicide inhumaine!
Ah! pardonnez ces mots à l'excès de ma peine:
Mes plus fermes efforts sont vains en ces douleurs,
Et ma voix cède ici son office à mes pleurs.

NISE.

Depuis qu'il t'a fallu vaincre de si beaux charmes,
Amour t'a bien instruit de l'usage des larmes.
Mais que ton cœur dément tes yeux et tes propos,
Et que tous mes soupçons troublent peu ton repos!

PAMPHILE, *donnant un poignard à Nise.*

Si ma fidélité vous est si peu connue,
Faites-la par ce fer paroître toute nue.

ruelle, ouvrez le sein où vous croyez caché
'auteur de vos soupirs et d'un si noir péché.
se, ce malheureux, qui s'offre sans défense,
uhaite que sa mort prouve son innocence.
idame, consultez seulement ces ruisseaux;
gez de vos attraits sur le front de ces eaux;
tretenez cette onde, et n'apprenez que d'elle
quand on vous a vue on peut être infidèle:
us verrez cet instable et perfide élément
vos moindres regards calmer son mouvement;
s froideurs céderont au plus beau feu du monde;
ur la seconde fois Amour naîtra dans l'onde,
iel autre, ayant langui sur les fleurs de ce sein,
urroit être distrait de son premier dessein,
trouveroit ailleurs des beautés préférables
ix célestes attraits de vos yeux adorables?
i! Nise, si le ciel vous avoit un moment
it prendre notre sexe et notre sentiment,
que l'aveugle enfant qui sous ses lois nous range
ous eût offert le choix ou de Nise ou d'un ange,
ue Nise auroit bientôt vos esprits asservis!
u'un aimable transport tiendroit vos sens ravis!
ous connoîtriez alors si ma constance est vraie,
i vos yeux peuvent faire une légère plaie,
t si le changement a des charmes assez
our guérir les esprits que vous avez blessés.

NISE.

Les appas de ta voix me peuvent bien contraindre
D'avouer ton mérite et que tu sais bien feindre;
Mais un sujet t'arrête en ce bord étranger,
Qui prouve bien aussi que tu sais bien changer.

PAMPHILE.

Cruelle, qu'espéré-je en ma triste défense,
Puisque de mes raisons vous faites mon offense,
Puisque vous employez pour accuser mes sens
Le seul moyen qu'ils ont de paroître innocens?
Vous savez que mes yeux moins que mon infortune
Firent naître en Bélise une flamme importune;
Et le ciel est témoin que jamais ses transports
N'ont eu sur mon esprit que de foibles efforts.
Toutefois j'entendis que son âme étoit vaine
Jusqu'au point d'assurer que je flattois sa peine;
Même que de l'espoir d'un glorieux succès
Son cœur entretenoit son amoureux accès,
Et que sa vaine humeur, en cette frénésie,
Recevoit pour faveur la moindre courtoisie.
Nise, avouez ce point : votre crédulité
Vous fit mal estimer de ma fidélité;
Et, quelque passion que l'on vous eût jurée,
Je vis trop clairement votre humeur altérée.
Ah! que la feinte est vaine en un esprit jaloux!
Vos yeux ne luisoient plus avec des traits si doux;
Vos sens, qui ne pouvoient forcer vos rêveries,
Ne semoient plus d'appas à mes douces furies;
Je ne vous voyois plus le visage si sain;
Un linge plus serré me cachoit ce beau sein;
Un voile injurieux couvroit ces tresses blondes,
Vous n'aviez plus le soin de les friser en ondes.
J'endurai toutefois ce sensible tourment,
Et je ne m'en plaignis que des yeux seulement.
Enfin je résolus, pour calmer cet orage,
De donner quelques mois au plaisir d'un voyage;
Plaisir! si, séparé de votre œil mon vainqueur,

lque contentement me peut toucher le cœur!
voix ne vous osa proposer ma sortie,
votre autorité possible eût divertie.
es lieux étrangers mes pensers les plus doux
été seulement ceux qui parloient de vous :
oujours dans le sein votre image gardée;
toujours eu des vœux pour cette belle idée.
s yeux, juste ciel, m'ont vu changer de fers,
me punir assez fais de nouveaux enfers.

NISE.

lise, cher Pamphile, est enfin satisfaite;
onne aux vifs accès d'une amour indiscrète,
e humeur trop crédule aux conseils d'un enfant.
qui ton esprit est enfin triomphant.
econnois ici, cher auteur de ma peine,
ffet d'amitié dessous un front de haine;
tu dois te plaindre, accuse mon amour
essein que j'avois de te priver du jour.
sortons de ces lieux, que dans cette faiblesse
ui me reste encor de vigueur ne me laisse;
se ton courage à ces ruisseaux de pleurs,
is que je trépasse ailleurs que sur ces fleurs.

PAMPHILE.

se, mon souci, la douleur qui me blesse,
ne m'a pas permis de prévoir ta faiblesse,
i m'a fait donner à mon propre secours
mps que je devois à conserver tes jours.
eu de Florimant est au bout de la plaine,
tu traverseras avecque peu de peine.
ne ici ta main. Dieux! qu'avez-vous permis?
encontrant mon bien, quel mal ai-je commis?

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FLORIMANT *seul.*

Les faveurs ont enfin mes chaînes resserrées,
Amour n'a plus pour moi que des flèches dorées;
Mes transports ne sont plus des objets de pitié,
Céliane est sensible à ma longue amitié;
D'une pareille ardeur sa belle âme soupire,
Et d'un heureux espoir entretient mon martyre;
Ses froideurs me lassoient, et déjà ma raison
Conseilloit à mon cœur de rompre sa prison.
Le repos me tentoit avec de si beaux charmes
Que mes yeux rougissoient d'avoir jeté des larmes;
Mes feux s'alentissoient, mes fers étoient usés,
Et j'épargnois mes vœux tant de fois refusés;
Déjà la liberté me paroissoit si belle
Que je n'estimois plus le titre de fidèle,
Lorsque, sans l'espérer, son courage changé
A plus qu'auparavant mon esprit engagé.
Que ma prison me plaît depuis que ma geôlière
La chérit et s'y rend avec moi prisonnière,
Depuis qu'à même autel elle a ses vœux offerts,
Et que ses belles mains portent de mêmes fers!

SCÈNE IV.

FLORIMANT, PHILIDOR.

PHILIDOR, *surprenant Florimant.*

:s un siècle entier de poursuites si vaines,
ıne peut-elle encore vous toucher?
Demandez-vous à ce rocher
:lui qui vous blesse allégera vos peines?

FLORIMANT.

›in n'est plus celui qui mon âme importune;
en voyant sortir ce liquide élément,
Je lui demandois seulement
:ommence à pleurer depuis votre infortune.

PHILIDOR.

:ois que la beauté dont nous aimons les charmes
; ôte également les sujets d'espérer;
Et ceux que mon sort fait pleurer
ont pas vos amis, ou vous doivent des larmes.

FLORIMANT.

ls plaignent à souhait ma douce rêverie,
idor, leur pitié ne fait pas nos malheurs :
Que tout le monde fonde en pleurs,
rvu que seulement Céliane me rie.

PHILIDOR.

z par la hauteur combien durent ces chênes.
e amitié pourroit durer plus longuement
Avant qu'un regard seulement
fît imaginer qu'elle estime vos chaînes.

FLORIMANT.

Le temps vous l'apprendra par des preuves plus fort
Donnez-vous seulement la peine de la voir :
Elle fera sur votre espoir
Ce que l'hiver a fait dessus ces feuilles mortes.

PHILIDOR.

A quelques animaux l'air sert de nourriture :
Aucuns ont vu d'odeurs certains peuple vivant;
Le soleil se repaît de vent.
Ami, je vous crois tous d'une même nature.

FLORIMANT.

Écho ne peut fléchir l'amant qu'elle importune,
La terre nous paroît toujours en même point,
Les ondes ne reposent point.
Ami, je vous crois tous d'une même fortune.

PHILIDOR.

Il est vrai que ses yeux refusent mon hommage;
Que son cœur est de marbre aussi-bien que son sein;
Et que si le mien était sain
Il songeroit plutôt à prier son image.

FLORIMANT.

Quoi qu'on doive souffrir pour de si belles choses,
Ami, je suis atteint de te voir tourmenté,
Et vais saluer ta santé
D'une fois de nectar sur sa bouche de roses.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMANT, CÉLIANE.

FLORIMANT.

ELQUE effort si puissant que fasse mon devoir,
e puis, ma déesse, être froid et te voir :
ut, quelque respect que ta rigueur m'oppose,
mon âme aux enfers ou sur ton sein repose.
pourroit s'abstenir en des accès pareils?
i! veux-tu que je tremble auprès de deux soleils ?
ais que j'ai semé trop de pas et de peines,
je ne dois plus voir mes espérances vaines,
vois comme je brûle, et tu sais, mon souci,
si ton cœur est juste il faut qu'il brûle aussi :
ic soulageons un peu notre commune flamme ;
se dessus ta bouche évanouir mon âme,
ne t'oppose plus aux innocens plaisirs
tes chastes beautés doivent à mes désirs.
(Il l'embrasse.)
icieux transports ! ma princesse ! mon ange !
! qu'ici mon amour heureusement se venge,
que cette licence, après tes longs mépris,

Donne à mes passions un agréable prix !
Rossignols, à l'aspect de ces charmes visibles,
Témoignez que vos cœurs sont encore sensibles ;
C'est de nous que vos chants doivent prendre des lois,
Et vous êtes sans yeux si vous êtes sans voix.
Ne craignez point ici l'embûche de Térée ;
Son destin doit avoir votre âme rassurée :
Après son lâche effort les dieux vous furent doux ;
Et ce lascif n'est plus qu'un oiseau comme vous.

CÉLIANE.

Je crains de ces discours une triste aventure.

FLORIMANT.

Et quoi ?

CÉLIANE.

Qu'aimant leur voix vous n'aimiez leur nature ;
Et qu'ici ma bonté ne me fasse obliger
Un naturel comme eux peu sensible et léger.

FLORIMANT.

Quoi, vous suivez du ciel la fâcheuse coutume,
Qui ne donne jamais de miel sans amertume ;
Vous mêlez de l'absinthe aux douceurs que je sens ;
Un même instant est doux et cruel à mes sens ?
Qui vous fait outrager une amitié si sainte ?
Et sur quoi fondez-vous cette jalouse crainte ?
Mauvaise, vous pourriez si long-temps m'affliger
Que véritablement je deviendrois léger,
Que mon âme pourroit chez les ombres descendre,
Et ne laisseroit plus en ces lieux que ma cendre.

CÉLIANE.

Quand on ôte à l'amour tout sujet de vieillir,
Que les moindres faveurs sont encore à cueillir.

Qu'on laisse un jeune esprit dans son inquiétude,
Qu'on feint de ne pas voir même sa servitude,
Qu'une dame répond de regards seulement,
Et qu'elle paroît saine au milieu du tourment,
Lors sa beauté peut tout sur une âme amoureuse;
Elle est plus absolue étant plus rigoureuse,
La fait mieux approcher en s'en feignant plus loin,
Et la conserve mieux en ayant moins de soin.
Mais quand nos passions flattent votre martyre,
Qu'à vos jeunes désirs nous donnons plus d'empire,
Que nous ne traitons plus votre amour en enfant,
Et que de notre cœur le vôtre est triomphant,
Cette première ardeur beaucoup moins vous tourmente,
Votre flamme décroît lorsque la nôtre augmente,
Vos liens ne sont plus si serrés que devant,
Et, pour vous trop donner, nous vous perdons souvent.

FLORIMANT.

Mon tout, si ta beauté ne veut plus que je vive,
Sois encore un moment dans cette humeur craintive;
Prolonge d'un instant ces fâcheux entretiens,
Cruelle, et mes désirs obéiront aux tiens.
Ah! si tu crois mon cœur de ce crime capable,
Ordonne-lui sa peine avant qu'il soit coupable;
Que seul je sois l'objet des plus cruels tourmens
Que peuvent redouter les parjures amans;
Qu'un châtiment cruel prévienne mon offense;
Défends-moi de te voir avec tant de licence;
Étouffe mon espoir, accorde à mes rivaux
Le fruit que ta beauté doit à mes longs travaux.
Au moins, en ce malheur, mon âme languissante
Tiendra de toi le bien de mourir innocente.

CÉLIANE.

Ah! pardon, mon souci; ton dépit amoureux
Tiendra plutôt de moi le bien de vivre heureux.
Tu ne dois plus douter si mon âme est atteinte:
Juge de mon amour par l'excès de ma crainte.
Si j'ai failli, tes yeux ont causé mon péché;
Et si je t'aimois moins, je t'aurois moins fâché.

FLORIMANT.

Non, non, l'amour m'oblige à punir ta malice;
N'espère pas ainsi t'affranchir du supplice.
Toutefois, juge ici de mon affection,
J'en veux laisser le genre à ton élection.
Ordonne un châtiment toi-même à ton offense;
Ayant fait le péché, fais aussi la sentence;
Vois si les moins cruels te traiteroient ainsi:
Ton cœur est criminel, qu'il soit le juge aussi.

CÉLIANE.

De moins cruels que toi m'ordonneroient ma peine,
Et ne me rendroient pas à moi-même inhumaine.
T'aurai-je contenté si je t'offre des fleurs?
Seras-tu satisfait si je répands des pleurs?
Est-ce assez me punir de t'appeler mon âme,
Ou seras-tu content d'un regard tout de flamme?
Je lis, à voir tes yeux sur ma bouche attachés,
Qu'ils voudroient bien punir ce qui les a fâchés:
J'y consens, venge-toi sur cette criminelle.

FLORIMANT, *l'embrassant.*

Que ne peut être, ô dieux, ma vengeance éternelle!
Adorable sujet de mes chastes amours,
Pour te laisser punir offense-moi toujours.

CÉLIANE.

Je suis d'un naturel si soigneux de ton aise,
Que je ne puis souffrir que le soleil me baise.
Avançons dans ce bois, et parmi ces ormeaux
Cherchons pour nous couvrir de plus épais rameaux,
Où rien ne vienne plus traverser notre joie,
Où nous n'ayons plus rien que l'Amour qui nous voie.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

NISE *au lit*, PAMPHILE.

PAMPHILE.

Mes soins vous ont guérie, et par l'humaine loi
Votre beauté me doit ce qu'elle tient de moi.
Votre corps étant sain, vous seriez inhumaine
Si vous ne souhaitiez que mon âme fût saine.
Donc ne présentez plus d'obstacles à mes sens,
Et soulagez l'ardeur de mes feux innocens.

NISE.

Puisque les doux liens d'un heureux mariage
Vont joindre à ton destin ma fortune et mon âge,
Que puis-je refuser pour gage de ma foi
Si par la loi d'amour je ne suis plus à moi?

PAMPHILE.

Ah! propos qui me charme! ombre, amour, solitude,
Témoins du prix qu'on donne à mon inquiétude,
Qui voyez quel bonheur succède à mes regrets,
Ne publiez jamais ces amoureux secrets,
Et nous soyez, beaux lieux, plus fidèles encore
Que ceux où va languir Céphale avec l'Aurore.

Que dois-je ici choisir, puissant maître des dieux,
De la bouche, du sein, de la joue ou des yeux?
Que dois-je préférer de tant de belles choses,
Si j'aime les œillets, et les lis et les roses?
Ma lèvre est suspendue en cette égalité,
Et l'abondance ici cause ma pauvreté.
Mais cette belle bouche a terminé ma peine;
Quel sujet tient encor mon ardeur incertaine?
Qui ne sait, puisqu'elle a diverti mon trépas,
Que mes premiers baisers sont dus à ses appas?
Cher objet de mes vœux, mon ange, ma princesse,
Ah! mon âme s'égare sur ces fleurs que je presse.
(Il tient sa bouche sur le sein de Nise.)

NISE.

Qu'un esprit, cher amant, sent bien d'autres plaisirs
Quand la seule vertu fait naître ses désirs!
En baisant ces cheveux, tu n'as qu'un avantage
Qu'une toile insensible avecque toi partage.
Crois-tu touchant ce corps alléger ton souci?
Ce bonheur est commun à mes habits aussi.
Tous ces plaisirs sont faux si la beauté de l'âme
N'est le premier objet de l'amoureuse flamme.
Quand l'esprit s'est acquis de bonnes qualités,
C'est à lui seulement qu'on doit ses libertés:
Comme il est sans défaut, nos amitiés sont telles;
Comme il est immortel, elles sont immortelles.
Qui sait ranger ses vœux aux lois de la raison,
Ne porte point de fers et n'a point de prison:
Son esprit innocent ne sait point d'artifices;
Il ignore les mots de feux et de supplices;
Ses yeux ne jettent point ni de flamme ni d'eau,
L'Amour n'a point chez lui d'ailes ni de bandeau,

Son cœur est toujours sain, sa flamme toujours douce,
Car ce dieu n'a pour lui que des fleurs en sa trousse.

PAMPHILE, *levant sa tête de dessus le sein de Nise.*

Que sagement tu sais, parmi ces voluptés,
Modérer les transports de mes sens enchantés!
Ton louable entretien m'a conservé la vie
Qu'en cette douce ardeur le plaisir m'eût ravie.
Même encore, à l'aspect de ces charmans appas,
J'ignore si je vis ou si je ne vis pas.

SCÈNE III.

FLORIMANT, PHILIDOR, CÉLIANE, *sortant du bois; ensuite* PAMPHILE.

FLORIMANT.

Enfin le dieu du jour a permis à sa sœur
D'étaler ses appas aux yeux de son chasseur:
Il nous fait retirer; les beaux rais de son frère
Ne brillent plus du tout dessus notre hémisphère.
(Philidor paroît.)
Mais sachons le dessein de ce fameux rival,
Qui sans doute en ces lieux attend un coup fatal,
Et dont les vains désirs se repaissent encore
De l'espoir d'agréer aux beaux yeux que j'adore.

PHILIDOR.

Je vois l'indigne objet qui préside à mon sort.
Que mon esprit malade endure à cet abord!...
Que fait mon beau soleil si tard en cette plaine?

CÉLIANE.

Je plaignois les amans dont l'espérance est vaine.

PHILIDOR.

N'avois-je point de part en ce triste discours?

CÉLIANE.

Tant que je veux enfin vous donner du secours.

PHILIDOR.

Comment proposez-vous de guérir ma foiblesse?

CÉLIANE.

En fuyant votre abord, puisque le mien vous blesse

PHILIDOR.

Ce cœur n'est point encor sensible à mes soupirs?

CÉLIANE.

Aussi peu que ce bois l'est à ceux des zéphyrs.

PHILIDOR.

Et Florimant est cher à vos yeux qu'il adore?

CÉLIANE.

Autant comme Zéphyr l'est aux filles de Flore.

PHILIDOR.

Eût-on cru qu'un bel œil s'abusât quelquefois?

FLORIMANT.

Le sien ne fut jamais plus juste qu'en ce choix.

PHILIDOR.

Non depuis que ta feinte a son âme occupée.

FLORIMANT.

Depuis qu'elle a connu ma flamme et mon épée;
Et lorsque par ta mort elle en aura jugé,
Elle en sera plus sûre, et je serai vengé.

(Ils se battent.)

PAMPHILE, *arrivant pour les séparer.*

Si dessus vos esprits ma prière est sans charmes,
Au travers de ce corps faites voie à vos armes.

(A Florimant.)

Ah! laisse, cher ami, céder ta passion
Au respect que tu dois à notre affection.

(A Philidor.)

Et vous, pour éviter le titre de barbare,
Révérez les attraits d'une beauté si rare.

PHILIDOR.

Que vous sert d'opposer ces inutiles soins?
Nos armes quelque jour se verront sans témoins;
Et ma juste colère, en rage convertie,
Peut être différée et non pas divertie.

(Il sort.)

PAMPHILE, *à Florimant.*

J'ai su, des bruits communs qu'on entend à la cour,
Que vos inimitiés sont des effets d'amour;
Céliane est le prix qui fait votre querelle,
Et qu'un même destin vous fait brûler pour elle.

FLORIMANT.

Depuis que l'œil du jour a connu des guerriers,
Qu'on préfère à son sang la gloire des lauriers;
Depuis qu'aux beaux exploits l'honneur ouvrit la source,
Et qu'il fait traverser de l'Afrique sous l'Ourse,
A-t-on vu, cher ami, nos desseins furieux
Animés par l'espoir d'un prix si glorieux?
Et, quoi que la victoire ait promis à nos têtes,
Avons-nous eu pour but de si belles conquêtes?

PAMPHILE.

Il est vrai qu'au pouvoir de sa rare beauté
Le plus ambitieux rendroit sa liberté,
Et que lorsqu'un amant adore un beau visage,
Comme il lui doit son cœur il lui doit son courage.

Mais puisqu'à ce combat elle ne consent pas,
Que le bruit de vos coups fait pâlir ses appas,
Et que son cœur blessé vous fait assez paroître
Le regret de vous voir dans le péril de l'être,
Elle doit de ce bras les efforts limiter,
Et, pouvant l'employer, a droit de l'arrêter.
Mais admirez, monsieur, le bonheur de ma vie :
Celle qui sous ses lois tient mon âme asservie,
Nise, est....

FLORIMANT.

Elle est.....

PAMPHILE.

Chez vous.

FLORIMANT.

O doux ravissement!

PAMPHILE.

Je vous conterai tout; courons-y seulement.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIANE, LA NOURRICE.

CÉLIANE.

Ah! que tu m'entretiens de vaines espérances!
Que ton discours est foible après tant d'apparences!
Nourrice, il est trop vrai, le nom de Florimant
Est le nom d'un perfide et d'un ingrat amant.
Ah! que ce changement fit bien voir sa défaite!
Sa bouche s'entr'ouvrit et demeura muette.
D'abord il ne pouvoit supporter ses appas;
Sans couleur et sans geste, il recula deux pas.
Après ce long respect on vit cet infidèle,
Bégayant, proférer trois fois le nom de belle;
Mais, à quelques efforts que sa voix eût recours,
Il se tut et ne put achever son discours.
Tant que nous pûmes voir cette jeune effrontée.
Il eut toujours la vue en ses yeux arrêtée;
Et ses timides bras, qu'il approchoit des siens,
Sembloient se présenter à de nouveaux liens.
Que mon occasion lui donnoit peu de peine,
Et qu'à le retenir ma présence étoit vaine!

Nise avoit trop d'appas, et dans ce changement
Je n'eus pas la faveur d'un regard seulement.
Depuis ce jour fatal on voit en son visage
Des signes trop certains de son nouveau servage.

LA NOURRICE.

Je ne puis concevoir cette désunion;
Je crois que tout ce mal n'est qu'en l'opinion,
Et qu'un jour vous saurez que vos jalouses craintes
Vous ont d'un faux pinceau ses actions dépeintes,
Que le ciel bénira vos chastes amitiés,
Et qu'un heureux hymen joindra vos deux moitiés.

CÉLIANE.

Quelque si bon moyen que ta prudence essaie,
Tu ne saurois guérir cette incurable plaie:
J'ai perdu tout l'espoir qui me flattoit jadis,
J'ai par trop de faveur ses esprits refroidis,
Et le même moyen dont mon âme craintive
Pensoit le conserver est celui qui m'en prive.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

FLORIMANT, *seul d'abord; ensuite*, PAMPHIL

FLORIMANT.

Ingrat ami, volage amant,
Qui t'es rendu si lâchement
Aux traits de ce nouveau martyre,
Avec qui veux-tu soupirer?
Ah! qu'il est honteux de le dire
Et sensible de l'endurer!

Si dans ce tourment sans pareil
J'ose importuner le Soleil
D'approuver ma nouvelle flamme,
Ce dieu rira de mes discours,
Et me répondra que mon âme
Est plus légère que son cours.

Si je me découvre à sa sœur,
Elle dira que son chasseur
Souffre encor ses premières peines;
Et l'Aurore, oyant mon tourment,
Vanteroit les premières chaînes
Que porte encore son amant.

En vain mes soupirs et mes pleurs
Voudroient faire à ces belles fleurs
Approuver mon nouveau servage;
Elles m'apprendroient que le vent,
Quoi qu'on en die, est moins volage,
Et ne change pas si souvent.

Si les rochers savent mes maux,
Écho rira de mes travaux:
Jamais un si honteux caprice
N'a terni son affection;
Et la mémoire de Narcisse
Plaît encore à sa passion.

Mais que mon esprit vainement
S'entretient sur ce changement!
Qu'on le blâme ou qu'on l'autorise,
Le dieu des dieux est mon vainqueur;
Et celui qui n'aime pas Nise
N'a point d'yeux ou n'a point de cœur.

Oui; mais tant de sermens dont ton âme profane
A lâchement déçu l'esprit de Céliane,
Et les siens mutuels, ne condamnent-ils pas
L'injure que tu fais à ses chastes appas?
Les dieux ne sont-il plus maîtres de ces tempêtes
Dont ils ont foudroyé tant de coupables têtes?
Peuvent-ils approuver de se voir en ce point,
Et t'y souffriront-ils s'ils ne l'approuvent point?
Et même quand le ciel avoûroit ton offense,

(Pamphile arrive et l'écoute sans se faire voir.)

Que Nise s'offriroit à tes vœux sans défense,
Qu'elle oublîroit Pamphile, et que cette beauté
Se donneroit pour prix de ta déloyauté,
Traître, aurois-tu le cœur si lâche et si barbare
Que de souiller l'éclat d'une amitié si rare,
Que d'oser assouvir ta sale passion
Des faveurs qu'elle doit à son affection?
Pourrois-tu voir payer ses flammes de fumée,
Et voudrois-tu cueillir les fleurs qu'il a semées?
Célestes qui voyez quel charme m'a séduit,
Qui savez l'infortune où je me vois réduit,
Que ma nouvelle ardeur ne fut point volontaire,
Et que mon foible esprit tâche de s'en distraire,
Traversez, justes dieux, mes coupables desseins,
Faites naître en mon cœur des mouvemens plus sain
Ou, si l'astre ennemi qui gouverne ma vie
Me procure la fin de ma brutale envie,
Entre les deux accès de ce contentement
Et ceux de mon trépas ne mettez qu'un moment;
Que le même lincèul où mon amour impure
Éteindra son ardeur serve à ma sépulture,

i'on grave au-dessus : « Voici le monument
ami détestable et d'un perfide amant. »

PAMPHILE, *à part.*

au point que je crois que ton courroux s'apaise,
ıelle cruauté traverses-tu mon aise?

FLORIMANT.

romps, infortuné, ces fâcheux entretiens;
t facile encor de rompre tes liens,
:er ces malheurs, et de rendre ton âme
nable sujet de ta première flamme.
fe la fureur de ce brasier naissant;
:e même brasier ne t'étouffe en naissant!
ıe te rit, t'aime, te favorise,
ı abord possible est odieux à Nise.
e fait, insensé, négliger des moissons,
aller sans espoir semer sur des glaçons?
ɔensée importune! faux titre de fidèle!
ı charmé ce cœur, ne me parlez que d'elle;
respects d'amitié, folle crainte des dieux,
de vos conseils; les amans n'ont point d'yeux.

PAMPHILE, *à part.*

ɛtte occasion, ciel, enfer, destinée,
ıi se portera mon âme infortunée?

FLORIMANT.

que résoudrai-je en l'état où je suis?
remède assez prompt finira mes ennuis?

PAMPHILE, *se montrant à son ami.*

ı que l'amitié qui régit ma pensée
donne d'apporter à votre âme blessée,

Et qui vous doit prouver la candeur de ma foi,
En vous cédant un bien qui n'étoit dû qu'à moi.
Quittez ce vain respect qui votre âme importune,
Établissez votre heur dessus mon infortune.
Adorez, Florimant, ce miracle vainqueur
Dont les chastes attraits vous ont touché le cœur;
Suivez ce beau dessein que le mien autorise,
N'ayez plus de soupirs ni de vœux que pour Nise,
Et croyez que ce cœur tiendra plus chèrement
D'être parfait ami que d'être heureux amant.

FLORIMANT.

Quels ennuyeux démons ont trahi mes pensées
Et vous ont laissé voir mes flammes insensées?
Quelle fatalité vous cachoit en ces lieux,
Au point que je croyois n'être vu que des cieux?
Eh bien! vous connoissez par mon nouveau servage,
Que de tous les amans je suis le plus volage,
Que j'ai terni l'éclat d'une sainte amitié,
Que je mérite plus d'horreur que de pitié.
Oui, ce malheur me rend de vos vœux incapable:
Si vous m'aimez encor, vous aimez un coupable,
Le plus digne de mort et le plus odieux
Qui jamais ait senti la colère des cieux.
Mais, cessant de m'aimer, conservez cette estime
Que je sais reconnoître et détester mon crime,
(Tirant un poignard.)
Et que le détestant, ce cœur qu'il a noirci
A du courage assez pour se punir aussi.
(Pamphile le retient.)
Voulez-vous conserver par cette résistance
La même ingratitude et la même inconstance?

. tâche à divertir le juste châtiment
: mérite un coupable, il pèche également.
soins que vous prenez de sauver un parjure
s rendent partisan de votre propre injure.

PAMPHILE.

os cœurs sont unis d'un accord si parfait,
s n'en pouvez ici refuser un effet.
nez ces mouvemens, et conservez la vie
ui se l'ôteroit vous la voyant ravie;
z, possédez Nise, et ne refusez pas
résent que mon cœur vous fait de ses appas.
: vous la procurer j'emploîrai cette bouche;
ne la peut toucher si ma voix ne la touche;
âme et mes discours auront peu de douceur
ans peu je n'en fais Florimant possesseur:
la perdre mes soins prendront les mêmes armes
ls prirent autrefois pour m'acquérir ses charmes;
: les mêmes pleurs qui vainquirent son cœur
rendrai traitable à votre esprit vainqueur.
os divins regards ne trouvent point de nue,
s voyez, immortels, mon âme toute nue:
loyez vos efforts à ma punition
a voix est contraire à mon intention.

FLORIMANT.

ta rare vertu me charme et me transporte,
que l'objet est vil d'une amitié si forte!
ez de nous vanter, vaines antiquités,
beaux fers qui jadis ont des cœurs arrêtés:
auteurs nous ont feint ces exemples notables.
la vérité fait ce qu'ont dit les fables.
i, seul estimable entre tous les amis,

Tu vois à ton désir mon courage remis;
De toi seul désormais mes actions dépendent,
Quoi que tes volontés ordonnent ou défendent.

PAMPHILE.

Donc laissez reposer vos soins sur mon souci,
Et permettez que seul j'attende Nise ici;
Tout autre éprouvera ce dessein peu facile,
Si mon affection ne vous la rend docile.

(Florimant sort.)

Astres injurieux qui gouvernez mon sort,
Faites-vous mon dessein complice de ma mort?
De tant d'autres moyens qui pouvoient m'ôter l'âme,
Choisissez-vous ma main pour achever ma trame?
M'obligez-vous, cruels, au soin de rechercher
Comment je pourrois perdre un bien qui m'est si che
Faut-il donc que mon œil emploie à ma ruine
Les pleurs dont il acquit cette beauté divine?
Ayant causé ses feux, les faut-il amortir?
Ayant fait son amour, l'en dois-je divertir?
Verrai-je triompher un autre de ma prise,
Et dois-je davantage à Florimant qu'à Nise?
Mais pour me repentir me dois-je dégager?...
Je le vois, mon soleil, si rien me peut permettre
D'appeler mien le bien que je viens de promettre.

SCÈNE III.

NISE, PAMPHILE.

NISE, *tendant les bras à Pamphile.*

Quelle fâcheuse humeur entretient mon amant,
Et pourquoi ne reçois-je un accueil plus charmant?
Pourquoi ne vient-il pas sur ma bouche innocente
Laisser évanouir son âme languissante?
Mauvais, si vos froideurs vous durent plus long-temps,
Et si vous différez le baiser que j'attends,
Quelque jour mon humeur, à son tour inhumaine,
Vous traitera de même en une même peine.

PAMPHILE.

Vous avez assez lu dans mes douces ferveurs
Que je n'estime rien au prix de vos faveurs,
Que vos moindres regards ont élevé ma vie
En un point où je crois qu'un dieu me porte envie.
Un seul de vos baisers charme tous mes esprits,
Et je ne songe plus au nectar sans mépris.
Mais souffrez que mon âme, esclave de la vôtre,
Les prenne désormais par la bouche d'un autre,
D'un ami sans exemple, et que je tiens si cher,
Que par lui je croirai vous voir et vous toucher.
L'hymen qui vous doit rendre à ses désirs facile
En vous joignant à lui ne vous joint qu'à Pamphile,
Qu'à ce même Pamphile où vos yeux innocens.....
(Voyant Nise étonnée.)
Mais, dieux! quel changement altère ainsi vos sens?
Si vous trouvez ma voix à vos vœux si contraire,
Otez-moi le moyen de pouvoir vous déplaire:

Punissez de ce fer l'auteur de vos tourmens,
Étouffez par ma mort la gloire des amans,
Et que j'aille en la nuit de l'infernale rive
Plaindre les douces nuits dont mon malheur me pri

NISE.

Complice des assauts que me livre le sort,
Puis-je être plus constante à l'arrêt de ma mort;
Et veux-tu que je montre en ce mal incurable
Au tyran qui me tue un œil plus favorable?
Suis-je point obligée à ton lâche dessein?
Rirai-je en me voyant mettre le fer au sein?
Et puis-je sans rougir voir la façon hardie
Dont tu viens à mes yeux montrer ta perfidie?

PAMPHILE.

J'atteste ces esprits pour qui la vérité
De nos intentions n'a point d'obscurité,
Et qui savent l'état de mes longues misères,
Que jamais vos beautés ne me furent si chères,
Que je baise mes fers, que jamais la raison
Ne me conseilla moins de rompre ma prison.
Par le dessein fatal dont je vous importune
Je creuse mon tombeau, je détruis ma fortune;
Je me fais un outrage en ce funeste lieu,
Qu'à peine mon respect auroit souffert d'un dieu.
Moi-même je me fais cette incurable plaie,
Et je suis l'ennemi le plus cruel que j'aie;
Mais la nécessité m'ordonne ce tourment;
Je préfère à mon bien celui de Florimant,
Et quelque affection qui menace ma vie,
Pour lui je la tiendrois heureusement ravie.
Toutefois je vivrai si vous le conservez :

Payez à mon ami ce que vous me devez;
Et qu'un heureux hymen entretienne la flamme
Que vos divins attraits on fait naître en son âme.

NISE.

Ne croyez point, mes yeux, à ce spectre mouvant,
A ce corps seulement formé d'air et de vent,
Et qui pour me tromper emprunte la figure
D'un qui partage encor le beau feu que j'endure.
Cet agréable amant trouve son mal trop doux;
Un rival déplairoit à son esprit jaloux.
Déçois, déçois, fantôme, une âme plus facile;
Mon cœur ne peut douter de la foi de Pamphile.

PAMPHILE, *tirant son épée.*

Non, non, je ne suis plus cet amant fortuné,
Depuis qu'à te quitter les dieux m'ont condamné,
Et je rends par ce coup leur colère assouvie.
(Il veut se tuer.)
Voi, juge par ma mort si je n'ai point de vie;
Ne la diffère point.... Où se fonde ta peur,
Si tu crois que ce corps ne soit que de vapeur?

NISE, *le retenant.*

Cruel, qu'à mon respect ta rage se retienne,
Ou permets à ma main de précéder la tienne.
Inhumain, lâche auteur de tous mes déplaisirs,
Pamphile, oui, mon cœur s'accorde à tes désirs:
Tu ne vois plus, mon tout, mon âme suspendue.
Ordonne à qui tu veux la faveur qui t'est due,
Soumets à ton ami ce misérable corps,
Et calme, cher amant, ces furieux efforts;
Qu'il dispose à souhait de ma franchise offerte;
Mon cœur, ce déplaisir m'est plus doux que ta perte:

Mon mal s'adoucira par ce contentement,
Que je n'aurai jamais refusé mon amant.

PAMPHILE.

Quels dieux m'affranchiront du titre de barbare?
Comment reconnaîtrai-je une faveur si rare?
Ne plains point mon tourment, adorable beauté,
Puisque mon mal ne vient que de ma cruauté.
Possède Florimant, et qu'un siècle de joie
Préserve d'accidens vos deux trames de soie.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMANT, CÉLIANE.

CÉLIANE.

Ce ne sont pas les yeux de Nise que tu vois,
Ingrat, ne force point tes gestes ni ta voix;
Ce n'est pas mon sujet qui te rend solitaire,
Et ce n'est plus à moi que tu tâches de plaire;
Mon pouvoir est trop foible à te contraindre tant,
Et tu fais trop languir la beauté qui t'attend.

FLORIMANT.

Quel envieux destin, homicide inhumaine,
Vous peut rendre suspecte une foi si certaine?
Quelle humeur vous a fait résoudre mon trépas,
Et quel jaloux soupçon m'a changé ces appas?
Mes devoirs vous ont dû rendre plus assurée
De la fidèle ardeur que je vous ai jurée.

CÉLIANE.

Quoi! ce que j'aperçus quand Nise te toucha,
Les agréables traits qu'elle te décocha,
Le transport qui parut en ton âme saisie,
Les vœux que tu couvrois du nom de courtoisie,

Les regards amoureux que je te vis jeter,
La peine qu'on te vit souffrir à la quitter,
L'humeur qui t'a depuis éloigné de ma vue,
Cette altération qu'à ton abord j'ai lue,
Et ces froids entretiens prouvent-ils pas assez
Que Nise a dans ton cœur mes appas effacés?

FLORIMANT.

Mon âme t'a paru sous une fausse image:
Céliane est la seule à qui je rends hommage;
Voyant mes actions de l'œil de la raison,
Tu ne te plaindrois pas de cette trahison.
Je jure de tes yeux l'agréable lumière
Que je conserve encor ma passion première,
Et que ton seul objet causoit le doux souci
Dont l'aimable entretien me retenoit ici.
Je songeois à tracer d'un style net et rare
Ces innocens plaisirs dont tu n'es plus avare;
Le dessein d'exprimer comment ton œil me prit
Étoit le doux ouvrage où rêvoit mon esprit:
Je m'étois proposé de graver sur ces chênes
La douceur de tes yeux et celle de mes peines;
Puis j'eusse écrit au bas la candeur de ma foi,
Et qu'ils ont beaucoup moins de fermeté que moi.
Que de foibles raisons t'ont formé cet ombrage,
Et qu'en ce changement je me ferois d'outrage!
Ah! que tu juges mal de mes plus doux souhaits,
Qu'à ton opinion moi-même je me hais!

CÉLIANE.

Traître, que tes pareils savent bien d'autres feintes
Quand ils veulent cacher leurs nouvelles atteintes,
Et que ton lâche esprit, dont le crime est vainqueur

Sait bien faire ta voix complice de ton cœur !
Entretiens, entretiens tes nouvelles pensées,
Compte combien tes yeux ont de filles blessées,
Range encor d'autres cœurs sous le joug de tes lois,
Et puis vante partout tes glorieux exploits.

(Elle sort.)

FLORIMANT *seul.*

Inhumaine beauté, quelle preuve assez forte
Te peut donc témoigner l'amour qui me transporte?
Reviens, belle homicide, et si par mon trépas
Je dois prouver ma flamme à tes chastes appas......
Mais sa fuite m'oblige, et me permet de taire
Ce qu'aussi-bien ses yeux ne me verroient pas faire.
Les doux attraits de Nise ont ravi mes esprits;
Mon cœur a pour objet cet agréable prix;
Céliane y conserve une foible puissance,
Et sa flamme y mourut quand l'autre y prit naissance.
Mais toi qui t'es chargé du soin de me guérir,
Ami, que ton rapport tarde à me secourir!
Que je languis long-temps dans le dessein d'apprendre
Ce que Nise me doit ou permettre ou défendre,
Si son cœur est sensible à ma chaste amitié,
Si je dois espérer sa haine ou sa pitié!
Ah! qu'il vient à propos jouir de cet ombrage
Avec le beau sujet de mon nouveau servage!

SCÈNE II.

FLORIMANT, PAMPHILE, NISE.

PAMPHILE, *à Florimant.*

Que cet aimable jour dissipe tes ennuis,
Ce jour qui te destine à tant d'heureuses nuits,
Et qui mettra ce soir un soleil dans ta couche.

FLORIMANT, *à Nise.*

Esclave de vos yeux, un timide respect
Tient les miens abaissés à cet aimable aspect;
Pareil à ces captifs qu'on ne voit point paroître
L'œil et le front ouverts à l'aspect de leur maître.
Qu'une divinité soit l'objet de mes vœux,
Que son amant la range au dessein que je veux!
Ciel, qui l'eût espéré? Non, mon âme confuse
Doute de ce bonheur et croit qu'on la refuse,
Que votre belle humeur vient sous de faux attraits
Flatter un malheureux que vous tuerez après.

NISE.

Non, non, ne doutez plus des faveurs assurées
Qu'à votre affection Pamphile a préparées,
Puisqu'il vous donne un prix que l'amour a fait sien,
Et qu'il peut à son gré disposer de son bien.

PAMPHILE, *à Florimant.*

Vous offensez, cruel, l'amitié la plus nue
Que jamais dans un cœur le ciel ait reconnue:
Des vœux que si souvent mon ardeur vous a faits,
En ai-je quelquefois retranché les effets?
Puis-je, étant tout à vous, vous refuser ma dame?
Puis-je donner mon cœur et retenir mon âme?

FLORIMANT.

Quelque foi que je donne à tes moindres propos,
Je doute de me voir si près de mon repos,
Et je tiendrai toujours cette gloire incertaine
Si madame d'un mot ne me tire de peine,
M'assurant de sa foi qu'un hymen solennel
Après entretiendra d'un lien éternel.

NISE, *à Florimant.*

Puisqu'à vos passions le ciel m'a destinée,
Que différons-nous plus un célèbre hyménée?
Oui, ce corps est à vous, et la mort seulement
A droit de traverser votre contentement.

FLORIMANT.

Doux arrêt de ma vie!

PAMPHILE, *à part.*

Et de mon infortune!

FLORIMANT.

Dieux! que votre grandeur me seroit importune!
Que ma victoire est belle et mon destin heureux,
De m'avoir fait époux aussitôt qu'amoureux!
Mais, Pamphile, un remords que ton regard m'envoie
Traverse infiniment ce doux excès de joie;
Ton œil triste et mourant prouve un ennui secret,
Tu ne me donnes point ce trésor sans regret;
Et dans ce déplaisir dont ton âme est atteinte,
La voix me fait une offre et tes yeux une plainte.
Aussi je t'obéis avec peu de raison,
Et mon ingratitude est sans comparaison.
Hélas! dois-je souffrir que mon sujet sépare
Ce que le ciel a joint d'une amitié si rare?

Vos soupirs étouffés, adorable beauté,
Ne m'accusent que trop de cette lâcheté.
Il est vrai que j'offense une amour trop parfaite;
J'avoue, heureux amans, votre plainte secrète;
Sur ce cœur criminel elle obtient son effet,
Et le traître renonce au dessein qu'il a fait.
Que de nouveaux sermens réunissent vos âmes;
Je ne m'oppose plus à vos fidèles flammes;
Et puisque je dois prendre ou Nise ou le tombeau,
J'épouse le dernier et je le trouve beau.
Le noir froid de la mort à mes yeux a des charmes.
Adieu, vivez heureux, ne versez plus de larmes.
Sans crime désormais je puis voir le jour;
Souffrez que l'amitié triomphe de l'amour.

(Il veut se tuer.)

PAMPHILE, *le retenant.*

Las! permets à nos pleurs de mouiller nos visages;
Notre amour rend par eux ses derniers témoignages:
Ce dieu reçut dans l'eau l'être et le sentiment;
Souffre qu'il meure aussi dans le même élément.
Il est mort pour Pamphile; et ces dernières larmes
Me vont rendre ce dieu sans pouvoir et sans armes:
C'est fait, je n'aime plus.

NISE.

Ah! cruel, que dis-tu?

PAMPHILE.

Qu'autant qu'il est permis de chérir la vertu.

FLORIMANT.

Nise, employez pour lui vos redoutables charmes;
Se défendant si mal, prenez pour lui les armes.
Sous quelle étroite loi me veut-il engager,

e sois obligé de le désobliger?
l'heur de posséder ce visage adorable,
hile, mon trépas est-il considérable?
peu que de ma mort pour un si digne objet :
a brûlé jadis pour un moindre sujet.
s le fruit de tes vœux que le ciel autorise.

PAMPHILE.

ont accomplis si tu possèdes Nise.

FLORIMANT.

ve-toi ton bien.

PAMPHILE.

Ne le refuse point.

FLORIMANT.

uels rivaux, Amour, s'aiment jusqu'à ce point?
je l'accepterai de ta main favorable.

PAMPHILE.

scours me contente.

NISE, *à part.*

Et me rend misérable.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CÉLIANE, *déguisée en jardinier, tenant un pani de fleurs; ensuite* PHILIDOR.

CÉLIANE *seule.*

Jalouse frénésie, où portes-tu les dames
Depuis que ton poison s'empare de leurs âmes?
Quels étranges moyens leur fais-tu concevoir
Pour connoître le mal qu'elles craignent de voir?
Qu'il me seroit aisé de sortir de misère
Si le ciel m'avoit fait une âme plus légère!
On ne me verroit pas, le sein mouillé de pleurs,
En ce rustique habit aller vendre des fleurs.
Le souci d'épier si l'ingrat m'a changée
Ne m'eût pas aisément à ce dessein rangée.
En ce prochain logis cet infidèle amant
Entretient tous les jours sa joie et mon tourment:
Là, de mille faveurs sa nouvelle maîtresse
Flatte les passions de cette âme traîtresse;
Quelque soin qu'il emploie à couvrir ce dessein,
Il ne me peut ôter cette crainte du sein;
Et je verrai bientôt, par cette feinte aisée,
Que son humeur est plus que mon corps déguisée.

PHILIDOR *arrivant.*

Voyons ces belles fleurs. Quelle peur t'a surpris?
On ne veut pas, ami, te frustrer de leur prix.

CÉLIANE, *à part.*

Ah dieux! c'est Philidor! Plût au ciel que leur perte
M'affranchît du regret de me voir découverte!

PHILIDOR.

où le ciel a peint mes désirs innocens,
:is qui figurez les ennuis que je sens,
lets qui me peignez le beau teint de ma dame,
s qui faites voir la couleur de ma flamme......

CÉLIANE.

: ce discours, monsieur, vaut moins que votre argent;
père veut surtout que je sois diligent.

PHILIDOR.

argne à mon sujet ni le temps ni la peine;
écompense, ami, ne t'est que trop certaine.
x, que je vois d'appas dessous ce teint vermeil,
u'il a de rapport au teint de mon soleil!
reux, sa même voix, son geste, sa parole.

CÉLIANE.

ieu de prolonger cet entretien frivole,
z-moi ces bouquets si fraîchement cueillis.
:z-vous de ces fleurs vos jardins embellis?

PHILIDOR, *la reconnoissant.*

noins tu les soumets aux œillets de ta joue,
qui toujours la grâce avec l'amour se joue,
our qui je promets ce que j'ai de plus cher
btiens seulement le bien de les toucher.
ne connois, mon cœur, et ma persévérance
érité les fleurs d'une heureuse espérance.

CÉLIANE.

emps me presse, adieu: quelque jour Florimant
lira le sujet de ce déguisement;

Ou, si tu veux tout seul achever ta harangue,
Cette fleur te fera l'office de ma langue.

(Elle lui donne un souci, et sort.)

PHILIDOR *seul.*

Au lieu d'avoir rendu mon tourment adouci,
Elle s'enfuit, l'ingrate, et me laisse un souci.
Donc je tiens tout le fruit de mes longues poursuites!
Des soucis sont les fleurs que ma peine a produites;
Elle rit de ma flamme, et tant de cruauté
Ne me fait pas quitter cette ingrate beauté!
Tu ne peux, Philidor, supporter cet outrage:
Elle a plus de rigueur que tu n'as de courage.
Éteins, cruel, éteins ces inutiles feux;
Ne verse plus de pleurs, ne pousse plus de vœux.
Suivant encor la loi de cette âme intraitable,
Toi-même tu serois de ton malheur coupable;
La vertu de garder une immuable foi,
Après tant de rigueur, seroit un vice en toi;
Étouffe ce brasier, qu'un aûtre esprit te flatte,
Et perds le soin honteux d'adorer un ingrate.
O frivoles discours! que je parle aisément!
Mais que j'aurois de peine à guérir ce tourment!
Qu'un remède est aisé dans l'esprit d'un malade,
Et que facilement il se le persuade!
Mais lorsque l'abusé travaille à sa santé,
Qu'il y remarque peu cette facilité!
Depuis que cet enfant qui régit tout le monde
Fait révérer ses lois sur la terre et sur l'onde,
Depuis que tant de cœurs soupirent dans ses fers,
Quel amant a souffert les maux que j'ai soufferts?
Il est constant aussi qu'entre toutes les dames
Céliane a fourni les plus ardentes flammes,

les traits les plus forts et les plus acérés
ie ce superbe dieu nous ait jamais tirés.
ı se propose en vain d'oublier cette belle :
puis qu'on l'a connue il faut être fidèle;
s cœurs qu'elle a blessés craignent leur guérison:
ant les libertés, elle ôte la raison.

SCÈNE IV.

PHILIDOR, JULIE.

JULIE, *l'abordant.*

te surprends encore en ta mélancolie.

PHILIDOR.

. cause en donne encore, agréable Julie.
brûle, et pour loyer d'un brasier si cuisant
n'ai que cette fleur dont je te fais present.

JULIE, *la prenant et la mettant en pièces.*

la prends de ta main.

PHILIDOR.

Tu la romps, dédaigneuse!

JULIE.

ur ce qu'elle est contraire à notre humeur joyeuse.
'as-tu vue autrefois conserver un souci?
ue tu serois content si tu vivois ainsi!
eux-tu joindre les noms d'heureux et de fidèle?
faut que mon humeur te serve de modèle.
e sens bien que tes yeux attirent mon desir;
e ne te vois jamais sans beaucoup de plaisir;

Je ne sais point d'objet qui me plaise de même,
Et si c'est là t'aimer, je confesse que j'aime.
Mais avec cet amour je ris de tes dédains :
Mon cœur n'est point sensible aux traits dont tu te plains
Il a fort peu changé depuis que je t'honore ;
J'oserois bien jurer qu'il est entier encore;
Je ne sais point d'ardeurs qu'il ne souffre aisément,
Je ne cours point à l'eau pour cet embrasement.
Que je sois libre ou non, mes fers sont invisibles,
Et je ne les hais point s'ils ne sont point nuisibles.
Je ne consulte point les rochers d'alentour,
Je ne verse des pleurs ni la nuit ni le jour.
Tu sais bien, Philidor, si j'en suis solitaire;
Alors que tu me fuis, tu vois si je m'altère.
Je vois d'un œil égal ton mépris apparent;
Fuis-moi, recherche-moi, tout m'est indifférent:
Les yeux de Céliane ont ton âme touchée;
C'est l'objet de tes vœux, je n'en suis point fâchée;
Si tu ne possédois de si charmans appas,
Je suivrois ton humeur et ne t'aimerois pas.

PHILIDOR.

Je n'ai point résolu d'ôter rien à ta gloire.
Ce que je ne crois plus un autre le peut croire:
Je t'estimois jadis le phénix de ces lieux,
Mais je ne te vois plus avec les mêmes yeux.
Hélas! quoi que j'accorde ou que je désavoue,
Il doit peu t'importer qu'un aveugle te loue.
Comment puis-je assurer si quelque objet est beau,
Puisque je ne vois rien qu'au travers d'un bandeau?

JULIE.

Tu retombes toujours dans ton erreur première.
Quel bandeau te ravit le bien de la lumière?

Mais c'est trop, Philidor, choquer ton sentiment,
Et j'offre du secours à ton aveuglement.
Appuie ici ta main, n'épargne point ma peine;
Traversons à pas lents cette inégale plaine;
Souffre que de ces eaux je détourne tes pas,
Évite ces buissons que tu n'aperçois pas.
O dieu, le bel aveugle, et qu'il est peu timide,
De marcher en ces lieux sans bâton et sans guide!

PHILIDOR.

Ne m'importune plus de ces propos railleurs;
Va, Julie, exercer ta belle humeur ailleurs.
Que de foibles soucis ta passion t'apporte,
Et que c'est mal aimer que d'aimer de la sorte!
Tu ris de mon malheur; mais possible dans peu
Ton cœur éprouvera si l'amour est un jeu.
Adieu, fuis ce tyran, évite ses atteintes,
Et crains qu'un jour tes ris ne se tournent en plaintes.

JULIE.

Garde de t'égarer en ces lieux d'alentour.

PHILIDOR.

Et toi, crains de tomber dans les piéges d'Amour.
(Il sort.)

JULIE *seule*.

En l'état où je suis que cette crainte est vaine,
Et que je veux en vain dissimuler ma peine!
C'est un foible moyen envers cet inconstant
Que de me plaindre peu lorsque je souffre tant:
Il tient pour vérités des termes si frivoles;
Il pense que mon cœur s'accorde à mes paroles,
Et l'ingrat ne sait pas qu'en l'art de bien aimer
On ne joue ces froideurs qu'à dessein d'enflammer.

J'espérois l'émouvoir paroissant moins émue,
Et je ne lui parlois que pour n'être pas crue.
Mais qu'ai-je fait, hélas ! qu'augmenter ses glaçons!
Je sais bien mal, Amour, pratiquer tes leçons.

SCÈNE V.

NISE, *tenant un verre de poison.*

Si jusques à ce point le ciel me favorise
Que tu n'ayes prévu l'intention de Nise,
Pardonne-moi, Pamphile, et ne t'offense pas
Du dessein qui me fait recourir au trépas.
M'aimant, tu ne dois pas aimer mon infortune;
La mort m'est favorable et la vie importune.
Je vivois seulement pour vivre sous ta loi;
Mon cœur, je ne puis être et n'être pas à toi.
Quand cet heureux poison m'aura la vie éteinte,
N'accuse point le ciel, ne pousse point de plainte:
Tes pleurs ne rendront pas mes mânes satisfaits,
Et mon affection veut de plus beaux effets.
De ce qui restera de ce fatal breuvage
Achève comme moi ta vie et ton servage.
Puisqu'une même ardeur a conjoint notre sort,
Fuyons sa cruauté par une même mort;
Que par même sentier nos âmes divisées
Aillent se réunir au bord des Élysées.
Alors la mienne, veuve et de corps et d'époux,
Engagera sa foi sous des liens plus doux:
En l'agréable nuit de ces campagnes sombres,
Un amour éternel unira nos deux ombres;
Alors tu me pourras entière posséder,

Tu n'auras plus d'ami qui t'oblige à céder;
Nos communs déplaisirs ne seront plus qu'un songe:
Mais, on a mérité le mal qu'on se prolonge.
Nise, ayant le moyen de sortir de tourment,
Et craignant d'en user, tu souffres justement.
Breuvage savoureux, mon unique remède,
Je te préfère au vin que verse Ganymède;
Et quoique le nectar éternise les dieux,
En me privant du jour tu m'es plus précieux.

SCÈNE VI.

NISE, JULIE.

JULIE, *surprenant Nise, et lui arrêtant le bras.*

Dieux, que viens-je d'entendre?

NISE.

O surprise importune!

JULIE.

Nise, qu'espérez-vous?

NISE.

Finir mon infortune.
Que la pitié vous touche en l'état où je suis,
Et ne prolongez point le cours de mes ennuis.
Ai-je trop peu souffert? Pour comble de misère,
Dieux! faut-il que la sœur soit complice du frère;
Que l'un soit le sujet de mon cruel tourment,
Et que l'autre s'oppose à mon allégement?

JULIE, *renversant le verre.*

Ah! Nise, consultez cette rare prudence
Que tant de beaux effets ont mise en évidence;

Consultez la raison, dont jamais les conseils
N'ont porté les esprits à des desseins pareils.
Eh quoi, Nise se rend! ce grand courage cède!
Elle cherche la mort, et manque de remède!
Nise, qui peut guérir par un mot seulement,
Disant : J'aime Pamphile, et je hais Florimant!
Quelque trépas futur que mon frère vous conte,
Avec quelques efforts que l'ennui le surmonte,
Ne l'imaginez pas au rang de ces transis
Qui rendent par leur mort leurs tourmens adoucis:
Ses maux ne sont pas tels que deux mois de tristesse
Ne soient l'unique effet du tourment qui le blesse.
De quelque désespoir qu'il paraisse agité,
Croyez que de ce temps il sera limité.

NISE.

Ah! que vous me tenez un discours inutile
Dans le dessein que j'ai de contenter Pamphile!
Sa fidèle amitié me donne à Florimant,
Et je dois obéir à cet ingrat amant.

JULIE.

Et vous cherchez la mort?

NISE.

Oui, par la seule crainte
De ne pouvoir souffrir cette injuste contrainte,
Et de n'obtenir pas de mon cruel ennui
Le bien de faire voir que je peux tout pour lui.

JULIE.

Dieux! les plaisans effets dont votre cœur se pique!
C'est bien traiter l'amour à la façon antique.

s transports étoient bons aux amans de jadis;
r aucun accident ils n'étoient refroidis;
dans leurs passions ils faisoient des folies
i'on n'autorise plus en nos mélancolies.
ous voyons aujourd'hui ces abus consommés;
ous aimons seulement à dessein d'être aimés.
lleurs qu'en ces deux points l'Amour est sans puissance,
ne peut qu'exiger de notre obéissance.
Pamphile sans droit vous cause tant d'ennui,
, pouvant tout pour soi, ne peut rien pour autrui.
uel est ce paysan?

SCÈNE VII.

NISE, JULIE; CÉLIANE, *en jardinier.*

CÉLIANE.

Ces fleurs vous plairont-elles?
mais cette saison n'en fit voir de si belles.
uis-je offrir à vos yeux des bouquets moins flétris?
lais la couleur est peu, leur odeur fait leur prix.

JULIE, *à part.*

'est Céliane! O dieux, que mon âme est ravie!

CÉLIANE.

a crainte de leur prix vous en ôte l'envie;
lais, madame....

JULIE, *à part.*

Ce port, ces yeux m'en sont témoins.

CÉLIANE.

Elles méritent bien une offre pour le moins.
Hélas! ignorez-vous.....

JULIE, *à part.*

Que d'ennui la surmonte!

CÉLIANE.

Que ce qui m'appartient se donne à si bon compte?
Et, de quelque valeur que puisse être mon bien,
En possédez-vous pas qui ne vous coûte rien?

NISE.

Que dit cet insensé?

CÉLIANE.

Que ces lis et ces roses
Emporteroient le prix sur les plus belles choses.

JULIE, *à part.*

Nise la méconnoît; que ce plaisir est doux!
(A Céliane.)
C'est trop dissimuler : Céliane, c'est vous.

NISE.

C'est Céliane! ô dieux!

CÉLIANE.

Je connois cette belle,
Et ce reste de fleurs est réservé pour elle.

NISE.

Non, non, ne feignez plus; je connois le tourment
Qui vous a fait résoudre à ce déguisement :
L'Amour a sur votre âme un souverain empire,
Et ce que vous craignez est ce que je désire;
Un même objet s'oppose à nos félicités;
Je souhaite sa perte, et vous la redoutez.

CÉLIANE.

Je dissimule en vain.

JULIE.

Qu'elle est bien déguisée!

CÉLIANE.

Vous croyant abuser je me suis abusée.
Mais que vous prenez mal ce divertissement
Où le plaisir me porte, et non pas le tourment!
Madame, sur mon cœur l'Amour n'a plus d'empire;
Rien ne m'amène ici que le dessein de rire.
Possédez Florimant, ne le possédez pas,
C'est un foible sujet pour attirer mes pas.

JULIE, *à part.*

Elle aime cet ingrat, quoiqu'elle dissimule,
Et je dois du remède au feu dont elle brûle.
Conduis mes vœux, Amour, et me vois faire un coup
Où ce déguisement me servira beaucoup.
(A Céliane.)
Vous nous célez en vain votre amoureux martyre;
L'amour doit être encore en un cœur qui soupire.
Madame, vous souffrez pour cet ingrat amant;
C'est l'unique sujet de ce déguisement.
Mais faisons-le brûler de sa première flamme;
Je me charge du soin de vous rendre son âme.
Florimant sera vôtre, et les mêmes moyens
Remettront cette belle en ses premiers liens.

CÉLIANE.

Pour son occasion disposez de ma vie.
Mais l'amour désormais touche peu mon envie;
La perte d'un ingrat me cause peu d'ennuis;
Je n'aimai jamais moins qu'en l'état où je suis.

JULIE, *à part.*

Qu'elle sent de contrainte en son amour extrême!
Combien elle a de peine à confesser qu'elle aime!
Suivez-moi seulement, et n'espérez pas moins
Qu'un repos éternel de mes fidèles soins.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMANT *seul.*

je bénis, Amour, la douce violence
tes aimables traits ont forcé ma défense,
ie je me repens de tous les vains propos
mon cœur t'accusoit de troubler son repos!
tu n'es point l'auteur de ces cruelles flammes;
oison des esprits, ce tyran de nos âmes,
nnemi des cœurs, ni cet enfant sans yeux
trouble le repos des hommes et des dieux.
couvres de fiel les flèches de ta trousse,
pour nous rendre après notre flamme plus douce;
espoir seulement qui ravit mes esprits,
is un peu de maux m'est un trop digne prix.

Je ne sais point d'objet qui me plaise de même,
Et si c'est là t'aimer, je confesse que j'aime.
Mais avec cet amour je ris de tes dédains :
Mon cœur n'est point sensible aux traits dont tu te plains;
Il a fort peu changé depuis que je t'honore ;
J'oserois bien jurer qu'il est entier encore;
Je ne sais point d'ardeurs qu'il ne souffre aisément,
Je ne cours point à l'eau pour cet embrasement.
Que je sois libre ou non, mes fers sont invisibles,
Et je ne les hais point s'ils ne sont point nuisibles.
Je ne consulte point les rochers d'alentour,
Je ne verse des pleurs ni la nuit ni le jour.
Tu sais bien, Philidor, si j'en suis solitaire;
Alors que tu me fuis, tu vois si je m'altère.
Je vois d'un œil égal ton mépris apparent;
Fuis-moi, recherche-moi, tout m'est indifférent:
Les yeux de Céliane ont ton âme touchée;
C'est l'objet de tes vœux, je n'en suis point fâchée;
Si tu ne possédois de si charmans appas,
Je suivrois ton humeur et ne t'aimerois pas.

PHILIDOR.

Je n'ai point résolu d'ôter rien à ta gloire.
Ce que je ne crois plus un autre le peut croire:
Je t'estimois jadis le phénix de ces lieux,
Mais je ne te vois plus avec les mêmes yeux.
Hélas! quoi que j'accorde ou que je désavoue,
Il doit peu t'importer qu'un aveugle te loue.
Comment puis-je assurer si quelque objet est beau,
Puisque je ne vois rien qu'au travers d'un bandeau?

JULIE.

Tu retombes toujours dans ton erreur première.
Quel bandeau te ravit le bien de la lumière?

Mais c'est trop, Philidor, choquer ton sentiment,
Et j'offre du secours à ton aveuglement.
Appuie ici ta main, n'épargne point ma peine;
Traversons à pas lents cette inégale plaine;
Souffre que de ces eaux je détourne tes pas,
Évite ces buissons que tu n'aperçois pas.
O dieu, le bel aveugle, et qu'il est peu timide,
De marcher en ces lieux sans bâton et sans guide!

PHILIDOR.

Ne m'importune plus de ces propos railleurs;
Va, Julie, exercer ta belle humeur ailleurs.
Que de foibles soucis ta passion t'apporte,
Et que c'est mal aimer que d'aimer de la sorte!
Tu ris de mon malheur; mais possible dans peu
Ton cœur éprouvera si l'amour est un jeu.
Adieu, fuis ce tyran, évite ses atteintes,
Et crains qu'un jour tes ris ne se tournent en plaintes.

JULIE.

Garde de t'égarer en ces lieux d'alentour.

PHILIDOR.

Et toi, crains de tomber dans les piéges d'Amour.
(Il sort.)

JULIE *seule*.

En l'état où je suis que cette crainte est vaine,
Et que je veux en vain dissimuler ma peine!
C'est un foible moyen envers cet inconstant
Que de me plaindre peu lorsque je souffre tant:
Il tient pour vérités des termes si frivoles;
Il pense que mon cœur s'accorde à mes paroles,
Et l'ingrat ne sait pas qu'en l'art de bien aimer
On ne joue ces froideurs qu'à dessein d'enflammer.

L'espérois l'émouvoir paroissant moins émue,
Et je ne lui parlois que pour n'être pas crue.
Mais qu'ai-je fait, hélas! qu'augmenter ses glaçons!
Je sais bien mal, Amour, pratiquer tes leçons.

SCÈNE V.

NISE, *tenant un verre de poison.*

Si jusques à ce point le ciel me favorise,
Que tu n'ayes prévu l'intention de Nise,
Pardonne-moi, Pamphile, et ne t'offense pas
Du dessein qui me fait recourir au trépas.
M'aimant, tu ne dois pas aimer mon infortune;
La mort m'est favorable et la vie importune.
Je vivois seulement pour vivre sous ta loi;
Mon cœur, je ne puis être et n'être pas à toi.
Quand cet heureux poison m'aura la vie éteinte,
N'accuse point le ciel, ne pousse point de plainte:
Tes pleurs ne rendront pas mes mânes satisfaits,
Et mon affection veut de plus beaux effets.
De ce qui restera de ce fatal breuvage
Achève comme moi ta vie et ton servage.
Puisqu'une même ardeur a conjoint notre sort,
Fuyons sa cruauté par une même mort;
Que par même sentier nos âmes divisées
Aillent se réunir au bord des Élysées.
Alors la mienne, veuve et de corps et d'époux,
Engagera sa foi sous des liens plus doux:
En l'agréable nuit de ces campagnes sombres,
Un amour éternel unira nos deux ombres;
Alors tu me pourras entière posséder,

Tu n'auras plus d'ami qui t'oblige à céder;
Nos communs déplaisirs ne seront plus qu'un songe:
Mais, on a mérité le mal qu'on se prolonge.
Nise, ayant le moyen de sortir de tourment,
Et craignant d'en user, tu souffres justement.
Breuvage savoureux, mon unique remède,
Je te préfère au vin que verse Ganymède;
Et quoique le nectar éternise les dieux,
En me privant du jour tu m'es plus précieux.

SCÈNE VI.

NISE, JULIE.

JULIE, *surprenant Nise, et lui arrêtant le bras.*

Dieux, que viens-je d'entendre?

NISE.

O surprise importune!

JULIE.

Nise, qu'espérez-vous?

NISE.

Finir mon infortune.
Que la pitié vous touche en l'état où je suis,
Et ne prolongez point le cours de mes ennuis.
Ai-je trop peu souffert? Pour comble de misère,
Dieux! faut-il que la sœur soit complice du frère;
Que l'un soit le sujet de mon cruel tourment,
Et que l'autre s'oppose à mon allégement?

JULIE, *renversant le verre.*

Ah! Nise, consultez cette rare prudence
Que tant de beaux effets ont mise en évidence;

Dieux, que n'est mon mérite égal à mon bonheur!
Mais j'ai trop assuré mes fidèles services,
Ma bouche maintenant veut d'autres exercices,
Sa violente ardeur ne se peut contenir;
Je sais mieux vous baiser que vous entretenir.
Agréable transport dont mon âme est ravie,
Ah! qui dans vos plaisirs conserveroit la vie!

FLORIMANT.

O signes trop certains du malheur de mes jours!
Éteignons dans leur sang leurs lascives amours.

JULIE, *le tirant loin de la porte.*

Cherchez, cherchez Pamphile, et différez, mon frère,
Ces violens efforts d'une juste colère;
Non pour lui conserver cet objet odieux
Qui doit être abhorré de la terre et des cieux,
Mais pour le divertir par un soin favorable
Du funeste conseil de son sort déplorable.
Il consulte en ces bois sur la fin de ses jours,
Si déjà ce cruel n'en a borné le cours.
Las! j'ai trop reconnu sa passion secrète;
Le présent qu'il vous fit est un don qu'il regrette;
Détournez son trépas, faisant ses yeux témoins
De l'infidélité qu'il soupçonne le moins.

FLORIMANT.

Dieux! qu'un prompt changement renverse toutes choses,
Et que je suis confus en ces métamorphoses!

JULIE.

Mais la nécessité d'aller à son secours
Vous doit faire épargner le temps et le discours.

FLORIMANT.

Attends-nous en ces lieux.

(Il sort.)

JULIE, *entrant dans la chambre.*

La feinte est bien conduite :
Daigne, dieu des amours, favoriser la suite.
Ce divertissement ne se peut trop priser.
(*A Céliane.*)
Qui t'a si bien instruite en l'art de courtiser?
Mille fois ma franchise à ta voix s'est rendue,
Et je brûle d'amour de t'avoir entendue.

CÉLIANE, *l'embrassant.*

C'est gausser à propos; mais peu de paysans,
Sans me vanter beaucoup, sont si bons courtisans.

NISE, *les voyant s'embrasser.*

Dieux! quelle affection est pareille à la nôtre?
Mon amant à mes yeux en caresser une autre,
La baiser, l'embrasser! Infidèle, inconstant,
Eh quoi! ta passion n'a duré qu'un instant!
Et vous qui vous offrez à cet amant volage,
Ne croyez-vous d'humeur à souffrir cet outrage?

CÉLIANE.

Je me résous plutôt à l'infidélité,
Que de rien refuser d'une telle beauté.
Nise, accordez ce point à l'ardeur qui me presse,
Que, vous étant ma femme, elle soit ma maîtresse;
C'est l'ordinaire humeur des hommes de ce temps :
Quand ils n'en ont que deux, ils sont assez contens.

JULIE, *à Nise.*

Madame, rejetez cet amant infidèle.
(*A Céliane.*)
Et vous, il faut tâcher de fléchir cette belle :
Prenez en ma faveur ce divertissement;
Cette feinte est requise à mon contentement.

J'aperçois Philidor, dont la triste pensée
Pourra changer d'objet, vous croyant insensée.
Cet infidèle amant m'est plus cher que le jour,
Et vous pouvez ainsi me rendre son amour.

CÉLIANE.

Que Nise seulement seconde ma folie,
Je ferai toute chose en faveur de Julie.

SCÈNE V.

PHILIDOR, JULIE, NISE, CÉLIANE.

PHILIDOR, *éloigné.*

Enfin je sens un peu refroidir mes esprits;
Il est trop malaisé de souffrir ses mépris;
J'ai langui trop long-temps pour cette âme intraitable;
Julie est d'une humeur qui la rend plus aimable,
Et ce trésor acquis a de puissans appas
Pour me faire oublier celui que je n'ai pas.

JULIE, *allant au-devant de lui.*

Que par un foible effort notre raison se change!
Philidor, savez-vous cet accident étrange?

PHILIDOR.

J'ai peine à concevoir quel accident tu dis,
Si ce n'est que mes vœux sont beaucoup refroidis,
(Montrant Céliane.)
Et que cette beauté si sourde à ma prière
Laisse rentrer mon cœur en sa prison première:
Quelque rares attraits qu'elle tienne des cieux,
Ceux de ta belle humeur valent ceux de ses yeux.
Il me souvient encor de notre amour passée,
Et j'ai quelque regret de t'avoir offensée.

JULIE.

Tu crois que ce discours m'oblige infiniment,
Et que l'amour me cause un sensible tourment.
Non, non, que cet objet occupe ta pensée;
Adore constamment cette fille insensée.

PHILIDOR.

Que me dis-tu, Julie?

JULIE, *le menant dans sa chambre.*

Approche seulement,
Et vois cette maîtresse, ou plutôt cet amant:
Une jalouse humeur l'a mise en cette sorte.
Crains bien de t'engager dans une amour si forte.

CÉLIANE, *à Nise.*

Merveille de ces lieux, doux charme des esprits,
Quelle soumission peut changer tes esprits?
Quel effet merveilleux d'une ardeur sans seconde
Te peut rendre évident le plus beau feu du monde?
Oblige mon courage aux plus sanglans hasards
Qu'on ait jamais courus sous les drapeaux de Mars,
Quelques difficultés où ton désir m'engage,
Crois que ce vil habit couvre un noble courage.
En ton nom je puis tout; et, sans témérité,
J'affronterois la mort pour servir ta beauté.

NISE.

Voyez quelle manie a sa raison troublée,
Et le sensible ennui dont son âme est comblée;
La seule jalousie a causé son tourment;
Elle prie, elle pleure, et me parle en amant.

CÉLIANE.

Donc mes soupirs sont vains?

NISE.

Je plains ton infortune;
Mais que puis-je répondre à ta plainte importune?

CÉLIANE.

Réponds-moi seulement, inhumaine beauté,
Que tu seras sensible à ma fidélité;
Souffre que cent baisers pris sur ta belle bouche
M'assurent aujourd'hui que mon amour te touche;
Vois d'un œil favorable un malheureux amant
Dont ta seule bonté peut finir le tourment.

PHILIDOR.

Dieux! si j'offre des vœux à cette âme insensée,
Après ce que je vois, que la mienne est blessée!

CÉLIANE.

Si rien ne peut fléchir ce courage inhumain,
J'implore au moins l'honneur de mourir de ta main.
Achève les rigueurs de mon sort lamentable;
Une si belle mort ne m'est point redoutable:
Seulement quand ta main m'aura percé le flanc,
Verse une goutte d'eau pour un fleuve de sang;
L'espoir d'être pleuré des plus beaux yeux du monde
Fait qu'au point de mourir ma joie est sans seconde.
Accorde à mes désirs cette félicité.
Quoi! rien de tes faveurs, rien de ta cruauté!
Le temps me vengera, cruelle dédaigneuse,
Et le ciel punira ton humeur orgueilleuse.
Hélas! que j'ai souffert d'inutiles douleurs!
Elle est sourde à ma plainte et se rit de mes pleurs.

NISE.

Que vous puis-je accorder, et qui croyez-vous être?

CÉLIANE.

fidèle amant que le ciel ait fait naître,
ous dussiez priser l'insigne affection,
nérite bien votre inclination.

NISE.

ı, parfait amant, est-ce assez? je vous aime,
efuse rien à votre amour extrême:
à vos douleurs apporter du secours.

CÉLIANE.

ue mille baisers confirment ce discours.

NISE.

n'en obtiendroit cette bouche vermeille?
noi, j'y consens.

CÉLIANE.

O faveur sans pareille!
le plus heureux qui respire en ces lieux,
vois maintenant ton destin glorieux!

JULIE.

lis-tu, Philidor?

PHILIDOR.

Que je plains sa folie!
je fais état de l'humeur de Julie!

JULIE.

la jalousie en mon cœur n'a régné;
on s'est toujours son usage épargné,
eux bien ailleurs engager ta franchise
e mettre en l'état où Florimant l'a mise.

PHILIDOR.

ırne à Julie, à mes vœux anciens,
ente mes bras à mes premiers liens.

Sous ses premiers vainqueurs mon âme est asservie,
Et je n'ai point dessein de changer de ma vie;
Respirons à jamais sous une même loi,
Et reçois ce baiser pour gage de ma foi.

JULIE, *se retirant.*

Corrigez, Philidor, cette humeur indiscrète,
Et portez vos baisers à qui je les souhaite.
Ne m'obligez pas tant, c'est prendre trop de soin,
Et je vous en prîrai quand j'en aurai besoin.
Cherchez un autre objet à votre rêverie:
Vous revenez trop tard, et mon âme est guérie.
Qu'une beauté plus rare ait votre affection;
Vous forcez trop pour moi votre inclination.

PHILIDOR.

Ces discours me sont dus, et cette résistance
Est la punition de mon peu de constance.
Mais bientôt ce mépris doit être limité;
Je ne suis pas d'humeur d'être tant maltraité.

JULIE.

Ni moi d'humeur aussi d'être beaucoup pressée;
Mon inclination ne peut être forcée.
Si c'est vous rebuter.....

NISE.

O plaisirs pleins d'appas!

JULIE.

Ne vous présentez point, vous ne le serez pas.

PHILIDOR.

Mauvaise, vous riez; mais ce discours m'offense.

JULIE.

Oui, je ris; et riant je dis ce que je pense.

PHILIDOR.

. cette froide humeur vous duroit bien long-temps,
: sais bien le moyen d'être tous deux contens.

JULIE.

t quel?

PHILIDOR.

Que vous m'ôtiez tout sujet d'espérance,
t que je vous imite en cette indifférence;
'est l'unique moyen de vivre sans souci.

JULIE.

'y consens, Philidor.

PHILIDOR.

Et j'y consens aussi.

JULIE.

dieu, vis bienheureux.

PHILIDOR.

Adieu, vivez contente.
(S'en allant.)

JULIE.

) le parfait amant! que l'amour le tourmente!
hilidor! Philidor! mon cœur, reviens ici.

PHILIDOR, *revenant.*

ue voulez-vous?

JULIE.

Eh quoi! tu fais l'amour ainsi?

PHILIDOR.

: ne suis qu'une loi que vous-même avez faite.

JULIE.

h! mes yeux t'ont prouvé ma passion secrète;
uand ma bouche feignoit, mon cœur étoit sans fard.
Iais je parle d'aimer à qui n'en sait pas l'art.

J'aime, j'aime, cruel, et ton âme si dure
Est l'unique sujet du tourment que j'endure.
Je perds le souvenir de tes mépris passés;
Et ces ardens baisers te le montrent assez.

PHILIDOR.

Ah dieux! que ces faveurs réchauffent mon envie!
Disposez de mon cœur, disposez de ma vie :
Trop de bonheur succède aux maux que j'ai soufferts;
Jamais le changement ne brisera mes fers.

JULIE.

C'est assez, mon souci; maintenant prends la peine
D'aller chercher Pamphile au long de cette plaine.
Ce déplorable amant veut achever son sort;
Un secret désespoir lui fait chercher la mort;
Divertis son dessein; il est..... suis cette voie.

(Il sort.)

Il ne le peut trouver aux lieux ou je l'envoie.
Pamphile est dans le bois et Florimant aussi :
Tout mon dessein étoit de l'écarter d'ici.
Cette agréable feinte heureusement succède,
Et votre maladie est proche du remède.

(La chambre se ferme.)

SCÈNE VI.

PAMPHILE *seul dans le bois, d'abord; ensuite* FLORIMANT.

PAMPHILE.

Acquitté des devoirs qu'exigeoit l'amitié,
Pamphile, sur toi-même exerce ta pitié;
Que ta raison, par qui ton ami sort de peine,
Ne perde pas pour toi la qualité d'humaine.

Bel astre des saisons, qui sais combien d'ennuis
Vont envoyer mon âme aux éternelles nuits,
S'il te souvient encor des amoureuses flammes
Par qui ton sort fut joint au destin de nos âmes,
Et si tu sais combien on souffre de trépas
Alors qu'on aime bien et qu'on ne jouit pas,
Vois d'un visage égal la fin de ma fortune,
Puisque je m'affranchis de mille morts par une.
L'Amour qui te fut doux n'a pour moi que du fiel;
Autrefois ses faveurs t'ont fait quitter le ciel,
Et ce dieu se plaît tant à me livrer la guerre,
Qu'aujourd'hui sa rigueur me fait quitter la terre.
Nise est à Florimant, tout espoir m'est ôté;
Différer mon trépas, c'est une lâcheté.
Encor, parmi l'horreur de ce dessein funeste,
Et parmi tant de maux, quelque plaisir me reste,
Que je me servirai, pour me percer le flanc,
Du fer que ma déesse a vengé de son sang.
Ayant osé couper ses délicates veines,
Que tu m'obligerois de terminer mes peines!
Tu sais déjà l'endroit que tu dois traverser;
Tu me donnas au cœur quand tu l'osas blesser.
Mais je crains que ce fer, contraire à mon envie,
Au lieu de m'achever ne prolonge ma vie,
Et que le sang divin dont je le vois taché
M'empêche de mourir quand il m'avoit touché.
Inutiles discours! lâche, tu délibères,
Tu crains plus, cœur abject, la mort que tes misères.
Dans le gouffre d'ennuis où le sort t'a jeté,
Redouter le trépas c'est l'avoir mérité.
Ouvrons, ouvrons ce flanc, et que chacun y lise
Le pouvoir de l'Amour et des beaux yeux de Nise.

FLORIMANT, *l'arrêtant.*

Et quoi! tu perds le temps à de si vains regrets,
Tandis que ta maîtresse éteint ses feux secrets!
Tu conçois des desseins contre ta propre vie
Alors qu'elle amortit son amoureuse envie!

PAMPHILE.

En vain cette surprise a mon bras arrêté;
Possède, cher ami, cette rare beauté,
Et ne me défends point de chercher ce que j'aime:
Le jour t'est agréable, et la mort m'est de même.

FLORIMANT.

O la chaste beauté! l'objet de notre amour
Est l'objet le plus saint qui respire le jour,
Si le crime est prisable, et si c'est innocence
Qu'avoir permis cent fois la dernière licence
A l'homme le plus vil qui respire en ces lieux,
Et qui jamais ait vu la lumière des cieux.

PAMPHILE.

Épargne la vertu dont le ciel l'a pourvue.
Que me dis-tu, cruel?

FLORIMANT.

Ce que m'a dit ma vue.
Suis, suis-moi seulement; tes yeux seront témoins
Du visible forfait que tu croirois le moins.
Je rends à tes désirs cette chaste Diane,
Et je n'aspire plus qu'aux vœux de Céliane.

PAMPHILE.

Dieux, que viens-je d'entendre!

FLORIMANT.

Hâtons-nous, suis mes pas.

PAMPHILE.

Pourquoi, fâcheux rapport, préviens-tu mon trépas?

SCÈNE VII.

ɪE, JULIE, CÉLIANE, *dans la chambre.*

JULIE.

emps d'achever ces agréables feintes,
ıiront aussi vos soupirs et vos plaintes.
ils viendront ensemble écouter vos discours,
ı nouveaux sermens témoignent vos amours.
ı'un peu de bruit vous frappera l'oreille,
ɪncez d'exprimer une ardeur sans pareille.
si je les trouve en ces lieux d'alentour,
conter merveille et hâter leur retour.

(Elle sort.)

NISE.

on espoir est foible et que ma crainte est grande,
un mal apparent tout notre bien dépende!
forme d'un crime établir son bonheur,
ɪour son repos soupçonner son honneur!
dois-je espérer une agréable issue
te invention que nous avons conçue?

CÉLIANE.

ɪe appréhension qui nous puisse assaillir,
u nous conseillant, nous ne saurions faillir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; FLORIMANT, PAMPHILE, *conduits par Julie, écoutant à la porte.*

FLORIMANT.

Approchons-nous sans bruit.

CÉLIANE.

Ils sont tous à la porte;
Commençons.

NISE.

Oublîrois-je une amitié si forte?
Et quoi qu'on attribue au céleste pouvoir,
Me peut-il empêcher les moyens de te voir?
J'obligerai toujours tes fidèles promesses
Des mêmes privautés et des mêmes caresses;
Toujours nous nagerons en des mers de plaisirs,
Toujours nos voluptés passeront nos désirs;
Jamais nos passions ne seront refroidies;
Jamais de changemens, jamais de perfidies.
Florimant ne pourra posséder que le corps;
Tu posséderas tout avecque moins d'efforts;
Ta présence m'est douce, et la sienne ennuyeuse;
Le jour me sera cher et la nuit odieuse.

PAMPHILE, *à part.*

Que de brutalité sous des traits innocens!
Dois-je de la croyance au rapport de mes sens?

CÉLIANE, *embrassant Nise.*

C'étoit par un destin également propice
Qu'un berger captivoit la déesse d'Érice,

un Médor sans renom possédoit les beautés
it ses fameux rivaux ont été rejetés,
que tous les matins sur le rivage maure
chasseur languissoit dans les bras de l'Aurore.
s déjà ces beaux yeux réchauffent mes désirs :
ons-nous mille fois, je meurs en ces plaisirs.

FLORIMANT.

ce ressentiment c'est trop de retenue;
jure qu'il nous fait nous est assez connue.
(Frappant contre la porte.)
npons, brisons la porte.

CÉLIANE, *se levant.*

Ah dieux! qu'ai-je entendu?

NISE, *riant.*

he-toi, mon souci.

FLORIMANT, *les voyant au travers de la porte.*

Voyez comme éperdu,
r éviter l'effet de ma juste furie,
traître s'est caché sous la tapisserie.
ons, qu'attendons-nous en cette passion?

NISE, *ouvrant la porte.*

ù vous provient, monsieur, tant d'altération?

FLORIMANT.

oi, toujours solitaire, et toujours si pensive!

NISE.

n'entretiens ici du bonheur qui m'arrive,
mon penser prévient de souhaits infinis
gréable moment où nous serons unis.

FLORIMANT.

i, tu le chéris fort ce moment favorable,
r ma possession t'est fort considérable;

Tu n'adresses qu'à moi tous les vœux que tu fais,
Et je puis rendre seul tes désirs satisfaits:
J'ai fort touché ton cœur, et sans doute il ne pense
Qu'à faire en ma faveur des efforts de constance.
Cette fidélité ne se peut violer;
En vain tout l'univers la voudroit ébranler;
Et je crois que jamais la veuve de Sichée
Ne fut pour un Troyen si vivement touchée.
Qu'ai-je pour mériter cette inclination?
Peux-tu bien subsister en tant de passion?
Que l'amour est puissant dans le cœur d'une dame!
Le tien étouffera de l'ardeur qui l'enflamme.
Modère ces transports, ma lumière, mes yeux,
Et ne m'aime pas tant pour te conserver mieux.
O le fidèle objet!

JULIE, *à part.*

O l'agréable ruse!

NISE.

Oui, fidèle, et bien plus que celui qui m'accuse.
Ma constance, monsieur, n'a que trop de témoins.

FLORIMANT.

Oh! qu'elle en est remplie! Artémise en eut moins.
Jamais un paysan n'a ton âme blessée,
Et jamais à nos yeux il ne t'a caressée?
Je vous rends, cher ami, cet aimable trésor;
Il ne me touche plus, et vous l'aimez encor.
Adorez constamment cette rare merveille
Dont la fidélité n'eut jamais de pareille.
Un secret repentir me rend mes premiers fers;
Céliane est sensible aux maux que j'ai soufferts.

PAMPHILE.

e me proposez plus de servir cette belle,
lle est due à l'amant qui meurt d'amour pour elle;
éjà ce beau mignon, son cœur et son espoir,
st privé trop long-temps du bonheur de la voir.
rions-le de paroître.

(Il va lever la tapisserie.)

NISE.

O dieux! je suis perdue.

FLORIMANT, *prenant Céliane.*

ens, traître, recevoir la faveur qui t'est due;
urs aux pieds de ta vie, et va traiter l'amour.

CÉLIANE.

i, je perds sans regret la lumière du jour.

FLORIMANT.

lieux! c'est Céliane.

(Le fer lui tombe des mains.)

CÉLIANE.

Ajoute, âme perfide,
ette qualité le titre d'homicide,
erce sur mon cœur ton courage inhumain;
n œil l'a bien percé, perce-le de ta main.
pouvant qu'obtenir de ce cruel courage,
l'il me donne la mort s'il ne peut davantage.
vis pour être tienne, et, ne le pouvant pas,
l'au moins de ta faveur je tienne le trépas.

FLORIMANT.

eux, que j'en suis touché! que sa voix a de charmes!
sse de soupirer, épargne-moi des larmes;
souffre qu'à tes pieds, adorable beauté,

J'implore le pardon de ma légèreté;
D'autres n'ont plus sur moi qu'un pouvoir inutile.
Je ne m'oppose plus au dessein de Pamphile,
Et je veux désormais t'aimer si constamment
Que rien n'égalera notre contentement.

JULIE.

O dieux, l'heureux effet!

CÉLIANE.

Avec quelles caresses
Puis-je récompenser de si douces promesses?
Et toi qui m'as portée à cette invention,
Que je suis obligée à ton affection!

JULIE, *à Pamphile et à Florimant.*

Voyez si mon esprit mérite des louanges,
Étant le seul auteur de ces effets étranges.
Céliane épioit, sous ces faux vêtemens,
Si Nise étoit l'objet qui causoit vos tourmens,
Et la reconnoissant j'ai conçu cette feinte
Pour bannir d'entre nous la tristesse et la plainte.
Le ciel a tellement favorisé mes vœux,
Que rien n'est plus contraire au bonheur que je veux:
Leurs crimes supposés, et leurs feintes caresses,
Donnent à trois amans leurs premières maîtresses.

PAMPHILE, *à Nise.*

Heureuse invention! Mais que m'ordonnes-tu,
M'ayant vu, chère amour, soupçonner ta vertu?
J'aurois trop peu de pleurs pour laver cette offense
Si mon seul repentir servoit à ma défense.
Mais tu m'as obligé toi-même à t'offenser,
Et tu m'as fait faillir pour me récompenser.

NISE.

nnissons, cher amant, toute mélancolie,
: rendons mille vœux à l'esprit de Julie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PHILIDOR.

PHILIDOR, *à Julie.*

ne le trouve point.

JULIE.

Le voici de retour.
mire, Philidor, les effets de l'amour :
promets de m'aimer, cet amant est à Nise,
n frère à Céliane a rendu sa franchise,
e a par ce bonheur recouvré sa raison,
bien que notre joie est sans comparaison;
nous voyant unis par ces trois mariages,
n ne peut traverser la douceur de nos âges.

PHILIDOR.

eux! quel miracle Amour fait paroître en ce lieu!
e je suis étonné du pouvoir de ce dieu!
us devons en ces lieux, pour ce triple mystère,
i faire autant d'autels qu'il en a dans Cythère;
rendre sa bonté si célèbre aux neveux,
e les plus froids un jour l'importunent de vœux.

FIN DE LA CÉLIANE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LA BELLE
ALPHRÈDE,

COMÉDIE.

1634.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA BELLE ALPHRÈDE.

LA belle Alphrède, déguisée en cavalier, s'est mise à la poursuite de Rodolphe, son amant, qui, après l'avoir séduite, l'abandonne pour une Isabelle qu'il est sur le point d'épouser en Angleterre. Alphrède, jetée par la tempête sur un rivage étranger, y rencontre son infidèle aux prises avec des pirates, et lui sauve la vie. Les pirates reviennent en force, les deux amans sont pris et enchaînés. Le chef de ces pirates est Amintas, père d'Alphrède : il reconnoît sa fille, qui lui fait l'aveu de son amour, toutefois en lui cachant l'incident qui en est résulté. D'après un plan concerté entre eux pour ramener le volage, Alphrède, toujours en habits de cavalier, et son frère Acaste, passent en Angleterre ; là ils délivrent Isabelle et Eurylas son père des mains d'un ravisseur. Acaste se

prend d'amour pour Isabelle, et celle-ci ne tarde pas à le payer de retour, sur l'assurance qu'on lui donne que Rodolphe n'est plus. Cependant Rodolphe, rendu à la liberté, arrive aussi en Angleterre, dans le dessein de venger sur Acaste la mort d'Alphrède qu'il croit avoir été tuée par le chef des pirates. C'est alors que tout s'arrange, que tout s'explique : Alphrède pardonne à Rodolphe qui l'épouse, et Acaste et Isabelle sont unis ensemble.

Il est difficile de compter le nombre de combats, de travestissemens, de reconnoissances et de déclarations d'amour que contient cette comédie, dont l'action est encombrée de personnages inutiles. Elle est purement écrite, et la passion y est quelquefois heureusement exprimée.

Rotrou, dans cette pièce, ainsi que dans quelques autres du même genre, a trop sacrifié au mauvais goût de son siècle, qui applaudissoit tous ces imbroglios tirés la plupart de canevas espagnols ou italiens. Il est à regretter qu'un talent aussi facile et aussi naturel que le sien se soit astreint à imiter de tels modèles. Nul doute qu'en se rapprochant davantage de la nature et des mœurs de la société, l'auteur de Venceslas ne fût parvenu, dans la comédie, au même niveau qu'il a su atteindre dans la tragé-

die. Il a prouvé, dans *les Ménechmes*, qu'il avoit entrevu cette route nouvelle, déjà si habilement indiquée par les anciens; mais il est resté, pour ainsi dire, à l'entrée de la carrière, que ses successeurs ont franchie d'un pas plus sûr et plus hardi. Convenons cependant qu'il est plusieurs de ses comédies où l'intrigue moins embrouillée, la scène mieux entendue, et un style plus correct, rappellent quelquefois l'émule et le précurseur de Corneille.

ACTEURS.

RODOLPHE, amant d'Alphrède.
ALPHRÈDE, maîtresse de Rodolphe.
ISABELLE, maîtresse d'Acaste, promise à Rodolphe.
ORANTE, sœur d'Isabelle.
ACASTE, frère d'Alphrède.
AMINTAS, père d'Alphrède, chef des pirates arabes.
EURILAS, père d'Isabelle.
ÉRASTE, amoureux d'Isabelle.
CLÉANDRE, confident d'Alphrède.
FERRANDE, confident de Rodolphe.
UN PAGE.
OLÉNIE, vieille au service d'Amintas.
PIRATES ARABES de la suite d'Amintas.
UN PARENT d'Eurilas.
GENS ARMÉS et VALETS de la suite d'Éraste.
PERSONNAGES du ballet.

LA BELLE

ALPHRÈDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

'HRÈDE, *déguisée en cavalier;* CLÉANDRE, *r le bord de la mer, regardant les débris d'un isseau.*

ALPHRÈDE.

'HRÈDE, enfin le ciel, par un destin visible,
pt tes intentions pour ce bel insensible;
'ain tu suis les lois d'un enfant obstiné,
'ain contre les dieux ton cœur s'est mutiné,
iis d'heureux succès ne suivront tes attentes,
eur pouvoir détruit quelque effort que tu tentes.
it-ils pas, ces auteurs de tes cruels tourmens,
tre une simple fille armé des élémens?
tune écume encor de la rage homicide
it il veut t'empêcher de suivre ce perfide:

A peine as-tu sur l'eau ses vaisseaux aperçus,
Que d'un soudain courroux les vents se sont ému
Et qu'astres, élémens, flots, vents, grêle et tonn
Tous d'un commun effort t'ont déclaré la guerre;
Les airs se sont troublés, le tonnerre a grondé,
Les vents d'un soin aveugle ont ton vaisseau guid
Et ton esprit confus sur ce triste rivage
Est à peine remis de la peur de l'orage,
La mort à tout moment se présente à tes yeux,
Prête d'exécuter la colère des dieux.

CLÉANDRE, *l'abordant.*

J'avois bien vu d'Amour de diverses peintures,
Et j'avois bien jugé, par beaucoup d'aventures,
Qu'il possède un grand droit sur les cœurs des hum
Et qu'il fait de grands coups de ses débiles mains
Mais de m'imaginer que dans l'esprit d'Alphrède
Il pût nourrir un mal qui n'eût point de remède,
A moins que d'en avoir mes propres yeux témoins
C'est celui de ses faits que j'aurois cru le moins.

ALPHRÈDE.

Qui n'a jamais senti la force de ses armes,
Le voyant en autrui, le trouve plein de charmes;
Il tient tout au-dessous du bonheur des amans,
Et ne croit point de biens si doux que leurs tourm
Ainsi qui voit le feu préfère à toutes choses
L'aimable pureté de sa couleur de roses,
Rien n'est à ses regards ni plus beau ni plus cher;
Mais qu'il les dément bien s'il ose en approcher!
Quel si cruel serpent, quel monstre si farouche
Avec moins de pitié dévore qui le touche?
Il s'attache, s'accroît, force, vole, s'étend;

que tout lui cède, et rien ne s'en défend.
ce dieu cruel, ce tyran de nos âmes;
plaisent aux yeux et telles sont ses flammes :
que ses attraits ont vaincu nos esprits,
l s'est fait passage en de jeunes esprits,
que tout se rende à sa force indomptable;
: tigre plus fort, lion plus redoutable;
argne tourmens, gênes, flammes, ni fers,
s en cruauté la mort et les enfers;
se, oppresse, brûle, étouffe, désespère,
ûtre pleurs, soupirs, sanglots, plaintes, colère;
ouhaiter la mort et mépriser le jour,
nt. Amour qu'il est, il n'a rien moins qu'amour.
ne droit toutefois qu'ait pris sur ma pensée
: aveugle dieu la fureur insensée,
lroit contre moi le nom de triomphant,
: j'abattrois l'orgueil de cet enfant,
Mais, las! à ce mot, et de rage et de honte,
s que tout mon sang au visage me monte.

CLÉANDRE.

ne, un tel portrait doit bien être important
us ferme la bouche et vous afflige tant.
ce point que la foi qu'il vous avoit donnée
ui fit avancer les douceurs d'hyménée?

ALPHRÈDE.

: foi, justes dieux! De quels traîtres sermens
s occasions se servent les amans!
laissai, chétive, abuser de la sorte:
puis démentir le témoin que j'en porte;
ue art et quelques soins dont je voulusse user,
s bien que le temps est près de m'accuser.

Apprends donc en deux mots quel est pour mon dommage
Le sujet qui me porte à ce triste voyage.
Tu sais que le soleil a fait deux fois son cours
Depuis qu'il est témoin de nos jeunes amours;
Et Barcelone eût vu, durant ces deux années,
Le beau nœud d'hyménée unir nos destinées,
Si par des soins constans j'eusse pu conserver.....
Mais juge ce qui suit, je ne puis achever.
Mes faveurs toutefois sembloient croître ses flammes,
Et plus fort chaque jour s'unissoient nos deux âmes,
Son amour sembloit croître avecque ses plaisirs,
Je me laissois régir à ses jeunes désirs,
Et lui laissai sur moi prendre tant d'avantage,
Qu'il m'en a fait enfin porter le témoignage.
Mais écoute le reste : ô mœurs! ô piété!
O ciel! qui vit jamais semblable lâcheté?
Attiré par les bruits d'un appareil de guerre,
Sous l'aveu de son père il passe en Angleterre,
Se fait voir quelques mois en ce fatal séjour,
Et, comme il vaut beaucoup, charme toute la cour.
Quelque jeune beauté, de ses charmes éprise,
Sans doute en ce pays captive sa franchise;
Car depuis quelque temps s'étant rendu chez soi,
J'ai vu que cet ingrat, au mépris de sa foi,
A traité mon amour de tant d'indifférence,
Et flatté mes désirs de si peu d'espérance,
Qu'à ma confusion j'éprouve bien, hélas!
Qu'il nuit de bien aimer et ne connoître pas.
Enfin ces jours passés j'appris que ce volage
Tenoit prêts des vaisseaux pour un second voyage;
Et ce perfide cœur, ô cruel désespoir!
M'a dédaignée au point de partir sans me voir.

Juge quelle je fus, si tu sais quelle rage
La jalousie excite en un jeune courage,
Et ce qu'outre l'amour l'intérêt de l'honneur
Me fit dire et penser contre ce suborneur.
Mais tous deux me livroient de trop vives atteintes
Pour n'avoir que des pleurs, ni pousser que des plaintes;
Ce sont de nos affronts des vengeurs imparfaits:
Qui ressent vivement doit passer aux effets.
J'ai déguisé mon sexe, et suivois l'infidèle
Pour divertir l'effet de son ardeur nouvelle,
Quand la rage des vents, ces fiers tyrans des eaux,
En ce bord étranger a jeté nos vaisseaux.

(Rodolphe et Ferrande paroissent; ils sont poursuivis par quatre pirates, l'épée à la main.)

Mais, dieux, en quel état et dans quelle aventure
Le ciel à mes regards expose ce parjure!
Donnons, mon cher Cléandre, et par cette action
Fais-moi preuve aujourd'hui de ton affection.

SCÈNE II.

LES MÊMES; RODOLPHE, FERRANDE, PIRATES ARABES.

RODOLPHE, *se battant.*

Le ciel, traîtres, le ciel, propice à l'innocence,
Quand elle est poursuivie embrasse sa défense,
Et ses soins providens.....

PREMIER ARABE, *tombant mort.*

O rigueur de mon sort!

DEUXIÈME ARABE.

Cédons au nombre, amis, fuyons, Timandre est mort.

(Les Arabes s'enfuient: Rodolphe, Alphrède et Cléandre les poursuivent.)

SCÈNE III.

FERRANDE *seul.*

Quel Mars assez vaillant, quel orgueilleux Typhée
Offre encore à ce bras un illustre trophée?
Impuissans Gérions, Titans audacieux,
Dont l'insolente audace alla jusques aux cieux,
Toi, monstre renaissant, toi chien achérontide,
Redoutables objets de la fureur d'Alcide,
Dieux, Parques, animaux, hommes, démons, enfer
Éprouvez aujourd'hui de quel bras je me sers.
Renaissez, paroissez, tandis que cette lame,
Fatale à ces mutins, est encore de flamme;
Exercez un moment ce fer encore chaud.
Mais pas un ne se montre, et tous craignent l'assau
De joindre mes efforts où Rodolphe travaille,
Seroit trop honorer cette infâme canaille;
Je ne les poursuis point, et le moindre sans moi
Leur met assez au sein l'épouvante et l'effroi.

SCÈNE IV.

ALPHRÈDE, *déguisée en cavalier;* RODOLP
CLÉANDRE, FERRANDE, *tous l'épée nue*
main.

RODOLPHE.

Quel dieu, brave guerrier, quelle heureuse fortune
Me suscite en ce lieu ta rencontre opportune?
Plus longue résistance excédoit mon pouvoir,
Et je voyois la mort sous son teint le plus noir.

d le foudre imprévu de ton courage extrême
ssé ces voleurs, ma peur, et la mort même.
que de sortir de ce fatal séjour,
ue j'apprenne au moins à qui je dois le jour,
-moi par quels vœux et par quel sacrifice
œur peut reconnoître un si pieux office.

ALPHRÈDE, *l'attaquant.*

le et lâche objet de mes vœux innocens,
des libertés, fatal poison des sens,
mords sont les vœux, et ta vie est l'offrande
le peut satisfaire et que je te demande;
is, qu'en ce combat tu croyois te servir,
sauvé le jour que pour te le ravir;
ain en ce devoir, plus juste que pieuse,
a mort seulement t'étoit officieuse.
ns, ou sans égard je suis le mouvement
non affront permet à mon ressentiment.

RODOLPHE.

Alphrède, est-ce vous?

ALPHRÈDE.

Parle mieux, infidèle;
'avec mon nom la qualité de belle;
œur dément ta voix, et mon peu de beauté
, hélas! paroît en ta déloyauté;
suis que l'objet des mépris d'un perfide :
je veux, si je puis, en être l'homicide;
me raviras ce que je t'ai sauvé,
ton traître sang ce fer sera lavé.

RODOLPHE.

veux point défendre un crime sans excuse;
nême je le hais, moi-même je m'accuse,

Et ne me puis sauver que par l'aveuglement
Qui bannit la raison de l'esprit d'un amant.
Je ne condamne point un courroux légitime;
Votre ressentiment est moindre que mon crime;
Je suis volage, ingrat, perfide, suborneur;
Je dois à votre amour raison de votre honneur:
Mais la nécessité qui suit la destinée
M'engage aux mouvemens d'une ardeur obstinée
Qu'avec tous ses efforts mon cœur ne peut forcer,
Et que temps ni raison ne peut faire cesser.
Alphrède, accusez donc de mes nouvelles flammes
Ce seul fatal instinct qui dispose des âmes,
Force les volontés, donne à son gré les cœurs,
Et d'un aveugle soin établit nos vainqueurs.
Vous possédez toujours ces charmes adorables
Qui me furent si doux, si chers et désirables;
Ils ne s'altèrent point, et mon cœur peut changer:
Alphrède est toujours belle, et moi je suis léger.

ALPHRÈDE.

Ne crois pas, orgueilleux, qu'Amour ait fait la chaî
Qui d'un secret effort après tes pas me traîne;
Ne présume pas tant du pouvoir de tes yeux,
Que de leur imputer ce transport furieux.
Si tu vois que des miens il tombe quelques larmes,
Je ne t'oblige pas d'en accuser tes charmes;
Non, traître, je veux bien qu'ils soient crus innoce
Pour m'être si cruels ils sont trop impuissans.
N'accuse de ma peine et de cette poursuite
Que le honteux état où tu me vois réduite:
Le fruit que le ciel donne à tes sales plaisirs
Me porte sur tes pas bien plus que mes désirs;

L'intérêt de l'honneur plus que l'amour me presse;
Et ton enfant te suit, et non pas ta maîtresse.

RODOLPHE.

Et moi, loin de trouver ces propos ennuyeux;
J'en attends les effets comme un présent des dieux,
Et ne puis recevoir qu'avec beaucoup de joie
Ce qui me vient par vous et que le ciel m'envoie.
Mais je ne puis forcer l'agréable prison
Où de nouveaux liens arrêtent ma raison.
Tel étoit mon dessein, tels étoient ses caprices,
Qu'une autre à vos beautés ôtât mes sacrifices:
Isabelle est son nom, et Londres le séjour
De ce fatal aimant des puissances d'amour.
Je ne désire point vous vanter sa puissance
Pour faire en quelque sorte excuser mon offense;
Il suffit de vous dire, et c'est avec regret,
Que je résiste en vain à ce pouvoir secret
Qui fait rompre la foi qui vous étoit donnée,
Et qui range mon cœur sous un autre hyménée.
Déjà ce sacré nœud des belles volontés
Auroit à mêmes lois soumis nos libertés,
Si le vent qui me prit presque en quittant la terre
Ne m'avoit détourné des routes d'Angleterre,
En ces barbares lieux dont le peuple assassin
Veut qu'à sa cruauté je serve de butin.
Quatre Arabes sans vous m'alloient priver de vie,
Et par vous elle est prête encor d'être ravie:
Si vous croyez devoir à votre passion
Cette juste, il est vrai, mais sanglante action,
Que je sois donc l'objet de la fureur d'Alphrède:
Je ne puis à vos maux offrir d'autre remède.

Qu'à ce prix, s'il se peut, vos vœux soient satisfaits:
Ce fer est dans mes mains un inutile faix.
(Il jette son épée.)
Ou, s'il vous est suspect, le voilà qui vous laisse
Le moyen d'accomplir le désir qui vous presse.
Alphrède, suivez donc votre ressentiment:
Le courroux s'alentit par le retardement.

ALPHRÈDE, *laissant tomber son épée.*

T'offrant à ma fureur, lâche objet de mes larmes,
Tu sais combien légers sont les coups de mes armes;
Comme ils sont sans effet, tu les attends sans peur:
Alphrède, et tu le sais, ne peut frapper au cœur.
Conserve donc le jour, et suis tes destinées;
Le ciel à tes souhaits égale tes années.
Je saurai cependant alléger mes douleurs;
Celui qui peut mourir peut vaincre tous malheurs.
Bien d'autres en la mort ont trouvé du remède;
Et ce qu'elle est pour tous, elle l'est pour Alphrède.
Je devrois souhaiter que ce que j'ai de toi,
Pour ton crime, inconstant, mourût avecque moi,
Et je ne devrois pas moi-même me survivre.
J'attendrai toutefois que le temps m'en délivre;
Je forcerai ma haine, et ta déloyauté
Ne m'obligera pas à cette cruauté:
Je veux qu'un même instant expose aux yeux du père
La naissance du fils et la mort de la mère,
Et que ce dieu cruel qui préside à l'amour
Me voie en même temps perdre et donner le jour.
Peut-être que tes yeux, ces vainqueurs si barbares,
De quelques pleurs au moins ne seront pas avares,
Et que de ces ingrats et cruels ennemis
Tu pleureras la mère et tu riras au fils.

el que soit mon trépas, combien aura de charmes
mort qui de tes yeux m'aura tiré des larmes!
mbien me sera cher.....

SCÈNE V.

LES MÊMES; PIRATES ARABES.

PREMIER ARABE, *se saisissant d'eux.*

Saisissons ces mutins,
casion est belle.

FERRANDE.

O rigoureux destins!

DEUXIÈME ARABE.

îtres, suivez nos pas.

RODOLPHE.

Quoi, surpris sans défense!

PREMIER ARABE.

jours tombés enfin dessous notre puissance,
re chef, l'agréant, réparera la mort
celui dont vos bras ont accourci le sort.

RODOLPHE.

uels malheurs, ô ciel, ta rigueur me destine!

PREMIER ARABE.

ns, frappez, traînez cette engeance mutine.
s, emportez ce corps qui nous étoit si cher;
on l'oigne, et qu'un de nous prépare le bûcher.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMINTAS, ACASTE, PIRATES ARABES.

AMINTAS, *assis.*

Sur peine d'encourir un châtiment sévère,
Qu'on traite avec respect cette troupe étrangère;
Ne joignez point l'outrage à leur captivité;
Qu'elle égale en douceur la même liberté,
Puisque rien n'est égal au bonheur que j'espère
De trouver une fille et de donner un père.
Ce matin, à l'aspect de l'un d'eux que j'ai vu,
Mon cœur s'est réjoui, tout mon sang s'est ému;
Et j'ai toujours appris qu'en pareille aventure
Ce sont des vérités que nous dit la nature.
(A l'un des Arabes.)
Ciel, secondez mes soins. Vous, amenez l'un d'eux
Qui me puisse éclairer sur les points que je veux.
(L'Arabe sort.)
Allez; revenez tôt. Seul espoir qui me reste,
Mon fils, s'il te souvient de l'accident funeste
Par qui j'ai dans Oran un empire absolu,
Et qui me fit plus grand que je n'eusse voulu,
Juge pourquoi je plains cette troupe captive,

Et prête à mes discours une oreille attentive.
e ne redirai point quel destin rigoureux
Se soumit à ces gens et m'éleva sur eux;
'u sais que de nos bords tirant vers l'Angleterre,
in ce temps que l'Espagne eut une longue guerre,
Que les soldats français firent nos champs déserts,
it nous mirent au point de chercher d'autres airs;
'u sais, dis-je, qu'alors cherchant à ma franchise
In salutaire asile aux rives de Tamise,
ssisté seulement de ta sœur et de toi
Dieux! à ce souvenir encore je la voi),
'effort impétueux d'une horrible tempête
D'un naufrage apparent menaça notre tête.
Hélas! il me souvient des assauts furieux
Que nous livra deux jours la colère des cieux:
a mer, au gré des vents, tantôt mont, tantôt plaine.....
Mais sondons avec art l'esclave qu'on amène;
it si le soin des dieux me daigne seconder,
'u sauras le sujet qui me l'a fait mander.

SCÈNE II.

LES MÊMES; FERRANDE.

AMINTAS.

e cœur, brave captif, répond-il au visage,
t d'un esprit serein portez-vous le servage?
'oir les grands accidens d'un œil toujours égal,
t savoir s'y résoudre, est la moitié du mal.

FERRANDE.

i les fers étonnoient et rendoient le teint blême,
Avec quelle vertu verroit-on la mort même?

Oui, je porte, seigneur, un cœur et noble et fort,
Préparé dès long-temps aux accidens du sort,
Qui tient à son pouvoir toute crainte soumise,
Et qui sait dans les fers conserver sa franchise :
Hommes, dieux, élémens, enfers, parques, prison,
Tenteroient vainement d'ébranler ma raison;
Je ne connois la peur sur terre ni sur onde,
Et verrois sans trembler la ruine du monde.

ACASTE.

Une constance telle, et dans telle saison,
Certes, est sans exemple et sans comparaison.

AMINTAS.

J'admire également, en ce sage langage,
La grandeur de l'esprit et celle du courage,
Et je me sens pressé par ces deux qualités
D'apprendre et d'honorer le nom que vous portez,
Et m'informer de vous quelle est votre naissance,
Pour régler les bienfaits par cette connoissance.

FERRANDE.

C'est là de mon destin la plus sévère loi,
Qu'il faille relever d'un autre que de moi;
Qu'on en puisse exiger de lâches déférences,
Et qu'entre nous le ciel ait mis des différences.
Qu'heureux vous est le sort, qui fait que je ne puis
En des lettres de sang marquer ce que je suis!

ACASTE.

Dieux! quelle extravagance à la sienne est égale?

AMINTAS.

Mais puisqu'à vos désirs la fortune est fatale,
Qu'elle a les yeux bandés, et sans distinction

A pour vous de l'amour ou de l'aversion,
Que sert de quereller cette aveugle déesse,
Et que profitez-vous du courroux qui vous presse?
Elle est indifférente à tout homme de cœur;
Et savoir la souffrir, c'est en être vainqueur.

FERRANDE.

Toujours aux plus vaillans sa haine est plus nuisible.
Ah! que n'est à mes yeux cette peste visible!
Combien j'abaisserois cet orgueil insolent
Que ferme elle soutient sur son globe roulant!
Que d'un facile effort je romprois cette roue
Sur qui de nos desseins l'inconstance se joue,
Et que d'un bras léger j'atteindrois ces cheveux
Où tendent tant de mains et pendent tant de vœux!
De combien de héros je vengerois la perte!
Je romprois le bandeau dont sa tête est couverte,
Changerois le hasard en libres actions,
Et son aveuglement en des élections.
Par la première loi qui lui seroit prescrite,
Elle feroit l'honneur compagnon du mérite,
Consulteroit ses yeux, et, sans égard au sang,
Vous feroit d'un ignoble ou d'un illustre rang,
Sauroit ne perdre pas les faveurs qu'elle donne,
Et jugeroit quel front mérite une couronne.
Mais puisqu'elle est un monstre invisible aux mortels,
Ne pouvant démolir je souffre ses autels,
Et, réduit sous le joug d'un pouvoir adversaire,
J'embrasse le respect et vais vous satisfaire.
L'Espagne est mon pays, et Ferrande mon nom,
Qui ne doit rien au bruit d'une illustre maison,
Et que mes actions honorent davantage

Qu'un grand nombre d'aïeux ni qu'un grand héritage;
Ce nom est trop célèbre, et mes moindres exploits
Sont la frayeur du peuple et l'entretien des rois.

AMINTAS, *à part.*

Sa folie est plaisante et nous peut être utile;
(Haut.)
Poursuivons. Mais enfin dans quelle heureuse ville
Prîtes-vous, grand guerrier, le bien de la clarté?

FERRANDE.

Barcelone est le lieu qui premier m'a porté:
Ce fut là que les cieux obligèrent la terre
Du présent animé de ce foudre de guerre.

AMINTAS, *à Acaste.*

Ciel! fléau des pervers, et protecteur des bons,
Un succès trop certain suit mes justes soupçons,
Et je ne puis fonder une fausse espérance
Sur une si visible et si claire apparence.
Mais en un si beau champ suivons notre dessein,
Et tirons avec art ce secret de son sein.
(A Ferrande.)
Quel caprice du sort sur les humides plaines
Peut obliger Alphrède à protéger vos peines,
Et quel dessein lui fait, en ce déguisement,
Commettre sa jeunesse à ce traître élément?

FERRANDE.

L'Amour a fait souvent de ces métamorphoses;
C'est un étrange dieu qui fait d'étranges choses.
Mais qu'entends-je, grands dieux! que je reste confus!
Quoi! la connoissez-vous?

AMINTAS, *à Acaste.*

Que désiré-je plus?
O père fortuné, le plus heureux des hommes,

De recouvrer ta fille au séjour où nous sommes!
Toi que je crus mon seul et mon dernier appui,
Prends, prends en ce devoir un second aujourd'hui.
Le ciel d'un beau surgeon accroît notre famille;
Il te donne une sœur et me rend une fille:
Dans le doute où je suis j'ai voulu la nommer,
Pour obliger cet homme à me le confirmer;
Et j'ai par art tiré son nom de sa pensée,
Qu'en la préoccupant j'avois embarrassée.

ACASTE, *à Amintas.*

Mon esprit transporté d'aise, d'étonnement,
Ne me laisse qu'à peine un peu de sentiment
Pour bénir avec vous la puissance suprême
A qui je suis tenu de ce bonheur extrême.
Commandez qu'on l'amène. En ce ravissement,
Pouvons-nous sans la voir respirer un moment?

FERRANDE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends? quelle est cette merveille?
A peine mon esprit se fie à mon oreille,
Parmi ces sentimens d'amour et de douceur,
Et dans ces noms d'Alphrède, et de fille et de sœur.

AMINTAS.

Le sang me l'a nommée : à sa première vue,
Mon âme d'un doux trouble aussitôt s'est émue;
Et quoique le soleil ait fait, depuis le jour
Qui nous a séparés, quatorze fois son tour,
Cet instinct naturel qu'à l'abord on sent naître,
Malgré ses faux habits me l'a fait reconnoître.
Le puis-je taire encore? Alphrède est en ces lieux,
Et je la tiens deux fois de la faveur des cieux!

Rends, Acaste, à mes yeux un bien qui m'est si rare :
Je trouve ce trésor et je m'en suis avare!
Je demeure immobile et ne l'embrasse pas!
Mon âge en cette ardeur peut retenir mes pas:
Cours; mais à mes vieux ans accorde cette grâce,
Que premier je me nomme et premier je l'embrasse.
Joignons à cette joie un divertissement;
Fais qu'avant qu'être heureuse elle souffre un moment;
Dis-lui qu'on lui prépare et les fers et les gênes,
Et que la mort est prête à terminer ses peines.
Éprouvons sa vertu.

ACASTE.

Laissez m'en le souci.
Je reviens de ce pas, et je la rends ici.

(Il sort.)

AMINTAS, *bas à l'un des Arabes.*

Vous, Géraste, écoutez.

FERRANDE.

Qu'agréable est l'orage
Qui doit être fini par un si beau naufrage,
Et que douce est la perte à qui tant d'heur est joint!

PREMIER ARABE, *à Amintas.*

Je vais vous obéir.

AMINTAS.

Allez, ne tardez pas.

(L'Arabe sort.)

SCÈNE III.

AMINTAS, FERRANDE, PIRATES ARABES.

AMINTAS, *à Ferrande.*

Que je vous dois de vœux! quel ange, quel Mercure
Fut jamais messager de si douce aventure?
Quels biens vous puis-je offrir qui ne cèdent encor
Au bien de recouvrer un si rare trésor?

FERRANDE.

Celui de ma franchise est le seul que j'implore.

AMINTAS.

Et moi vous la rendant j'y joins la mienne encore;
Et si quelque sujet s'offre de vous servir,
J'en ai fait un dessein qu'on ne me peut ravir.

FERRANDE.

Qui détache des fers un homme de courage
Se le conserve mieux et plus fort se l'engage.
Éprouvez désormais aux dépens de mon sang
Si chez moi votre nom tient un illustre rang:
Essayez si ce cœur anime un bras timide,
Et soyez-moi l'Œnée et la Junon d'Alcide.
De quel fameux Centaure et de quel Achélois
Ne ferois-je un trophée à mes moindres exploits?
Quel Nesse au sang mortel, quel portier de l'Averne,
Quel monstre de Némée, et quel serpent de Lerne,
Ne trouveroient en moi cet Alcide indompté
Qui fit tant de vaincus et ne l'a point été?

AMINTAS.

Pour dernière faveur, achevez de m'apprendre
Par quelle loi du sort Alphrède ose entreprendre
Ce périlleux voyage en ce déguisement.

FERRANDE.

Deux mots vous l'apprendront : elle suit un amant,
Mais de tous le plus fier et le plus infidèle,
Et qui fait, au mépris de la foi qu'il eut d'elle,
D'une moindre beauté l'objet de ses désirs.
Son hymen étoit prêt de combler ses désirs,
Lorsque pour ce dessein tirant vers l'Angleterre,
Qui de cette rivale est la natale terre,
Le vent nous a chassés en ce bord étranger :
Alphrède nous suivant eut sa part du danger;
Et sa nef en ce lieu, vain jouet de l'orage,
De même vent poussée, a fait même naufrage:
Son malheur l'a rejointe à ce qu'elle aime tant,
Et Rodolphe est le nom de ce jeune inconstant.
Mais on amène Alphrède.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ALPHRÈDE, *déguisée en cavalier;* ACASTE, UN PIRATE ARABE.

ACASTE, *à Alphrède.*

Essayez si vos larmes
Ne pourront de ses mains faire tomber les armes;
C'est l'unique moyen de fléchir ses pareils.

ALPHRÈDE.

Prends, lâche conseiller, prends pour toi tes conseils
La plus avantageuse et célèbre fortune
Achetée à ce prix me seroit importune.

AMINTAS.

Quoi! tu peux au malheur joindre la vanité!
La langue d'un esclave a tant de liberté!

ALPHRÈDE.

Mon malheur tel qu'il est n'est pas encore extrême,
Puisqu'il ne me rend pas esclave de moi-même.

AMINTAS.

Tu l'es assez de toi l'étant de ton orgueil,
Qui plus que ton malheur creusera ton cercueil.

ALPHRÈDE.

Je plaindrois un soupir pour t'en ôter l'envie :
La plus cruelle mort vaut une lâche vie.

AMINTAS.

Désirer de mourir parmi l'adversité,
Comme à d'autres le craindre, est une lâcheté.

ALPHRÈDE.

Qui se plaît à souffrir mérite son supplice ;
Mais chercher son repos c'est se rendre justice.

AMINTAS.

Eh bien, on te prépare un repos éternel.

ALPHRÈDE.

La mort est effroyable aux yeux d'un criminel.
Qui la gagne la craint ; mais elle est désirable
A qui vit malheureux et non pas misérable.

AMINTAS.

Quoi ! ta rébellion et la mort d'un des miens
Ne rendent pas tes bras dignes de ces liens ?

ALPHRÈDE.

Est-ce rébellion qu'employer son courage
A défendre sa vie et repousser l'outrage ?

AMINTAS.

Donc ta vie, orgueilleux, est de grand intérêt ?

(A l'un des Arabes.)

Allez voir de ce pas si son supplice est prêt.

(L'Arabe sort.)

Déteste maintenant, crie, peste, murmure,
Appelle-moi cruel, joins la plainte à l'injure,
Je laisse ta voix libre au milieu des tourmens,
Je ne la change point en des mugissemens,
Et les taureaux d'airain n'ont point ici d'usage.

ALPHRÈDE.

Que je me plaigne, ô dieux, quand je sors de servage!
Quelle faveur plus rare obtiendrois-je des cieux,
Et quel de mes amis me pourroit traiter mieux?
Non, non, ne croyez point que d'une âme craintive
Je doive recevoir le repos qui m'arrive.
La mort des malheureux est une heureuse mort;
Et le naufrage est doux quand il nous jette au port.

(Elle se met à genoux.)

Mais si j'ose, seigneur, implorer quelque grâce,
Et si quelque pitié peut chez vous trouver place,
Daignez pour quelque temps différer mon trépas;
Les dieux me sont témoins que je ne le crains pas,
Et qu'il me tiendra lieu d'une faveur extrême,
Si vous me conservez en un autre moi-même
Dont le sang est mon sang, et qui dans peu de temps

SCÈNE V.

ies; TROIS PIRATES ARABES, *et* OLÉNIE
nt une simarre en broderie et des perles.

AMINTAS, *à Alphrède.*

e, levez-vous.

ALPHRÈDE.

Dieux, qu'est-ce que j'entends!

OLÉNIE, *à Alphrède.*

innocent des yeux, incomparable Alphrède,
e de beautés à qui toute autre cède,
en ces dons, de la part d'Amintas,
es ornemens de vos rares appas;
ur de ses baisers sera toutes vos peines,
n vos prisons, et ces perles vos chaînes.

ALPHRÈDE.

urt d'Amintas! Qu'entends-je, ô justes dieux!
nheur est celui qui m'arrive en ces lieux?
et heureux vieillard sur ces rives respire,
pas habitant du ténébreux empire!
e voit le jour, ces dons sont de sa part!
ux-tu, lâche sang, reconnoître si tard
traits si certains l'auteur de ta naissance?
quelle merveille égale ta puissance?
ivre mon père en cet heureux séjour!
ui que je parle, il respire le jour!

AMINTAS.

e, interdit, comblé d'heur et de joie,
que je vive et que je te revoie.
vis, chère Alphrède, et puisqu'avant ma mort

J'obtiens cette faveur de la bonté du sort,
Qui n'a point de seconde et qui toute autre excède,
De recouvrer ma fille et de revoir Alphrède,
Je suis trop satisfait du bonheur de mes jours,
Et ne demande plus d'en prolonger le cours.

ACASTE.

Puisqu'Acaste avec vous partage cette grâce,
Il est temps, chère sœur, qu'à mon tour je t'embrasse.
Un instinct naturel ne te nomme-t-il pas
Ce frère qui te parle et qui te tend les bras?

ALPHRÈDE, *l'embrassant.*

Je reste également et confuse et ravie.
O moment fortuné sur tous ceux de ma vie!
Mon père, quel miracle, incroyable à mes yeux,
Vous rend si vénérable aux peuples de ces lieux?
Quelle est cette aventure? ô dieux! le puis-je croire?

AMINTAS.

Deux mots t'en apprendront la véritable histoire:
Tu sais que redoutant la fureur des Gaulois,
Quand leur roi triomphant rangeoit tout sous ses lois,
Et forcé de quitter le rivage d'Ibère,
Nous cherchâmes ailleurs l'abri de sa colère,
Et crûmes rencontrer un asile certain
Aux bords où la Tamise étend son large sein.

ALPHRÈDE.

Hélas! il m'en souvient.

AMINTAS.

Mais tu sais quel orage
Amena nos vaisseaux jusques à ce rivage,
Où, puisqu'il plut aux dieux, tel fut notre destin,
Que de ces habitans nous fûmes le butin.

Ta beauté plut aux yeux de certaine étrangère
Qui t'acheta; mais, las! dans les bras de ton père
Tu me fus arrachée, et la même rigueur
Qui t'ôta de mon sein m'en arracha le cœur.
Elle partit sur l'heure, et je ne pus apprendre
Vers quelle région ses vaisseaux devoient tendre.
Ton frère me resta, pendant à mes genoux;
Et sa grâce d'abord me fit chérir de tous:
Entre autres sa beauté plut aux yeux d'une dame
Qui nous fit acheter et depuis fut ma femme;
Car m'ayant daigné voir et pratiquer souvent,
Et su si bien sonder qu'on ne peut plus avant,
Soit qu'en mon entretien elle eût trouvé des charmes,
Soit qu'elle me jugeât être expert dans les armes,
Soit qu'elle fût portée à me vouloir du bien
Par la conformité de son sang et du mien,
Son instinct à m'aimer me tirant de servage,
Ne me laissa pour fers que ceux du mariage.
Me trouvant veuf comme elle, et veuf de tous mes biens,
Je m'offris sans contrainte à ces derniers liens,
Qui depuis m'ont acquis dedans cette province
Une charge de chef dans les troupes du prince.
Tel depuis quatorze ans j'ai vécu dans ces lieux,
Sans qu'on m'ait interdit le culte de nos dieux.
Le noir bras de la Mort a depuis deux années
De ma chère moitié tranché les destinées;
Et le ciel m'empêcha d'accompagner ses pas,
Afin que ce bonheur précédât mon trépas.
Fais-moi part à ton tour du récit de ta vie.

ALPHRÈDE.

Nous quittâmes le port sitôt qu'on m'eut ravie,
Et, tendant vers la France, à la fin à Calais

Nos vaisseaux arrivés déchargèrent leur faix.
C'étoit l'heureux pays qu'habitoit cette dame
Qui depuis me tint chère à l'égal de son âme,
Eut un extrême soin de mon instruction,
Et mourant m'honora de sa succession.
Enfin un fort désir de revoir Barcelone,
Produit par cet instinct que la naissance donne,
Me fit quitter Calais, et j'ai depuis ce jour
Proche de mes parens établi mon séjour.
J'eus avec mes malheurs une assez longue trêve;
J'eus quelques ans heureux..... Mais faut-il que j'achèv
Et vous dois-je avouer que de ce lâche cœur
Le pouvoir d'un enfant à la fin fut vainqueur?

AMINTAS.

Je sais de tes amours la suite infortunée,
Et qu'un traître a rompu la foi qu'il t'a donnée.
Les dieux y pourvoiront; différons ce propos,
Et goûtons à loisir les douceurs du repos.

ALPHRÈDE, *à genoux.*

Puisque jusqu'à ce point le ciel me favorise,
Qu'un jour me rend un père, un frère et la franchis
Pour dernière faveur, par ces sacrés genoux,
Ne me déniez point ce que j'attends de vous;
Accordez une grâce à l'ardeur qui me presse:
Je ne me lève point qu'après cette promesse.

AMINTAS.

Que puis-je refuser à tes moindres désirs,
Puisque de ton repos dépendent mes plaisirs?
Oui, lève-toi, ma fille, et demande, assurée
De trouver à tes vœux une âme préparée.

ALPHRÈDE.

e donc, en faveur d'une ardente amitié,
vous et de mon frère implorer la pitié.
éez que dans peu j'aille, sous sa conduite,
mon parjure amant ruiner la poursuite.
ıs Londres, Isabelle, une jeune beauté,
s attraits charmeurs qui me l'ont enchanté:
t là que de mes maux est la fatale source,
c'est là que mon soin en doit borner la course.
ondez ce dessein que m'inspirent les dieux,
ouffrez que dans peu nous partions de ces lieux.
n'est pas sans regret qu'Alphrède délibère
se ravir sitôt aux regards de son père;
s elle s'y rendra par un prochain retour,
e départ si prompt importe à son amour;
t une autre raison qu'une simple amourette,
mon honneur m'oblige à vous tenir secrète
u'au temps qu'à vous seul je puisse ouvrir mon sein,
blige à ce fâcheux mais important dessein.

AMINTAS.

s puisque ce trompeur, tombé sous ma puissance,
ve absolument de mon obéissance,
ons-lui couronner votre fidélité,
irons ce moyen de mon autorité.

ALPHRÈDE.

louceur fera plus sur cette âme de roche:
re hymen me seroit un éternel reproche.
uccès que j'attends consiste à bien savoir
r de l'artifice, et non pas du pouvoir.

AMINTAS.

Mais comment croyez-vous que la beauté qu'il aime
Pour vous rendre ses vœux les dérobe à soi-même,
Et cède à votre amour le choix qu'elle en a fait?

ALPHRÈDE.

Mes pleurs et mes soupirs obtiendront cet effet;
Et s'ils peuvent si peu qu'elle n'en fasse compte,
Il faudra réparer mon honneur par ma honte:
Je lui découvrirai..... Mais ne m'obligez point
A vous parler encor touchant ce dernier point.

AMINTAS.

Sous l'espoir du retour je souffre ce voyage,
Puisqu'à ce rude effort ma promesse s'engage.
Mais, durant ce fâcheux et long éloignement,
Que fera parmi nous cet infidèle amant?

ALPHRÈDE.

Au bout de quelques jours que je serai partie,
L'équipant de vaisseaux permettez sa sortie.

(A Ferrande.)

Ici, mon cher Ferrande, il faut que ton secours
M'aide à tromper un traître et serve mes amours.
Ce soir nous parlerons; je te veux seul apprendre
Ce plaisir qui m'importe et que tu peux me rendre:
Mon père en ce bienfait secondera tes soins;
Et, tous deux m'assistant, je n'espère pas moins
Que de changer mon sort et que de faire naître
Le remords que je veux en l'âme de ce traître.

ACASTE.

Dieux, qu'il me sera doux d'accompagner vos pas!

ALPHRÈDE.

Ce m'est un bien plus cher que vous ne croiriez pas!
Et je ne puis nourrir une espérance vaine,
Puisqu'un tel compagnon veut partager ma peine.
Malgré tous tes desseins, Amour, peste des cœurs,
Je forcerai mon sort et vaincrai tes rigueurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(UNE PRISON.)

RODOLPHE, CLÉANDRE, *les fers aux mains.*

RODOLPHE.

QUEL destin m'interdit et la mort et la vie?
Que ne m'est la dernière ou permise ou ravie!
Au captif si long-temps incertain de son sort
Chaque instant de sa vie est pire que la mort.
Noires filles du Temps, divinités avares,
Que dans les beaux dangers vos faveurs sont barbares!
Pourquoi, me rencontrant parmi tant de combats,
S'engourdissoient vos mains et ne m'attaquoient pas?
Que ne m'atteigniez-vous aux brèches des murailles
Où j'ai vu des héros faire leurs funérailles?
Pourquoi dedans un camp, pourquoi dans les duels
Vos traits m'épargnoient-ils? Pour m'être plus cruels,
Pour ôter à ma mort l'honneur que je souhaite,
Pour réserver aux vents le soin de ma défaite,
Et de l'humide sein de l'instable élément
Me voir jeter aux fers, des fers au monument?
Certes, non sans raison, un élément perfide

evoit en quelque sorte être mon homicide:
ne m'étonne pas, si léger, si mouvant,
ue je sois le jouet et de l'onde et du vent.
étoit, belle Alphrède, il étoit légitime
ue le ciel égalât ses armes à mon crime,
que voulant punir le mépris de ma foi,
a mort eût des auteurs inconstans comme moi.

CLÉANDRE.

uisse de nous le ciel détourner toute injure!
ais je crains pour Alphrède une triste aventure:
epuis qu'on la tira de ce triste séjour,
soleil quinze fois a ramené le jour
ns qu'on nous ait parlé d'aucun point qui la touche:
peine à ces voleurs un mot sort de la bouche;
je n'ose me plaindre, en la doute où je suis
ue la mort ait déjà terminé ses ennuis.

RODOLPHE.

ciel lui soit plus doux!

CLÉANDRE.

Je sais quelle folie
à l'homme une peur sur un songe établie;
ais ce triste soupçon m'inquiète si fort,
ue je ne vois la nuit qu'images de la mort,
e spectres, qu'ossemens, que feux, que précipices,
ue juges, que bourreaux, que fers et que supplices;
toujours tant de trouble à mon sommeil est joint,
ue mon repos dépend de ne reposer point.

RODOLPHE.

s dieux dessus moi seul répandent leurs disgrâces!
e tombe sur moi seul l'effet de leurs menaces!
is combien à propos Ferrande vient ici!

SCÈNE II.

LES MÊMES; FERRANDE.

RODOLPHE, *à Ferrande.*

Que ton éloignement nous coûte de souci !
De quoi doit être enfin notre prison suivie!
Viens-tu nous annoncer ou la mort ou la vie?

FERRANDE, *avec tristesse.*

Préparez-vous, hélas! au plus triste rapport
Qui jamais sur un cœur ait fait un grand effort.

RODOLPHE.

Qu'est-ce? faut-il mourir? dis tôt.

FERRANDE.

Non, non, la rage
Du chef de ces voleurs est lasse de carnage :
Le rude bras du ciel a porté tous ses coups,
Et le beau sang d'Alphrède a satisfait à tous.

CLÉANDRE.

Comment! Alphrède est morte ?

RODOLPHE.

O cruauté barbare!

FERRANDE.

Vous seul êtes meurtrier d'une beauté si rare;
De votre seule rage Alphrède est le butin,
Et vous êtes cruel plus que son assassin.

RODOLPHE.

O lâche perfidie!

FERRANDE.

Écoutez une histoire
Qu'à moins que de la voir j'aurois eu peine à croire.

CLÉANDRE.

La puis-je entendre, hélas!

FERRANDE.

Il vous souvient du jour
Qu'on tira de ce lieu ce miracle d'amour:
Aussitôt on l'amène au logis du pirate;
A l'abord sa constance en son visage éclate;
Elle entre d'un pas grave, et parle à ce voleur
Sans qu'aucun changement altère sa couleur.
Sa grâce en cet état lui paroît sans exemple;
Plus il la trouve ferme, et plus il la contemple;
Il voit d'un œil charmé sa résolution,
Admire son parler, son port, son action,
Et, tout confus enfin, lui parle en ce langage:
« Dieux! de quel front, dit-il, vous portez le servage!
Si telle dans les fers est votre égalité,
Quel paroîtriez-vous dans la prospérité? »
Elle par ces deux mots rompit lors son silence:
« Je fuis le désespoir, je fuirois l'insolence;
J'aurois les mêmes yeux dont je vois les ennuis,
Et je serois moi-même autant que je la suis. »
Ce fatal mot de *la* fut lâché par mégarde:
Le vieillard attentif aussitôt la regarde,
Et reconnoît bientôt des charmes en son sein
Qui passent la douceur du sexe qu'elle feint;
Même il voit que sa bouche est à peine fermée,
Que par une rougeur sa voix est confirmée,
Et que son œil, en bas tristement attaché,

Témoigne le regret du mot qu'elle a lâché.
On nous ouvre aussitôt une chambre prochaine,
Où ce vieillard pensif commande qu'on nous mène;
Et nous avions à peine encore dit deux mots,
Qu'entré seul il l'aborde et lui tient ce propos:
« De quel pays, dit-il, belle prison des âmes,
Apportez-vous si loin des chaînes et des flammes?
Quelle heureuse Médée à ce mourant Éson
Vient rendre de ses jours la première saison? »
Là je vois qu'elle tremble, et qu'un regard farouche
Contemple sans parler cette amoureuse souche,
Ne peut que repartir, mais par son action
L'informe clairement de son aversion.
Lui, pour comprendre en peu cette triste infortune,
Devenu plus ardent, sans cesse l'importune,
Et cent fois à genoux, mais en vain, lui promit
Une part en son sceptre aussi-bien qu'en son lit.
D'une trop belle ardeur son âme étoit pressée,
Rodolphe trop avant régnoit dans sa pensée;
Sa foi demeura pure, et, malgré vos mépris,
Vous seul aviez pouvoir de toucher ses esprits.

RODOLPHE.

Achève tôt, Ferrande.

CLÉANDRE.

O cruelle disgrâce!

FERRANDE.

Des caresses enfin il passe à la menace,
Peste contre elle et vous, et j'ai vu le moment
Qu'il vous immoleroit à son ressentiment.
Mais cette passion, à nulle autre seconde,
Eût plutôt ébranlé les fondemens du monde,

Et dans son vide obscur reproduit le chaos,
Que de la détourner de son ferme propos.
Enfin, tout maintenant écumant de colère,
A grands pas, la voix rude et le regard sévère,
Entrant dedans sa chambre un poignard à la main:
« A mon tour, a-t-il dit, je puis être inhumain;
A cette cruauté la tienne me dispense. »
La main haute à ce mot le barbare s'avance,
Et l'ayant derechef pressée au nom d'amour
De recevoir ses vœux et se sauver le jour,
Au refus qu'elle a fait d'accomplir son envie,
Il a porté le coup qui lui coûte la vie:
J'ai vu son sein ouvert, son visage a pâli,
Et jusque sur mon front son beau sang a jailli.

RODOLPHE.

Et je ne mourrai pas!

CLÉANDRE.

O rage infortunée,
Pernicieuse amour, et fille forcenée!

FERRANDE.

Oyez de cet amour un merveilleux effet:
Il déteste le meurtre aussitôt qu'il l'a fait;
A peine il l'a commis qu'un remords le possède;
J'ai vu tomber ses pleurs presque aussitôt qu'Alphrède,
Entendu ses soupirs, et vu deux fois sa main
Prête de se porter contre son propre sein:
Il s'altère, se trouble, et sa douleur est telle,
Que plus mourant qu'Alphrède il tombe dessus elle,
Pousse mille sanglots, mêle à son sang ses pleurs,
Et de son teint mourant en arrose les fleurs.
Mais il n'empêche pas, quelque effort qu'il y fasse,

Que le lis ne pâlisse et l'œillet ne s'efface;
Il la conjure enfin, par le ciel, par son nom,
De daigner à ses pleurs accorder son pardon,
Et la presse si fort, implorant cette grâce,
Qu'enfin elle répond d'une voix foible et basse:
« Pardonnez à Rodolphe, allez briser ses fers;
Je bénirai la main qui m'envoie aux enfers,
Je perdrai sans regret la lumière et la vie. »
« Oui, je promets, dit-il, d'accomplir votre envie. »
Elle, à ce mot, contente et lui tendant les bras,
Vaine ombre, est descendue aux rives de là-bas.

RODOLPHE.

O ciel!

FERRANDE.

Ce n'est pas tout : le fils de ce barbare,
Ayant su vos mépris pour un objet si rare,
A cru que le sujet de votre changement
Doit être quelque objet encor bien plus charmant;
Si bien qu'ayant appris qu'elle est en Angleterre,
Et croyant voir en elle une déesse en terre,
Hier avec de grands biens qu'il se fait là porter,
Il partit pour la voir et pour vous supplanter.

RODOLPHE, *à Cléandre.*

O cruel accident! Cléandre, au nom d'Alphrède,
Au nom de cet amour à qui tout autre cède,
Fais qu'un ingrat, un traître, accompagne ses pas;
Témoigne-lui ton zèle et venge son trépas.
(Montrant son épée.)
Prends ce fer dont mes fers me défendent l'usage;
Mon crime joint ici la justice à la rage;
Force un peu tes liens, et fais tant qu'à tes mains

Soit possible la mort du pire des humains.
Voilà qui de ses jours a terminé la course;
Du sang qu'elle répand ce cœur seul est la source:
Ses lâches trahisons, ses mépris criminels,
La poussent en l'horreur des antres éternels.

CLÉANDRE.

Le frivole discours! Pour se priver de vie,
Le meurtrier ne rend pas celle qu'il a ravie;
Il peut en quelque sorte expier son forfait,
Mais non pas réparer le débris qu'il a fait.
De tous ses ornemens Alphrède est dépourvue,
Et mes yeux pour jamais en ont perdu la vue.

RODOLPHE.

Tu juges bien, hélas! que conserver mes jours
C'est m'être plus cruel que d'en borner le cours;
Tu sais que les remords sont d'assez fortes armes,
Que le sang des ingrats plaît bien moins que leurs larmes,
Que pour les bien punir on ne les punit pas,
Et qu'un long repentir leur est un long trépas.
Tu veux, cruel, tu veux que son ombre sanglante,
Compagne de mes pas, sans cesse m'épouvante;
Que d'un œil effrayé je voie à tout propos
Son beau sang de son sein couler à larges flots,
Et que sa triste voix m'accuse sans relâche
D'un mépris si barbare et d'un oubli si lâche!
Ses lis sont effacés, ses œillets sont déteints;
Ses yeux sont des soleils, mais des soleils éteints;
Et pour mon seul respect la mort étend ses glaces
Par tout ce beau débris des vertus et des grâces.
O vous! si quelque objet qui respire le jour
Pour mon sujet encore est capable d'amour,

Voyez de quels bienfaits j'oblige mes maîtresses:
Telles sont mes faveurs, telles sont mes caresses;
L'inconstance est leur prix, un rebut mon accueil,
Notre union des fers, et leur lit un cercueil.
Mais je vois le bourreau de mon crime complice,
L'instrument de sa perte et de mon injustice.

SCÈNE III.

LES MÊMES; AMINTAS, DEUX PIRATES ARABES.

RODOLPHE, *à Amintas.*

Hé bien, vieille terreur des hommes et des dieux,
Machine d'os mouvans, spectre effroyable aux yeux,
As-tu du sang d'Alphrède assouvi ton envie?
Viens-tu joindre à sa mort la perte de ma vie?
Frappe, frappe, s'il reste à ta débile main
Assez de force encor pour me percer le sein;
Fais suivre au criminel les pas de l'innocente,
Joins la mort de l'amant à celle de l'amante;
Tire de ce bras sec, immobile et perclus,
Encor cette action, et qu'il n'agisse plus.

AMINTAS.

Coupable d'un malheur qui n'a point de remède,
Je te délivre aux noms et d'Amour et d'Alphrède.
Qu'on détache leurs fers.

(On les détache.)

RODOLPHE.

Rêveur, au nom d'Amour!
Vieux tronc que par mépris la Parque laisse au jour,
Ou que, te croyant mort, sa main avare oublie!
Quel exemple, bons dieux, égale ta folie?
Tu peux former encor d'amoureux sentimens,

'oi, monstre qui naquis avant les élémens;
'oi qui vis le chaos enfanter la nature,
le celui que tu fus vivante sépulture,
)mbre à qui rien d'humain ne reste que la voix,
'u relèves d'Amour, tu révères ses lois!
'u feins, tu feins l'ardeur qu'on croit qui te consomme,
'our paroître amoureux moins que pour paroître homme,
:t l'Amour ne te voit au pied de ses autels
)ue quand tu veux passer au nombre des mortels.

AMINTAS.

'horreur de mon forfait te permet toute chose,
:t le respect d'Alphrède à ma fureur s'oppose.

RODOLPHE.

)uel respect, justes dieux, après que son beau corps,
'riste objet de ta rage, accroît le rang des morts!
)u'Alphrède à ce mignon devoit être traitable!
)ue j'eus en ce beau fils un rival redoutable,
t qu'un cœur a besoin d'une forte vertu
our ne lui céder pas, en étant combattu!
.lphrède contre toi s'est à tort mutinée!
'ieille prison d'une âme aux enfers destinée,
'a là-bas assouvir tes désirs impuissans;
:lle sera sensible aux ardeurs que tu sens,
:lle aura moins d'orgueil sur cette rive sombre,
:t, vaine ombre qu'elle est, ne craindra plus une ombre.

AMINTAS.

)ue sert de frapper l'air d'inutiles propos?
'e troublez point Alphrède, et souffrez son repos.

RODOLPHE.

'u l'as bien su troubler, barbare impitoyable,
3ourreau de la vertu, monstre aux yeux effroyable,

Meurtrier qui m'as ravi ce précieux trésor,
Toi qui n'as plus de vie et qui l'ôtes encor,
Qui, mort depuis long-temps, encor nous assassine,
Qui de ce que tu fus n'es plus que la ruine,
Qui, tout sec et tout os, ne pouvant plus pourir,
As passé de cent ans la saison de mourir;
Tu l'as bien su troubler le repos de sa vie,
Mort funeste aux vivans, toi qui me l'as ravie.
Mais achève ton crime, et porte l'instrument
De la mort de l'amante au sein de son amant;
Étouffe dans mon sein ma vie et ma misère;
Ou le fils répondra de la rage du père;
Tous les efforts du ciel, assemblés vainement,
Ne le soustrairoient pas à mon ressentiment.
Il tend vers l'Angleterre, où, pour toute aventure,
Il va les yeux bandés marquer sa sépulture,
Où je suivrai ses pas avec le seul dessein
D'y graver de son sang ton crime sur son sein,
Si le coup que j'attends, et que je te demande,
Aux autels de la Mort me ravit cette offrande.

AMINTAS.

Il répondra pour soi; sors ou reste en ce lieu:
Telle est la loi d'Alphrède, et je l'observe. Adieu.

(Il sort avec les deux Arabes.)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, CLÉANDRE, FERRANDE.

RODOLPHE, *à part.*

O vous qu'à son besoin l'innocence réclame,
Auteurs d'un si beau corps et d'une si belle âme,
Vengez de leurs accords le malheureux débris,
De notre liberté trop regrettable prix;
Frappez ce malheureux, non pas de ce tonnerre
Dont fut puni l'orgueil des enfans de la terre:
Un peu d'air corrompu, le moindre coup de vent,
Un souffle détruira ce squelette mouvant.
Mais, ô vaine fureur, vengeur lâche et timide,
De chercher hors de toi l'auteur de l'homicide!
Rodolphe, quel bourreau que ta déloyauté
A le coup de sa mort en son beau sein porté?
Contre lui ton remords injustement t'anime;
Ne lui souhaite point la peine de ton crime;
Il est bien moins cruel que tu n'es inhumain,
Et ton cœur a failli beaucoup plus que sa main.
Au moins, lâche fureur, si de la seule vie
De cet objet d'amour tu t'étois assouvie,
Tu serois pardonnable; on voit des trahisons,
Et mon ingratitude a des comparaisons:
Mais tu ne voulois pas pouvoir être égalée,
Et jusques à mon sang ta rigueur est allée;
Pour commettre un forfait seul comparable à soi,
J'ai voulu sans mourir être meurtrier de moi,
Et je me suis cherché jusqu'au ventre d'Alphrède,
Pour soûler cette rage à qui toute autre cède.

Ainsi le fruit naissant de nos tristes amours
Sans avoir vu le jour a terminé ses jours;
Ainsi je l'ai frustré du bien de la lumière,
Et le lieu de son être est devenu sa bière;
La mort ferme ses yeux avant qu'ils soient ouverts,
Et devant qu'être au monde il descend aux enfers.
Quel mortel ennemi, quel monstre, quelle peste,
Quel tigre, quel serpent est aux siens si funeste?
Parens infortunés! toi, Thyeste, qui fis
De ton sein malheureux le tombeau de tes fils;
Et toi, triste vieillard dont les mains parricides
Privèrent de clarté les yeux toujours humides,
Vous pleuriez innocens; et, traître que je suis,
Les yeux secs je l'envoie aux éternelles nuits.

FERRANDE.

C'est trop perdre de temps; soyons-en plus avares,
Et fuyons au plutôt de ces rives barbares.

RODOLPHE.

Fions-nous donc encore à la fureur des eaux;
Que Londres soit l'endroit où tendent nos vaisseaux:
Non pas que le pouvoir des charmes d'Isabelle
Entretienne en mon cœur aucun dessein pour elle,
Mais pour en quelque sorte expier mon forfait,
Et pour exécuter le dessein que j'ai fait
De punir ce barbare en un autre soi-même,
Sacrifiant son fils à ma douleur extrême;
Ou dans mon propre sang, si le sort est pour lui,
Laver ma perfidie et noyer mon ennui.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(UN BOIS PRÈS DE LONDRES.)

LAS; ÉRASTE *et* DEUX SOLDATS, *tous* *masqués et l'épée à la main, tiennent Eurilas.*

ÉRASTE, *aux soldats.*

n'avançons plus, la place est favorable.

EURILAS.

rime ai-je commis?

ÉRASTE, *à Eurilas.*

Tu parles, misérable!
nte sera courte, et d'un seul coup ma main
nera la bouche et t'ouvrira le sein.

SCÈNE VI.

S MÊMES; ALPHRÈDE *sous le nom de* CLÉOMÈDE; ACASTE.

ACASTE, *à Alphrède.*

archons un peu fort; reposons-nous sur l'herbe,
nt nos chevaux.

ÉRASTE.

Enfin ce front superbe
eil arrogant dont je fus rebuté,
nt maintenant de leur sévérité,
gré ciel, enfers, destins, père et famille.....

ALPHRÈDE, *à Acaste.*

nds-je? approchons-nous.

ÉRASTE.

Je possède ta fille.
Tu ne peux, insolent, me frustrer de ce prix,
Non plus que m'empêcher de punir tes mépris.
Donnons, qu'attendons-nous?

ALPHRÈDE, *l'épée à la main.*

Arrêtez, homicides!
Ici, voleurs, ici dressez vos bras timides
Si lâchement haussés contre ce malheureux.

PREMIER SOLDAT.

Dieux cruels!

DEUXIÈME SOLDAT.

Je suis mort.

ÉRASTE.

O destin rigoureux!
Ce coup témoigne bien que jamais l'innocence
N'a du ciel vainement réclamé la puissance.

(Il meurt.)

ACASTE.

De tous trois à la fois la mort ferme les yeux.

EURILAS.

D'où peut un tel secours m'arriver que des cieux?
Tutélaires démons, protecteurs de ma vie,
Vous sans qui la clarté m'alloit être ravie,
Quels vœux et quel service égal à mon désir
Reconnoîtra jamais un si rare plaisir?

ACASTE.

Pour prix d'avoir de vous détourné cette injure,
Contez-nous seulement quelle est cette aventure.

EURILAS.

Écoutez; en deux mots : l'un de ces assassins,
Dont le ciel par vos mains a tranché les destins,
Puissant, mais ennemi de toute ma famille,
Témoigna du dessein pour une mienne fille
Qui, joignant ses mépris à mon aversion,
Refusa de répondre à son affection.
De la recherche enfin il passe à la menace;
Et, comme il étoit vain, telle fut son audace,
Qu'animé de colère et transporté d'amour,
Il jura de m'ôter et ma fille et le jour.
Tandis que son esprit machinoit l'entreprise,
A certain étranger ma fille fut promise :
Il en entend le bruit, devient plus furieux,
Et, ne redoutant plus justice, hommes ni dieux,
Met de tout son esprit les ressorts en usage,
Pour pouvoir contre nous exécuter sa rage.
Enfin, pour son malheur, il a su qu'aujourd'hui
Nous venions, sans soupçon ni des siens ni de lui,
En un logis des champs passer cette journée,
Proche duquel le traître a sa troupe amenée.
En effet, son dessein a presque réussi,
Car nous ayant, masqué, rencontrés près d'ici,
Faisant garder ma fille en la route prochaine,
Il venoit à l'écart exécuter sa haine,
Lorsque le prompt secours que vous m'avez donné
A diverti le coup qui m'étoit destiné.

ACASTE.

Dieux ! quel est mon bonheur, d'avoir en sa ruine
En quelque sorte aidé la justice divine !
Mais, sans perdre de temps en discours superflus,
Secourons votre fille et ne différons plus.

EURILAS.

On ne peut sans danger lui donner d'assistance;
Ses gardes sont en nombre et feront résistance:
Consultons là-dessus.

ACASTE.

Cet avis est aisé.
Prenons chacun le masque et chacun déguisé,
Feignant d'avoir atteint la fin que l'on demande,
Allons congédier cette troupe brigande.
Passons pour ces voleurs; un seul signe de main
Obligera leurs gens à s'écarter soudain.

(Ils se masquent et endossent la casaque des soldats qu'ils viennent de tuer.)

EURILAS.

Le ciel m'est favorable, et par vous sa puissance
Témoigne avoir dessein d'assister l'innocence.
Dieux! après quels si grands et si dignes effets
Ne serons-nous encore ingrats à ces bienfaits?

ACASTE.

Sachons adroitement conduire cette affaire.

ALPHRÈDE.

L'épée, au pis-aller, toujours prête à bien faire,
Ne vous manquera pas en cette occasion,
Et je ne m'en sers point à ma confusion.

ACASTE.

Pas un de ces voleurs n'en sauroit être en doute.
Êtes-vous prêt? marchons.

EURILAS.

Suivez par cette route.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ISABELLE; *des* VALETS *la tiennent, pour l'empêcher de se tuer;* ORANTE.

ISABELLE.

Laissez contre mon sein, laissez agir mes mains,
De meurtres et de rapts ministres inhumains,
Infâmes partisans de la fureur d'un traître
Qui ravit maintenant l'être dont je tiens l'être!
On égorge mon père : un voleur plonge, hélas!
En son sein innocent son homicide bras,
Et vous voulez, cruels, vous voulez que je vive!
Mon sein demeure entier, et ma main reste oisive!

PREMIER VALET.

Calmez ces vains transports.

ORANTE.

Traîtres, qu'attendez-vous
D'accomplir d'un meurtrier le funeste courroux?
Notre vie à vos coups sans défense exposée
Vous offre pour Éraste une vengeance aisée :
Servez sa passion, que délibérez-vous?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ALPHRÈDE, *en cavalier;* ACASTE, EURILAS.

PREMIER VALET, *aux autres.*

Éraste a fait son coup; amis, retirons-nous.

(Ils sortent.)

ISABELLE, *à Eurilas.*

Achève ton forfait; viens, monstre sanguinaire,
Viens confondre le sang des filles et du père.
Ah! ma sœur, étouffons ce serpent odieux,
La honte de la terre et la haine des cieux.

EURILAS, *se démasquant.*

Ma fille, quel respect, quel devoir de nature
Te permet ce transport?

(Alphrède et Acaste se démasquent.)

ISABELLE.

Quelle est cette aventure?
Que vois-je? est-ce mon père? ô ciel! ô justes dieux!
Dois-je ici m'assurer au rapport de mes yeux?

EURILAS.

Baise à ces cavaliers les mains qui t'ont servie;
D'elles tu tiens l'honneur, d'elles je tiens la vie:
A leur rare valeur le ciel avoit commis
Le fléau qui devoit choir sur nos ennemis.

ISABELLE.

Je ne puis qu'être ingrate à ce plaisir extrême;
Mais la vertu, mon père, est le prix de soi-même:
Et qui sait dignement employer un bienfait,
Seul prend sa récompense et seul se satisfait.

ACASTE.

La beauté du sujet honore la victoire;
Et vous avoir servie est pour nous trop de gloire.
En quelques intérêts qui vous puissent toucher,
Croyez que cet emploi nous sera toujours cher.

EURILAS.

Ma curiosité, sans vous être importune,
Se peut-elle informer quelle est votre fortune?
Cet habit étranger, joint au rare plaisir
Que j'ai reçu de vous, m'oblige à ce désir.

ALPHRÈDE.

Barcelone en Espagne est ma natale terre,
D'où ce mien frère et moi passons en Angleterre,
Pour annoncer la mort du plus parfait amant
A qui jamais la Parque ouvrit le monument:
Rodolphe étoit son nom, sa maîtresse Isabelle,
Que cet ami mourant me peignit la plus belle
Qui dans Londres jamais ait respiré le jour.

EURILAS.

Comment, Rodolphe est mort!

ISABELLE.

O triste fruit d'amour!
O loi de nos destins inhumaine et barbare!
Hymen alloit nous joindre, et la mort nous sépare!

ALPHRÈDE, *à part.*

O dieux!

ISABELLE.

Je suis la seule à qui touche sa mort,
A qui doit s'adresser ce funeste rapport:
Isabelle est mon nom.

ALPHRÈDE, *à part.*

Enfin mon frère en tient.

ACASTE.

Je sors d'un lieu sauvage
Où l'on ne sait d'amour ni l'être ni l'usage,
Et de qui les beautés n'ont pas assez d'attraits
Pour fournir à ce dieu des flammes et des traits.
Là, sans élection chacun suit sa nature,
Chacun s'y laisse prendre et prend à l'aventure,
Sans goûter les douceurs de ces beaux mouvemens
Qu'on dit qu'Amour inspire aux esprits des amans.
Nourri parmi ces gens, j'ai peine à reconnoître
Quel est un changement qu'en effet je sens naître,
Si c'est amour ou non; et pour me l'exprimer,
Je voudrois consulter quelqu'un qui sût aimer.

ALPHRÈDE.

Ne consulte que moi; crois qu'en cette science
Aucune n'a plus d'art, ni plus d'expérience :
Je m'y suis trop instruite aux dépens de ma foi;
Mais éprouve au hasard combien je m'y connois.

ACASTE.

Écoute : au même instant que parut à ma vue
Cette jeune beauté de tant d'attraits pourvue,
D'un désordre soudain mes sens furent troublés,
Mon esprit interdit, mes yeux comme aveuglés,
Et je ne voyois rien qu'une douce lumière
Qui m'avoit ébloui de sa clarté première.
Mais quel ordre, bons dieux, et quel raisonnement
Est égal en douceur à ce dérèglement ?

ALPHRÈDE.

Ainsi, voulant chez nous établir sa demeure,
L'Amour surprend, frappe, entre et se loge en même heu

Entreprenant un cœur qu'il ne veut pas faillir,
Tout son dessein dépend de le bien assaillir.
Mais poursuis seulement.

ACASTE.

Après ce doux caprice,
Quand ma raison voulut reprendre son office,
Et rétablir un peu ses mouvemens confus,
Je connus clairement que je n'en avois plus :
D'une secrète ardeur mon âme étoit pressée,
Je ne pouvois former qu'une même pensée,
Mon mal seul me plaisoit, je ne concevois rien,
Et ses seules beautés étoient mon entretien.

ALPHRÈDE, *à part.*

(Haut.)

Mon frère est pris. Après?

ACASTE.

Quand la mère des ombres
Confondant les couleurs fit toutes choses sombres,
Et sur cet horizon répandit ses pavots,
Je trouvai le travail dans le sein du repos;
Et je vis que des mois l'inégale courrière
Presque avant mon sommeil achevoit sa carrière.

ALPHRÈDE.

(A part.)

Achève. Acaste en tient.

ACASTE.

Encore ce sommeil
Étoit interrompu d'un si fréquent réveil,
Qu'à peine je puis dire avoir clos la paupière
Et dormi seulement une minute entière.
Ce parfait abrégé des merveilles des cieux

Quand j'allois reposer venoit m'ouvrir les yeux;
Elle m'éblouissoit de ses attraits sans nombre;
Je lui tendois les bras, mais n'embrassois qu'une ombre;
Et ne pouvois pourtant, en ma confusion,
Être mal satisfait de cette illusion;
J'aimois à me tromper d'un si plaisant mensonge,
Et refermois les yeux pour retrouver mon songe.
Est-ce amour?

ALPHRÈDE.

Oui sans doute, et ce tyran naissant
N'eut jamais sur un cœur d'empire plus puissant.

ACASTE.

Je souhaite sa vue et la crains tout ensemble;
Je brûle de la voir, et l'abordant je tremble;
Près d'elle je sens naître un désordre secret
Qui confond mes pensers et qui me rend muet;
Il semble que ma langue à son abord se lie;
Ce que j'ai médité, la voyant je l'oublie;
Je la quitte confus, je rêve tout le jour.

ALPHRÈDE.

Si tu n'es amoureux je n'eus jamais d'amour.
Au reste, de quel prix et de quelles largesses
Voudrois-tu, le pouvant, acheter ses caresses?

ACASTE.

Pour l'acquisition d'une telle beauté,
J'engagerois mon cœur, mes biens, ma liberté,
Mon repos, ma raison, mon espoir, mon envie,
Mes vœux, mes soins, mes pas, et, si tu veux, ma vie,
Puisque cette merveille est mon unique bien,
Que seule elle m'est tout, et tout sans elle rien.

ALPHRÈDE.

Et si, sans engager tes soins, tes pas, ta vie,
Ton repos, ta raison, ton espoir, ton envie,
Tes passions, ton cœur, tes biens, ta liberté,
Je te fais posséder cette rare beauté?

ACASTE.

Je te contemplerois, en l'ardeur qui me presse,
Non plus comme une sœur, mais comme une déesse.
Mais ne me promets rien qui passe ton pouvoir:
Un grand espoir manquant est un grand désespoir.

ALPHRÈDE.

Laisse-moi seulement lui donner quelque atteinte,
N'en tire aucun sujet ni d'espoir ni de crainte,
Et fais de cet essai que je donne au hasard
Ainsi que d'un dessein où tu n'as point de part.
Je ne risque, après tout, qu'un fort léger office,
Et si notre bonheur fait tant qu'il réussisse,
Tu gagneras beaucoup ayant peu hasardé,
Et recevras quasi sans avoir demandé.
Te pourras-tu résoudre à brûler de ces flammes
Dont le flambeau d'hymen unit deux belles âmes?
Mais, simple que je suis, qui ne le pourroit pas?
Quel goût seroit mauvais pour de si doux appas?
C'est là qu'innocemment un jeune cœur respire
Les douces libertés de l'amoureux empire,
Que le plus continent peut goûter des plaisirs
Qui du plus vicieux borneroient les désirs;
C'est là qu'un couple heureux l'un de l'autre dispose,
Qu'en se réservant tout on donne toute chose,
Que la raison s'accorde avec la volupté,
Et qu'au milieu des fers on est en liberté;
C'est à.....

ACASTE.

N'achève point : quel esprit si sauvage
Ne conçoit les douceurs de cet heureux servage?
Faire en faveur d'hymen un éloge pareil,
C'est sucrer le nectar et dorer le soleil.
Va tenter seulement cette heureuse entreprise.

ALPHRÈDE.

Que je m'oblige, hélas, si je te favorise!
Mon bien plus que le tien dépend de ce bonheur;
Et servir ton amour est servir mon honneur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

ORANTE *seule.*

Enfin, importune contrainte,
Laisse ouvrir ma bouche à la plainte;
C'est trop qu'avec le cœur je perde aussi la voix.
Pour découvrir au vrai quelle est ma maladie,
Souffre que je la die,
Et que je nomme Amour pour la première fois.

Quoi! passe-temps pleins d'innocence,
Doux exercices de l'enfance,
Mes chères libertés, mes ébats, mes plaisirs,
Innocens entretiens de ma jeune pensée,
Vous m'avez délaissée,
Et vous m'abandonnez à de nouveax désirs!

Moi qui comme d'une chimère
Parlois d'Amour et de sa mère,
Je dois sacrifier à leurs divinités!
Moi qui jusques ici ne les croyois capables

De faire que des fables,
J'entends qu'enfin mon cœur m'en dit des vérités.

Ce feu, que je crus de nature
A ne nous brûler qu'en peinture,
Et n'avoir pour flambeau qu'un pinceau seulement,
Je sens qu'il me dévore, et qu'il est en mon âme
Une si vive flamme,
Qu'Etna ne brûle pas d'un feu si véhément.

Mais que sa violence est douce!
Et que les soupirs que je pousse
Procèdent bien d'un mal plus cher que la santé!
Que la mort dont je meurs vaut bien mieux que la vie,
Et qu'avec peu d'envie
Parmi de si beaux fers je vois la liberté!

Beaux yeux, belles prisons d'une innocente esclave,
Nouveaux soleils des bords que la Tamise lave,
Chers et premiers auteurs de mes affections,
Beaux objets de mes vœux, mes douces passions,
Uniques souverains que mon âme désire,
D'où venez-vous si loin établir votre empire,
Et qui relèvera de deux maîtres si doux,
S'il faut que vos sujets soient parfaits comme vous?
O dieux! faites mon mal capable de remède,
Ou faites mes attraits dignes de Cléomède.
Mais quelle peur me trouble, et sur quel fondement
Ai-je pris de moi-même un mauvais sentiment?
Parmi quelques beautés j'ai parfois trouvé place,
Quelquefois sans horreur j'ai consulté ma glace,
(Se regardant dans une fontaine.)
Et j'en crois ces ruisseaux dont le cristal mouvant
M'a trouvée agréable ou m'a menti souvent.

SCÈNE III.

ALPHRÈDE, *sous le nom de* CLÉOMÈDE; ORANTE

ALPHRÈDE, *sans être vue d'Orante.*

Oh! le doux passe-temps!

ORANTE, *prenant les fleurs d'un bouquet qui est à son côté.*

De plus vermeilles roses
Que celles que je tiens, sur mon sein sont écloses:
Si ce moite miroir ne me flatte à dessein,
Ces lis n'égalent pas la blancheur de mon sein;
Ces œillets sont flétris aussitôt qu'on les touche,
Et ce défaut n'est point aux œillets de ma bouche.
Si mon cher Cléomède un jour les doit toucher,
Il les fera fleurir bien plutôt que sécher.
Avouez, belles fleurs, qu'Orante vous surmonte;
Vous ne me parez point, et moi je vous fais honte;
Mon teint a plus d'attraits que vous n'en possédez,
Et je vous porte à tort puisque vous me cédez.

(Elle jette les fleurs dans l'eau.)

ALPHRÈDE, *la surprenant.*

Quoi! sur des fleurs Orante exerce sa colère!

ORANTE.

Je ne les puis souffrir, l'odeur m'en est contraire:
J'allois m'évanouir sans le secours de l'eau
Que ma main a puisée au sein de ce ruisseau.

ALPHRÈDE.

Et ce n'a pas été sans remarquer possible
Combien des maux de cœur la douleur est sensible:
Ce mal, quoique léger, sans cet heureux secours,

De votre belle vie eût terminé le cours:
Jugez donc d'un plus grand, et quelle maladie
Ce peut être qu'hymen si l'on n'y remédie.
Depuis que ce poison nous a gagné le cœur,
Il trouble les esprits, amortit la vigueur,
Et si cruellement à la fin nous possède,
Qu'il faut bientôt mourir ou trouver du remède.
Ce n'est pas sans dessein, ô divine beauté,
Que je parle d'Amour et de sa cruauté.
Si pour un malheureux quelque pitié vous touche.....
Mais, las! dois-je fier ce discours à ma bouche?

ORANTE, *à part.*

O miracle d'amour! ô bonheur sans égal!
Au moment que je l'aime il partage mon mal.

ALPHRÈDE.

Si, dis-je, un malheureux vous trouve assez humaine
Pour prêter vos faveurs à l'excès de sa peine,
Il vous devra le jour qu'il tiendra de vos mains,
Et vous l'égalerez aux plus heureux humains.

ORANTE.

Quel est ce malheureux?

ALPHRÈDE.

Si j'obtiens cette grâce,
Qu'en sa faveur chez vous la pitié trouve place,
Je vous dirai son nom.

ORANTE, *à part.*

Il veut parler de lui,
Et se veut déguiser dessous le nom d'autrui.
(Haut.)
Ne le connois-je pas?

ALPHRÈDE.

C'est un autre moi-même,
Un dont les intérêts me sont chers dans l'extrême,
Et dont la passion ne se peut exprimer.

ORANTE, *à part.*

Qu'un amant est timide! il ne s'ose nommer.

ALPHRÈDE.

C'est mon frère, en un mot.

ORANTE, *à part.*

O dieux, l'erreur cruelle!

ALPHRÈDE.

Il est passionné.....

ORANTE.

De moi?

ALPHRÈDE.

Non, d'Isabelle.

ORANTE, *à part.*

Quelle est ma vanité! je pense sous ma loi
Captiver tout le monde, et nul ne songe à moi.

ALPHRÈDE.

Servez sa passion, et nous obtenez d'elle
Qu'elle soit pour Acaste aussi douce que belle.

ORANTE.

Oui, je lui parlerai de son affection,
Et m'emploîrai pour lui, mais à condition.

ALPHRÈDE.

Quelle?

ORANTE.

Que, répondant à mon amour extrême,
Vous aimerez Orante autant qu'elle vous aime.

Je ne vous puis céler..... Mais qu'ai-je dit, hélas!
J'ai lâché la parole et je ne rougis pas!

ALPHRÈDE.

Vous, me vouloir du bien! Que suis-je, belle Orante,
Pour oser me flatter d'une si belle attente?
Que plût..... Mais brisons là; votre sœur vient ici:
Mon frère est mort sans vous; contez-lui son souci.
(A part.)
Laissons tenter la fille, et voyons si le père
Couronnera nos vœux du succès que j'espère.
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ORANTE, ISABELLE.

ORANTE.

Ce Rodolphe, ma sœur, vous coûte trop de pleurs;
Ne vous consumez plus d'inutiles douleurs.
Quelle autre se relâche à des plaintes pareilles?
Parlez-vous à la Mort, elle n'a point d'oreilles;
Lui montrez-vous vos pleurs, elle a les yeux bandés;
Orphée à peine obtint ce que vous demandez;
Encor flattant un deuil bien plus grand que le vôtre,
Et donnant d'une main, elle reprit de l'autre;
Elle n'entend ni voit les soupirs des humains,
Et n'a de tous les sens que l'usage des mains.

ISABELLE.

La constance est aisée à qui vit comme Orante.
Autrefois comme toi je fus indifférente;
Comme toi je croyois, avant que l'éprouver,
Que l'amour fût un mal dont on se pût sauver.

Et mon désordre est tel, que dire seulement
Que je ne puis rien dire est tout mon compliment.
Que vous tiendrois-je aussi que des discours frivoles?
Vos yeux vous disent plus que toutes mes paroles:
Vous savez leur pouvoir, et ces rois mes vainqueurs
Reçoivent tous les jours tribut de mille cœurs;
Ils savent, ces auteurs du feu qui me dévore,
Que qui vit et qui sent, s'il vous voit vous adore.
Ainsi, puisque je vis, que je sens et vous voi,
Il faut que leurs attraits aient un esclave en moi,
Il seroit superflu de vous conter ma peine,
Et vous ne tenez plus ma défaite incertaine.

ISABELLE.

Vous me surprenez trop. Quoi! presque en même jour
M'annoncer un trépas et me parler d'amour!
C'est à la flamme et l'eau ne donner qu'une place,
C'est vouloir que je brûle et que je sois de glace.
Puis-je sitôt forcer de récentes douleurs,
Et bien voir votre amour au travers de mes pleurs?

ACASTE.

Que Rodolphe en sa mort a dû trouver de charmes!
Qu'heureux est le trépas qui vous coûte des larmes!
Ne poussant qu'un soupir et pleurant une fois,
Vous payeriez assez la mort de mille rois.
Quel dieu ne changeroit son être en nos misères,
Et ne voudroit mourir pour des larmes si chères?

SCÈNE VI.

LES MÊMES; EURILAS, ALPHRÈDE, *sous le nom de* CLÉOMÈDE; ORANTE.

EURILAS, *à Isabelle.*

Ne délibérons plus d'un dessein résolu :
Je prétends sur ma fille un empire absolu,
Et veux que dès demain cet heureux mariage
Sous une même loi leurs deux âmes engage.
Sus, que de longs plaisirs dissipent nos ennuis;
Le calme suit les vents, les jours naissent des nuits;
Ainsi de la douleur que le ciel nous envoie
Lui-même veut tirer notre commune joie.
Rends, ma fille, à ton teint ses plus vives couleurs;
A l'auteur de ton mal laisse essuyer tes pleurs:
Le message d'Acaste a causé ta tristesse,
Et c'est au même Acaste à faire qu'elle cesse :
Son amour, et le sang qu'il exposa pour nous,
Lui donne une maîtresse et te donne un époux.

ISABELLE.

Tenant de votre main un présent de la sorte,
Pour lui ma passion ne peut être trop forte;
Et par le soin des dieux ce bonheur m'arrivant,
Je ne les puis bénir d'un zèle plus fervent.

ACASTE.

Quel sort est en bontés égal à ma fortune!
Quelle autre fut jamais plus douce et moins commune!
Quoi! mon remède, ô dieux, naît avec mon tourment!
Je vois, j'aime et possède en un même moment!
Mon père, de quels vœux.....

EURILAS.

Je vous dois davantage:
Je ne tiens que de vous ce reste de mon âge,
Et ma maison entière est un indigne prix
Dû charitable soin que tous deux avez pris.
Allons, heureux soutien de mes vieilles années,
D'une commune voix bénir nos destinées.

ALPHRÈDE, *à part.*

Le ciel m'accorde enfin le succès que je veux.

ORANTE, *à Alphrède.*

Que fais-tu? dis un mot en faveur de nos vœux.

ALPHRÈDE.

Non, non, c'est pour un coup assez d'un hyménée.
Notre peine à son tour se verra terminée;
Il faut qu'après leur temps le nôtre vienne aussi.

ORANTE.

Tu n'y travailles pas avec trop de souci.

ALPHRÈDE, *à part.*

Enfin un doux espoir à ma crainte succède;
La fortune et le sort sont enfin pour Alphrède;
J'ai droit de l'espérer. Amour, peste des cœurs,
Je forcerai mon sort et vaincrai tes rigueurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, FERRANDE.

RODOLPHE.

De ce pas, cher Ferrande, accomplis mon envie;
Va tôt, fais qu'un duel m'abandonne sa vie;
Porte-lui ce cartel, sers mon ressentiment.

FERRANDE.

Je n'y puis, ce me semble, aller fort sûrement.
Vous savez que pour lui cette heureuse journée
Est à d'autres duels que de Mars destinée.
Le jour de son hymen appeler un époux,
Ne peut à l'appelant produire que des coups.

RODOLPHE.

Il doit, s'il a du cœur, soumettre toute chose
A cette occasion que l'honneur lui propose.

FERRANDE.

Acquérez les plaisirs dont il se va combler,
Et rompez son hymen au lieu de le troubler;
Faites effectuer aux parens d'Isabelle
La foi qu'elle a de vous et que vous avez d'elle;

Otez à ce rival le bien qui vous est dû;
Paroissez et rompez son hymen prétendu.

RODOLPHE.

Isabelle n'est plus le sujet qui m'anime;
Son change ne m'importe, injuste ou légitime;
Sa beauté ne m'est plus ce qu'elle me parut,
Son empire cessa quand Alphrède mourut.
Cette jeune merveille, en perdant la lumière,
Rétablit sur mon cœur sa puissance première,
Et regagna mes vœux par un si prompt effort,
Que son pouvoir sembloit dépendre de sa mort.
Alphrède me veut seul, et sa fortune est telle
Que sa mort l'a rendue en mon cœur immortelle,
Et que le seul dessein de venger son trépas
A, des côtes d'Oran, conduit ici mes pas,
Où dès ce même jour, si le sort m'est prospère,
Le fils me répondra de la rage du père.

FERRANDE.

Mais puisque c'est un mal qu'il ne peut éviter,
Quel sujet vous oblige à le précipiter?
Puis-je, l'allant trouver au milieu de la presse,
Le tirer sans soupçon du sein de sa maîtresse;
Et ne jugez-vous pas qu'il sera retenu,
Si par les assistans ce dessein est connu?

RODOLPHE.

Quoique mon repentir, en ma triste pensée,
De la beauté qu'il aime ait l'image effacée,
L'honneur me sollicite à détourner l'effet
Du tort et de l'affront qu'il pense m'avoir fait.
Cet affront n'est pas grand, mais il le pouvoit être;
Sa trahison n'importe, et pourtant il est traître.

il, au milieu du bal ou du festin,
le ce perfide achever le destin,
rai sans respect la fureur qui me presse,
oignarderois au sein de sa maîtresse.

ERRANDE, *après un moment de réflexion.*

comme on profite à beaucoup consulter:
z-moi ce cartel, je vous vais contenter;
ends en ses mains, sans risque et sans fortune,
ie invention plaisante et non commune.
épare un ballet pour ces jeunes amans;
ivez entendu le son des instrumens;
e qu'on répétoit en notre hôtellerie.
fera pour moi.....

RODOLPHE.

Dis donc tôt, je te prie.

FERRANDE.

me sera permis d'en dispenser les vers.

RODOLPHE.

in?

FERRANDE.

Lors sans hasard aisément je vous sers,
nt aux mains d'Acaste en la place des rimes
ose qu'ont produit vos fureurs légitimes;
un mot en sortant lui marquera l'endroit
ous le recevrez à disputer son droit.

RODOLPHE.

ntion est rare.

FERRANDE.

Et surtout elle est sûre.

RODOLPHE.

Fais-la donc réussir, mais tôt, je t'en conjure.
Nous, allons cependant reconnoître le lieu
Que tu lui prescriras.

FERRANDE.

Je vous attends; adieu.

(Rodolphe sort.)

Que d'une vaine ardeur son âme est enflammée,
Et que ces beaux desseins produiront de fumée!
Tous conseils lui sont vains, tous respects superflus,
Et s'il fait comme il parle, Acaste ne vit plus.
Cependant une mort si prompte et si certaine
Ne l'empêchera pas que cette nuit prochaine
Il ne rende ses vœux accomplis de tout point,
Et ne fasse un métier que les morts ne font point.
Mes respects, mes conseils, mes doutes et mes craintes
Pour le décevoir mieux sont d'agréables feintes
Qu'à mes soins en partant Alphrède prescrivit,
Quand des rives d'Oran cet astre le ravit.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ORANTE *seule.*

Le pauvre qui chez soi voit la table déserte,
Lorsque de mets exquis ailleurs elle est couverte,
Et qui ne peut goûter que des yeux seulement
Les douceurs d'un festin dressé superbement,
Celui-là te ressemble, Orante infortunée;
A toi qui sans goûter vois les fruits d'hyménée,
A toi qui vois ta sœur au comble des plaisirs,
Et qui n'oses passer les bornes des désirs.

'oue, avec trop de licence
· dont mon sexe s'offense;
d de toucher de si près
s plus doux secrets :
· la raison apporte,
"are et bien forte
'sirs satisfaits,
des souhaits.
ma triste pensée
i-être dispensée;
. s'exerçoient vainement:
e étoit mon châtiment.
le bal occupe tout le monde,
leux amans, ô douceur sans seconde!
à seul à l'ombre d'un faux jour,
; baisers et consumer d'amour;
érobés, et d'un œil plein d'envie,
ès de joie où ma sœur est ravie;
t enfin dans ce ravissement,
du penser je cherche mon amant,
eilleux du milieu de la presse,
ntretiens, lui ris, lui fais caresse;
ıx peu courtois, tournant de toutes parts,
as souci de rendre mes regards;
is enfin qu'au prix de leurs délices
ux entretiens ne sont que des supplices:
e une humeur bien contraire à mes vœux.
ıtefois; cherchons ce dédaigneux.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ACASTE, ISABELLE.

ACASTE.

Je reste sans discours, et l'agréable chaîne
Qui m'a lié le cœur me lie aussi la voix.

ISABELLE.

Ne m'imagine pas en une moindre peine,
Et crois que je te paie autant que je te dois.

ACASTE.

Je ris de ma franchise; et ce jour qui m'en prive
Me faisant être tien, je crois qu'il me fait roi.

ISABELLE.

Ce même jour aussi, qui la mienne captive,
Je crois qu'il me fait reine en me donnant à toi.

ACASTE.

Quand j'aurois asservi le ciel, la terre et l'onde,
Mes fers sont le seul bien qui pourroit me ravir.

ISABELLE.

Et moi, quand je serois la plus vaine du monde,
Je serois satisfaite en l'heur de te servir.

ACASTE.

Je veux vivre et mourir sous l'agréable empire
De ces astres d'amour, mes soleils et mes rois.

ISABELLE.

Pour toi j'aime le jour, pour toi je le respire,
Sans toi je serois lasse, et sans toi je mourrois.

ACASTE.

Je plaindrois mon trépas quand la main de la Parque
M'auroit mis de ton sein à la table des dieux.

ISABELLE.

Et je plaindrois le mien quand même leur monarque
Se démettroit sur moi de l'empire des cieux.

ACASTE.

Je t'aimerois toujours, dût mon amour extrême
Ne m'acquérir jamais un si riche trésor.

ISABELLE.

Tu me pourrois haïr autant que la mort même,
Que malgré tes mépris je t'aimerois encor.

ACASTE.

Puissé-je être des dieux et l'horreur et la haine,
Si jamais tout mon soin tend qu'à te conserver!

ISABELLE.

Je veux que t'oubliant mon crime soit ma peine,
Et c'est le plus grand mal qui me puisse arriver.

ACASTE.

Puisse autant que nos jours durer cette querelle!
Que le combat est beau dont la cause est si belle!
Mon âme est transportée à tel point de plaisir,
Que je ne puis trouver où former un désir;
Mais, mon cœur, arrivant que la loi de la Parque
Permît à quelques morts de repasser la barque,
Et que Rodolphe encor dût respirer le jour,
Confesse qu'il pourroit altérer notre amour,
Qu'il verroit avec soi ton amitié renaître,
Et reprendroit ton cœur en reprenant son être.

ISABELLE.

Il est mort à propos, et ses plus doux appas
Près de tes moindres traits ne me toucheroient pas;
Je ne te puis nier, et tu le vis possible,
Qu'apprendre son trépas me fut un coup sensible.
En effet, je l'aimois; et comme Amour alors
Assailloit ma raison de ses premiers efforts,
Je croyois que mon mal, qui ne faisoit que naître,
Étoit au plus haut point qu'il pouvoit jamais être.
Mais j'ai bien mieux jugé du pouvoir de ce dieu
Depuis que mon bonheur t'a conduit en ce lieu:
Mes yeux pour le premier quelques larmes lâchèrent;
Mais les yeux du second aussitôt les séchèrent.
Tu me plus dès l'abord, et presque en même jour
J'eus pour lui des soupirs et pour toi de l'amour.
Sans doute que le bien qui nous vint de tes armes
Avoit fort commencé ce qu'achèvent tes charmes,
Et qu'avant ce beau feu dont ton œil est auteur
Je te considérois comme mon protecteur:
Mais cette douce ardeur aussitôt prit naissance,
J'eus bientôt plus d'amour que de reconnoissance,
Et quand tu t'es offert, ta recherche en effet
A devancé ma voix, mais non pas mon souhait.

ACASTE.

S'il est vrai que ton cœur, belle et rare merveille,
Soupire d'une ardeur à la mienne pareille,
Satisfais sur un point ma curiosité :
De quel œil verrois-tu mon infidélité?

ISABELLE.

De l'œil dont je verrois la perte de ma vie,
De qui tu peux juger qu'elle seroit suivie.

ACASTE.

Et que résoudrois-tu si dans ce désespoir
Celle que j'aimerois tomboit sous ton pouvoir?

ISABELLE.

Pour lui ravir tes vœux il n'est point d'artifice
Et point d'invention dont je ne me servisse.
C'est là que je croirois accorder la raison
Et la justice même avec la trahison :
Le crime quelquefois peut s'employer sans crime,
Et mon amour rendroit la fraude légitime.
Tout ce qui peut tomber dans l'esprit des amans,
Les suppositions, l'art, les déguisemens,
Et tout ce que peut faire une fille abusée
Contre qui la trahit et qui l'a méprisée,
Ne doute point qu'Amour lors ne m'y résolût :
Souvent de tout risquer dépend notre salut.

ACASTE.

Tu pardonnerois donc, en pareille aventure,
De semblables moyens de venger une injure?

ISABELLE.

Je n'en pourrois au moins condamner le dessein.

ISABELLE.

Sors, importun secret, sors enfin de mon sein.
Donc une mienne sœur.....

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN PAGE.

LE PAGE.

Madame, l'assistance
N'attend plus qu'après vous, et le ballet commence.
(Il sort.)

ISABELLE, *à Acaste.*

Que me voulois-tu dire? achève, mon souci.

ACASTE.

Nous les mettrions en peine en tardant plus ici.

SCÈNE V.

EURILAS, ORANTE, *et* AUTRES PARENS *d'Isabelle; ensuite* ACASTE *et* ISABELLE.

(On danse le ballet.)

EURILAS, *à Acaste et Isabelle.*

Quoi! nous priver sitôt du bien de votre vue!
Votre présence au moins jusqu'au soir nous est due.
Faites un peu de trêve avecque votre amour;
Prenez la nuit entière, et donnez-nous le jour.

ACASTE.

Nous n'étions pas fort loin.

EURILAS.

Mais que fait Cléomède?
Ne peut-il un moment souffrir qu'on le possède?
Veut-il perdre sa part de cette volupté?

ACASTE.

Il ne la perdroit pas sans un mal de côté
Qui l'incommode un peu, mais de qui la durée
Peut-être.....

EURILAS.

Asseyons-nous et voyons cette entrée.

(On danse.)

FERRANDE, *après avoir un peu dansé, distribuant les vers et donnant le cartel à Acaste.*

Lisez, je suis Ferrande; on croit Alphrède morte,
Et ce faux accident a produit ce cartel.
Rodolphe vous attend à vingt pas de la porte;
Je crois que le combat ne sera pas mortel.

ACASTE, *bas à Ferrande.*

(A part.)

Fais bonne mine; adieu. Que ce ballet me dure,
S'il retarde long-temps cette heureuse aventure!
Quelle sera ma sœur dans le ravissement
Qu'elle va recevoir de cet événement!

(On danse. — Le sujet est deux Espagnols qui font les braves, et qui enfin sont vaincus par deux Français. — Tous les danseurs sortent.)

EURILAS.

Les airs étoient charmans et la cadence belle.

UN PARENT.

Même l'invention m'en semble assez nouvelle:
Pas un ne s'est brouillé parmi les entrechats,
Et leurs pieds, quoique prompts, marquoient bien tous les pas.

EURILAS.

Il est temps que le verre à la danse succède.

ACASTE, *à part.*

Il est temps que ma sœur tente un dernier remède.

(Ils sortent tous, et la toile tombe.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, CLÉANDRE.

RODOLPHE, *à part.*

Toi qui de tant d'amour eus un si triste prix,
De grâces et d'attraits agréable débris,
Alphrède, beau sujet des soupirs que j'élance,
Enfin de mon remords connois la violence;
Que ma douleur t'apaise, et que cette action
Te tienne lieu pour moi de satisfaction.
Je ne présume pas qu'offrir une victime
Ait toujours tant d'effet que d'effacer un crime;
Mais mon ressentiment conjoint à ce devoir
Te touchera peut-être et pourra t'émouvoir :
Ce seul ressentiment me met en main les armes;
C'est lui seul qui m'instruit de l'usage des larmes;
Lui seul fait mes soupirs, et lui seul en tous lieux
Présente à chaque instant ton portrait à mes yeux.
Je te vois le teint mort, le sein ouvert, l'œil hâve,
Me dire encor : Je t'aime et je meurs ton esclave.
Je pense à ton amour, je songe à ma rigueur,
Et l'un et l'autre enfin me touchent jusqu'au cœur.
En effet, je n'ai pu, sans être bien barbare,
Traiter si rudement une beauté si rare.
Quel monstre si cruel a jamais vu le jour,
Et quel si dur rocher est capable d'amour?
Certes, autant de fois que cette inquiétude
Me peint ta passion et mon ingratitude,
Je doute, furieux, saisi, triste, interdit,
De ce qu'en ce penser ma mémoire me dit,

Et crois, non sans raison, que j'eus l'âme enchantée,
D'avoir si lâchement ta beauté rebutée.
Ce penser est suivi d'un long ruisseau de pleurs,
Et, confus, je demeure en proie à mes douleurs.

CLÉANDRE.

Un peu de sentiment pour ses aimables charmes
Auroit pu divertir le sujet de vos larmes.
La Mort a bien voulu ce que vous méprisiez;
Elle ne la rend pas, et vous la refusiez.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FERRANDE.

FERRANDE.

Comme tout réussit alors que la prudence
Prend le gouvernement de notre intelligence!
Acaste se dispose à vous faire raison,
Et devant un moment il sort de la maison.
L'enfer impatient attend cette conquête,
Et Caron tient au bord sa barque toute prête.

RODOLPHE.

Ne joins point la risée au funeste remords
Qui d'instant en instant redouble ses efforts,
Et qui, sans me flatter de l'espoir du remède,
Fait de tous mes pensers les victimes d'Alphrède.
Viens, barbare vieillard, voir la juste action
Qu'Alphrède attend ici de mon affection.
Il vient; retirez-vous.

(Ferrande et Cléandre sortent.)

SCÈNE VIII.

ACASTE, LE PAGE, RODOLPHE.

ACASTE.

Rodolphe, quel ombrage
Dans un calme si doux m'excite cet orage?
Quelque ressentiment vous seroit-il resté,
Et vous devions-nous plus que votre liberté?

RODOLPHE.

Oui, tu me dois raison de la plus belle vie
Que les traits de la Mort aient encore ravie,
Et du sang qui coula sous la barbare main
Du pire des mortels et du plus inhumain.

ACASTE.

De vous justifier l'action de mon père....
J'ignore ses raisons; c'est à lui de le faire.

RODOLPHE.

Il pouvoit rendre vains les sermens que je fis
D'expier son forfait par la mort de son fils.
Sa main, quand je partis, savoit encor l'usage
Des cruels mouvemens que conseille la rage:
Il voulut m'épargner pour ne t'épargner pas,
Et signant mon départ il signoit ton trépas.

ACASTE.

Calmez, calmez un peu la fureur qui vous trouble;
Le trépas aujourd'hui me coûteroit au double:
La beauté dont mon cœur adore les appas
N'attend pas cette nuit un mort entre ses bras.

RODOLPHE.

Et moi, je lui prétends, si le sort m'est prospère,
Procurer du repos plus qu'elle n'en espère,
Et soustraire au pouvoir d'un de mes ennemis
Sans dessein d'en user, ce qui m'étoit promis.

ACASTE.

Il est vrai que le bruit des charmes d'Isabelle
Me fit trahir vos feux et soupirer pour elle.
Mais à combien d'amans laisseroit-on le jour,
Si l'on devoit punir tous les crimes d'amour?

RODOLPHE, *tirant l'épée.*

Donnons, c'est de la main qu'un noble cœur réplique;
Il manque à qui s'excuse, et tremble à qui s'explique.
Il lui doit être doux de perdre un imposteur,
Un semeur de faux bruits, un traître, un affronteur;
Et t'ayant obligé d'un bien illégitime,
Elle auroit peu d'honneur d'être le prix d'un crime.

ACASTE.

Ne dissimulez point votre ressentiment,
Et que la jalousie est son seul fondement.
En effet, cher Rodolphe, il faut que je confesse
Qu'un indigne moyen m'acquiert votre maîtresse;
Mais, pour le réparer, une juste action
Est prête de la rendre à votre passion.
(Bas au page.) (Le page sort.)
Page, revenez tôt. Qu'une même journée,
Ayant fait et rompu, renoue un hyménée.
N'ayant eu que les fleurs, je vous laisse le fruit;
J'ai célébré le jour, célébrez-en la nuit;
Pardonnez à l'amour votre mort supposée,
Par qui je m'étois fait cette conquête aisée,

Et montrez qu'au métier de faire des vivans
Un tel mort ne voudroit céder aux plus savans.

RODOLPHE.

Lâche, tu prouves mal l'ardeur qui te transporte,
Et l'amour est bien foible où la peur est si forte:
En toi ce dieu m'a fait un indigne rival,
Et le bien t'est mal dû que tu défends si mal.
Mais demeure aux prisons de ta belle geôlière
Si le sort du combat te laisse la lumière:
Ses yeux, qui t'ont blessé, n'ont plus de traits pour moi,
Et par mon propre aveu je dégage ma foi.
Ma seule intention est d'immoler l'offrande
Que pour prix de sa mort Alphrède me demande,
Et de punir en toi le meurtre du tyran
Qui souilla de son sang le rivage d'Oran.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ISABELLE, LE PAGE.

ACASTE, *à Isabelle.*

Vantez votre pouvoir de cette illustre marque,
Qu'il arrache vos biens de la main de la Parque:
La Mort a du respect pour des charmes si doux,
Et n'ose butiner en même lieu que vous.
(Montrant Rodolphe.)
Reconnoissez Rodolphe.

ISABELLE.

O dieux! quelle merveille
Étonne en même temps ma vue et mon oreille!
Rodolphe voit le jour!

ACASTE.

Et me le veut ôter
Pour le droit que son bras a de vous disputer.
Si j'avois même droit en si belle conquête,
Je vous conserverois aux dépens de ma tête;
Mais le mien est fondé sur une trahison:
Je vous acquis par fraude, et vous rends par raison.
(Il veut la mettre entre les bras de Rodolphe.)
Payez de vos faveurs une amour légitime,
Et faites de l'oubli le châtiment d'un crime.

RODOLPHE.

Ces satisfactions ne te sauveront pas
D'une lâche infamie ou d'un juste trépas.
Quoi! comme il semble bon, on prend ou rend ma dame,
Selon que la peur glace ou que l'amour enflamme!
Un foible dieu préside à ses affections
Si l'on altère ainsi ses inclinations.
Mais que cette beauté sans contrainte s'engage,
Et choisisse à son gré sa flamme et son servage;
Pour moi je vivrai libre; et mon courage est tel,
Qu'il s'est pu dégager de tout objet mortel.

ISABELLE, *à Acaste.*

Pour moi, je vivrai vôtre; et mon amour est telle
Qu'on ne lui peut ravir le titre d'immortelle.
(A Rodolphe.)
Rodolphe, en vérité, ne présumez-vous point
Que votre changement me touche au dernier point,
Que je vous vais prier de m'être favorable,
Et que votre mépris fait une misérable?
Certes, vous auriez tort; et vos traits sont trop doux
Pour craindre que mon cœur se plaigne de leurs coups.

Votre froideur prévient un dessein nécessaire
De chercher d'autres yeux à qui vous deviez plaire
Car déjà pour les miens vos attraits plus charmans
Approchoient de la fin de tous les agrémens.

RODOLPHE, *à Isabelle.*

Ni plaire ni charmer n'est plus mon entreprise:
Le mépris sied fort bien à celles qu'on méprise;
Et vous reconnoîtrez qu'un semblable souci
N'est point l'occasion qui m'a conduit ici.

(A Acaste.)

Toi, si tu ne te hais, et si tu n'as envie
Qu'enfin ta lâcheté de ta mort soit suivie,
Donnons, ou sans respect je venge aveuglément
Et l'injure d'Alphrède et mon ressentiment.

SCÈNE X.

LES MÊMES; CLÉANDRE, FERRANDE.

ACASTE, *à Rodolphe.*

Puisque rien ne vous paie, et que votre colère
Par devoir ni raison ne se peut satisfaire,
Il vous faut accorder ce divertissement.

CLÉANDRE.

Que ce combat est long!

FERRANDE.

Certes, il est charmant.

ISABELLE, *au Page.*

Faites venir mon père. O dieux! de quelle crainte......

ACASTE, *arrêtant le Page.*

(A Isabelle.)

Arrête! Ne crains rien, et ris de cette feinte:
Un seul moment rendra ce courage remis,

: de deux grands rivaux fera deux grands amis.

(A Rodolphe.)

ːrtes, mon cher Rodolphe, il faut que je confesse
ue la vie à chacun est une belle hôtesse,
t qu'un homme bien sain ne peut qu'imprudemment
exposer au hasard de son bannissement :
lle s'aime chez nous; mais depuis qu'on la chasse,
lle en sort pour jamais et jamais ne repasse.
ɔyons plus ménagers d'un bien si précieux,
t songeons s'il se peut à vous contenter mieux.
'out votre deuil consiste en la perte d'Alphrède :
:h bien! ce mal est grand, mais n'est pas sans remède;
e connois un objet qui ne lui cède pas,
Jn miracle accompli de charmes et d'appas,
Qui recevra vos vœux comme un honneur extrême,
Et que vous priserez autant qu'Alphrède même.

(Bas au Page.)

Page, allez, hâtez-vous.

(Le Page sort.)

RODOLPHE.

O ridicule peur!
O dans un mâle sein lâche et débile cœur!
Combien me deviendroit la lumière ennemie,
Que j'aurois conservée avec tant d'infamie!

ACASTE.

Quant à moi je préfère, et crois n'avoir point tort,
La plus honteuse vie à la plus belle mort.
Mais, au reste, arrivant qu'ayant vu ce visage,
Alphrède pût encor vous plaire davantage,
Tenez ma lâcheté hors de comparaison
Si je me défends plus de vous faire raison.
Contemplez seulement cette rare merveille.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ALPHRÈDE, *en femme;* LE PAGE.

ISABELLE.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

CLÉANDRE.

Rêvé-je, ou si je veille?

ACASTE.

Rodolphe, au nom d'Amour, tournez ici les yeux.

RODOLPHE.

Non, non, tous les attraits des beautés de ces lieux,
Hélène renaissante avecque tous les charmes
Qui de tant de héros ont exercé les armes,
Le plus divin sujet qu'on ait jamais vanté,
La perfection même et la même beauté,
Trouveroient en mon cœur un rocher insensible,
Et le verroient pourvu du titre d'invincible;
Leurs efforts seroient vains, et leurs plus doux appas
Employés sans effet ne te sauveroient pas.

ACASTE.

Mais les doux ornemens dont le ciel l'a pourvue
Méritent bien au moins l'honneur de votre vue.
Jetez les yeux ici.

RODOLPHE.

Rien ne les peut toucher;
Ton père a démoli tout ce qui leur fut cher,
Et rien ne leur plairoit quand Vénus elle-même
Viendroit du sein de Mars me dire qu'elle m'aime;
Quand Junon descendroit de la table des dieux,

Et telle qu'à Pâris s'offriroit à mes yeux,
Quelques charmes si doux que sa beauté possède,
Je l'aurois à mépris après celle d'Alphrède.
Leurs plus puissans efforts employés vainement
Joindroient à ton trépas la honte seulement.
Alphrède, au triste état où ton père l'a mise,
Errante comme elle est sur les rives d'Élyse,
Veuve d'un corps pouri, sanglant, rongé de vers,
Est tout ce qui m'est cher et tout ce que je sers:
Je mets au seul honneur d'adorer sa mémoire
Mes plus fortes ardeurs et ma plus digne gloire;
Mourant elle emporta mes inclinations,
Et mit en son tombeau toutes mes passions.

ALPHRÈDE.

Si je n'obtiens la fin que je me persuade,
Incivil, pour le moins que j'obtienne une œillade:
Je ne suis pas funeste aux objets que je vois;
Alphrède avoit les yeux à peu près comme moi,
Elle n'eut le regard plus doux ni plus sauvage,
Nous avions du rapport d'humeur et de visage,
Nos cœurs étaient touchés d'un semblable souci,
Tout ce qui m'étoit cher elle l'aimoit aussi;
(Rodolphe laisse tomber son épée.)
Tu lui plus, tu me plais, et si tu l'as aimée,
J'ose bien me vanter que tu m'as estimée.
(Rodolphe est interdit.)

CLÉANDRE.

Que vois-je, cher Ferrande?

FERRANDE.

Écoute seulement,
Et vois de leurs amours l'heureux événement.

RODOLPHE.

Belle Alphrède, ma voix, pour être trop pressée,
S'étouffe et ne sauroit exprimer ma pensée;
Mon esprit est confus d'aise et d'étonnement.
Mais laissez-moi long-temps ce beau déréglement;
Il vous dit mieux que moi le transport qui me touche:
Je demeure muet, ma voix meurt en ma bouche.

ALPHRÈDE.

Ah! Rodolphe, est-il vrai que la bonté des dieux
A la fin m'ait rendue agréable à tes yeux?
Se peut-il, cher amant, que cette malheureuse
Te retrouve sensible à sa flamme amoureuse?
Si je l'ose espérer, si le ciel m'aime assez,
Mes pleurs et mes soupirs sont trop récompensés;
Et je ne plaindrois pas la perte de ma vie,
Qui d'un si beau succès auroit été suivie.
Certes, je me veux mal de n'avoir pu mourir,
Puisque par-là ton cœur se pouvoit acquérir;
Et je ne tiendrai pas ton amour légitime,
Puisqu'elle ne me vient que de la fausse estime
Qu'un Ferrande obligeant t'avoit fait concevoir:
Je perdrois à mourir moins qu'à te décevoir.
Mais si ma seule mort te pouvoit satisfaire,
Je me mettrois bientôt en état de te plaire.
Si tu ne peux m'aimer que le poignard au sein,
Parle, j'aurai bientôt accompli ton dessein.

RODOLPHE.

Cesse enfin, beau désordre, et permets que je die
Qu'il n'étoit rien d'ingrat après ma perfidie.
Non, Alphrède, les vols ni les assassinats
N'ont rien de si cruel et ne l'égalent pas.
Quel malheur si long-temps a mon âme aveuglée,

Quelle si longue erreur a ma raison troublée,
Que j'aie ingratement rompu de si beaux fers,
Et causé tant de maux que vous avez soufferts?

(Se mettant à genoux.)

Ah! si quelque pardon se doit à qui s'accuse,
Et si l'aveuglement peut tenir lieu d'excuse,
Pardonnez au captif qui, triste, à deux genoux,
Redemande ses fers et se redonne à vous.
Reçu dans vos prisons, je proteste d'y vivre
Jusqu'au moment fatal que la mort m'en délivre,
Et le temps, qui peut tout, perdra contre mon cœur
Le titre d'invincible et celui de vainqueur.

ALPHRÈDE, *le relevant.*

Ton repentir, Rodolphe, a des preuves trop grandes;
Je suis ce que tu veux, prends ce que tu demandes,
Et n'implore jamais ce qui dépend de moi,
Puisque tout t'appartient, que je suis toute à toi.

(Ils s'embrassent.)

RODOLPHE.

O divin changement! faveur vraiment céleste!
Je crains qu'en ton excès tu ne me sois funeste.

CLÉANDRE.

O doux ravissement! belle confusion!
Me puis-je contenir en cette occasion,
Madame?

ALPHRÈDE.

Cher Cléandre, enfin les dieux propices
Du milieu de nos maux ont tiré nos délices.
Adressons mille vœux et dressons mille autels
A ces sacrés auteurs du destin des mortels.

FIN DE LA BELLE ALPHRÈDE.

LA PÈLERINE

AMOUREUSE,

TRAGI-COMÉDIE.

1634.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA PÈLERINE AMOUREUSE.

ıGÉLIQUE a connu Lucidor à Lyon : ils se ıt violemment aimés. Lucidor, forcé de pas- en Italie, promet à sa maîtresse d'être de our avant six mois. Ce laps de temps écou- Angélique, qui n'a pas reçu de nouvelles de ı amant, ne doute pas de son infidélité; ır agir avec plus de liberté, elle se fait ıser pour morte et part à sa recherche. cidor, trompé par la fausse nouvelle de la ırt d'Angélique, cherche à s'en consoler en ıdant des soins à une beauté célèbre et très- he de Florence, nommée Célie, fille d'Éras- ;, qu'on lui propose; mais Célie aime un tre Lucidor qui n'est connu que comme un intre sous le nom de Léandre. Pour éviter l'u-

nion que son père projette, Célie feint d'être devenue folle. Érasme, après avoir épuisé tous les remèdes de la médecine, charge de la guérison de sa fille une pèlerine qui vient d'arriver à Florence et dont on vante les vastes connoissances. Cette pèlerine n'est autre qu'Angélique. Célie lui fait confidence de son amour pour Léandre; amour dont les résultats commencent à devenir visibles, et de son aversion pour Lucidor. Angélique, intéressée à favoriser ces amans, détermine Érasme à accorder sa fille à Léandre; mais un valet de ce vieillard, qui avoit écouté aux portes les confidences de Célie à la pèlerine, vient découvrir la ruse à ce vieillard. Il fait arrêter le faux Léandre, qui avoue et son amour et sa naissance. C'est un grand personnage de Valence qui, après de longs voyages et beaucoup d'aventures, avoit passé pour mort Il retrouve son frère parmi les soupirans de Célie; il est reconnu par lui, et il obtient sans peine son désistement à la main de cette belle. Érasme, ravi de trouver un gendre d'une aussi haute naissance, lui donne sa fille sans balancer. La tendre pèlerine se fait reconnoître à Lucidor; et la pièce se termine par un double mariage.

Peut-être cette pièce a-t-elle fourni les sujets des *Folies Amoureuses* et de la *Fausse Agnès*.

On ne peut toutefois qu'admirer la fécondité de Rotrou, qui dans le courant d'une année fit représenter quatre pièces en cinq actes et en vers, dont le style se sent rarement de cette précipitation.

ACTEURS.

LUCIDOR, amoureux de Célie et amant d'Angélique.
CÉLIANTE, autre amoureux de Célie.
CÉLIE.
ÉRASME, père de Célie.
LUCIDOR, sous le nom de Léandre, amant de Célie.
ANGÉLIQUE, pèlerine, et maîtresse de Lucidor.
CLORIMAND, gentilhomme d'Angélique.
CLIDAMANT, grand-prêtre.
LA NOURRICE de Célie.
FILÈNE, valet d'Érasme.
FILIDAN, valet de Lucidor.
ARCHERS.

LA PÈLERINE
AMOUREUSE,
TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIDOR, CÉLIANTE, FILIDAN.

CÉLIANTE.

J'AIME sans désespoir et sans mélancolie;
Le ciel ordonnera des faveurs de Célie;
Il doit seul disposer du destin des humains;
Tout hymen qui prospère est un nœud de ses mains.
Il veille dessus nous; et l'extrême prudence
Gît à n'attendre rien que de sa providence.

LUCIDOR.

Ainsi la défiance excuse nos défauts
Lorsque nous aspirons à des objets trop hauts.
Le ciel te changera cette belle farouche,
Et les dieux de leur main la mettront dans ta couche;

Ils t'ont fort en objet, et ton contentement
A leurs prospérités importe infiniment!
Quel abus, Céliante, égale ta folie,
Et quel soin ont les dieux de toi ni de Célie?
Ils donnent aux mortels, avecque la clarté,
Un pouvoir absolu dessus leur volonté :
Tout ce qu'ils ont créé sur la terre où nous sommes,
Tout ce qu'ils ont soumis à l'appétit des hommes,
N'est plus considéré de leurs divinités;
C'est à nous de pourvoir à nos nécessités :
Voir les biens et les maux, se servir du tonnerre,
Faire mouvoir les cieux et soutenir la terre,
Entretenir la guerre entre les élémens,
Et disposer des prix comme des châtimens,
C'est le noble exercice où leur pouvoir s'applique;
Et non pas de régir les vœux d'un frénétique,
D'offrir à Céliante ou Célie ou Cloris,
Qui veulent de leur main se choisir des maris.

CÉLIANTE.

Crains les dieux, Lucidor, et crois l'expérience
Si claire et si contraire à ta vaine science.
Un malheur si certain suit un hymen forcé,
Que déjà ton dessein n'est que trop avancé ;
Que ton cœur dût au ciel soumettre son envie,
Et Célie à son gré disposer de sa vie.
Son aveugle parent, au jour qui t'est prescrit,
Te peut donner son corps, mais non pas son esprit.
Voyant à tes côtés cette belle ennemie,
Les yeux mouillés de pleurs, froide, pâle, endormie,
Mépriser tes soupirs et ta fidélité,
Et ne rien accorder qu'à l'importunité,
Seras-tu satisfait de vivre de la sorte,

Si tu sais les douceurs qu'un autre hymen apporte?
Ah! que tu parleras d'un esprit plus rassis,
Et qu'une seule fleur te vaudra de soucis!

LUCIDOR.

Le plus fidèle avis est suspect en la bouche
De qui nous entretient sur un fait qui le touche.
Ma ruine seroit pour ton avancement,
Et tu me parles moins en ami qu'en amant;
Mais toi-même, sachant cette humeur obstinée
Qu'oppose cette belle au doux joug d'hyménée,
Tu dois craindre, ce semble, et de la même loi
Que tu me veux prescrire en faire une pour toi.
Es-tu d'âge, de biens, ou d'humeur plus sortable?
Crois-tu trouver en elle un esprit plus traitable?
Résoudrois-tu Célie à partager tes feux,
Quand même tes parens voudroient ce que tu veux?

CÉLIANTE.

J'ai peu de vanité; mais souffre que je croie
Qu'elle me recevroit avec beaucoup de joie,
Qu'elle verroit mes vœux d'un œil plus satisfait,
Et que tu serois vain des biens qu'elle me fait.

LUCIDOR.

Cette amour, Céliante, est un choix légitime;
Son divin jugement éclate en cette estime;
Le ciel quand tu naquis tint ses trésors ouverts,
Et tes rares appas charment tout l'univers.

CÉLIANTE.

Je ne me flatte point de créances si vaines;
Il suffit que Célie est sensible à mes peines,
Et qu'ayant le pouvoir de disposer de soi,
Elle en ordonneroit en faveur de ma foi.

LUCIDOR.

Adieu, cueille les fruits d'une ardeur si fidèle;
Jouis de son amour quand je jouirai d'elle.
Que Célie en tes feux prend une juste part!

CÉLIANTE.

Tu te gausses trop tôt!

LUCIDOR.

Tu te plaindras trop tard.

(A Filidan.) (Céliante sort.)

Au point que de mes maux on doit borner la cours
L'insensé cherche aux siens encor quelque ressourc
Ce superbe rival ne désespère pas
De posséder Célie et la voir en ses bras.
Son père a prononcé l'arrêt irrévocable
Qui donne à mes souhaits un bien si délectable;
Son pouvoir abandonne à mes soins amoureux
Ce trésor qui rendroit des monarques heureux.
Toutefois, Filidan, il faut que je confesse
Un regret qui se joint au dessein que je presse:
Célie est adorable, il est vrai, mais.....

FILIDAN.

Quoi, mais

LUCIDOR.

Un secret repentir m'altère ses attraits.
Tous n'aiment que sa grâce, et moi que sa fortune
Elle n'est à mes yeux qu'une beauté commune;
Je regrette Angélique, et ma juste douleur
Me peint tous les objets d'une fausse couleur.
Qu'un premier objet charme, et que ses moindres gr
Dans le cœur d'un amant font de profondes traces!

FILIDAN.

e est cette Angélique?

LUCIDOR.

Eh quoi! ne sais-tu pas.....

FILIDAN.

?

LUCIDOR.

Que ma négligence a causé son trépas;
j'ai coupé le fil de la plus belle vie
les mains de la Mort aient encore ravie?

FILIDAN.

n ai rien appris.

LUCIDOR.

Écoute en peu de mots
tal accident qui trouble mon repos:
rnant à Lyon, au logis de ma tante,
et j'admirai cette beauté naissante;
reux furent charmés, et ses moindres attraits
it à ma raison d'inévitables traits.
e cœur consentit à ses premières peines;
e soumis ces bras à leurs premières chaînes;
je reconnus pour la première fois
ran de nos sens les redoutables lois:
ichai, Filidan, cette âme de ma vie;
uvai son désir conforme à mon envie;
ras de mêmes fers se virent arrêtés,
s cœurs respiroient de mêmes voluptés.
essein mutuel obligea nos deux âmes
eindre jamais ces innocentes flammes:
me fut donnée, et d'un commun accord
i le changement au delà de la mort.

Enfin, par un avis d'une extrême importance,
Je fus réduit au point de perdre sa présence.
Je revins à Florence, obligé par serment
De borner dans six mois ce triste éloignement;
Mais ce temps expiré, l'hiver et ma paresse
Me firent différer l'effet de ma promesse,
Et, sans me figurer sa tristesse et ses pleurs,
J'attendis la saison qui se pare de fleurs;
Lors je me disposois à revoir cette belle,
Quand j'appris de sa mort la fatale nouvelle.
Elle me soupçonna d'un honteux changement,
Et sa perte suivit un si faux sentiment.

FILIDAN.

O dieux! que dites-vous?

LUCIDOR.

Après cette infortune,
La mort m'est désirable et Célie importune;
Et je suis seulement la résolution
D'un père qui m'immole à son intention.

SCÈNE II.

ÉRASME, LUCIDOR, FILIDAN.

ÉRASME, *pleurant.*

Si vous participez aux malheurs de Célie.....

LUCIDOR.

D'où procède, monsieur, cette mélancolie?

ÉRASME.

Joignez à mes ennuis vos soupirs et vos pleurs;
Témoignons à l'envi nos communes douleurs.

LUCIDOR.

ıccident nouveau diffère les délices
ın consentement accorde à mes services?
nalheur survenu divertit nos plaisirs,
ılle occasion demande vos soupirs?

ÉRASME.

z, pleurez son mal; une telle manie
'ec son esprit sa raison désunie,
eux où l'amitié fait un pieux effort
ıeaucoup pour son bien de souhaiter sa mort!

LUCIDOR.

Célie est troublée?

ÉRASME.

Oui, mais de telle sorte
ıut remède est vain au mal qui la transporte;
mon furieux possède ce beau corps,
ıi les médecins feroient de vains efforts;
ux si seulement les ministres des temples
ıt remédier à ce mal sans exemple.

LUCIDOR.

ıible malheur!

ÉRASME.

Je vais à Clidamant,
-prêtre de nos dieux, découvrir son tourment,
ıe ses actions font juger que sa peine
e les efforts de la science humaine.

(Il sort.)

FILIDAN, *à Lucidor.*

ırs que je la vis choquer votre dessein,
la jugeai pas avoir l'esprit trop sain,

Et je rabattis fort, en cinq ou six visites,
De l'estime qu'on fait de ses rares mérites.
Je doute seulement si sa présomption
Eût été supportable à ma condition :
Je voudrois feu pour feu, des larmes pour des lar
Je voudrois triompher quand je rendrois les arme
Voir rire quand je ris, voir souffrir en souffrant,
Voir venir quand j'irois, enfin prendre en m'offr

LUCIDOR.

Sachant que l'intérêt et mon obéissance
Ont seul dessus mes jours établi sa puisance,
Crois-tu que son amour m'importe infiniment,
Et m'as-tu vu pousser un soupir seulement?
Mais elle vient à nous.

SCÈNE III.

CÉLIE, LA NOURRICE, LUCIDOR, FILID

CÉLIE.

Lucidor, si ma plainte.....

LA NOURRICE, *courant après elle.*

Eh dieux! retenez-la.

CÉLIE, *tenant Lucidor.*

Peut rendre une âme atteint
Délivre de leurs mains ce misérable corps
Qui ne peut éviter leurs nuisibles efforts.
On me retient captive, on me croit insensée,
Et tu vois, cher amant, si mon âme est blessée;
Tu vois si j'extravague et si mon jugement
A jamais sur mes sens régné plus sainement.

ıison, disent-ils, a perdu so usage,
ıs s'apercevoir que leur pi m'outrage,
erchent un remède à de vaines douleurs,
:gent à leur gré le sujet de leurs pleurs.

LUCIDOR.

sais, Filidan, dessus quelle apparence
:r l'opinion de son extravagance;
ce discours est sain.

LA NOURRICE.

Ah! que ces bons momens
ıne trêve courte à ses cruels tourmens!

CÉLIE.

ıe croit insensée, et ma nourrice même
:de sa croyance à cette erreur extrême.
ne veulent ces gens? quel dessein envieux
obliger leur voix à démentir leurs yeux?
is que j'ai paru sur la terre et sur l'onde,
: char lumineux d'où j'éclaire le monde,
n vu dans ces lieux, par d'inégales lois,
corps croître, décroître et diviser les mois?
voulu sortir de la vaste ceinture
ıon cours m'est prescrit des mains de la nature?
par imprudence exposé l'univers
ır la terre en flamme et mon char à l'envers?

LA NOURRICE.

ien?

LUCIDOR.

Las! ce discours dissipe assez mes doutes.

CÉLIE.

is les mois égaux par d'inégales routes,
e tant de chemins l'un et l'autre sentier,

)rgueilleux Phaétons, quel dessein criminel
)ppose vos efforts à cet ordre éternel?
.'Orient à mon char ouvre sa large porte,
.e bruit cesse partout, et la lumière est morte;
.es astres étonnés sont en confusion,
Et la nature souffre à votre occasion.
/oyez ces lieux obscurs et cette plaine nue
)ù les filles d'Atlas attendent ma venue.
/oulez-vous, contre l'ordre et contre la saison,
[enir mon frère et moi sur un même horizon?

(Ils veulent la prendre, elle se dégage de leurs mains.)

'ai vaincu leurs efforts, et Diane outragée
)e leurs profanes mains enfin s'est dégagée.
Suivons les mouvemens d'une juste fureur,
Et purgeons l'univers de ces objets d'horreur.
Tirons de l'Océan et du sein de la terre
Jne matière propre à forger un tonnerre;
Faisons voir ces beaux lieux en rochers convertis,
Animons les sujets d'Éole et de Téthys,
Confondons cette plaine et les plaines salées,
Rendons ces monts déserts, ces forêts désolées;
Et que pour toute marque il reste dans ces lieux
Celle de ce que peut une fille des dieux.

LUCIDOR.

Que cette impression est forte en sa pensée!
Que son mal est puissant et sa raison blessée!

CÉLIE, *à Lucidor.*

Quoi! jusque dans ces lieux tu veux suivre mes pas?
e périlleux dessein ne t'épouvante pas?
s-tu de ces Titans dont l'audace effrontée

LA NOURRICE.

J'ai pourvu là-dessus, et par bonne raison
J'ai tous les médecins bannis de la maison;
Fait croire à vos parens qu'au mal qui vous possède
Le ciel peut seulement apporter du remède;
Que vos sens sont troublés par de mauvais esprits;
Que des signes puissans me l'ont assez appris;
Qu'un regard vers le ciel, un mot, une prière,
Rend à votre raison sa liberté première;
En un mot, ils m'ont crue, et n'appréhendez point
Que cet autre malheur à vos malheurs soit joint.

SCÈNE V.

LES MÊMES; LUCIDOR, *sous le nom de* LÉANDRE.

CÉLIE.

D'où vient à Lucidor cette mélancolie?

LÉANDRE.

De mon malheur extrême, adorable Célie.
Mais ne m'appelez point de ce nom bienheureux
Qui ne peut que trahir nos desseins amoureux:
Appelez-moi Léandre.

CÉLIE.

Eh bien, mais quelle crainte
Nous paroît de nouveau sur ce visage peinte?
Notre feinte succède, et déjà vos rivaux
Paroissent dégoûtés du fruit de leurs travaux;
Lucidor plaint ma peine, et je crois qu'en son âme
La pitié désormais agit plus que sa flamme.

LÉANDRE.

J'engage ce que j'aime en mon propre malheur,
Et ce regret, madame, est ma pire douleur.
Si le ciel outrageoit ma seule destinée,
Si je voyois en moi sa haine terminée,
Ses coups les plus pesans et les plus furieux
Seroient à mon amour des signes glorieux;
Ces astres que j'adore, et pour qui je soupire,
Pourroient d'un seul regard alléger mon martyre;
Je rirois le premier de ce déguisement;
Je me peindrois moi-même avec ce vêtement;
Parmi ces passe-temps je chérirois ma vie,
Et je verrois des rois et des dieux sans envie;
Mais de voir que Célie ait part à mes ennuis,
De l'avoir exposée au danger où je suis,
De tacher son estime, et de la voir contrainte
A la nécessité d'une honteuse feinte,
C'est où j'ai des sujets de détester mon sort,
C'est là que la constance est un barbare effort.

CÉLIE.

Te puis-je commander?

LÉANDRE.

Avecque plus d'empire.....

CÉLIE.

C'est assez; s'il est vrai, fais ce que je désire;
Bannis ces vains respects, vis plus joyeusement,
Et fais de ma folie un divertissement,
Attendant le retour de celui qui t'apporte
Ce qui ramènera ton espérance morte,

[illegible]

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASME, CLIDAMANT.

ÉRASME.

On ne peut sans horreur voir ses déréglemens;
Son geste et ses discours changent à tous momens;
Tantôt l'esprit remis, l'œil riant, la voix saine,
Elle dément nos yeux, rit de nous voir en peine;
Et, niant ses discours, sait si bien contester,
Qu'elle met les plus sains aux termes d'en douter.
Mais que ces bons momens sont de peu de durée!
Un instant fait revoir sa raison altérée :
Lors son geste confus, et l'horreur de ses cris,
De crainte et de pitié saisissent les esprits;
A la voir l'œil ardent, les cheveux en désordre,
Tordre tantôt un bras, et tantôt le détordre,
Se raccourcir le corps, meurtrir son sein de coups,
Et sauter furieuse à la face de tous,
Un homme est bien barbare et bien inaccessible,
Si la pitié chez lui trouve une âme insensible.
Céleste médecin, espoir de ma maison,
Si le ciel peut encor rétablir sa raison,

Ses trésors sont ouverts à vos mains vénérables;
Seul vous pouvez changer l'état des misérables;
Éloignez de son corps cet esprit insolent,
Et calmez la fureur d'un mal si violent.

CLIDAMANT.

Je sers les immortels, et si leur bonté m'aide,
Espérez de son mal l'infaillible remède.
Nos crimes quelquefois attirent ces malheurs,
Et nos santés alors dépendent de nos pleurs.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LUCIDOR, FILIDAN.

LUCIDOR.

Ah! que la vanité de ces folles constances
Vaut souvent, Filidan, de longues repentances!
On a promis Célie à mes vœux innocens;
Tandis que la raison en maîtrisoit les sens,
Je ne refusois point qu'un heureux mariage
Joignît à son destin ma fortune et mon âge;
Mais de la rechercher après cet accident,
Il faut pour le pouvoir un esprit plus ardent.
L'amour n'a pas si fort occupé ma pensée
Que je puisse en mon lit souffrir une insensée;
J'aurois vu de bon œil cet hymen réussi;
Mais, perdant la raison, elle me perd aussi.

FILIDAN.

Pensez-y mûrement; folle ou sage, qu'importe?
Il faut considérer ce qu'elle vous apporte:
Les plus fins, en ce temps, épousent les trésors,

Et n'examinent point ni l'esprit ni le corps.
Payant, n'aurez-vous pas quelque objet qui vous plaise?
Une femme enrichit, et la maîtresse baise.
On se rit aujourd'hui des maris amoureux;
Si leur femme est parfaite, elle n'est pas pour eux.
Un ami plus courtois est l'objet qui l'enflamme;
S'ils possèdent le corps, d'autres possèdent l'âme.
Accommodez au temps vos inclinations,
Et ne vous piquez point de vaines passions.

LUCIDOR.

Le respect, Filidan, qu'on doit à ce mystère
Doit retirer nos cœurs des autels de Cythère,
Rendre dessus les sens les esprits absolus,
Et nourrir la vertu chez les plus dissolus;
C'est là qu'un long martyre accompagne les vices,
Et que la continence établit les délices,
Que le désordre règne en des cœurs criminels,
Et qu'on nourrit chez soi ses bourreaux éternels.
Mille fois le soleil a pâli des carnages
Que l'infidélité produit en des ménages;
Et ce malheur, qui suit un hymen vicieux,
N'épargnoit pas jadis les fils mêmes des dieux:
Alcide eût tout vaincu, s'il eût vaincu la flamme
Qui contre ses beaux jours fit attenter sa femme,
Et n'eût pas rendu l'âme, étouffé du poison,
Si l'amour n'eût premier étouffé sa raison.

FILIDAN.

Ces discours étoient bons au siècle d'Oriane;
Aimer en lieux divers c'étoit être profane:
Les plus doux changemens étoient lors inconnus,
Et le bon Amadis eût rebuté Vénus;

Mais ses lois aujourd'hui passent pour rêverie,
De même que son ordre et sa chevalerie.
La résolution de ne changer jamais
N'est plus que la vertu des hommes imparfaits;
On méprise leurs vœux, et cette résistance
Qu'on fait à leurs desseins établit leur constance;
D'amans ils sont censeurs, et par des titres faux
Vantent une vertu qui naît de leurs défauts.
Mais je vole un peu haut, retournons à Célie :
Que ne peut à vos vœux permettre sa folie?
Ira-t-elle après vous épier vos desseins,
Et les jugera-t-elle ou profanes ou saints?
Que de gens chériroient votre bonne fortune!
Une femme d'esprit est toujours importune;
Une jalouse humeur la traîne après vos pas,
Qui lui fait voir souvent même ce qui n'est pas;
Son adresse surprend l'âme la plus sensée,
Explique vos regards, lit dans votre pensée,
Et fait sur vos desseins tant d'importuns efforts,
Qu'elle est insupportable aux esprits les plus forts.
Célie est en état de souffrir toute chose,
Sans en considérer ni l'effet ni la cause;
Vous n'aurez point chez vous un Argus curieux,
Dont les subtilités doivent tromper les yeux.

LUCIDOR.

Porte ailleurs tes avis; sans conseil de personne
Je suivrai là-dessus ce que l'honneur m'ordonne.
Si son mal peut cesser, le moment incertain
Qui lui rendra le sens me rendra mon dessein;
Sinon, je romps mes fers, et jamais ma franchise
Ne verra d'autres yeux triompher de sa prise.

FILIDAN.

Rare et prudent effet d'un esprit généreux
Qu'enfin je reconnois plus libre qu'amoureux!
e sondois à dessein jusqu'où l'avare flamme
Qu'allume l'intérêt pourroit porter votre âme;
Cette ardeur est commune au reste des humains;
Elle aveugle les sens, l'or plaît de toutes mains,
Et vous seul opposez de généreuses forces
Et de fermes desseins à ces douces amorces;
Vous préférez l'honneur.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ÉRASME, CLIDAMANT.

CLIDAMANT.

Perdez ce sentiment,
Érasme; aucun démon n'excite son tourment;
Et j'ai trop reconnu qu'une pure manie
Exerce en ce beau corps sa rigueur infinie.
Les dieux me sont témoins que je plains vos douleurs,
Et que j'achèterois sa santé de mes pleurs.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉRASME, LUCIDOR, FILIDAN.

ÉRASME.

O père infortuné, sous quel astre sévère
Le ciel a-t-il ourdi ta vie et ta misère?
Où dois-tu recourir si ce mal furieux
Passe l'art des mortels et le pouvoir des dieux?

LUCIDOR.

Que serviront, monsieur, ces inutiles plaintes?
Quoi! votre esprit se rend aux premières atteintes;
Et dans une personne où règne la vertu,
Un premier accident trouve un cœur abattu?
Souffrez sans murmurer cette douleur extrême;
C'est ainsi que le ciel caresse ce qu'il aime;
Ce que sa main prodigue accorde aux passions
Marque moins son amour que les afflictions.

ÉRASME.

Si quelque espoir au moins adoucissoit ma peine,
Et que sa guérison ou sa mort fût certaine,
Je verrois, Lucidor, d'un œil respectueux
Tomber sur mes vieux ans ce coup impétueux:
Mais avec ce malheur de voir tout ce que j'aime
Endurer sans mourir pire que la mort même,
Une honteuse marque en reste à ma maison,
Qui fait contre le ciel rebeller ma raison.
Je tente vainement, pour soulager sa peine,
Et le pouvoir céleste et la science humaine;
Tous remèdes sont vains, et mon soin impuissant
Ne cause point de crise aux douleurs qu'elle sent.

LUCIDOR.

Monsieur, puisqu'au rapport de ce saint personnage
Un démon dans son corps n'exerce point sa rage,
Et qu'un dérèglement si grand et si soudain
N'est que le triste effet d'un accident humain,
Tentons contre ce mal une dernière voie,
Et souffrez seulement qu'une fille la voie;
Elle emploie un secret si rare et si vanté
Contre les accidens de cette qualité,

Contre tous les effets de la mélancolie,
Que j'espère beaucoup du bon sens de Célie :
Le secret fait partout publier son renom ;
On vient de m'en parler.

ÉRASME.

Ignorez-vous son nom?

LUCIDOR.

C'est une pèlerine illustre de naissance,
Dont les plus beaux esprits vantent la connoissance,
Qui se fait renommer sans espoir d'intérêts,
Et dont la charité débite les secrets.
Mais il faut au plus tôt consulter sa science,
Car on dit que demain elle part de Florence.
Dorise est son hôtesse.

ÉRASME.

O dieux! qu'un doux espoir
Soulage ma douleur! Allons, courons la voir.

LUCIDOR.

Sa curiosité, qui lui fait voir la ville,
Pourroit rendre, monsieur, notre peine inutile.
Filidan ira voir si l'on peut lui parler,
Et dessus son rapport nous y pourrons aller.
(A Filidan.)
Cours, ne diffère point.

ÉRASME.

Voyons de quelle sorte
Agira maintenant le mal qui la transporte.
(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CÉLIANTE, FILIDAN.

FILIDAN.

J'allois vous annoncer un heureux changement.

CÉLIANTE.

Quel?

FILIDAN.

Célie est à vous; hâtez-vous seulement.

CÉLIANTE.

Ne flatte point mon mal d'espérances frivoles.

FILIDAN.

Non, non. Si les effets vous prouvent mes paroles?

CÉLIANTE.

Je voudrois t'adorer.

FILIDAN.

Courez-y de ce pas;
Mon maître à vos désirs cède ses doux appas:
Filidan, m'a-t-il dit, puisqu'une ingrate amante
Préfère à mes desseins l'amour de Céliante,
Je force en sa faveur mon inclination,
Et je cède Célie à son affection;
Je l'aime froidement, et ne vis point en elle
Les grâces qu'y remarque un amant si fidèle;
Son visage n'a point les attraits que je veux,
Et mon seul intérêt lui procuroit mes vœux.
Je conserve un ami cédant cette maîtresse
De qui l'aversion paroît en sa tristesse;
Et je veux, unissant ce couple de mes mains,

ouver que ma froideur égale ses dédains.
ois, dit-il, Céliante.

CÉLIANTE.

O faveur immortelle!

FILIDAN.

porte à ce rival cette heureuse nouvelle.

CÉLIANTE, *à part.*

(Haut.)

sensible bonheur! Aimable messager,
e m'épargne jamais si je puis t'obliger.

FILIDAN.

on maître est chez Célie.

(Il sort.)

CÉLIANTE, *seul.*

En ce bonheur insigne
uel art me peut fournir un discours assez digne?
vec quelle caresse, égale à mon désir,
ourrai-je reconnoître un si rare plaisir?
oin, effets importuns de ma mélancolie;
essez, tristes soupirs; je possède Célie.
aris, source de pleurs, en ces yeux bienheureux,
uisqu'un si beau soleil doit éclairer pour eux;
t mourez, vains regrets, en cette heureuse bouche,
uisqu'il est ordonné que la sienne la touche,
ue mon propre rival consent à mon repos,
t qu'il me cède un bien.... Mais qu'il vient à propos!

SCÈNE VI.

LUCIDOR, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *embrassant Lucidor.*

Monsieur, quelque sujet qui vous sépare d'elle,
Je chéris mon bonheur, et la cause en est belle.
Soit qu'un plus rare objet règne sur vos esprits,
Que ma félicité naisse de vos mépris,
Et que quelque défaut ou du corps ou de l'âme,
Qui ne me paroît point, éteigne votre flamme,
Soit que le seul dessein d'obliger un amant,
Qui se propose en vain de cacher son tourment,
Retire de ce lieu votre amour innocente,
Vous ranimez l'espoir d'une âme languissante,
Et comblez de faveurs un cœur reconnoissant
Qui brûle de prouver combien il les ressent.

LUCIDOR, *avec étonnement.*

Qu'Amour, cher Céliante, est un dieu redoutable!
La folie aux amans est presque inévitable.

CÉLIANTE.

Il trouble les esprits, confond les jugemens;
Dans les cœurs les plus sains fait des déréglemens,
Et s'acquiert tant de droits sur l'humaine franchise
Qu'un mortel fait beaucoup s'il empêche la prise.
Les dieux ont eu pour vous une extrême bonté,
De dégager vos sens de son autorité;
Votre condition est bien digne d'envie,
Quoique m'y condamner seroit m'ôter la vie.

LUCIDOR, *à part.*

dieux! un mal commun a troublé leur raison.
(Haut.)
ous soignons, Céliante, à votre guérison.

CÉLIANTE.

ue mon propre rival ait résolu son père
'accorder à mes vœux le succès que j'espère!
ieux! que vous puis-je offrir qui ne soit au-dessous
e mon affection et d'un plaisir si doux?

LUCIDOR.

il est vrai que l'amour naît de la ressemblance,
n vous dispute à tort cette heureuse alliance;
état est si pareil de Célie et de vous,
u'elle doit être vôtre au jugement de tous.
ıtrez, vous la verrez.

CÉLIANTE.

Ah dieux! que je périsse
uand j'oublîrai l'honneur d'un si pieux office!
(Il sort.)

LUCIDOR *seul.*

uelle mélancolie a troublé ses esprits?
ue s'est-il figuré? quand ce mal l'a-t-il pris?
u'Amour corrompt les sens! Un si honteux martyre
st un tribut commun qu'on doit à son empire;
t la nécessité de vivre sous sa loi
le fait par leur exemple appréhender pour moi...
u'on le verra surpris à l'abord de Célie!
ai, lui voulant parler, vu sa face pâlie,
es beaux yeux demi-morts, et sans ordre roulans,
'antôt mouillés de pleurs, tantôt étincelans,
t ses bras animés d'une rage si forte

Que la peur de ses coups m'a fait gagner la porte:
Chacun tremble à la voir, et ce fidèle amant
N'aura pas sans frayeur ce divertissement.

SCÈNE VII.

FILIDAN, LUCIDOR.

FILIDAN.

Je sors de chez Dorise, où cette pèlerine
Qu'au secours de Célie un bon astre destine,
Sera dans un moment. Un désir curieux
La porte à visiter les temples de ces lieux.

LUCIDOR.

Ce soir nous la verrons.

FILIDAN.

Monsieur, si l'on peut rire
Aux dépens d'un rival qui souffre un vain martyre,
Riez de Céliante, et connoissez comment
La croyance au désir se joint facilement.
J'ai trouvé ce rival l'œil mourant, le teint blême,
Ou, pour le peindre mieux, différent de lui-même,
Et qui, si j'ai bien lu dans cet esprit malsain,
Méditoit sur sa vie un funeste dessein.
Ranimez, ai-je dit, toute votre espérance;
Vous passez en bonheur les amours de Florence;
Célie est en état de n'être plus qu'à vous;
Soupirez constamment pour un objet si doux;
Mon maître vous la cède. A ces mots il m'embrasse,
Son visage est pourvu de sa première grâce;
Il rit du faux espoir de son allégement,
Cependant que je ris de son aveuglement.

Jugez quelle surprise agite sa pensée,
S'il entend maintenant cette fille insensée.
Je crains un triste effet de sa fidélité,
Et lui-même avec soi n'est pas en sûreté.

LUCIDOR.

Tu m'apprends le sujet de ses vaines caresses.
Il m'a tant répété d'inutiles promesses,
Et tant importuné d'un long remercîment,
Qu'il est passé pour fou dedans mon sentiment.
Mais on ouvre : c'est lui.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CÉLIE, CÉLIANTE.

CÉLIE, *frappant Céliante.*

Quoi! tu parois encore,
Téméraire rival du chasseur que j'adore!
Il faut en ta faveur, amant audacieux,
Par les coups de ma main guérir ceux de mes yeux.
Mais il fuit, et déjà je passois les limites
Qu'à mon char lumineux la nature a prescrites.

CÉLIANTE, *à Lucidor.*

Monsieur, j'ai trop contraint votre chaste désir;
Vous m'avez obligé d'un trop rare plaisir;
Je remets en vos mains cette aimable maîtresse,
Et ne m'oppose plus à l'ardeur qui vous presse.

LUCIDOR.

Quoi! vous avez nourri des désirs incertains,
Et la facilité refroidit vos desseins?
O Dieux! quel changement!

CÉLIANTE.

Ma raison est la vôtre.
Adieu, faites vos jeux de l'intérêt d'un autre.
Tel rit dont le ris tourne à sa confusion;
Et le moindre ennemi nuit dans l'occasion.

LUCIDOR, *à Célie.*

Ainsi contre mes jours ta libre humeur excite
Des desseins dangereux si je ne les évite:
Ce rival offensé ne peut souhaiter moins
Que de nous voir un jour armés et sans témoins.
(Célie sort.)

FILIDAN.

Je connois, Céliante, et je sais qui je pique:
Ne craignez de sa part ni dessein ni pratique;
Un seul de mes regards, mon ombre seulement,
Fera, s'il est besoin, trembler ce vain amant.
Ce lâche m'abordant, si sa fureur lui dure,
Aura toute la peur comme toute l'injure.
Mais il ne manque point de générosité,
Si l'on croit ce qu'il dit.

LUCIDOR.

Ni toi de vanité.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIDOR *sous le nom de* LÉANDRE;
LA NOURRICE.

LÉANDRE.

Va, cours, et divertis la sensible misère
Dont nous peut affliger cette dame étrangère :
Conte à cette beauté la satisfaction
Qu'espèrent deux amans de sa discrétion;
Ouvre-lui nos secrets, et que ta confidence
A servir nos amours oblige sa prudence.

LA NOURRICE.

Si je trouve son cœur sensible à la pitié,
Sa bonté servira votre ardente amitié.
Je veux que par mes soins votre intérêt la touche,
Qu'elle confirme tout et parle de ma bouche;
Mais il faut redouter autant que le trépas
Qu'Érasme nous prévienne.

(Elle sort.)

LÉANDRE.

Adieu, presse tes pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLORIMAND.

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'offre à mes yeux cette superbe ville
Fait contre ma tristesse un effort inutile.
Je confonds, Clorimand, toutes ces raretés,
Et n'ai qu'un œil égal pour ces diversités :
Ces antiques débris, ces temples magnifiques,
Ces toits d'or et d'azur, ces superbes portiques,
Ces hauts murs et ces tours, en qui l'art des humains
A mis si près du ciel l'ouvrage de leurs mains,
Dans le secret ennui dont je suis traversée,
Ne peuvent un moment divertir ma pensée;
Et tu la peux juger aux mots que je confonds
Lorsque tu m'entretiens et que je te réponds.

CLORIMAND.

J'ai peu de part, madame, en votre confidence,
Mais vos yeux ont souvent trahi votre prudence;
Ils m'ont par leur tristesse exprimé vos douleurs;
Souvent désavoués ils ont lâché des pleurs,
Et jeté sans dessein des regards dans les nues
Qui figuroient assez vos peines inconnues.
Qui vous fait observer cette discrète loi,
Et qui doit partager vos maux plutôt que moi?
Avez-vous résolu de consumer votre âge
Dans les longues erreurs de ce triste voyage?
Sommes-nous pèlerins des enfers ou des cieux?
Cherchons-nous le chemin qui conduit en ces lieux?
Ne reverrez-vous plus ni Lyon, ni ce père

Que la nécessité de ce vœu désespère,
Et qui de tant de pleurs arrosa ce beau sein
Quand il vous vit portée à ce pieux dessein?

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes déçus, et qu'un prétexte honnête,
Vous cache, heureux vieillards, une honteuse quête!
Je ne visite point les temples de nos dieux;
Vers eux notre prière arrive de tous lieux :
Je suis d'aveugles feux dont mon âme est atteinte;
Une profane ardeur prend le nom d'une sainte.
Je cherche.....

CLORIMAND.

Quoi, madame?

ANGÉLIQUE.

Entrons, j'ai trop parlé.

CLORIMAND.

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Un remède à ce cœur désolé.
Mais.....

(Elle sort.)

CLORIMAND, *seul.*

Dieux! qu'elle a de peine, et que ce long silence
D'une forte douleur prouve la violence!
Entrons, il faut sonder plus avant sa langueur,
Et tirer avec art ce secret de son cœur.

FILIDAN.

Célie, unique espoir d'un amant si fidèle,
Que votre charité s'exercera pour eux,
Si vous êtes sensible aux attraits amoureux.

ANGÉLIQUE.

Vous nommez cet amant?

FILIDAN.

Lucidor, qui lui-même
Implorera de vous cette faveur extrême;
Qui m'envoie en son nom, et qui ne met qu'en vous
Tout l'espoir qui lui reste, et qui nous reste à tous.

ANGÉLIQUE.

Adieu; reviens ce soir, et rapporte à ton maître
Que pour lui je peux tout.

(Filidan sort.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLORIMAND.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Amant ingrat et traître,
Mon mal étoit si grand, sans que ta cruauté
Fît mes soins artisans de ta déloyauté!
Donc pouvant, inhumain, contenter ton envie,
Je rendrois la santé qui m'ôteroit la vie,
Je servirois tes vœux contre mes intérêts,
Et pour une rivale emploîrois des secrets!
Mais que je suis aveugle alors que je soupire!
J'obtiens de mon dessein la fin que je désire;
Ce tyran de mes sens tombe sous mon pouvoir;
Je pourrai sans rougir lui parler et le voir.

Enfin, heureux vieillard, il faut que je confesse
En cette extrémité la douleur qui me presse,
Mais avec cet espoir que ton sage conseil
Mettra sur ma blessure un premier appareil.

CLORIMAND.

J'aurai reçu le prix de ce peu de science
Qu'un long étude a jointe à mon expérience,
Si quelque utilité vous vient de mes avis,
Qui n'ont jamais fait tort à qui les a suivis.

ANGÉLIQUE.

Sous un prétexte saint je suis dans ce voyage
Les violens efforts d'une amoureuse rage:
Florence doit borner ou combler mes malheurs,
Et je trouve en ce lieu le sujet de mes pleurs.
Lucidor, cet ingrat qui réclame mon aide,
Lui-même m'a blessée et me doit du remède:
Je vivois à Lyon dans les plus doux plaisirs
Que possède un esprit qui manque de désirs;
Mes sens et ma raison sous une loi commune
Entretenoient ma joie et ma bonne fortune;
Aucune passion ne traversoit mon bien,
Et je m'aimois alors, de quoi je n'aimois rien.
Mais que ma liberté fut bientôt asservie
Aux traits que décocha ce tyran de ma vie!
Je le vis chez Théante; et là ce beau vainqueur
Sembla d'un même coup perdre et ravir un cœur,
Deux regards mutuels firent naître deux flammes,
Deux regards mutuels asservirent deux âmes;
Et l'Amour eut sitôt captivé nos esprits
Que lui-même ignora qui le premier fut pris.
J'attribuois au soin de notre destinée

Cette commune ardeur si forte et sitôt née,
Et je n'osois porter mes regards innocens
Que sur ce lâche auteur des ennuis que je sens:
Ses yeux me répondoient; ses modestes caresses
A mes saintes ardeurs confirmoient ses promesses;
Il partageoit ma peine, ou de tous les humains
Il est le plus adroit en des hommages feints.
Mais en combien d'esprits peut régner la constance
Quand l'objet de leurs vœux n'est plus à leur défense,
Et que l'éloignement efface les crayons
De ce qui n'est plus vu par ce que nous voyons?
Au fort de nos amours une affaire importante
Éloigna Lucidor du logis de sa tante:
Le cruel m'abandonne avec ce seul espoir
Que j'aurois dans six mois le bien de le revoir,
Et qu'à son arrivée un heureux mariage
Nous produiroit les fruits d'un ennuyeux servage.
Jugez de mes soupirs; il partit toutefois,
Et son dernier adieu m'ôta l'âme et la voix.
Depuis j'ai vu des mois l'inégale courrière
Six fois recommencer et finir sa carrière,
Avec moins de repos qu'elle qui court toujours
Et qui n'ose manquer à diviser les jours.
Mais six mois achevés n'ont point fini mes peines;
Je vis mon espérance et sa promesse vaines.
Hélas! combien alors m'écriai-je : O trépas!
Espoir des affligés, viens, puisqu'il ne vient pas.
Que je versai de pleurs! que mes secrètes plaintes
Offensèrent du ciel les lois justes et saintes!
Ma douleur chaque jour accroissoit ses efforts,
Et de l'esprit enfin passa jusques au corps;
Un cruel désespoir saisit mon cœur, de sorte

Qu'en l'état où j'étois on me crut long-temps morte.
Mais ce bonheur fut faux; je revins, et la Mort
Étoit d'intelligence avec mon mauvais sort:
La loi de mes malheurs m'ordonne encor de vivre.
Enfin j'ai feint un vœu, je t'ai pris pour me suivre,
Et j'ai su dans ces lieux que l'ingrat que j'aimois
Avoit rangé son cœur sous de nouvelles lois:
L'amour trouble les sens de l'objet qu'il adore;
Pour elle contre moi ce barbare m'implore,
Car ayant su son mal j'ai semé les faux bruits
De ce qui ne peut être étant ce que je suis.
Je ne possède point cet art dont on me loue,
Je n'ai point de secrets que ceux que je t'avoue;
Mon dessein est de voir cet infidèle amant,
Et de lui reprocher ce honteux changement.

CLORIMAND.

L'Amour excuse tout; l'expérience et l'âge
M'ont appris ce qu'il peut en un jeune courage:
Il tient pour les amans, souffre leurs passions,
Et ne condamne point leurs résolutions.
Je n'ai contre vos maux qu'un avis salutaire:
L'impossible prescrit un oubli nécessaire,
J'oublîrois un ingrat qui changeroit de loi,
Et n'aurois point de vœux pour qui n'a point de foi.
J'excuse toutefois cette ardeur indomptable;
Une aveugle constance est au moins supportable;
Mais un juste mépris seroit plus généreux,
Et vous ferez beaucoup pour ce cœur amoureux.

ANGÉLIQUE.

J'ai contre cette flamme, à mon repos funeste,
Imploré vainement la puissance céleste;

J'ai mes propres desseins moi-même combattus;
J'ai d'un œil envieux pénétré ses vertus;
J'ai cherché des défauts en ce bel homicide,
Et n'en ai point trouvé que le nom de perfide.
Cherchant de quoi haïr ce glorieux amant,
Je voyois à mes vœux un appas plus charmant;
J'étois ingénieuse à croître mon martyre,
Et mon mal est de ceux que le remède empire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

La voilà de retour, gloire de l'univers,
Vive source de biens et de secrets divers.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous de moi?

LA NOURRICE.

Ce que votre prudence
Ne sauroit dénier à notre confidence.
Je ne réclame point ces remèdes puissans
Dont vous rétablissez la raison sur les sens:
Une moindre faveur satisfait notre attente,
Moindre à votre respect, pour nous plus importante.
Célie.....

ANGÉLIQUE.

On m'a parlé de cet objet charmant.

LA NOURRICE.

Elle m'envoie.....

ANGÉLIQUE, *à Clorimand.*

Allez, j'entre dans un moment.

(Clorimand sort.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Elle m'envoie à vous, et de sa part, madame,
Si vous êtes sensible à l'amoureuse flamme,
J'implore à vos genoux votre discrétion
En faveur de son sexe et de sa passion.
Les auteurs de son être et de son dur martyre
Se donnent sur ses vœux un tyrannique empire,
Et veulent qu'on soumette à leur autorité
La plus libre action de notre volonté.
Ils immolent Célie à la recherche avare
De Lucidor charmant, incomparable et rare;
Mais son seul intérêt lui fait considérer
Cette beauté qu'un autre est heureux d'adorer.
Un amant plus sensible et plus cher à Célie
A fait naître sa flamme et sa mélancolie;
Et la nécessité d'accepter son rival
Ne pouvoit s'éviter que par un autre mal.
En ce commun dessein ils ont devancé l'heure
Qu'il faut qu'Amour triomphe et que la honte meure;
Déjà le triste effet de leurs embrassemens
Est visible, madame, à ces parfaits amans;
Et depuis quelques jours cette honteuse fille,
Croyant qu'elle obscurcit l'honneur de sa famille,
N'ose avouer un mal quelle fit par dessein:
Elle rompt ses cheveux, elle meurtrit son sein;
Et d'un mal nécessaire a fait des pénitences
Qu'une autre ne fait pas de ses incontinences.
On presse toutefois la fatale union

Qui contre ses parens fait sa rébellion.
Elle peut éviter qu'un autre la possède,
Et n'ose en ce besoin employer ce remède;
Enfin par mon avis elle tente autrement
Le moyen d'éloigner cet importun amant,
Et feint une manie avec tant d'artifice,
Qu'il est bien malaisé qu'elle ne réussisse;
Nous n'avons point jugé de remèdes meilleurs,
Et bientôt Lucidor aura dessein ailleurs.
Source de charité, dont toute âme est ravie!
De vous seule dépend son honneur et sa vie;
Favorisez leur flamme et travaillez pour eux
En l'exécution d'un dessein généreux;
Cachez cet accident qui perdroit son estime,
Quoiqu'il soit nécessaire et sa fin légitime;
Et feignez que le mal qui trouble sa raison
Peut en sa seule mort trouver sa guérison.
D'autres en Lucidor causeront d'autres plaies,
Et cette peine feinte en finira de vraies.

ANGÉLIQUE, *à part.*

O discours favorable! heureuse occasion
Où je puis m'employer à sa confusion!
(A la Nourrice.)
Oui, je vous promets tout, et voue à cette belle
Ce qui dépend d'une âme et discrète et fidèle;
Ordonnez seulement, et ne réservez rien
De tout ce que mes soins pourront pour votre bien.
Voyons-la de ce pas.

LA NOURRICE.

O dieux! de quel service
Pourrons-nous reconnoître un si pieux office?
(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

ÉRASME, LUCIDOR *sous le nom de* LÉANDRE.

ÉRASME.

Veillez ses actions, et n'abandonnez point
Celle qu'un mauvais sort a réduite à ce point.
Je vais presser de vœux la puissance divine,
Attendant le retour de cette pèlerine;
Et dessus nos autels répandre tant de pleurs
Que je rendrai le ciel sensible à mes douleurs.

(Il sort.)

LÉANDRE.

(Seul.)

Je ne la quitte point. Puissant dieu de Cythère,
Toi seul es mon recours, c'est en toi que j'espère:
Sois touché de nos maux, et romps tous les desseins
Que font nos ennemis contre des vœux si saints.

SCÈNE IX.

CÉLIE, LUCIDOR, *sous le nom de* LÉANDRE.

LÉANDRE.

Célie, enfin des fleurs naîtront de tant d'épines:
Un avare me doit ce que tu me destines,
Et tous efforts sont vains si j'oppose ta loi
Contre les accidens qui menacent ma foi.

CÉLIE.

Quoi que trame le ciel, et quoi qui doive suivre,
Cessant de t'honorer je cesserai de vivre;

La menace, et le temps, ce superbe vainqueur,
D'inutiles efforts assailliroient mon cœur.
Mais je vois ma nourrice avec cette étrangère
Qui peut seule aujourd'hui finir notre misère.

SCÈNE X.

LES MÊMES; ANGÉLIQUE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *à Angélique.*

Voilà cette beauté de qui votre secours
Peut seul entretenir et l'honneur et les jours.

LÉANDRE, *à Célie.*

Abordez-la sans crainte.

CÉLIE, *à genoux.*

Illustre pèlerine,
Espoir des affligés, céleste médecine,
Sous quel teint paroîtra devant votre vertu
Le vice triomphant de ce cœur abattu?
De vains respects d'amour m'ont contrainte de rendre
Ce que ceux de l'honneur m'obligeoient de défendre.
Mes parens sont auteurs du mal que j'ai commis;
Ma vertu trouve en eux ses plus grands ennemis,
Et par eux ma raison fut capable d'un vice
Dont depuis quatre mois je porte le supplice.
Ni l'espoir du plaisir, ni la fragilité,
Ne m'ont point résolue à cette privauté;
La crainte seulement de perdre ce que j'aime,
Disposa mon honneur à cet effort extrême.
Soleil, romps ton silence, et si la volupté
Me fut en quelque objet, fais voir la vérité.

ANGÉLIQUE.

N'excusez point un mal digne de nos louanges:
L'amour est adorable en ses effets étranges;
Ce dieu se fait connoître en l'excès seulement,
Et ce n'est pas aimer que d'aimer froidement.
Madame, de ma part employez sans réserve
Tout ce qui vous avance et ce qui vous conserve;
Je partage avec vous votre pire douleur,
Et saurai bien cacher cet aimable malheur.
Achevez seulement votre feinte manie;
Trompez de vos parens l'aveugle tyrannie;
Que vos sens, en divorce avec votre raison,
Fassent désespérer de votre guérison;
Je joindrai mes discours à leur vaine croyance,
Tant que votre importun cherche une autre alliance,
Tant qu'il vous laisse libre, et qu'un destin plus doux
A vos chastes désirs accorde votre époux.

LÉANDRE, *à Célie.*

Votre père revient.

CÉLIE.

O dieux! de quelle sorte
Paroîtrai-je à ses yeux?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ÉRASME.

ÉRASME.

Souffrez-vous qu'elle sorte
En ses plus forts accès? rendez-vous évident
A qui passe en ce lieu ce honteux accident?

LÉANDRE.

On ne peut l'arrêter, et sa course légère
A chassé du logis cette belle étrangère
Qui dans vos déplaisirs prend une égale part,
Et qui voue à son bien ses veilles et son art.

ÉRASME.

Ah! madame, est-ce vous? Hélas! pour tant de peine,
Que vous pourrai-je offrir qu'une volonté vaine?
Mais une autre espérance y porte vos esprits;
La vertu trouve en soi son objet et son prix:
Quels que soient ses effets, quelque effort qu'elle essaie
Elle se satisfait, et s'employant se paie.

ANGÉLIQUE.

L'honneur de vous servir m'est un but glorieux;
Mais ayant vu, monsieur, ses transports furieux,
Je doute de mon art, et que quelque remède
S'applique utilement au mal qui la possède:
J'emploîrai toutefois et mon temps et mes soins,
Dont les effets divers ont assez de témoins.

CÉLIE, *feignant d'être folle.*

Voyez grossir sous moi cette vapeur épaisse;
C'est le plus doux objet dont mon œil se repaisse.
J'aime à voir dans les airs les foudres se former,
Tomber sur les mortels et les désanimer;
A voir un criminel, au seul bruit du tonnerre,
Chercher à son salut un asile sous terre;
A voir ce feu fatal enflammer des vaisseaux,
Et la flamme nager dessus le sein des eaux.
Je verrois d'un même œil l'embrasement du monde
Qu'un simple tremblement d'une feuille ou d'une onde.
Nature m'a prescrit de trop sévères lois,

Et je suis lasse enfin de diviser les mois;
Mais mon sort reconnoît sa puissance suprême.

ÉRASME.

Voyez sa frénésie.

ANGÉLIQUE.

O dieux! qu'elle est extrême!

CÉLIE.

Vivons où son pouvoir m'a voulu destiner;
Il commença mon cours et le doit terminer.
Vous qui vous opposez à cette loi fatale,
Et trouvez du désordre en ma course inégale,
Essayez une fois ces glorieux travaux,
Et vous mêlez de l'art de régir mes chevaux;
L'air en sera troublé, les saisons perverties,
Ces coteaux désolés et ces plaines rôties.
Mais où parlai-je, où suis-je, et qu'est-ce que je vois?

ÉRASME.

O malheur de mes jours!

CÉLIE.

Je meurs, conduisez-moi.

(Elle sort avec Léandre et la nourrice.)

ANGÉLIQUE, *à Érasme.*

Adieu, je vais rêver sur le remède unique
Qui puisse rétablir cet esprit frénétique;
Et s'il ne peut guérir un mal si furieux,
N'espérez plus, monsieur, sa santé que des cieux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASME *seul.*

FLATTÉ du doux espoir de revoir en Célie
Le bon sens succéder à la mélancolie,
Va, parent désolé, presser cette beauté,
Dont l'art officieux travaille à sa santé;
Sollicite ardemment cette unique resource,
Qui peut de tes ennuis borner la longue course;
Et si son art est vain, sollicite les dieux
A tirer ton esprit de ces funestes lieux,
Où ce corps dépourvu de sa vigueur première
Meurt à chaque moment sans perdre la lumière.

SCÈNE II.

FILÈNE, ÉRASME.

FILÈNE.

Où s'adressent vos pas?

ÉRASME.

Vers cet objet charmant
Qui m'a fait espérer la fin de mon tourment.

tre, veille avec soin cette fille insensée,
n ne peut retenir depuis qu'on l'a laissée.

FILÈNE.

e voyage est fait, Célie est de bon sens.

ÉRASME.

s-tu la raillerie aux ennuis que je sens?
eur impertinent, lâche objet de ma haine,
ne fais cesser, n'irrite point ma peine.

FILÈNE.

sieur, punissez-moi si l'effet me dément :
aison ne doit rien au plus sain jugement;
anie est un trait de la plus fine adresse
puisse à des esprits inspirer la sagesse.
e pénètre point en son intention,
e puis deviner où tend cette action;
dans peu vous saurez qu'elle est et saine et sage,
u'elle a prévenu les droits du mariage.

ÉRASME.

dis-tu?

FILÈNE.

Que l'Amour est un puissant vainqueur,
ue Célie en tient ailleurs que dans le cœur.

ÉRASME.

sez-vous, justes dieux, ces fourbes impunies?
raître à son honneur porte ses calomnies!
osteur, as-tu vu dans ses déportemens
que action conforme à tes faux sentimens?

FILÈNE.

, mais j'ai tout ouï.

ÉRASME.

Comment?

FILÈNE.

De cette sorte:
Le dessein de la voir m'arrêtoit à sa porte,
Et je la croyois être en un pareil état
A celui qu'elle a feint avant qu'on la quittât;
Quand j'ai vu sa raison reprendre son usage,
Les roses et les lis renaître en son visage,
Et d'un souris réglé cette jeune beauté
Blâmer, et justement, votre simplicité.
« Nourrice, a-t-elle dit (elles étoient ensemble),
Vois combien j'ai d'adresse et quelle je leur semble;
Puis-je avec plus de soin et plus subtilement
Servir la passion de ce fidèle amant?
Que Lucidor me fasse une équitable plainte,
Qu'il doute désormais si mon âme est atteinte;
Qu'ayant de mon amour des signes si parfaits,
Il en demande encor de plus rares effets!
Ai-je rien réservé de tous les témoignages
Qui lui peuvent prouver mes vœux et mes hommages;
Et de tout ce qui peut établir son bonheur
Ai-je rien épargné, ni même mon honneur?
J'ai souffert ses baisers; tu vois en ma grossesse
Le pitoyable effet de l'ardeur qui le presse,
Et je passe pour folle en l'estime de ceux
Qui veulent partager nos esprits et nos feux;
Je mets chacun en peine. » A ces mots sa nourrice,
Dont le soin vigilant conduit cette artifice:
« Parlez un peu plus bas, Célie, a-t-elle dit;
Il vaudroit mieux mourir que l'on vous entendît. »
Elle vient vers la porte, et moi je me retire
Si confus, si joyeux et si pressé de rire,
Qu'ouvrant un peu plus tôt elle eût tout découvert:

Mais j'étois descendu devant qu'elle eût ouvert.
Jugez de leur dessein, épargnez votre peine,
Et ne réclamez plus une assistance vaine.

ÉRASME.

Comment te puis-je croire, et pourquoi Lucidor
Qui la doit posséder et la recherche encor,
L'oblige-t-il à feindre un si honteux martyre,
Et se diffère-t-il un bonheur qu'il désire?

FILÈNE.

C'est où je suis aveugle ; écoutez toutefois :
Où l'or est en objet les esprits sont adroits.
S'il sait de vos trésors l'inépuisable source,
Cette feinte est un rets qu'il tend à votre bourse:
Car Célie en feignant rebute ses amans;
Lui-même semblera rétracter ses sermens,
Sans dessein toutefois, sinon que cette adresse
Vous fasse suppléer au mal de sa maîtresse,
Dispose votre esprit à de nouveaux accords,
Et que vous lui vendiez au moins un riche corps.
Songez-y mûrement, et que cette folie
Ne vous apporte plus tant de mélancolie.

ÉRASME.

O dieux! que ne fait point ce métal triomphant,
Si contre ses parens il fait faillir l'enfant!
Je croirai ton avis; cours chez la pèlerine.

FILÈNE.

Lui dire.....

ÉRASME.

L'assurer que j'ai la médecine
Qui peut guérir Célie, et que sa charité
S'est acquise sur moi beaucoup d'autorité.

(Filène sort.)

Mais que je juge en l'air sur cette incertitude!
Lucidor, qu'elle traite avec ingratitude,
Qu'elle ne peut souffrir, et qui s'est toujours plaint
De la voir insensible autant qu'il est atteint,
Est-il d'intelligence avec cette rusée ?
Ont-ils si finement ma croyance abusée ?
Et dessous les faux noms de haine et de rigueur
Cache-t-elle un brasier qui consume son cœur?
Qu'en ce temps malheureux l'Amour a d'artifice!
Qu'un siècle à cet enfant a montré de malice!
Nous le voyions jadis saint, égal, simple, nu,
Et ce dieu maintenant m'est un monstre inconnu.
Le meilleur naturel par son poison s'altère,
Et de l'humeur du fils fait le fléau du père.

SCÈNE III.

LUCIDOR, FILIDAN, ÉRASME.

LUCIDOR.

Allant chez la beauté par qui le ciel fait voir
Contre tant d'accidens son suprême pouvoir,
J'ai su d'un de vos gens qu'elle avoit vu Célie.
Monsieur, qu'ordonne-t-elle à sa mélancolie ?

ÉRASME.

Un peu de patience.

LUCIDOR.

Et promet sa santé.....

ÉRASME.

Oui, dans six mois au plus.

LUCIDOR.

Que fait cette beauté?

ÉRASME.

Des résolutions d'enrichir ce qu'elle aime;
Et des vœux pour l'auteur de sa misère même.

LUCIDOR.

Il faut louer le ciel dans nos pires malheurs;
Il tire notre bien du sujet de nos pleurs,
Il cache sa bonté dessous un front sévère,
Et prouve son amour souvent par sa colère;
Mais pour le réclamer en ce déréglement,
Lui reste-t-il encor assez de jugement?

FILIDAN.

Je vais l'entretenir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉRASME, LUCIDOR.

ÉRASME.

Sa douleur n'est pas telle
Que votre propre soin ne puisse rien pour elle :
Nous cherchons à son mal un secours étranger,
Et vous seul, Lucidor, la pouvez soulager.

LUCIDOR.

Que puis-je en sa faveur? éprouvez mon envie.
Le bien de sa santé dépend-il de ma vie?
Dois-je à sa guérison et mon temps et mon bien?
Ordonnez seulement, je ne réserve rien.

ÉRASME.

Sa guérison dépend de ces seules paroles:
Célie, il faut cesser, nos feintes sont frivoles;
Et nous ne verrons pas votre avare parent

Suppléer par les biens à ce mal apparent;
Il a tout découvert. Deux mots de cette sorte
Guériront son esprit d'une douleur si forte.

LUCIDOR.

Éloignez de chez vous cet esprit furieux;
Vous ressentez déjà ce mal contagieux.
A voir ce que je vois, ce poison frénétique
Par un fréquent abord enfin se communique.
Je ne la verrai plus.

ÉRASME.

Je parle sainement,
Et désapprouve fort votre déportement.
Le droit que vous prenez sur l'esprit de ma fille
Touche sensiblement l'honneur de ma famille;
De légitimes lois vous pouvoient accorder
Le plaisir de la voir et de la posséder,
Sans prévenir le bien de cette jouissance
Par une criminelle et honteuse licence.
Mais on souffre beaucoup de l'ardeur d'un amant;
L'hymen répare tout.

LUCIDOR.

Perdez ce sentiment.
Moi, je l'ai possédée?

ÉRASME.

O la feinte importune!
Elle-même n'a pas célé son infortune;
Elle m'a confessé que l'importunité
Avoit tout obtenu de sa facilité,
Et qu'il n'est point d'honneur qui ne rendît les armes
Au pouvoir infini de vos aimables charmes.
Déjà le triste effet qui suit cette action

e crime d'amour sert de punition.
rous feignez encor?

LUCIDOR.

Ciel! en cette aventure
quel foudre peux-tu punir cette imposture?
gouverné Célie, et de nos privautés
procédé, monsieur, ce que vous m'imputez!
essez autre part cette fourbe grossière;
t à mon innocence une indigne matière.
Célie à son gré perde ou passe son temps,
s ne la faites point faillir à mes dépens;
'ai loi ni faveur en son âme usurpée,
qui le soutiendra doit parer cette épée.

(Il sort.)

ÉRASME.

résoudrai-je enfin? Qu'en cette occasion
ois d'incertitude et de confusion!
aurai toutefois l'auteur de ce désastre:
n'a pas conçu par influence d'astre.
ons-la de ce pas.

SCÈNE V.

ÉRASME, FILIDAN.

FILIDAN, *accourant.*

O doux contentement!

ÉRASME.

est-ce?

FILIDAN.

O le doux plaisir!

ÉRASME.

Dépêche vitement.

FILIDAN.

Il faut des médecins! vous appelez folie
La douleur qui préside en l'esprit de Célie!

ÉRASME.

Comment?

FILIDAN.

On remédie à son infirmité:
L'ouvrier qu'il lui faut travaille à sa santé.

ÉRASME.

Qui? dis-moi tout.

FILIDAN.

O dieux! j'entrois en espérance
De voir quelques effets de son extravagance;
Mais j'ai vu le contraire, et mille effets d'amour
M'ont fourni le sujet de rire tout le jour.
J'ai, par une ouverture aperçue en sa porte,
Reconnu clairement l'ardeur qui la transporte:
Votre peintre a causé ses amoureux tourmens.
Que d'humides baisers et que d'embrassemens!
Ils eussent à les voir enflammé de la glace,
Et la tentation m'a fait quitter la place.
Ils se baisent encore : allons-y doucement,
Et craignons de troubler leur divertissement.
Tâchons de les surprendre.

ÉRASME.

O dieux! de quelle rage
Prendrai-je le dessein de venger cet outrage?
Et quel assez capable et rigoureux tourment
Immolera ce traître à mon ressentiment?

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

FILÈNE, *seul.*

Je perds à la chercher et mon temps et ma peine;
J'ai chez elle deux fois fait une course vaine;
Je ne l'y trouve point, et je n'estime pas
Sitôt..... Mais la voilà : le ciel conduit mes pas.

SCÈNE VII.

FILÈNE, ANGÉLIQUE, CLORIMAND.

FILÈNE.

Je vous cherchois partout : notre malade est telle
Que vos meilleurs secrets ne peuvent rien pour elle.
On a connu son mal.

ANGÉLIQUE.

Ne le puis-je savoir?

FILÈNE.

C'est ce que les plus fins n'auroient pu concevoir;
Ce qui nous trouble tous, ce qui nous désespère:
Que Célie, en un mot, dans six mois sera mère.

ANGÉLIQUE.

Du fait?....

FILÈNE.

De Lucidor.

ANGÉLIQUE.

O dieux! que me dis-tu?

FILÈNE.

Ce subtil suborneur a trahi sa vertu,
Et Célie a fait part à mes propres oreilles

Et voyons-le rougir de sa légèreté :
Vos soupirs et vos pleurs toucheront son courage,
Et le remords enfin vous rendra son hommage;
Il est aveugle autant que vos attraits sont doux,
S'il fait comparaison de Célie et de vous.
Si nous touchons son cœur, par une prompte fuite
Des parens de Célie évitez la poursuite;
Essayons ce moyen.

ANGÉLIQUE.

C'est la seule action
Où ne peut consentir mon inclination.
Le toucher par des pleurs! solliciter sa grâce!
Le prier qu'il me prie et qu'il me satisfasse!
C'est trop de lâcheté : mon amour est parfait
Et capable de tout, sinon de cet effet.
Quittons cette odieuse et fatale demeure,
Et que l'on se dispose à partir dans une heure.

CLORIMAND.

O dieux! divertissez ses funestes desseins,
Et dans cette fureur sauvez-la de ses mains.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

FILÈNE *seul.*

Dieux! que de changemens chaque instant nous apporte!
Le peintre a travaillé d'une agréable sorte.
Un semblable métier ne me déplairoit pas.
On attend la justice, il faut presser le pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Tu rends ce seul moyen qui reste à ta valeur
Contre ces insolens et contre ton malheur!

ÉRASME.

Fléau de mes vieux jours, fille aveugle et sans honte,
Que l'honneur abandonne et que le vice dompte,
De quel œil puis-je voir tes gestes insolens,
Et souffrir ces efforts honteux et violens?
(Aux Archers.)
Traînez, n'attendez plus.

CÉLIE, *à genoux.*

Que le saint nom de père
Pour m'entendre un moment force votre colère.
Il est vrai, j'ai failli; mais la nécessité
De bannir un rival fit ma facilité.
Léandre n'est pas noble en votre connoissance,
Mais un faux vêtement vous cache sa naissance;
Il est noble et puissant; ma seule occasion
Fait son déguisement et sa confusion:
L'espoir de gouverner une indigne maîtresse
L'a fait sous ces habits déguiser sa noblesse;
Il a fait de son nom un commun changement:
Lucidor est le nom de ce parfait amant;
L'Espagne est son pays, Valence fut sa ville,
Et sa profession n'est ni basse ni vile;
L'épée est son pinceau: des princes et des rois
Se sont vus obliger à ses rares exploits.

CÉLIANTE, *avec étonnement.*

Ton nom est Lucidor?

LÉANDRE.

Oui, si dans ma mémoire
Il reste quelque éclat de ma première gloire,

En autre occasion j'ai paru d'autre rang,
Et j'ai peint quelquefois des campagnes de sang.

CÉLIANTE.

O dieux! le vain esprit, et de quelle impudence
Il espère à mes yeux réparer son offense!

LÉANDRE.

Un jour la vérité finira mes ennuis,
Et ton malheur alors prouvera qui je suis.

CÉLIANTE.

Je crains fort ce danger! Ma rencontre importune
Est un fatal obstacle à ta bonne fortune;
Et, sachant qui je suis, tu chercherois ailleurs
Le titre nécessaire à finir tes malheurs:
Valence est mon pays, Lucidor fut mon frère,
Et le ciel a fini sa vie et sa misère.
Tu devois souhaiter, pour ton contentement,
Une ruse meilleure ou mon éloignement.

LÉANDRE.

La pure vérité cause mon assurance,
Et je n'emprunte rien d'une vaine apparence.
Cléonis est mon père, et le prince du jour
A fait de ses maisons vingt fois le même tour
Depuis que dans Bysance un rigoureux servage,
Exerçant ma constance, a consumé mon âge;
Enfin, et mon courage et ma fidélité
Ont fait au grand-seigneur signer ma liberté.
J'ai voulu voir Florence, où les yeux de madame
Ont été les auteurs de ma pudique flamme;
Et la peine que j'eus de la voir librement
M'a depuis fait résoudre à ce déguisement.

J'ai, pour charmer le temps et pour me satisfaire,
En mes plus jeunes ans appris l'art de portraire:
Et j'aimois par instinct cette condition,
Comme un moyen futur à mon affection.

CÉLIANTE.

O dieux! qu'ai-je entendu? Jadis un sort contraire
Entre les mains des Turcs avoit livré mon frère,
Et le long déplaisir de ne le revoir pas
Nous avoit seulement fait croire son trépas.
Est-ce lui que je vois?

LÉANDRE.

Chrisante est notre mère.

CÉLIANTE.

C'est lui, n'en doutons plus. Que le ciel m'est prospère,
Et qu'un secret instinct me fait voir clairement
Ce bien que je retrouve en cet heureux moment!

LÉANDRE.

Le temps et mes ennuis durant ce long voyage
Ont de mon souvenir effacé votre image;
Mais avec votre nom, votre confession
Établit ma croyance et mon affection.

CÉLIANTE.

O céleste rencontre! ô divine aventure!
Que de joie en ce cœur excite la nature!
Nos vœux sont exaucés, mon frère voit le jour,
Et le ciel me le rend en cet heureux séjour.

ÉRASME.

O divin changement!

CÉLIANTE.

Accordez cette belle
Aux saintes passions d'un amant si fidèle;

C'est lui, n'en doutez plus; et sa condition
Le rend digne, monsieur, de son ambition;
Ses biens et son mérite égalent sa naissance,
Et son chaste dessein répare son offense.

ÉRASME.

Je ne conserve point, en ce bien sans égal,
Plus de ressentiment que son propre rival.
D'une commune voix bénissez l'aventure
Qui conserve ses jours et répare l'injure;
(Aux Archers.)
Et vous, en ces plaisirs dont nous comblent les cieux,
Laissez régner la joie et la paix en ces lieux.
Lucidor souffre assez, ses flammes sont ses peines,
Et les liens d'amour seront ses seules chaînes.
(Les Archers sortent.)

CÉLIANTE.

Quels vœux succéderont au mauvais traitement
D'un frère injurieux en son aveuglement?
Quels services rendus, quelles peines futures
Vous pourront, Lucidor, réparer ces injures,
Si le ressentiment d'un cœur intéressé
N'excuse les discours qui vous ont offensé?

LUCIDOR, *sous le nom de Léandre.*

Partagez les plaisirs que le ciel nous envoie;
Je ne puis condamner la cause de ma joie,
Et j'excuse aisément un aveugle courroux
A qui je suis tenu d'un changement si doux.
Que les prospérités succèdent aux supplices;
Oublions nos ennuis, et goûtons nos délices.
Enfin le ciel, Célie, est propice à mes vœux,
Et mes maux sont suivis de la fin que je veux.

Nous devons à l'envi chérir cet heureux frère,
Qui fait à ses dépens cesser notre misère.

CÉLIE.

Que je lui dois de vœux!

ÉRASME.

Voyons cette beauté
Qui vouoit ce matin sa peine à ta santé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ANGÉLIQUE, CLORIMAND.

ÉRASME, *à Angélique*.

Rare et pieuse fille, heureuse pèlerine,
Jouis des longs honneurs que le ciel te destine,
Et possède cent ans une prospérité
Digne de ta naissance et de ta charité.
Nos maux sont achevés; Lucidor et Célie
Sont satisfaits du sort par le nœud qui les lie;
Et nous te souhaitons un servage pareil
Avant que cette nuit nous cache le soleil.

ANGÉLIQUE.

Souhaitez-vous plutôt que cet esprit volage
Ne se repente pas de la foi qui l'engage.
Craignez un changement, ou pressez ce trompeur:
Célie en mon exemple a des sujets de peur;
Et ce perfide auteur du feu qui me consume
De l'infidélité s'est fait une coutume.
C'est le plus vil objet d'une parfaite amour,
Et le plus criminel qui respire le jour.

LUCIDOR, *sous le nom de Léandre.*

Le plus religieux ne peut sans injustice,
S'il connoît mon esprit, m'accuser de ce vice;
Et vous rendez à tort suspect de trahison
Une amour sans exemple et sans comparaison.
Célie a la première asservi ma franchise;
Ses beaux yeux sont auteurs de ma première prise;
Et je perdrai plutôt le bien de la clarté
Que le ferme dessein de servir sa beauté.

ANGÉLIQUE.

J'accuse Lucidor.

LÉANDRE.

Sans raison légitime.

ANGÉLIQUE.

La raison défend donc qu'on accuse le crime?
Qu'il paroisse à mes yeux, et ce perfide amant
Rougira de ma peine et de son changement.

LUCIDOR.

Je suis ce Lucidor qui possède madame.

ANGÉLIQUE.

Un autre est le sujet du courroux qui m'enflamme.
Me serois-je abusée à ce nom seulement?
O dieux! qu'un doux espoir succède à mon tourment!

ÉRASME.

Madame, j'ai pour vous une espérance vaine,
Ou j'aurai le bonheur de vous tirer de peine.

CLORIMAND.

Le ciel nous favorise.

ÉRASME.

Un seigneur de renom
A commun avec lui son dessein et son nom;
Mais son espoir est vain, et Célie est acquise
A ce rival subtil, même avant que promise.
Son adresse est fatale aux vœux de ses rivaux;
Il s'est donné déjà le fruit de ses travaux;
Et la nécessité de conjoindre leurs âmes
Laisse le change libre au sujet de vos flammes.
Si votre bien dépend de cet heureux vainqueur,
Employez tous nos soins : sonderai-je son cœur?
Saurai-je quel sujet cause son inconstance?
Et vous suffira-t-il de voir sa repentance?

ANGÉLIQUE.

Puis-je avoir le plaisir de lui parler ici?
Prenez en ma faveur un semblable souci;
Mais surtout qu'il ignore où tendra sa venue :
Je lui veux quelque temps parler comme inconnue,
Et, sans prouver combien j'ai l'esprit assailli,
Voir si, comme son cœur, sa mémoire a failli.

ÉRASME.

Fiez-moi seulement cette charge amoureuse,
Et vivez en l'espoir de vivre plus heureuse.
Je le vois, cachez-vous.

ANGÉLIQUE.

Je vous devrai le jour
Si j'obtiens par vos soins la fin de mon amour.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LUCIDOR, FILIDAN.

FILIDAN.

Enfin vous possédez cette heureuse franchise
Que les yeux de Célie ou ses biens avoient prise.
Quelle autre désormais charmera vos esprits?
Prendrez-vous Célimène, Amaranthe, ou Cloris?
A qui sera l'honneur de votre ardeur nouvelle?
Prenez-les toutes trois, vous aurez la plus belle.
Célimène est charmante, et n'a que ce défaut,
Qu'elle se communique un peu plus qu'il ne faut;
La réserve est prisable en l'esprit d'une fille.
Que vous semble de l'autre? Amaranthe est gentille;
Son esprit m'a paru dans quelque occasion;
J'y trouve toutefois de la confusion.
Cloris me plairoit mieux; sa grâce est naturelle,
Son esprit estimable, et son humeur si belle,
Que son doux entretien charme tous les esprits;
Elle sait des meilleurs le mérite et le prix,
Même juge des vers, blâme ou prise une veine,
Et certes en ce point je la trouve un peu vaine.

LUCIDOR.

Tu le prends un peu haut.

FILIDAN.

Je vais plus haut encor,
Car j'ai trouvé des vers l'estimable trésor,
Cet aimant des esprits, cet art de plaire aux dames,
D'ensorceler les cœurs et d'enchanter les âmes.

LUCIDOR.

Comment! tu fais des vers?

FILIDAN.

Oui, mais vers en effet,
Qui ne démentent point l'estime qu'on en fait;
Nobles, solides, forts, et non pas de ces rimes
Par qui mille ont acquis des noms illégitimes,
Et passent pour auteurs en la commune voix
De ceux qui de notre art n'ont jamais su les lois.

LUCIDOR.

En semblable métier chacun s'estime maître;
Tous y sont ignorans, et pas un ne croit l'être;
Peu savent en cet art réussir comme il faut,
Et chacun l'un de l'autre accuse le défaut.

FILIDAN.

Le jugement est libre, et le prix qu'on me nie
Je ne l'attire point avecque tyrannie;
Je ne prétends charmer les dieux ni les humains;
Je n'ai point arraché de lauriers de leurs mains;
Si l'on m'en voit porter on les met sur ma tête;
Je les dois à mon style, et non à ma requête:
J'ai peu de vanité; mais pour le moins je croi
Laisser de tant d'auteurs quelque nombre après moi,
Et me connoître assez en ce sacré mystère
Pour oser discourir où cent se doivent taire.
Mes vers, comme beaucoup, ne sont point approuvés
Pour un mélange obscur de termes relevés
Dont le sens est confus, et qui ne signifient
Que la stérilité de ceux qui versifient,
Qui plaisent toutefois, et sèment des appas
Au peuple admirateur de ce qu'il n'entend pas;
D'autres parlent toujours d'une fleur ou d'un arbre,
Entretiennent une onde, interrogent du marbre,

Et n'osent hasarder leurs esprits lents et lourds
Jusqu'à l'expression d'un solide discours.
Ma muse ne sent point leur faiblesse et leur peine;
Je tire mes pensers d'une meilleure veine;
J'écris plus noblement, et, sans beaucoup rêver,
Ce qui de soi languit je le sais relever.
Mes vers ont des beautés si nettement écloses,
Que l'œil d'un enfant même y voit de belles choses;
Mais vous estimerez ces discours un peu vains.

LUCIDOR.

Autant que le sont ceux de tous les écrivains :
Tous prisent leur savoir, tous estiment leurs veilles,
Et tous pensent avoir le secret des merveilles;
Mais fort peu, Filidan, sont au haut de ce mont
Où l'on n'arrive point que le laurier au front.

FILIDAN.

J'espère toutefois l'honneur de vos suffrages
Si vous examinez quelqu'un de mes ouvrages.
(Il tire un papier de sa poche.)
Ma muse en celui-ci blâme la cruauté
D'une aimable, charmante et divine beauté,
Mais la plus insensible et la plus dédaigneuse
Qui me pouvoit causer cette ardeur amoureuse.

LUCIDOR.

Tu fais l'amour aussi?

FILIDAN.

Notre profession
De tout temps est sujette à cette passion.
Dois-je rien ignorer? et puis-je, si je n'aime,
Savoir ce qu'en un cœur peut une ardeur extrême,
Exprimer ce qu'Amour a d'amer et de doux,

Ce que dit un amant, ce que pense un jaloux,
Et de quelle façon on sent naître ces flammes
Qui troublent le repos et consument les âmes?

LUCIDOR.

Ton esprit, Filidan, se mêle de deux arts
Où la sagesse est rare et court de grands hasards.
Je crains pour ta raison un peu de frénésie;
Mais c'est ton intérêt. Voyons ta poésie.

(Il ouvre le papier et lit.)

A Diane.

« Je prends conseil de ma raison;
Je cherche du contre-poison
Au mal dont mon âme est atteinte;
J'évite l'éclat de vos yeux;
Je ne sais prière si sainte
Dont je n'aie cent fois importuné les dieux.

Je déteste votre rigueur,
Je vous nomme injuste et sans cœur;
Ma propre colère m'étonne;
Mais j'en tire un foible secours;
Et quelque nom que je vous donne,
Celui de malheureux me demeure toujours.

Je ne puis délivrer mes sens
De la vive ardeur que je sens;
Mes yeux n'adorent que les vôtres.
Obéissant à mon courroux,
Ils ne trouveroient pas en d'autres
Les célestes attraits qu'ils laisseroient en vous.

Mais enfin, après tant de feux,
Qu'aurai-je pour fruit de mes vœux?

LUCIDOR.

Mes pleurs, et des regrets
Qui me sont importuns autant qu'ils sont secrets,
Emploîront ton esprit : la mort de cette belle
Qui rendoit à mes vœux une ardeur mutuelle,
Et qui fut à Lyon la gloire des beautés,
Exerce en ma mémoire encor des cruautés :
Je t'ai dit nos amours; son nom fut Angélique.
Deviens en ma faveur un peu mélancolique;
Honore sa mémoire, et t'en va de ce pas
Exprimer en mon nom le deuil de son trépas;
Figure ma tristesse avecque tant de charmes
Qu'aux yeux des plus cruels elle arrache des larmes.

FILIDAN.

J'y vais rêver une heure; adieu : mais cependant
Armez-vous de raison contre cet accident.

(Il sort.)

LUCIDOR *seul.*

Cessez, tristes pensers, tyrans de mes délices,
Ennemis de ma joie, auteurs de mes supplices;
Ne me figurez plus ses aimables attraits;
Sortez de ma mémoire, inutiles portraits :
Angélique n'est plus; on ne voit plus de traces
Sur ce triste débris des beautés et des grâces :
La mort change ce corps; son aveugle fureur
Fait du trône d'Amour le séjour de l'horreur;
Elle rend ce qui meurt incapable de gloire,
Et c'est perdre des vœux qu'adorer sa mémoire.
Oublier Angélique, ô frivole discours!
Que plutôt de mes ans le ciel borne le cours,
Que le ciseau fatal coupe ma triste trame,
Plutôt que, morte au monde, elle meure en mon âme!

SCÈNE VI.

ÉRASME, LUCIDOR.

ÉRASME.

Je vous trouve à propos.

LUCIDOR.

Non pas, si vos soupçons
Vous ont fait méditer de nouvelles leçons.
Le ciel connoît ma vie, il voit mon âme nue,
Et je ne réponds point d'une offense inconnue.

ÉRASME.

Son savoir, Lucidor, passe nos jugemens,
Et je vous vais conter d'étranges changemens.
Daignez suivre mes pas; une fille étrangère
Veut d'un secret commun finir notre misère;
Le ciel lui fait tout voir, il parle par sa voix.

LUCIDOR.

Que peut-elle pour moi? Voyons-la toutefois.
(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CÉLIE, LUCIDOR, *sous le nom de* LÉANDRE; CÉLIANTE, LA NOURRICE, FILÈNE, CLORIMAND.

ANGÉLIQUE.

Donc encor par vos lois, sévères destinées,
Je verrai ce tyran de mes jeunes années!
Résous, triste Angélique, un généreux départ:
Le conseil qui nous sert n'est pas venu trop tard.

O frivole pensée! ô dessein inutile!
Que je le voie une heure, et que j'en souffre mille!
Rien ne me peut ravir l'honneur de lui parler;
Ce soleil me luira, fût-ce pour m'aveugler.

CÉLIE.

Espérez de nos vœux et du pouvoir céleste
Une agréable fin d'une crainte funeste,
Quand vos rares attraits n'auroient pas le pouvoir
De remettre son cœur au chemin du devoir.

ANGÉLIQUE.

Viens donc, perfide auteur de mon cruel martyre,
Viens combler mes ennuis, puisque je le désire;
Viens, criminel objet de mes saintes amours,
Achever ton offense en achevant mes jours.
Le voilà cet ingrat. Dieux! en cette foiblesse,
Perdrai-je la clarté de joie ou de tristesse?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ÉRASME, LUCIDOR.

ÉRASME, *à Angélique.*

Conseillé de vous voir, il s'en donne l'honneur;
Le voilà : quel secret importe à son bonheur?

ANGÉLIQUE.

Le ciel m'a départi cet heureux privilége
Que je connois les maux qu'il consent que j'allége;
Il m'inspire à quels gens je dois vouer mes soins,
Et souvent c'est à ceux que je connois le moins:

Tel, heureux cavalier, recevez un remède
Qu'il m'oblige d'offrir au mal qui vous possède.

LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

Dieux! qu'est-ce que je vois?

ANGÉLIQUE.

Le plaisir de changer
A dégagé vos vœux d'un objet étranger.
Ce cœur est inconstant, et ce mal est le pire
De ces vices honteux sous qui l'honneur soupire,
Qui causent du désordre en un cœur abattu,
Et dans un grand courage étouffent la vertu.
Mais j'ai tant de secrets que cette maladie
A pris un mauvais cours si je n'y remédie.
Son premier appareil est de voir que les dieux
Rompent tous les desseins d'un amant vicieux,
Et que tant de malheurs qui suivent l'inconstance
Joignent votre intérêt à votre repentance:
La honte d'oublier l'objet qu'on a vanté,
Le prix que vous devez à sa fidélité,
L'affront d'avoir porté le titre de parjure,
L'honneur de réparer une si lâche injure,
Et la nécessité de divertir la mort
De celle qui jadis gouverna votre sort,
Tous ces puissans respects obtiendront de votre âme
Un généreux effort contre une vaine flamme.
Il faut quitter Célie, et que votre raison
Revoie avec respect sa première prison.

LUCIDOR.

O dieux! il est trop vrai, la mort sur Angélique
Redouta d'exercer son pouvoir tyrannique;

Son bel œil voit le jour, O charmes innocens!
O précieux attraits qui ravissez mes sens!
Prouvez, chastes vainqueurs, par la fin de ma vie,
Combien cette rencontre a mon âme ravie.
Vous vivez, ma déesse! ô dieux! en ce transport
Avoûrai-je mes yeux d'un fidèle rapport?

CÉLIE.

O divine aventure!

ANGÉLIQUE.

Oui, je vis, infidèle,
Et mes yeux sont témoins de ton ardeur nouvelle,
Oui, je vis pour confondre un déloyal amant
Qui s'est au moindre effort rendu si lâchement.
Mais l'Amour te défend quand ta faute m'irrite:
Par ton offense, ingrat, juge de ton mérite.
Voyant ce que je perds, mon esprit est content;
Tu me plaisois fidèle, et me plais inconstant.
Je ne déguise point par une vaine feinte
L'ardente passion dont mon âme est atteinte;
Ma voix ouvre mon cœur, et par un faux mépris
Je ne désire point de toucher tes esprits.
Pour traiter froidement un traître qui m'outrage,
J'ai trop d'affection et trop peu de courage,
J'aurai pour Lucidor un respect éternel;
L'innocent s'il le faut prîra le criminel,
Si pour toi mon visage est sans traits et sans charmes,
J'ai des soupirs encore, il me reste des larmes;
Je consens de prouver jusqu'où la passion
Peut résoudre mon sexe et ma condition :
Un vœu feint pour te voir, ce pénible voyage,
Ne sont de mon amour qu'un foible témoignage;

Tire de cette ardeur de plus rares effets,
Exige des efforts qu'autre ne fit jamais,
Excepte mon honneur, que ma foi te conserve,
Et, ce point réservé, je n'ai point de réserve.
Passe au dernier effort, teins ces lieux de mon sang;
Je baiserai la main qui m'ouvrira le flanc.

LUCIDOR.

Arbitres des mortels, grands et sévères juges
Contre qui les pécheurs cherchent de vains refuges,
Dont l'absolu pouvoir dispose de nos jours,
Dont le foudre est plus fort que les plus fortes tours,
Employez, justes dieux, votre puissance extrême
A me faire souffrir une peine de même,
Si j'ai trahi ma dame, et si le changement
M'est et me fut jamais reproché justement.
Je croyois votre mort; une fausse assurance
D'un malheur aussi faux me privoit d'espérance;
Le rapport d'un ami, qui m'a juré cent fois
D'avoir vu ce beau corps et sans âme et sans voix,
Depuis six mois ou plus m'arrête en cette ville,
Et m'a fait estimer mon voyage inutile.
Jugez si ce rapport eut de tristes effets
Par le nombre des vœux que je vous avois faits.
J'ai les mêmes ardeurs, un même nœud me lie:
L'intérêt m'obligeoit à rechercher Célie;
Quoique je rende hommage à cet objet charmant,
Elle m'excusera, je l'aimois froidement.
Que dessus moi mon crime attire le tonnerre,
Ou que pour m'abîmer le ciel ouvre la terre,
Si j'ai dessein ailleurs, si j'ai trahi ma foi,
Et si la vérité ne vous parle par moi.

ANGÉLIQUE.

Les six mois expirés, une douleur si forte
Saisit tous mes esprits, qu'on me crut long-temps morte;
Et s'il faut accuser cet unique malheur,
Et non ton changement, de ma longue douleur;
Si tu plaignois ma mort, et si je plais encore,
Comme je plus jadis, à tes yeux que j'adore,
Je ne puis rien entendre et rien voir sans mépris,
Et je passe en bonheur les plus rares esprits.

LUCIDOR.

La terre ne voit pas, en la saison nouvelle,
La lumière du jour si brillante et si belle,
D'un œil si satisfait que je vois vos appas
Que j'ai cru si long-temps le butin du trépas.
Je revois ces beaux yeux! larmes, plaintes, désastres,
Éclipsez, vains ennuis, à l'aspect de ces astres!
Suis, bienheureux amant, ton amoureux dessein;
Quel respect te défend de presser ce beau sein?
O bienheureuse erreur qui dans cette aventure
Donne à mes longs travaux le fruit avec usure!

SCÈNE IX.

Les mêmes; FILIDAN.

FILIDAN.

Mon maître se console, et par cette action
Il ne témoigne pas beaucoup d'affliction:
Mes vers ont pour objet une douleur légère.
Qu'a-t-il de si commun avec cette étrangère?
Dieux! que de votre humeur les momens sont divers,
Et que par ces baisers vous démentez mes vers!

LUCIDOR.

Sont-ils faits?

FILIDAN.

J'en ai fait pour un mélancolique
Qui lave de ses pleurs le tombeau d'Angélique,
Et non pour un esprit qui paraît si content,
Et qui ressent si peu ce qui l'affligeoit tant.

LUCIDOR.

Tu vois, cher Filidan, les adorables charmes
Que j'ai cru n'être plus et qui causoient mes larmes.
Madame, ce travail qu'il vouoit à mes pleurs
Peut mieux que mes sermens vous prouver mes douleurs.
Voyez en quels discours cet esprit estimable
A figuré mon deuil.

FILIDAN.

O rencontre agréable!

LUCIDOR *prend les vers et lit.*

« Mort, horrible fléau des humains,
Qui sur les célestes ouvrages
Porte tes dangereuses mains
Toujours sanglantes de carnages;
Fière et barbare déité,
Qui d'une aveugle cruauté
Dévores tout ce qui respire,
Si tu ne peux ni voir ni guérir mon tourment,
Accrois d'un sujet ton empire :
Rends la maîtresse, ou prends l'amant.

L'Amour, ce tyran triomphant,
D'un même trait blessa nos âmes;
Pour l'imiter, en l'étouffant,
D'un même trait éteins nos flammes.
Angélique vit si je vis,

Ses beaux jours ne sont pas ravis;
Ma mort importe à ta victoire.
Détache mon esprit d'un tronc de nerfs et d'os;
Tu travailleras pour ta gloire
En travaillant pour mon repos.

Sois sensible à mes longs travaux,
Attente sur mes destinées;
Est-ce pour prolonger mes maux
Que tu prolonges mes années?
Si je ne meurs par ton secours,
Ma main peut de mes tristes jours
Achever la fatale trame;
Je puis faire, à ta honte, un généreux effort;
Et, par le fer ou par la flamme,
Avoir la mort malgré la Mort. »

Quel esprit, Filidan, te peut assez louer?

ANGÉLIQUE.

Le sien est estimable, il le faut avouer.

LUCIDOR.

Puisque de nos malheurs naît enfin notre gloire,
Décris d'un style égal le cours de notre histoire,
Alors que tu sauras quel heureux changement
Aux désirs de Célie accorde cet amant.

ÉRASME.

Poussons des cris aux cieux; que d'une voix commune
On témoigne à l'envi son heureuse fortune;
Et d'une ardeur pareille allons dans les festins
Noyer nos déplaisirs et bénir nos destins.

FIN DE LA PÈLERINE AMOUREUSE.

LE FILANDRE,

COMÉDIE.

1635.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LE FILANDRE.

FILANDRE est un amant malheureux, dont les vœux sont rejetés par Théane, maîtresse de Thimante. Céphise, sœur de Théane, aime vainement Célidor, amant de Nérée. Filandre et Céphise, réunis par un destin semblable, se concertent pour semer la division entre les amans heureux, et ils y parviennent jusqu'à ce que l'intrigue des amans rebutés soit découverte. Pour se consoler de leur mauvais succès, ils se marient ensemble, en même temps que ceux dont ils voulaient détruire le bonheur.

Filandre, dont le caractère n'est pas fort intéressant, a donné, on ne sait pourquoi, son nom à cette comédie : l'idée en est assez heureuse ; mais elle est noyée dans une foule d'incidens ridicules. Elle pourrait fournir le sujet d'une pièce en un acte.

ACTEURS.

THÉANE, maîtresse de Thimante.
CÉPHISE, sœur de Théane.
THIMANTE, amant de Théane.
FILANDRE, rival de Thimante.
CÉLIDOR, amant de Nérée.
NÉRÉE, maîtresse de Célidor.
DORILAS, berger.
MÉNALQUE, batelier.
DAMÈTE, paysan.

LE FILANDRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANE, *seule dans un jardin; ensuite* CÉPHISE.

THÉANE.

C'est trop, insensible courage,
Se défendre des traits d'amour :
  Chacun lui doit rendre hommage,
  Car chacun lui doit le jour.

Tôt ou tard ce vainqueur nous blesse ;
Ses traits enfin m'ouvrent le sein;
  Et je lui rends par foiblesse
  Ce qu'on lui doit par dessein.

Je résistois à ses amorces,
J'étouffois mes jeunes désirs,
  Et je signalois mes forces,
  Aux dépens de mes plaisirs.

Mais enfin sa main plus puissante......

CÉPHISE, *se montrant.*

A changé votre cœur en faveur de Thimante;
Ne dissimulez plus.

THÉANE.

Dieux! je parle une fois,
Et ce timide cœur est trahi par ma voix.
J'espérois seulement en ces lieux solitaires
Devoir entretenir de muets secrétaires;
Je croyois n'avouer mes naissantes douleurs
Qu'à la fidélité des arbres et des fleurs;
Et je n'ai pu cacher cette ardeur amoureuse
Aux soucis importuns d'une sœur curieuse.
Eh bien, fâcheuse sœur, tes vœux sont satisfaits,
Et tu feras tes jeux du dessein que je fais:
Cette superbe fille à la fin s'est rendue;
Je perds ma liberté si long-temps défendue.
Tu riras de ma honte et de ma vanité.

CÉPHISE.

Je rirois bien plutôt de ma simplicité.
Puis-je, car tu m'as crue, et tu sais trop que j'aime,
Blâmer un mal en toi qui m'est cher en moi-même?
J'aime, et j'aime en ce point plus lâchement que toi,
Qu'un ingrat me captive et possède ma foi:
Célidor me rebute, et je l'estime encore;
Et tu fais lâcheté de chérir qui t'adore!

THÉANE.

Songe à mon changement, et plains-moi si tu sais
Combien on est timide en ces premiers accès.
Veux-tu que ma raison, si long-temps absolue,
A ce prompt changement soit sitôt résolue?

CÉPHISE.

Ma sœur, un changement est aisé s'il est doux:
Je me plaignois de même, et toutes comme nous.
Notre sexe rougit d'actions innocentes;
La honte dans nos cœurs suit ces ardeurs naissantes;
Mais elle se dissipe, et le temps à la fin
Nous fait de notre amour bénir notre destin:
Il est doux d'obéir à son pouvoir suprême;
Je trouve des plaisirs dans la tristesse même;
Et, quoique je révère un ingrat qui me fuit,
Qui me vient conseiller de l'oublier me nuit.

THÉANE.

Ma fortune est meilleure, et j'ai cet avantage
Que ce que j'ai d'amour Thimante le partage;
Je possède ses vœux, et cet aimable amant
Me considère seule, ou feint subtilement.
Mille fois mes rigueurs l'ont réduit à se plaindre:
Il est vrai qu'il est homme, et tout homme sait feindre;
La nature pour nous lui prescrit des regrets
Qui, comme ils sont communs, doivent être suspects.
Toutes ont des appas, toutes semblent leur plaire,
Et son sexe lui rend ce vice nécessaire;
Il prise un beau visage, et, complaisant qu'il est,
Prise souvent aussi celui qui lui déplaît.

CÉPHISE.

L'homme doit tout priser, au moins en la présence;
La nature l'oblige à cette complaisance.
Mais par ses actions on connaît aisément
S'il parle en courtisan ou s'il parle en amant:
Pour l'une il a des vœux, pour les autres des feintes;
Celle qu'il n'aime point lui cause peu de plaintes;

S'il la voit sans dessein et n'est qu'officieux,
Elle ne tire point de larmes de ses yeux,
Il ne l'appelle point du nom d'inexorable,
Il ne répute point son destin misérable.
Notre cœur par nos yeux ne se peut démentir;
Et pour bien exprimer il faut bien ressentir.
Les plaintes, les respects et les pleurs de Thimante,
Vous figurent assez l'ennui qui le tourmente.
Que n'est-il Célidor, ou que cet inhumain
N'a-t-il pour mon sujet un aimable dessein!

THÉANE.

Comme tu vois pour toi son cœur inaccessible,
Rien ne captive-t-il ce vainqueur insensible?

CÉPHISE.

Nérée en est chérie, et ses vœux mutuels
Entretiennent mes maux si longs et si cruels.

THÉANE.

Quoi! la sœur de Thimante?

CÉPHISE.

Oui, l'aime et le captive:
Il vous donne des vœux lorsque sa sœur m'en prive;
Il vous offre son cœur tandis qu'elle me perd;
La sœur me désespère, et le frère vous sert:
Mais qu'il ait tous les biens que le ciel lui destine,
Et que mon intérêt ne soit point sa ruine.
Vouez votre franchise à ce fidèle amant,
Et ne reculez point pour mon avancement;
Que son repos, ma sœur, succède à ses supplices;
Et mon soulagement naîtra de vos délices.
Voyant en son bonheur la justice d'Amour,

Je vivrai dans l'espoir de l'obtenir un jour.
Ses maux sont infinis, et votre résistance
Aurait pu ruiner la plus forte constance.

THÉANE, *tirant un papier de sa poche.*

Il a beaucoup souffert, si ces lignes au moins
Sont de sa passion de fidèles témoins.
Je les reçus hier; écoute en quel langage
Sa plume a figuré sa peine et son servage.

CÉPHISE.

Donnez que je les lise.

THÉANE.

Écoutez seulement.

« A l'aimable beauté qui cause mon tourment. »
« Donc en cette saison nouvelle,
» Où toutes choses font l'amour,
» Théane est encor si cruelle
» Qu'il faut que je perde le jour!
» Son âme est encor dépourvue..... »

CÉPHISE.

Voici Filandre.

THÉANE.

Adieu, sauve-moi de sa vue.
Tu me retrouveras sous ces feuillages verts,
Où je vais admirer la suite de ces vers.

(Elle va s'asseoir sous des arbres.)

SCÈNE II.

FILANDRE, CÉPHISE.

FILANDRE.

(A Théane.) (A part.)

Un mot, belle insensible! Elle fuit, l'inhumaine!
Je remarque partout des effets de sa haine.
Après tant de refus l'aimant si lâchement,
Filandre, son mépris te punit justement.

CÉPHISE.

Plaignons-nous à l'envi, pleurons par compagnie
De deux cruels vainqueurs l'aveugle tyrannie.
Je ne soupire pas pour un objet plus doux :
Mais plutôt à l'envi, crois-moi, consolons-nous;
Puisque nos désespoirs, nos soupirs et nos larmes,
Contre leurs cruautés sont d'inutiles armes,
Joignons, si tu me crois, le repos à l'amour;
Aimons, mais sans haïr la lumière du jour.
Quoique pour Célidor mon amour soit extrême,
Je l'aime toutefois un peu moins que moi-même;
Mon mal est violent, mais il n'est pas mortel :
Suis mes sages conseils, et le tien sera tel.
Ton frère m'est ingrat, et ma sœur t'est cruelle;
Je soupire pour lui, tu soupires pour elle;
Par un commun dessein modérons nos douleurs,
Et dispensons nos yeux de la honte des pleurs.

FILANDRE.

Ton amour est légère, un foible nœud t'engage
Et qui parle en amant tient un autre langage.
Il n'est point de tourment égal à mon souci :

Quand l'amour est extrême, il est extrême aussi.
Les résolutions prouvent de la réserve
Et de la liberté que le cœur se conserve:
Sans trêve les amans soupirent, sont jaloux;
Ils n'ont point de repos.

CÉPHISE.

Oui, mais les amans fous.
Depuis qu'on a conçu tant de mélancolie,
Et qu'on l'appelle amour, je l'appelle folie.
Ma peine est supportable, et le plaisir d'aimer
Modère de ce cœur le mal le plus amer.
Pour fléchir toutefois cet esprit insensible,
Il le faut avouer, je ferois l'impossible,
Mais sans lui témoigner ces furieux transports
Qui joignent seulement la honte à nos efforts.

FILANDRE.

Si tu veux m'assister.....

CÉPHISE.

Eh bien?

FILANDRE.

Sois assurée
Que je te puis servir aux dépens de Nérée.

CÉPHISE.

Importunant ton frère?

FILANDRE.

Et faisant plus encor.
Il n'est pas malaisé d'aveugler Célidice:
C'est un esprit jaloux; et le moindre artifice
Obtient un prompt effet où préside ce vice.

Laisse-moi seulement tramer ce que je veux;
Je porterai son cœur à recevoir tes vœux.

CÉPHISE.

Si j'obtiens de tes soins cet effet désirable,
Filandre, heureux ami, que tu m'es favorable!
Que puis-je pour ton bien, et quelle invention
Tenterai-je en faveur de ton affection?

FILANDRE.

Par des moyens pareils, par de mêmes services,
Tu peux faire à mes maux succéder les délices.
Peins Thimante inconstant aux beaux yeux de ta sœur,
Arrache-lui ses vœux s'il en est possesseur;
Fais, mais subtilement, juger à cette belle
Que tes yeux ont blessé cet esprit infidèle,
Que ta grâce a charmé ce malheureux amant,
Et qu'il te fait par moi découvrir son tourment.
Tes soins me changeront cette belle inhumaine,
Tu feras de Thimante un objet de sa haine:
J'aurai trahi mon frère, et tu m'auras rendu
Par un office égal ce que tu m'auras dû.

CÉPHISE.

Oui, mais trahir ma sœur! O frivole pensée!
Le ciel me l'a permis quand un dieu m'a blessée:
Aux esprits amoureux ces crimes sont remis,
Et chacun se doit plus qu'à ses meilleurs amis.
Donc ne différons plus ce dessein nécessaire,
Et trompons à l'envi, moi ma sœur, toi ton frère;
Tirons de leurs ennuis notre contentement.
Mais qu'allons-nous tenter, peut-être vainement?

FILANDRE.

Les résolutions, généreuse Céphise,
Font plus de la moitié d'une haute entreprise.

Rien ne peut succéder à des cœurs engourdis,
Mais le sort fait beaucoup en faveur des hardis.

CÉPHISE.

C'est fait, j'embrasserai ce soin illégitime :
Mais, tout se découvrant, réponds-tu de mon crime?

FILANDRE.

Lorsque je suis l'objet de tout le châtiment.....
Mais j'en espère mieux : commençons seulement.

CÉPHISE.

As-tu quelque papier? tire-le de ta poche;
Fais que ma sœur le voie : elle est bien près, approche;
Presse-moi de le prendre et parlons un peu haut :
Tu verras ce dessein réussir comme il faut.

(Filandre présente une lettre à Céphise, comme de la part de Thimante.)

FILANDRE.

Au moins reçois sa lettre, ingrate, inexorable;
Et cesse d'affliger cet amant misérable
Qui hait à ton sujet le céleste flambleau,
Et dont ta cruauté va creuser le tombeau.

THÉANE, *parmi les arbres.*

De qui lui parle-t-il?

CÉPHISE.

Donne.

(Elle reçoit la lettre et la déchire.)

FILANDRE.

Ingrate, barbare,
Indigne de l'honneur d'une amitié si rare,
Insensible beauté, tu la romps, et ta main
Seconde les rigueurs de ce cœur inhumain?

CÉPHISE.

Jugez de mon humeur par cette expérience,
Et ne m'obligez plus à tant de patience.

FILANDRE.

O ciel! peux-tu souffrir?....

CÉPHISE.

Adieu; certain souci
Fait que j'aime à rêver : laissez-moi seule ici.

FILANDRE.

Le temps le vengera, cruelle, dédaigneuse;
Et le ciel punira ton humeur orgueilleuse.

(Il sort.)

SCÈNE III.

THÉANE, CÉPHISE.

THÉANE.

O dieux! combien je hais cet amant importun!
Quel discours t'a-t-il fait?

CÉPHISE.

Un compliment commun.

THÉANE.

Sur la fin toutefois il parloit d'autre sorte.

CÉPHISE, *froidement.*

Il ne m'entretenoit de rien qui vous importe.

THÉANE.

Il veut par ton moyen me parler et me voir.
Confesse; n'a-t-il pas imploré ton pouvoir?

CÉPHISE.

Je l'aurois excusé; non, mais.....

THÉANE.

Quoi ! mais possible
Que, trouvant mon esprit à ses vœux insensible,
Il a dessous tes lois engagé son désir.
O dieux ! qu'il m'auroit fait un sensible plaisir !

CÉPHISE.

Il ne trouve qu'en vous le sujet de sa peine;
Et quand il m'aimeroit, son amour seroit vaine.

THÉANE.

Enfin, ma chère sœur, ne dissimule point :
Un secret déplaisir à ta froideur est joint;
Et l'altération qu'on voit en ton visage,
D'amour ou de mépris est un clair témoignage.
Filandre te plaît-il ?

CÉPHISE.

Comme il plaît à vos yeux.

THÉANE.

Il n'est à mon sujet ni vain ni glorieux;
Il vanteroit à tort les noms que je lui donne :
Je crois qu'il est si bon qu'il ne blesse personne.

CÉPHISE.

Je ne l'abaisse point : il a des qualités
Capables d'asservir beaucoup de libertés;
Mais il adresse ailleurs ses yeux et sa pensée,
Et je n'ai pas dessein d'en être caressée.

THÉANE.

Il tenoit un papier au point de son départ :
Te le présentoit-il pour m'offrir de sa part ?

CÉPHISE.

Non.

THÉANE.

Je l'ai vu, menteuse, à la faveur de l'ombre;
Et je vous écoutois en cet endroit si sombre.

CÉPHISE.

Un amant par sa voix imploroit mon secours.
Mais brisons, je vous prie, ou changons de discours.

THÉANE.

Tu m'offenses, ma sœur : quelle injuste croyance,
Quel aveugle soupçon cause ta défiance?
T'es-tu dessus ma foi fiée à tes dépens,
Et parlé-je de rien si tu me le défends?

CÉPHISE.

Qu'en l'esprit des mortels l'inconstance est commune!
Mais j'ai trop dit; adieu, ce discours m'importune.

THÉANE, *la retenant.*

Achève-le pourtant, tout importun qu'il est;
Car ce discours, sans doute, est de mon intérêt.
Tu sembles me chérir d'une ardeur si parfaite,
Et tu pourrois, ma sœur, être amie et secrète!
Tous ces efforts sont vains : je ne te quitte point,
Ou tu contenteras mon esprit sur ce point.

CÉPHISE.

Thimante est trop coupable, il faut que je le die:
Prépare tes desseins contre sa perfidie;
Éteins ces feux naissans, et perds le sentiment
Que tu m'as témoigné pour cet indigne amant.
Vois ce léger esprit d'un œil aussi sevère
Que tu me verras sourde à sa lâche prière.

Filandre en sa faveur imploroit ma pitié.
Que dis-tu là-dessus? Vante son amitié,
Juge s'il obtiendra ma faveur implorée :
J'ai chassé son ami, sa lettre déchirée,
Et reparti de sorte aux discours qu'il m'a faits,
Que Thimante est bien vain s'il m'approche jamais.
Que je te plains, ma sœur, si ton mal est extrême!

THÉANE, *froidement.*

Que mon sujet soit vain ; chérissez qui vous aime.
(Elle sort.)

CÉPHISE, *seule.*

Que ce discours la touche, et qu'un prompt changement
A joint son désespoir à son étonnement!
Mon dessein me succède, et j'ai dans son visage
Vu d'un mépris aveugle un assuré présage.
Excusez, justes dieux, de sensibles accès,
Et tirez de ma feinte un prospère succès.

SCÈNE IV.

THIMANTE, CÉPHISE.

THIMANTE.

A quoi songe Céphise?

CÉPHISE.

A quoi songe Thimante,
D'importuner de vœux une orgueilleuse amante?
Crois-tu la disposer à recevoir ta foi?

THIMANTE.

Le temps peut tout changer.

CÉPHISE.

Il ne peut rien pour toi.

THIMANTE.

Il calme la fureur des plus fières tempêtes,
Il abat des rochers les orgueilleuses têtes,
Il change tout le monde, et tu penses qu'un cœur
Puisse éviter long-temps ce glorieux vainqueur!

CÉPHISE.

Il peut tout sur nos corps, il détruit la nature;
On ne peut éviter sa défaite future :
Mais l'esprit ne suit pas le changement des ans,
Et ne relève point de l'empire du temps.

THIMANTE.

Qui t'oblige à ces mots? Cette reine des belles
Combat-elle mes vœux par des rigueurs nouvelles?
Apprends-moi mon malheur.

CÉPHISE.

Tu le connois assez.
Ne te suffit-il pas de ses mépris passés?
Peux-tu prétendre encor le bien qu'elle te nie,
Et crois-tu vaincre un jour sa rigueur infinie?

THIMANTE.

La pitié peut changer les mépris les plus forts.
Mon trépas, après tout, suivra mes vains efforts.

CÉPHISE.

Meurs donc sans plus attendre, et t'épargne la peine
Qu'on te verroit souffrir en sa recherche vaine.
Thimante, il est aisé de parler du trépas :
Je veux mourir, souvent, et ne me hâte pas.

La vie est à chacun une belle maîtresse;
Tous l'aiment ardemment, quelque autre qui les blesse.
La mort est en ce temps un rare effet d'amour;
Et pour quoi qu'on en ait, on en a pour le jour.

THIMANTE.

Depuis qu'on a perdu l'espoir dont on se flatte
Le jour est odieux. Mais voyons cette ingrate.

CÉPHISE, *le retenant.*

Où vas-tu, malheureux? Adresse ailleurs tes pas;
Théane assurément ne te souffrira pas.

THIMANTE.

Obtiens-moi ce bonheur.

CÉPHISE.

Son expresse défense
Doit obliger tes yeux à souffrir son absence.
Je sers ta passion, je parle de tes feux,
Et je la sollicite à recevoir tes vœux;
Mais je ne puis fléchir ce superbe courage :
J'avancerois autant en priant son image.
« Ma sœur, m'a-t-elle dit, cet importun amant
Pour mon occasion endure un vain tourment;
Mon dessein n'a point fait son ardeur importune,
Et je ne réponds point des coups de la fortune :
Tâche de m'exempter de l'importunité
D'un amant si parfait, mais si peu souhaité.
Dis qu'un mal de côté m'arrête au lit encore,
Ou que je suis sortie au lever de l'aurore. »

THIMANTE, *voulant tirer son épée.*

Perds, malheureux amant, pour ton mal si constant,
Le jour après l'espoir.

CÉPHISE, *le retenant.*

Ne te hâte pas tant:
Invente, si tu peux, des moyens salutaires;
Mais ta mort ne sauroit avancer tes affaires.

THIMANTE.

Je vivrai pour servir cet objet précieux;
Je chérirai mes maux s'ils lui sont glorieux.
En mourant je l'offense, et je la fais coupable
De ce tragique effet de mon sort lamentable.
J'ai le prix de ma peine, et je suis satisfait
Si sa gloire dépend du mal qu'elle me fait.
Adieu, je t'obéis.

CÉPHISE.

Que ta constance est rare!
J'emploîrai tous mes soins contre cette barbare;
Et s'ils ont quelque effet, je te mande en ce lieu.

THIMANTE.

Je n'espère qu'en toi.

CÉPHISE.

Crains toutefois; adieu.
(Thimante sort.)
Enfin un rare effet succède à mon adresse:
Je trompe également l'amant et la maîtresse,
Et je puis espérer la fin de mon tourment
Si Filandre me sert aussi fidèlement.
C'est trahir toutefois des amans que j'estime;
Un secret repentir me reproche mon crime.
Mais forçons tout respect, et tentons jusqu'au bout.
Une fille amoureuse est capable de tout.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FILANDRE, CÉLIDOR.

CÉLIDOR.

Que dis-tu là-dessus?

FILANDRE.

Il est vrai que Nérée
Peut d'un cœur amoureux sans crime être adorée.
Ce dieu qui range tout sous le joug de ses lois,
Ce glorieux vainqueur des peuples et des rois,
Tire de sa beauté d'inévitables armes,
Et par ses propres traits fait moins que par ses charmes.
Mais Céphise, mon frère, a d'autres qualités:
Son œil est un vainqueur fatal aux libertés;
Son esprit est charmant; et son mérite extrême,
Si l'Amour a des yeux, captive l'Amour même.
Tu ne peux toutefois partager ses douleurs,
Et tu vois d'un œil sec ses yeux mouillés de pleurs.
Est-ce que la beauté fait la tristesse belle?
Pour cette occasion sa douleur te plaît-elle?
L'aimes-tu malheureuse et triste comme elle est,
Et la fais-tu souffrir parce qu'elle te plaît?

CÉLIDOR.

Veux-tu qu'un même cœur souffre un double martyre,
Que sur moi deux objets aient un égal empire;
Et puis-je, sous le joug de leurs diverses lois,
Entretenir Céphise et Nérée à la fois?

FILANDRE.

Connois-tu bien Nérée?

CÉLIDOR.

Assez pour la défendre
Contre l'injuste effort du mépris de Filandre.
Qui ne cède à ses yeux, et quels astres pareils
Égalent la clarté de ces jeunes soleils?

FILANDRE.

Elle brûle pour toi? tu possèdes son âme?

CÉLIDOR.

J'ose sans vanité m'assurer de sa flamme;
Et je la trouve aveugle en ce point seulement
Qu'elle pousse des vœux pour un indigne amant.

FILANDRE.

Ah! si Nérée un jour me permet de te dire.....

CÉLIDOR.

Quoi?

FILANDRE.

Je n'achève point; ce mot te doit suffire.
Nourris le vain tourment dont ton cœur est atteint.

CÉLIDOR.

Adieu, frère; et, crois-moi, ne plains point qui te plaint.
(Il sort.)

FILANDRE.

Je ne vois point encor son âme préparée
Aux aveugles soupçons de la foi de Nérée;

Et leur amour est tel qu'il est bien malaisé
De désunir leurs cœurs comme j'ai proposé.
Mais en moi leurs desseins ont un fort adversaire.
Je respecterai peu la qualité de frère.
Je vais chercher Nérée aux vallons d'alentour,
Et pour mon intérêt desservir leur amour.
Qu'elle vient à propos!

SCÈNE II.

NÉRÉE, FILANDRE.

FILANDRE.

Quel accident étrange
Porte si lâchement vos deux esprits au change?
Que t'a fait Célidor, et de quel traitement
As-tu pu rebuter ce malheureux amant?

NÉRÉE.

Que me dis-tu, Filandre?

FILANDRE.

A-t-il à tes merveilles
Trouvé des qualités et des grâces pareilles?
A-t-il en ses dicours, ou dans quelque action,
Manqué de courtoisie ou de discrétion?

NÉRÉE.

Qu'est-ce que tu me dis?

FILANDRE.

Son respect et sa flamme
Étoient-ils ou suspects ou capables de blâme?
Tes yeux n'étoient-ils pas les vainqueurs absolus
De ce cœur inconstant qu'ils ne possèdent plus?

NÉRÉE.

Éclaircis là-dessus ma croyance incertaine.
Que ton discours me cause une ennuyeuse peine!

FILANDRE.

Un esprit moins subtil te croiroit, à te voir
Quand tu feins d'ignorer ce que je veux savoir.
Ton cœur ne peut fier ce discours à ta bouche:
Tu n'oses témoigner que ce malheur te touche;
Et, connoissant ta faute et ta légèreté,
Tu veux à ton regret joindre la vanité.

NÉRÉE.

Parle plus clairement.

FILANDRE.

Que tu fais l'ignorante!
As-tu pour Célidor une âme indifférente?
Cruelle, trouvois-tu son service ennuyeux,
Et ne plut-il jamais à tes superbes yeux?

NÉRÉE.

Que tu me fais languir! Au nom d'Amour, Filandre,
Apprends-moi là-dessus ce que j'en puis entendre.
J'ignore le sujet des discours que tu fais :
Crois ce que je te dis, ou ne me crois jamais.

FILANDRE.

Peux-tu, dissimulée, ignorer que Céphise
De ton perfide amant captive la franchise?

NÉRÉE.

O dieux! que me dis-tu?

FILANDRE.

Comment, tu n'en sais rien?
Tu n'as pas de ton crime autorisé le sien?

NÉRÉE.

Achève, je te prie.

FILANDRE.

En cette même place,
« Mon frère, m'a-t-il dit, j'implore ici ta grâce,
Je perds sans ta faveur la lumière du jour;
Sers le plus malheureux des prisonniers d'Amour. »
« Quoi! me suis-je écrié, l'infidèle Nérée
A-t-elle de tes feux sa flamme séparée ?
D'autres ont-ils atteint cet objet amoureux ? »
« Plût au ciel! m'a-t-il dit, je m'emploîrois pour eux.
Céphise est la beauté dont mon âme est ravie;
Va faire à cette belle une offre de ma vie.
Ne m'interroge point dessus ce changement;
Dans peu tu sauras tout : parle-lui seulement. »
Il eût continué, mais, t'ayant aperçue,
Cet infidèle amant s'est soustrait à ma vue,
Et j'attendois de toi cette confession
Que tu n'oses fier à ma discrétion.
Dis-moi tout.

NÉRÉE.

L'innocent qu'on accuse d'un crime,
Entendant de sa mort l'arrêt illégitime,
A moins d'étonnement et de confusion
Que ce cœur n'en ressent en cette occasion.
Le traître aime Céphise! et ce lâche homicide
Est capable une fois du titre de perfide!
Il gouvernoit mon cœur par des hommages feints!
Ce tyran de mes vœux attiroit mes desseins!
J'immolois des soupirs à cet esprit volage,
Et ma lâche raison chérissoit son servage!
Tu m'obliges, Filandre, et cet heureux avis

Dégagera mes sens sous ses lois asservis.
Il est vrai, je l'aimois, et ma fureur extrême
Rendroit un moindre esprit dangereux à soi-même:
Ce sensible mépris armeroit des humains,
Contre leurs propres jours, les plus timides mains.
Mais j'ai l'esprit plus fort, et partout cette rage
Est capable de tout, sinon en mon courage.
Un généreux dessein peut vaincre ces douleurs,
Et je suis préparée à de pires malheurs.

FILANDRE.

Si je vois cet ingrat, et que sa repentance
A sa rémission invite ta constance.....

NÉRÉE.

C'est beaucoup qu'une fois il ait pu m'enflammer:
Qu'il aime cette belle, ou qu'il cesse d'aimer.

FILANDRE.

Si, l'œil mouillé de pleurs, il implore ta grâce.....

NÉRÉE.

Je croirai ton conseil : que faut-il que je fasse?

FILANDRE.

Il la doit obtenir de ton affection :
Mais qu'un peu de froideur soit sa punition.

NÉRÉE, *avec colère.*

Qu'il suive tes avis, et qu'en cette espérance
Il tente mon ardeur et ma persévérance;
Et dans ce changement, par mes justes mépris,
Apprends l'art de punir de volages esprits.
Les visibles effets d'une peine infinie,
La voix de tout le monde en sa faveur unie,

Ses yeux qui l'ont trahi, ces lâches criminels
Changés par ses remords en ruisseaux éternels;
Son visage mourant, sa main et son épée
En son perfide sang devant mes yeux trempée,
Son cœur mis en mes mains, l'instant de son trépas
Et son dernier soupir, ne me toucheroient pas.
Je verrois d'un même œil son mépris et sa peine;
Ce cœur, comme en l'amour, est constant en sa haine.
Porte-le de ma part à ne me voir jamais :
Cet avis est encore un bien que je lui fais.
Adieu.

FILANDRE, *à part.*

Quelle fureur agite sa pensée!
Et quel trouble saisit une amante offensée!

(Il sort.)

SCÈNE III.

NÉRÉE, CÉLIDOR.

CÉLIDOR.

Quelques nouveaux pensers t'arrêtoient en ce lieu?

NÉRÉE.

Ou communs ou nouveaux, il ne t'importe; adieu.

(Elle veut sortir.)

CÉLIDOR, *la retenant.*

O dieux! quelle froideur sur ce visage est peinte!
Nérée, ajoute un mot et dissipe ma crainte.
Tu trembles, tu pâlis.... Dieux! qu'est-ce que je voi?

NÉRÉE.

Que veut cet insolent? Effronté, laisse-moi.

(Elle sort.)

CÉLIDOR, *seul.*

D'où provient, dieux cruels, ce changement extrême?
Est-elle encor Nérée, ou suis-je encor moi-même?
Dieux! quel juste sujet de haine et de rigueur
Altère ses attraits et me change son cœur?
Nérée, ai-je trahi l'amitié qui nous lie?
Tu tremblois à ma vue, et ta face est pâlie!
O dieux, qu'opposerai-je à mes naissans ennuis,
Et qui me peut tirer de la peine où je suis?
Ai-je par imprudence excité sa colère?
J'ai soumis toute chose au dessein de lui plaire;
J'ai gouverné ma vie avecque tous les soins
Qui pouvoient de mes vœux rendre ses yeux témoins.
Je n'ai vu que Nérée, et même ma pensée
A d'autres entretiens ne s'est point dispensée.
Depuis l'heureux moment que son bel œil me prit,
Il plaît seul à mes yeux et seul à mon esprit:
L'ingrate toutefois, sitôt qu'elle m'a vue,
De mes tristes regards a détourné sa vue.
Je reçois des mépris d'où j'attendois des vœux;
La cruelle me nie un moment que je veux;
Et, sans m'entretenir du sujet de sa haine,
Elle laisse ma vie et ma mort incertaine.
Ma mort te plaira-t-elle, inhumaine beauté?
Rage, pleurs, désespoir, aidez sa cruauté:
Vous trouvez à vos coups une âme préparée;
Finissez une vie odieuse à Nérée.
Mort, sur mes tristes jours exerce ton pouvoir,
Puisque je ne puis vivre et cesser de la voir.
Beaux lieux, chers confidens des secrets de ma dame,
Quel accident fatal me chasse de son âme?
Peut-elle aimer ailleurs, et puis-je innocemment

Reprocher à son cœur ce honteux changement?
Sois témoin de mes pleurs, fidèle secrétaire;
Peux-tu voir sa beauté me trahir, et le taire?
Mais, ô frivoles craintes, inutiles discours!
Comme elle ces déserts sont et muets et sourds,
Et, s'ils ne l'étoient pas après cette aventure,
Ils tiendroient à faveur de changer de nature.
Ces timides objets, honorés de ses pas,
Voudroient perdre la voix pour ne la trahir pas.
Enfin ce corps lassé succombe à ma tristesse :
La chasse et mes ennuis causent cette foiblesse.
Sommeil, sois éternel; et perdez, tristes yeux,
Perdant votre soleil, la lumière des cieux.

(Il s'endort.)

SCÈNE IV.

CÉPHISE, CÉLIDOR *endormi.*

CÉPHISE.

Redoublez vos accès, amoureuses atteintes :
Je vois l'indigne objet de mes secrètes plaintes.
Que d'un prompt changement mes esprits sont touchés!
Céphise, que crains-tu? tes vainqueurs sont cachés :
Un aimable repos tient ses paupières closes;
Tu ne verras en lui que des lis et des roses;
Il n'offre à tes regards que ses moindres appas,
Et ces astres couverts ne t'éblouiront pas.
Psyché, le cœur saisi d'une crainte pareille,
S'approche quelquefois de l'Amour qui sommeille,
Et Vénus, observant ces respects infinis,
En faveur du sommeil va baiser Adonis.

En ce ravissement que l'amour et la crainte
En l'esprit d'une fille apportent de contrainte!
Hélas! qu'opposerai-je à ce doux ennemi
Quand il est éveillé, s'il me blesse endormi?
Mais, ô frivoles pleurs! ménageons sa présence
Que je dois au sommeil plus qu'à sa complaisance.

(Elle se met à genoux auprès de lui.)

Voyons avec plaisir ce visage charmant,
Si doux et si fatal à mon contentement;
Admirons en repos ces attraits qui m'en privent,
Et baisons sans rougir ces mains qui me captivent.
Croissez, saintes ardeurs qui consumez mon cœur;
Il est doux de souffrir pour un si beau vainqueur.

(Elle touche ses cheveux.)

Chers liens des esprits, jadis des mêmes tresses
Le roi de la lumière enchaînait ses maîtresses.
Votre nombre infini, beaux chaînons déliés,
N'égalent pas celui des cœurs que vous liez.
Céphise, use du temps, et que ces belles chaînes,
Si tes soupirs sont vains, au moins payent tes peines.

(Elle tire des ciseaux d'un étui.)

Coupe de ces cheveux, mais si subtilement
Que tu n'éveilles pas cet agréable amant.
O larcin précieux! ce trésor estimable
Est le sujet du crime, et liera le coupable.

SCÈNE V.

LES MÊMES; FILANDRE.

FILANDRE.

Céphise, que fais-tu?

CÉPHISE.

Qui porte ici tes pas?
Tu pourrois l'éveiller; attends, n'approche pas.

FILANDRE.

Tu ne peux contenir ton ardeur apparente;
Et quand je plains mes maux tu fais l'indifférente.

CÉPHISE.

Je ne prévoyois pas tes regards indiscrets;
Et tous effets d'amour sont beaux s'ils sont secrets.
Je ne me cachois pas aux objets de ces plaines;
Je ne redoutois point ces fleurs ni ces fontaines;
Comme elles ce rocher n'entend, ni voit, ni sent,
Et toi seul as connu ce larcin innocent.
Ta vue eût diverti cette jeune licence;
Mais c'est à Célidor une légère offense.

FILANDRE.

Ses cheveux lui sont chers.

CÉPHISE.

Mon cœur m'est cher aussi,
Et l'ingrat me l'a pris. Mais tirons-nous d'ici,
Et viens sous ce feuillage en quatre mots apprendre
Ce que j'ai fait tantôt en faveur de Filandre.

FILANDRE.

En ce même entretien tu sauras à ton tour
Avec combien d'ardeur j'ai servi ton amour.

(Ils s'en vont dans le bois.)

CÉLIDOR, *endormi.*

O merveille adorable aux yeux de toût le monde,
Nérée, arrête ici ta course vagabonde;
Vois la sueur épaisse et les ruisseaux de pleurs
Dont j'arrose tes pas imprimés sur ces fleurs.
Elle fuit, l'inhumaine, et sa vitesse extrême
Égale en ces déserts celle du foudre même.
Hélas! je ne vois plus cet objet précieux;
Ses détours infinis l'ont ravie à mes yeux.

(Il se soulève.)

Cours, malheureux amant, emploie ici ta peine,
Et perds en la servant la vie après l'haleine.

(Il s'éveille.)

Que vois-je, que poursuis-je, insensé que je suis?
O réveil importun! ô clarté que je fuis,
Porte ailleurs tes rayons; laisse au feu du tonnerre
Le soin d'illuminer cet endroit de la terre.
Ma mort sera le prix du jour qu'il donnera,
Et mes jours achevés, ton astre éclairera.

(Il se lève.)

Enfin que résoudra ma douteuse pensée
En l'extrême douleur dont mon âme est pressée?
Ferai-je à cette ingrate et perfide beauté
Voir le dernier effet de sa légèreté?
Ma main teinte en mon sang, et ma vue égarée
Me procurera-t-elle un soupir de Nérée?
Ah! que je trouverois mon destin glorieux
Si, mourant, je tirois des larmes de ses yeux!
Que je préférerois une mort regrettée
A la possession d'une âme rejetée,
D'un rebut de Nérée!

SCÈNE VI.

FILANDRE, CÉPHISE, CÉLIDOR.

CÉPHISE, *à Filandre.*

Il nous voit, avançons.

CÉLIDOR, *à part.*

J'espère par ces gens éclaircir mes soupçons.
Mais pour les écouter, avant que de paroître,
Cachons-nous un moment à l'ombre de ce hêtre.

FILANDRE.

Il se cache à nos yeux, et cette occasion
Nous servira, Céphise, à sa confusion.
Parle-moi de Nérée et de son inconstance,
Et crois qu'il nous écoute. Approchons-nous, commence.

CÉPHISE, *haut.*

O dieux! que me dis-tu?

FILANDRE.

Je dis la vérité.

CÉPHISE.

Et tu sais de sa voix son infidélité?

FILANDRE.

Écoute : je faisois au récit de mes peines
Répondre les échos des bois et des fontaines;
Et ces rochers, touchés des douleurs que je sens,
Imitoient mes soupirs et mes derniers accens :
Je louois de ta sœur la beauté sans pareille,
Quand une voix plaintive arrive à mon oreille :

« Filandre, ai-je entendu? Théane a des appas,
Mais ton œil en a vu qui ne leur cèdent pas. »
Moi, surpris à ces mots, et la vue égarée,
J'avance dans le bois et j'aperçois Nérée.

CÉPHISE.

Que lui répondis-tu?

FILANDRE.

Que je tenois ses yeux
Entre les doux vainqueurs qui règnent en ces lieux;
Que j'aimois sa vertu; que son mérite extrême
Pourroit prétendre un prix avec Théane même;
Que mon frère éprouvoit la force de ses traits.....

CÉPHISE.

Et que dit-elle?

FILANDRE.

Attends, tu le sauras après.
Mais, ajoutai-je alors, mon amour me convie
A soutenir Théane aux dépens de ma vie :
J'estime que tout cède à ses doux ornemens.
Cette croyance est libre aux esprits des amans.
« Il est vrai, me dit-elle, et je puis sans offense
Avoir en ta faveur une égale croyance.
Je crois que tes attraits sont les plus doux vainqueurs
Qui servent à l'Amour à captiver les cœurs,
Et je te viens enfin, toute honte bannie,
Avouer les effets de leur force infinie.
Mon œil t'en a parlé; mais tu ne l'entends point,
Et ton aveuglement à mon malheur est joint.
J'ai, pour te faire mieux savoir mon infortune,
Souffert de Célidor la recherche importune :
Je recevois ses vœux, je l'ai vu sans mépris;

Mais toi seul cependant engageois mes esprits,
Et je ne le souffrois que pour être soufferte
De tes yeux, d'où dépend mon repos ou ma perte. »
Jugez quel je devins : « Madame, dis-je alors,
Je sais que cette gloire excède mes efforts :
Vous feignez seulement cette amoureuse peine
Pour avoir le plaisir de rendre une âme vaine,
Mais il est malaisé, connoissant mes défauts;
Je sais votre mérite et le peu que je vaux :
Honorez Célidor de cette courtoisie,
Et l'aimant, prévoyez sa juste jalousie. »
Mon respect à ces mots joignit de longs discours
Dont Nérée en colère interrompit le cours.
« Bien, ingrat! me dit-elle, un moyen nécessaire
Me fera mépriser et l'un et l'autre frère :
Puisque par ta rigueur mes vœux sont rejetés,
Célidor se plaindra des mêmes cruautés. »
Cette fille, à ces mots, se perdit dans les ombres,
Et me laissa confus sous ces feuillages sombres.

CÉPHISE.

Ainsi de Célidor l'espoir sera déçu.
Que t'en témoigne-t-il? s'en est-il aperçu?

FILANDRE.

Tantôt en ta faveur j'ai sa grâce implorée,
Sans oser toutefois lui parler de Nérée;
Car, si j'en puis juger, il l'aime infiniment,
Et je crains un malheur de son ressentiment;
Il aura sa colère assez tôt reconnue.
Adieu, je vais chez nous attendre sa venue.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉLIDOR, *sortant du bois;* CÉPHISE.

CÉLIDOR.

Donc ce cœur a poussé des soupirs superflus.

CÉPHISE, *se tournant vers Filandre.*

Filandre, le voici..... Mais il ne m'entend plus.

CÉLIDOR.

Dieu! vous laissez le jour à cette criminelle,
Et vous n'avez ni mains ni supplices pour elle!
Vous punissez le vice, arbitres des mortels,
Et vous souffrez Nérée au pied de vos autels!
Ou sur elle ou sur moi montrez votre puissance;
Que la mort soit sa peine ou soit ma récompense.

CÉPHISE.

Exauce en ma faveur de semblables souhaits;
Ciel, punis cet auteur des plaintes que je fais;
Que mon mal ou le sien témoigne ta justice;
Que son trépas me venge ou le mien me guérisse.
Mais vivons, Célidor, et vivons satisfaits:
Fuis ce que tu chéris, aime ce que tu hais;
Reconnois la fidèle, et punis l'inconstante;
Rends Nérée enragée, et Céphise contente.
Tu ne me parles pas?

CÉLIDOR.

Importune beauté,
Oblige un autre objet de ta fidélité :
Tu ne peux m'honorer d'une amour légitime;
Quand tu m'offres des vœux tu taches ton estime.

Qui me connoît me fuit, et j'attire tes pas!
Tu poursuis le rebut de qui ne te vaut pas!

CÉPHISE.

T'offensant tu me nuis; ton mérite est extrême :
Cruel, en t'estimant, estime ce que j'aime.
Tu sais ce que tu vaux, insensible vainqueur;
Mais cette modestie importe à ta rigueur;
Ton cœur se met si bas pour être inaccessible,
Et ton abaissement est un refus visible.

CÉLIDOR.

Crois ce qui te plaira; mais tu sais mes ennuis.
N'attends point de réponse en l'etat où je suis.

CÉPHISE.

Tes yeux aussi, cruel, sont témoins de mes peines :
Je combats vainement tes rigueurs inhumaines;
Et lorsque je te dis l'excès de mon tourment
Tu ne m'honores pas d'un regard seulement.
Cruel, ingrat auteur de mon inquiétude,
Quel vice est comparable à ton ingratitude?

CÉLIDOR.

Céphise, d'autres soins occupent mes esprits :
Les importunités accroissent les mépris.

CÉPHISE, *lui arrachant son épée, et feignant de vouloir se tuer.*

Eh bien! lâche sujet de ma longue infortune,
Il faut cesser de vivre et de t'être importune.
Je dois finir ma vie avec cet entretien,
Et j'ai trop prolongé mon martyre et le tien :
Ce fer m'ouvrant le sein, au moins ouvre la bouche,
Et dis-moi seulement que mon malheur te touche.....
Non, je fais ce dessein un peu légèrement,

Et tu m'aurois vendu ce mot trop chèrement.
Quoi! tu vois sous ce fer ma gorge découverte,
Et ne détournes pas le dessein de ma perte?

(Elle jette l'épée.)

CÉLIDOR, *reprenant son épée.*

Pour attenter sur toi ton esprit est trop sain,
Et je sais que tes mains ont trop peu de dessein.
Je connois trop Céphise, et son humeur joyeuse
Se rit des mouvemens d'une âme furieuse.
Mais juge de mes maux par cette extrémité :
Tu sais mourir par feinte, et moi par vérité.
Céphise, par ce coup je punis le coupable,
Dont le mal que tu sens rend la mort équitable.
Vois périr d'un œil sec l'auteur de ton tourment,
Et ne détourne point son juste châtiment.

(Céphise le regardant en riant, il remet son épée.)

Il est plus à propos d'imiter ta sagesse :
Ton exemple s'oppose au dessein qui me presse;
Le ciel ne consent pas à cet acte inhumain;
Et puis mes maux feront ce qu'auroit fait ma main.

CÉPHISE, *riant.*

Un plus simple eût suivi les conseils de la rage,
Que j'appelle sottise, et les autres courage.
Je t'attends, Célidor, au temps qui t'est prescrit:
Le mépris et l'amour changeront ton esprit.
Songe à ma récompense; et, de quoi que je rie,
Ne tiens pas pour un jeu ma triste rêverie.
Je sens pour ton sujet de véritables feux.

CÉLIDOR.

C'est inutilement; éteins-les si tu peux.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANE *seule.*

AVEUGLES tyrans de mes jours,
Pressans transports, lâches amours;
Honteuse inquiétude,
Que vous naissez hors de saison!
L'auteur de cette servitude
Où languit enfin ma raison
Fait cesser mon ingratitude,
Pour commencer sa trahison.

J'ai long-temps sondé son respect:
Son service m'étoit suspect.
Par sa peine infinie
Mon cœur n'étoit point adouci;
Et quand ma rigueur est bannie,
Et que j'ai part en son souci,
Cet esprit inconstant me nie
Ce que je lui niois aussi.

Les regards d'un œil plus charmant
Attirent ce perfide amant.
Quand il n'est plus en doute

Que sa prison plaise, il en sort :
Il se tait alors qu'on l'écoute ;
Il se lasse au dernier effort,
Et se jette en une autre route
Quand on lui présente le port.

Que l'inévitable destin
Qui régit nos jours est mutin !
Aventure fatale !
Le sort, de libre que j'étois,
Me fait la honteuse rivale
D'une qui m'a parlé cent fois
D'aimer cette âme déloyale
Qui me tient enfin sous ses lois.

O frivole discours ! tu pourrois, lâche amante,
Conserver tes desseins en faveur de Thimante !
Tu souffres pour un traître alors qu'il est content !
Il te plaît infidèle, et t'a déplu constant !
Au moment de son crime il fait naître ta peine,
Et tire ton amour du sujet de sa haine !
Indigne passion de ce superbe cœur
Où l'on vit si long-temps présider la rigueur,
Qui fut inaccessible au bel œil qui le blesse,
Et faillit par constance autant que par foiblesse !
Ne délibère plus, triste source d'ennuis ;
Force l'état honteux où tes jours sont réduits.
Ta raison peut dompter un dessein inutile,
Puisque des maux naissans le remède est facile.
Crains l'abord de Thimante, évite ses appas.
Le voilà l'inconstant : fuis, cours, ne l'attends pas.

SCÈNE II.

THIMANTE, THÉANE.

THIMANTE, *retenant Théane par sa robe.*

Théane, où fuyez-vous? Ame insensible et fière,
Des amans de ces lieux orgueilleuse meurtrière,
Prêtez un seul moment l'oreille à mes discours;
Je ne veux implorer ni pitié ni secours.

THÉANE.

Que te profiteroient de si dures contraintes?
Tu n'es plus en état de m'adresser tes plaintes.
Effronté, laisse-moi.

(Elle sort.)

THIMANTE *seul.*

Cours, ingrate beauté,
Et fais plus que tes jours durer ta cruauté;
Égale à tes attraits ta rigueur inhumaine;
Un généreux dessein me peut tirer de peine.
Je ne tenterai point des efforts superflus.
Sans changer ton esprit je puis ne souffrir plus:
La mort me tirera des fers où je soupire,
Et ce dernier des maux finira mon martyre.

Insensible Théane, accordez un moment
Au récit des douleurs d'un misérable amant.

THÉANE, *à Nérée.*

O dieux! que m'as-tu dit?

FILANDRE.

Ingrate, inexorable,
Fais-moi voir ce bel œil sévère ou favorable.
Cruelle, je consens que mes soupirs soient vains;
Mais ouvre au moins sur moi ces astres inhumains,
Et ne refuse pas à ma douleur profonde
Ce que ta courtoisie accorde à tout le monde.
Orgueilleuse, esprit rare entre les vains mépris,
Quelle rigueur insigne égale tes esprits?

THÉANE, *se tournant vers lui dédaigneusement.*

Importun, laissez-nous.

FILANDRE, *à Théane, qui continue de ne point l'écouter.*

Indigne objet que j'aime,
Que le ciel irrité te traite un jour de même;
Que la douleur préside en ce cœur de rocher,
Et qu'alors tes soupirs ne le puissent toucher;
Qu'il te rende un exemple horrible à tes pareilles;
Qu'il ferme à tes souhaits les yeux et les oreilles;
Qu'il s'oppose à tes vœux, et que tes vanités
Exercent la rigueur de ses divinités.
Le temps est absolu sur les plus belles choses:
Il n'épargnera pas ni ces lis ni ces roses;
Un léger accident peut gâter ce beau teint,
Et changer les couleurs dont ce visage est peint.
Tu peux ne causer plus ni passion ni peine,

Et d'un objet d'amour être un objet de haine.
Comme ta cruauté me chasse de ce lieu,
Ta laideur quelque jour m'en peut chasser. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE V.

THÉANE, NÉRÉE.

THÉANE.

Ah dieux! que ton conseil m'est enfin salutaire!

NÉRÉE.

Pour leur fermer la bouche, il ne faut que se taire.
Mais sachant quel malheur traverse mon amour,
Théane, tu me dois du conseil à ton tour.

THÉANE.

Fuis sans délibérer un ingrat qui t'oublie;
D'un généreux effort romps le nœud qui vous lie:
Le temps éloignera cet objet odieux
De ton triste penser, s'il est loin de tes yeux.
Le temps et la raison font ces métamorphoses;
Ils sont maîtres d'Amour, qui l'est de toutes choses.
Mais j'offre du remède au point de mon trépas;
Je donne des avis et je n'en use pas.

NÉRÉE.

Comment?

THÉANE.

Hélas! il faut que je confesse.....
Mais te dois-je avouer cette ardeur qui me presse?
Que me sert de t'ouvrir les secrets de mon sein,
Qu'à me rendre plus lâche et ton frère plus vain?

NÉRÉE.

Mon exemple t'oblige à cette confiance;
Théane, l'aimes-tu? Que j'ai d'impatience!

THÉANE.

Je l'aime, je l'avoue; et ce superbe cœur
Qui vainquit tant d'appas a trouvé son vainqueur.

NÉRÉE.

O glorieux effet d'amour et de justice,
Il n'est point de rigueur que le temps ne bannisse.
Il craignoit ton abord, et, s'il osoit te voir,
Les foudres de tes yeux étouffoient son espoir.
Jamais l'aversion n'a paru si constante
Qu'à combattre en ton cœur les désirs de Thimante.
Ta rigueur si long-temps l'a traité de refus,
Et tu lui donnes tout quand il n'espère plus.
Il n'attend que la mort, mélancolique, sombre,
Triste, pâle, défait, et déjà moins qu'une ombre:
Mais s'il ne te déplaît, si ton dessein est tel,
Courons, faisons un dieu de l'ombre d'un mortel.
Seule, irai-je finir sa triste rêverie?
Je reviens de ce pas; laisse-moi, je te prie.

THÉANE, *la retenant.*

Non, non, que veux-tu faire? Eh quoi! ne sais-tu pas....

NÉRÉE.

J'ai dessein seulement d'empêcher son trépas.
Je ne parlerai point de ta naissante peine;
J'arrêterai son âme; et, sans la rendre vaine,
Il laissera bientôt le dessein de mourir
S'il apprend seulement que tu le peux souffrir.

THÉANE, *la retenant toujours.*

Demeure ici, Nérée. Hélas! cette nouvelle
Toucheroit froidement cet esprit infidèle:
De la part de ma sœur il en seroit charmé;
Mais venant d'un objet qui n'en est plus aimé,
Il en peut seulement tirer la vaine gloire
De vaincre et de pouvoir mépriser sa victoire.

NÉRÉE.

Tu m'offenses, cruelle, et ce dernier discours,
Qui dément les premiers, m'oblige à son secours.
Tu peux joindre, inhumaine, insensible courage,
A ses autres malheurs le titre de volage;
Tu hais, tu hais Thimante, et tu feins de changer
Pour me paraître juste, et non pour l'obliger.

THÉANE.

Hélas! le ciel connoît si mon âme est atteinte.
Mais apprends de ma sœur le sujet de ma plainte.
La voilà; parle-lui.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CÉPHISE.

CÉPHISE, *baisant les cheveux de Célidor.*

Célidor, seul espoir.....

NÉRÉE.

Que baises-tu, Céphise? Attends, laisse-moi voir.

CÉPHISE, *feignant la surprise.*

Nérée, arrête-toi.

NÉRÉE, *lui ouvrant la main.*

Ta résistance est vaine.

CÉPHISE.

Ta curiosité pourra te mettre en peine.

NÉREE.

Il n'importe, je veux.....

CÉPHISE.

Quoi?

NÉRÉE.

Voir ce que tu tiens.

CÉPHISE.

Eh bien, tu le verras. Connois-tu ces liens?

NÉRÉE, *regardant les cheveux.*

Sont-ils de Célidor? Sa chevelure est blonde.
O perfide! ô cruel, le plus traître du monde!
Qui te les a donnés?

CÉPHISE.

Mon désir et ma main,
Car je les ai coupés. Mais ce discours est vain :
Tu ne peux sans regret savoir d'où vient ce gage;
Et d'autres entretiens te plairont davantage.

NÉRÉE.

Hélas! tu m'apprends tout en ne me disant rien;
Il vient de Célidor, ce tyran de mon bien.

CÉPHISE.

Te l'a-t-il confessé?

NÉRÉE.

Depuis que ce volage
A tes rares beautés rend un secret hommage,
J'évite sa rencontre et je crains son abord
Plus que les criminels ne redoutent la mort;
Je fuis les faux appas de cette âme traîtresse.
Tu l'honores beaucoup d'avoir pris cette tresse.

CÉPHISE.

Tu sais que mes douleurs ont gagné sa pitié,
Que son cœur est sensible à ma longue amitié.
Il t'a long-temps servie; et je jure, Nérée,
Que j'ai long-temps aussi ton amour révérée.
Le respect que j'avois pour tes vœux innocens
M'a fait long-temps cacher les douleurs que je sens:
Je souffrois tes plaisirs aux dépens de ma joie,
Et n'osois demander ce que le ciel m'octroie.
Mais qui vit sans se plaindre au milieu des tourmens,
Et quel respect enfin ne forcent les amans?
Je n'osois desservir ton amour si connue:
Mais le désir croissant, la crainte diminue;
Et j'ai fait à l'Amour employer tous ses traits
Pour toucher cet auteur des plaintes que tu fais;
J'ai tenté tous moyens, tant qu'enfin mon adresse
Ou sa facilité m'établit sa maîtresse.
Il feint subtilement et ses sermens sont vains,
Ou je donne des lois au plus beau des humains.
Mais écoute comment j'ai pris ces belles chaînes
A cet aimable auteur de nos communes peines:
J'employai la prière, et son humilité
Lui fit blâmer long-temps ma curiosité.
Les cheveux, me dit-il, sont des présens des dames
Qui montrent d'agréer le servage des âmes;
Mais on n'a jamais vu qu'une fille ait porté
Ces signes de bassesse et de captivité.
Céphise, dis-je alors, sera donc la première:
Là mon autorité succède à ma prière;
J'approche les ciseaux, et coupe ces cheveux
Que n'osoit m'accorder cet objet de mes vœux.
Rend-les-moi. Que fais-tu?

NÉRÉE, *rompant les cheveux.*

Ce qu'en ma juste rage
Je ferois de bon cœur si j'avois ce volage.

CÉPHISE.

O dieux!

NÉRÉE.

J'oblige encor cet infidèle amant
Par des signes honteux de mon ressentiment:
Le sujet de sa gloire est joint à son supplice,
Et c'est l'avoir aimé que de punir son vice.

CÉPHISE.

Fais ce qui te plaira; mais que ta passion
Exerce à mes dépens ton indiscrétion,
Notre seule amitié rend ce mal supportable,
Et d'autres t'en feroient une peine équitable.

NÉRÉE.

T'imputé-je les maux dont mes jours sont suivis,
Et t'ai-je reproché ce que tu me ravis?
Tu poursuis Célidor, et, perdant sa franchise,
Je ne t'accuse pas toutefois de sa prise:
Aime ce beau vainqueur, tout coupable qu'il est.
Dieux! qu'il est malaisé d'oublier ce qui plaît!

THÉANE.

Donc pour Céphise on quitte et Théane et Nérée;
Celle qui la fut moins est la plus honorée.
Peut-être ton malheur avoit charmé les yeux
Quand tu ne plaisois pas aux amans de ces lieux:
Mais aujourd'hui tout cède à tes grâces divines;
Tu peux tout maintenant, riche de nos ruines.
Thimante t'a-t-il fait agréer son souci,

Et ne portes-tu point de ses cheveux aussi?
Ils ne déplaisent pas, sa chevelure est belle.

CÉPHISE, *à part.*

O dieux! je suis perdue. Aventure cruelle!
(Haut.)
La chaleur du soleil, importune en ce lieu,
M'oblige à vous quitter : je vais chez nous, adieu.

NÉRÉE, *la retenant.*

Non, non, parle un moment de l'amour de Thimante:
La chaleur aujourd'hui n'est point si violente.
Il implore tes vœux : en est-il possesseur?
Tu considères trop l'intérêt de ta sœur.

CÉPHISE.

Il m'aime, je l'avoue, et sa recherche est vaine.
J'ai condamné Thimante à sa première peine :
Il pousse en mon sujet d'inutiles soupirs;
Et des dieux ne pourroient partager mes désirs.

NÉRÉE, *feignant l'étonnement.*

Céphise en donne ainsi?

CÉPHISE.

Que veux-tu que je die?
Je devois à ma sœur conter sa perfidie.

NÉRÉE.

Quoi! Céphise est si vaine?

CÉPHISE.

Oh! cette vanité
Seroit d'un moindre honneur que je n'ai mérité;
Et j'ai porté les yeux plus haut que ce volage
Qui rompt si lâchement le beau nœud qui l'engage.
Ce perfide est ton frère, et cette qualité

Me fait seule souffrir son importunité.
Mais il travaille en vain.

NÉRÉE.

Oyant cette imposture,
Que sert un foudre au ciel, auteurs de la nature?
Thimante.....

CÉPHISE.

Oui, ton frère.

NÉRÉE.

Adore tes appas?
Tu le dis à Nérée, et tu ne rougis pas!

CÉPHISE.

Je ne rougis, Nérée, au sujet de personne.
Tu connois peu l'amour si ce discours t'étonne:
Il fait en mille cœurs des changemens pareils;
Mille pour une étoile ont quitté des soleils.
Il tait de son amour la douce violence,
Et sa discrétion paroît en son silence.
Lui célant quels objets ont pour toi des appas,
La qualité de sœur ne te condamne pas:
Avec l'extrême amour le respect est extrême;
Et tel voudroit cacher ce respect à soi-même.
Thimante parle en frère, et se tait en amant:
Mais je plains son malheur d'aimer si vainement;
L'amour de Célidor rend ses recherches vaines:
Accusez ce sujet de vos communes peines.

NÉRÉE.

O redoutable esprit, j'ignore ton dessein.
Mais porte à cet amant un poignard dans le sein;
Contre cet innocent dispose ton courage
A tout ce que t'ordonne et la haine et la rage:

Les plus cruels tourmens pourroient moins l'affliger
Que ce subtil moyen de le désobliger.
Théane, ouvre l'oreille au discours véritable
Qui te rendra suspect cet esprit redoutable.
Si comme ta beauté mon frère aime le jour;
Si la plus forte ardeur égale son amour;
Si d'autres ont touché ni ses yeux ni son âme,
Et s'il ne meurt plutôt que sa première flamme,
Que je sois à ta vue un objet odieux
Et le but des mépris des hommes et des dieux.
Souffre que je le voie, et qu'aux yeux de Céphise
Par ses propres sermens mon discours l'autorise.
Je veux qu'aucun tourment n'égale mes malheurs
Si ses moindres regards ne t'arrachent des pleurs.

CÉPHISE.

Si ton occasion l'oblige à se contraindre,
Thimante étant un homme est capable de feindre.
Mais va, fais que ma sœur en juge utilement,
Et crois qu'on connaît moins un frère qu'un amant.
(Elle sort.)

THÉANE.

Sa rougeur la trahit lorsqu'elle dissimule;
Et je suis peu subtile, ou je suis trop crédule.
Mes soupçons établis rétabliront la paix.
Cours, va quérir Thimante.

NÉRÉE.

O dieux! que tu me plais!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIMANTE *seul.*

Ne délibère plus d'une mort nécessaire;
Achève, malheureux, tes jours et ta misère;
Tu ne peux oublier cette ingrate beauté,
Ni perdre ton amour sans perdre la clarté.
Sachant qu'elle est pour toi de pitié dépourvue,
Délivre ses beaux yeux de l'horreur de ta vue:
Fuyant en sa faveur la lumière du jour,
Tu prouveras ensemble et perdras ton amour.
Sus, quel moyen propice à ta funeste envie
Par une prompte mort terminera ta vie?
Le fer en ce dessein ne te peut secourir,
Puisque des traits plus forts t'ont blessé sans mourir.
Croire que de tes maux le poison te délivre;
Le plus fort des poisons te laisse encore vivre:
Tu souffres sans danger ce poison amoureux
Que te mit dans le cœur cet objet rigoureux.
Enfin le vaste sein de Marne ou de la Seine
S'offre d'ensevelir et ton corps et ta peine.
Suis ce dernier moyen; meurs, déplorable amant,

Et passe d'un ingrat en un traître élément:
Cours, et, t'entretenant du repos qui t'arrive,
Marche sans discerner son eau d'avec sa rive.

SCÈNE II.

NÉRÉE, THIMANTE.

NÉRÉE.

Sur quoi pouvez-vous seul méditer en ce lieu?

THIMANTE.

Vous le saurez bientôt. Je tarde trop; adieu.
(Il s'enfuit.)

NÉRÉE.

Mon frère, attends un peu, ta maîtresse te prie.....
Mais je ne le vois plus, c'est en vain que je crie.
O malheur de mes jours! un dessein furieux
Lui fait abandonner la lumière des cieux;
Son œil ardent et triste, et sa course légère,
Témoignent ce qu'enfin la rage lui suggère.
Théane, joins tes pleurs à mon cruel tourment.

SCÈNE III.

THÉANE, NÉRÉE.

THÉANE.

Comment?

NÉRÉE.

Je suis sans frère, et tu n'as plus d'amant.

THÉANE.

O dieux! Thimante est mort!

NÉRÉE.

Sa perte est trop certaine.

THÉANE.

Et qui l'a fait mourir?

NÉRÉE.

Son amour et ta haine.
Je n'ai pu divertir ce fatal accident :
Il sort d'ici, courant, furieux, l'œil ardent,
En ce dessein fatal d'attenter sur sa vie
Que déjà par ses mains tes mépris ont ravie.

THÉANE.

Si nous pouvions encor divertir son trépas!
Courons, tu tardes trop.

NÉRÉE.

Tu vas perdre tes pas.
(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

FILANDRE *seul.*

Durez pour mon repos, salutaires pensées;
Vos conseils éteindront mes ardeurs insensées.
Il est vrai que Théane a peu de doux attraits,
Et que mon foible cœur cède à de foibles traits.
Son esprit est commun, son humeur si farouche,
Que tout nuit à ses yeux et que rien ne la touche;
Elle fait vanité des droits de sa raison,
Et son ingratitude est sans comparaison :
Ainsi que sa beauté sa naissance est commune;
Je pouvois aspirer plus haut que sa fortune;
D'autres me rangeroient sous de plus dignes lois.....

Inutiles discours! mon cœur dément ma voix.
Pour flatter mon tourment j'en méprise la cause;
Mon sentiment détruit ce que je me propose:
Théane est adorable, et les maux que je sens
Sont un léger effet de ses charmes puissans;
Tout prise, tout révère une beauté si rare;
Et qui s'en peut défendre est aveugle ou barbare.
Je plains injustement les maux que j'ai soufferts:
Des princes seroient vains de l'honneur de ses fers.
Mais qu'espéré-je enfin d'un glorieux servage?
Ne pouvant par raison, forçons-le par courage;
Publions sans dessein qu'elle a beaucoup d'appas;
Estimons sa prison, mais n'y demeurons pas.
O frivole entretien! un captif délibère
Et parle absolument de ce qu'il ne peut faire;
Il parle de souffrir ou violer ses lois,
Comme si sa beauté m'en permettoit le choix,
Et ne conservoit pas sans dessein les franchises
Que sans dessein aussi cette insensible a prises.
Enfin que résoudrai-je entre tant de desseins?
Puisqu'à me secourir tant de discours sont vains,
Ne délibérons plus et souffrons toute chose,
Puisqu'il faut endurer, quoi que je me propose.
Je vois ce rare objet qui gouverne mon sort:
Devois-je souhaiter ou craindre son abord?

SCÈNE V.

NÉRÉE, THÉANE, FILANDRE.

THÉANE.

Sèche tes pleurs, Nérée, et n'en sois plus en peine;
Nous l'aurions découvert autour de cette plaine.
Un malheureux amant court toujours au trépas;
Il en fait les desseins, mais il ne les suit pas.
Nous préférons la mort au mal qui nous tourmente;
Mais au point de nous prendre elle nous épouvante.
Tel armoit contre soi son courage inhumain
De qui le fer enfin est tombé de la main;
Le plus désespéré..... Mais j'aperçois Filandre.
Sachons si ce rival n'en a pu rien apprendre.

FILANDRE.

Dois-je espérer enfin quelques momens si bons?

THÉANE.

Avez-vous vu Thimante? Après je vous réponds.

FILANDRE.

Non depuis ce matin; mais je crois que Céphise
Captive sa présence autant que sa franchise :
Il ne la quitte point.

NÉRÉE.

Que dit cet imposteur?

FILANDRE.

En quoi, belle Nérée, ai-je paru menteur?
Quelqu'un ignore-t-il qu'il aime cette belle,
Et vous a-t-il caché sa passion nouvelle?

NÉRÉE.

Tu nuis par intérêt à ce perfide amant.
Quel témoignage as-tu d'un si prompt changement?

FILANDRE.

Si porter ses poulets est un mauvais office,
Je lui nuis, je l'avoue.

NÉRÉE.

Oh! le vain artifice!
On ne douteroit plus de sa légèreté:
Mais fais nos yeux témoins de cette vérité.
Les a-t-elle reçus?

FILANDRE.

Oui; mais sa main superbe
Les rompit à mes yeux et les jeta sur l'herbe.

NÉRÉE.

Mais, rompus qu'ils étoient, tu les auras serrés.

FILANDRE.

Le vent en dispersa les morceaux déchirés.
J'ai quitté cette ingrate, et conseillé Thimante
D'étouffer, pour son bien, sa passion naissante;
Car je l'estime plus rival que malheureux.

NÉRÉE.

O conseil favorable! ô l'ami généreux!
Traître! on verra Thimante; et l'instant de ta perte
Suivra, s'il est vivant, ta fourbe découverte;
Et si ton artifice a causé son trépas,
Tous les efforts humains ne te sauveroient pas.
On verra la fureur, si le soleil m'éclaire,
Par les mains de la sœur venger la mort du frère;

Et, revivant cent fois, cent trépas différens
Immoleroient ta vie à ses mânes errans.
(A Théane.)
Pour obtenir de vous une injuste allégeance
Il attire Céphise à son intelligence :
Mais je perdrai le jour si mes sermens sont vains
Et si la vérité ne confond leurs desseins.
Tu ris, tu parois froid après cette imposture,
Et tu ne rougis pas, horreur de la nature !

SCÈNE VI.

LES MÊMES; CÉLIDOR.

CÉLIDOR, *à Nérée.*

Quoi ! c'est par ces discours que vous traitez l'amour ?
Ce sont vos complimens, et les noms de maîtresses
Se peuvent accorder avecque ces caresses ?
Dieux ! que peuvent prouver ces regards menaçans ?
Filandre n'est-il plus le charme de vos sens ?

FILANDRE.

O fatale amertume !

NÉRÉE.

Ingrat, quelle manie
Joint l'humeur de railler à ta faute infinie ?
Traître, superbe esprit, vain sujet de mes pleurs,
N'ajoute point la honte à tes autres douleurs.

CÉLIDOR.

Mais vous, n'ajoutez point la feinte à votre offense ;
Suivez le changement où ce cœur se dispense ;
Confessez que mon frère a vos sens enchantés ;

Ne désavouez point ce que vous ressentez:
Vous n'obscurcirez point votre rare mérite,
Et le nombre aujourd'hui rend ce crime licite.

NÉRÉE.

Qui moi! j'aime Filandre? Il a la vanité
De prétendre du droit dessus ma liberté?
Ses aimables regards ont mon âme embrasée?
Aurois-je tant brûlé sans m'en être avisée?
Ai-je poussé pour lui des soupirs amoureux?
Que ma fortune est grande et mon destin heureux!

FILANDRE.

Pour vous estimer tant, le sort ni la naissance
N'ont point en si haut lieu porté votre puissance;
Je ne serois pas vain de votre affection,
Et ce n'est pas l'objet de mon ambition.
Croyez-vous au rapport de ce mélancolique,
Dont la jalouse humeur rend l'esprit frénétique;
Qui croit que tout objet se rend à vos appas;
Qui voit tout ce qu'il craint, et tout ce qui n'est pas?

CÉLIDOR.

J'ai cru ce que j'ai dit, s'il est vrai que je veille:
Et l'on dément en vain mon œil et mon oreille.
Hier tu vis Céphise, et j'entendis ta voix:
De quoi lui parlois-tu sur le bord de ce bois?

FILANDRE.

D'adoucir de sa sœur la rigueur inhumaine,
Et de rendre son cœur plus sensible à ma peine.

CÉLIDOR.

De cela seulement?

FILANDRE.

Puisque tu m'entendis,
Que me demandes-tu? tu sais ce que je dis.

CÉLIDOR.

Que Nérée, imposteur, t'importunoit de plaintes,
Mais que tu résistois à ses douces atteintes;
Que tu plaignois son mal et ne l'allégeois pas,
Parce que tu languis pour de plus doux appas.

NÉRÉE.

O le doux entretien!

FILANDRE.

Combien la jalousie
Cause d'illusions en notre fantaisie!
O dieux! comme l'amour trouble le jugement,
Et comme ce qu'on craint on le craint aisément!

CÉLIDOR.

Je conçois, malheureux, où tendoit ta malice.
C'est trop; n'ajoute point l'outrage à l'artifice:
Qu'un autre soit l'objet des fourbes que tu fais,
Et ne m'oblige pas aux extrêmes effets.
Ni raison d'amitié, ni respect de nature,
Ne me divertiroient de punir l'imposture;
Nous ne pourrions sans bruit calmer nos différens;
L'Amour n'entend raison d'amis ni de parens.

FILANDRE, *riant.*

Si le jour te déplaît, et si tu hais ta vie,
Je pourrois là-dessus contenter ton envie.

CÉLIDOR.

C'est trop délibérer, monstre indigne du jour.
(A Nérée.)
Madame, que sa mort vous prouve mon amour.

NÉRÉE.

Arrêtez, Célidor; dieux! quelle ardeur extrême
Vous fait tant oublier mon respect et vous-même?

FILANDRE, *riant.*

Modère un peu, mauvais, des transports si soudains.
Que tu t'emportes, frère, à d'étranges desseins!
Peins de ses premiers traits ce visage sévère;
Épargne un peu mes jours; ma mort te coûte un frère.
Ton courage est trop prompt, et ne peut m'affliger
De la perte du jour sans te désobliger.

CÉLIDOR.

Que deux puissans respects, l'amour et la naissance
Te servent aujourd'hui d'une heureuse défense!

FILANDRE.

Il conserve mes jours!

CÉLIDOR.

Avec ta lâcheté.

FILANDRE.

Le plus généreux tremble en cette extrémité.

CÉLIDOR.

Ton exemple le prouve.

FILANDRE, *tirant l'épée.*

Enfin ton arrogance
Porte ta vaine humeur à trop d'extravagance:
Ton discours si superbe et si respectueux
Fait souffrir trop long-temps un cœur impétueux.

(Les deux sœurs ôtent à Filandre et à Célidor leurs épées pour les empêcher de se battre.)

Non, non, dispensez-nous de plus longues contraintes:
Un moment finira sa folie et vos craintes.

THÉANE.

Quoi, mon autorité s'exerce vainement!
Tout respect est banni de l'esprit d'un amant!
Filandre, où songez-vous?

CÉLIDOR, *voulant reprendre son épée des mains de Nérée.*

Souffrez, belle Nérée.....

NÉRÉE.

Non, calme les transports de ton âme altérée;
Cesse d'aimer Céphise, ou respecte sa sœur
Qui peut de ses beautés te rendre possesseur.
(Célidor la regarde tout interdit.)
La crainte de rougir du titre d'infidèle
T'empêche d'avouer que tu souffres pour elle:
Mais suis, perfide esprit, tes aveugles désirs;
Que sa possession te comble de plaisirs;
Je ne m'oppose point à ton ardeur nouvelle;
J'offre de te servir auprès de cette belle,
Si ce charmant objet de ton affection
Ne partage avec toi ton inclination.

FILANDRE.

O sensible malheur!

CÉLIDOR.

Insensible, inhumaine,
Si vous ne finissez, n'accroissez point ma peine.
Que les yeux de Céphise aient rien pu dessus moi!
Et que je les préfère aux astres que je vois!
Que ce cœur seulement pût rendre sa franchise
A des charmes plus forts que tous ceux de Céphise!
Ayez, belle Nérée, un meilleur sentiment
Et de votre mérite et de mon jugement.

Retirant de vos fers mon âme prisonnière,
Et perdant mon amour, je perdrai la lumière.
Quelle animosité fatale à mon repos
Vous a fait pour ma perte entendre ce propos?

FILANDRE.

Adieu, réprime un peu ton insolente envie,
Et crois que ces beautés ont conservé ta vie.

NÉRÉE, *le retenant.*

Tu rendras, lâche auteur de mes tristes soucis,
Par ta confession mes soupçons éclaircis.
Tu tâches de sauver ta honte par ta fuite,
Pour tramer à ta fourbe une fatale suite;
Mais je puis, et je veux, en cette occasion,
Tirer notre repos de ta confession.
Avec combien d'adresse et combien d'artifice
M'as-tu rendu suspect son fidèle service!
Il avoit, disois-tu, rompu ses premiers nœuds,
Et Céphise, à t'ouïr, possédoit tous ses vœux;
Tu m'as de leur amour dépeint la violence,
Et cette trahison paroît en ton silence.
Où tend cette imposture, et quelle intention
Oppose tes efforts à notre affection?
Tu ne me réponds rien?

CÉLIDOR.

O malice infinie!

FILANDRE.

Dieux! quelle extravagance égale sa manie!
Que des plus sains esprits l'amour trouble les sens!
Ce mal est-il commun aux ardeurs que je sens?
Et, sans m'apercevoir d'une égale folie,
Ne la puis-je éviter dans le nœud qui me lie?

Me peut-on accuser de ces honteux accès
Que l'amour violent produit en son excès ?

NÉRÉE.

C'est trop; n'ajoute point, lâche, traître, parjure,
Le mépris à la fourbe et l'outrage à l'injure.
Hier que me dis-tu ? qu'entendis-je en ce bois?
Peux-tu par tes discours désavouer ta voix?

FILANDRE.

Adieu, dispense-moi d'ouïr tes rêveries,
Et je t'obligerai de quoi que tu me pries.
Ton discours d'un grand trouble est un signe apparent;
Le lit t'est de besoin; crois-moi, ton mal est grand.

(Il s'en va en les regardant de côté.)

NÉRÉE.

Tu ris, lâche imposteur! mais tu dois à ton frère
La modération de ma juste colère;
Et Thimante au besoin.....

CÉLIDOR.

Que mon bras à vos yeux
Immole à vos désirs cette horreur de ces lieux!

FILANDRE, *s'en allant.*

J'épargne ta folie; adieu.

SCÈNE VII.

NÉRÉE, THÉANE, CÉLIDOR.

NÉRÉE.

Eh! quelle adresse!
Il ruinoit tes vœux et l'ardeur qui me presse :
Tu partages les feux que mon âme ressent,
J'avois en Célidor un esclave innocent.

Que je suis obligée à sa lâche imposture,
Qui rend à mes travaux leur fruit avec usure!
En mon contentement sois aussi satisfait,
Et ne me venge point du plaisir qu'il m'a fait.

CÉLIDOR.

Traitez comme il vous plaît son offense infinie;
Vous étant découverte, elle est assez punie.
Votre commandement lui conserve le jour,
Et j'aurai seulement des sentimens d'amour.
Bannissez tout soupçon, et croyez que Céphise
Se vanteroit à tort du plaisir de ma prise:
Je ne méprise point ses rares qualités,
Mais vos charmes plus doux ont mes yeux enchantés.

NÉRÉE.

Elle s'en est vantée.

CÉLIDOR.

O vanité frivole!

NÉRÉE.

Et portoit des cheveux qui prouvoient ses paroles.

CÉLIDOR.

Des miens?

NÉRÉE.

Oui, je le crois.

CÉLIDOR.

Perdez ce sentiment:
Elle vous rend suspect un trop fidèle amant.
On dit qu'elle m'estime à l'égal de sa vie;
Mon frère contre vous seconde son envie,
Et croyoit ruiner notre commun dessein:
Mais, grâces à l'Amour, leur artifice est vain,
Nos esprits réunis, leur fourbe découverte,
Et mes jours conservés au moment de ma perte.

NÉRÉE.

Je défie avec toi les traverses du sort :
Tout mon plaisir renaît si mon frère n'est mort;
Mais déjà de son corps son âme est séparée,
Si ma crainte n'est vaine.....

THÉANE.

Espère mieux, Nérée;
Par un commun repos nos vœux seront contens;
Cherchons-le toutefois, ne perdons point de temps.
Je suivrai ce sentier.

NÉRÉE.

Et nous par cette route
Nous chercherons quelqu'un qui nous tire de doute.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

FILANDRE, CÉPHISE.

FILANDRE.

NOTRE commune ardeur éprouve en son excès
D'un malheureux dessein un malheureux succès;
Et le ciel, qui sait tout, a fait voir sa puissance
A montrer l'imposture et prouver l'innocence.
Notre artifice est vain.

CÉPHISE.

Je n'espérois pas mieux :
Le malheur suit toujours un dessein vicieux.
Quelque adresse qu'on ait à causer ces ombrages,
La vérité paroît et force tous nuages.
Nous pouvions pour un temps désunir leurs esprits;
Mais un parfait amour obtient toujours son prix.
Ainsi toute espérance enfin nous abandonne :
Souffrons pour leur repos puisque le ciel l'ordonne,
Et laissons prospérer un légitime amour.
Tu vas m'entretenir de la perte du jour;
Et, si je connois bien ton débile courage,
Tu ne vas témoigner que désespoir, que rage,

Tu vas à ton secours implorer le trépas;
Fais ce qui te plaira, mais je ne mourrai pas.
Ne crois pas qu'au besoin ma constance me laisse :
J'ai part en ton malheur, et non en ta foiblesse.

FILANDRE.

Mon cœur seroit plus fort en cette adversité
Si je croyois mes yeux dignes de la clarté;
Mais je crois que le ciel ne me luit qu'avec peine;
Je suis de tous objets et l'horreur et la haine,
Et je naquis pourvu de la nécessité
De déplaire à chacun et d'être rebuté.

CÉPHISE.

Ta seule modestie est si considérable
Qu'elle te rend partout un objet adorable.
Ne te rebute point des mépris de ma sœur:
Un qui ne te vaut pas en sera possesseur;
Et je connois, Filandre, une fille aussi rare
Que tu n'éprouverois ni sourde ni barbare,
Et qui, plus favorable à tes moindres tourmens,
Te donneroit de toi de meilleurs sentimens.

FILANDRE.

Un avertissement de pareille importance,
Si tu me dis son nom, sera ta récompense;
Je connois un captif qui recevroit tes fers,
Et qui les baiseroit se les voyant offerts.

CÉPHISE.

Je n'ai pas ce malheur d'être tant méprisée;
Et si je déplais fort, je suis fort abusée.
J'estime que mon sort n'est pas si rigoureux
Que je ne pusse plaire à quelque malheureux :
Quelques-uns par pitié partageroient mes peines.
Mais quel est ce captif qui baiseroit mes chaînes?

FILANDRE.

Que je sache premier quelle jeune beauté
S'offre de présider dessus ma liberté.

CÉPHISE.

Le faut-il avouer? c'est Céphise elle-même.

FILANDRE.

Et l'avoûrai-je aussi? c'est Filandre qui l'aime.

CÉPHISE.

O sensible plaisir!

FILANDRE.

O bonheur de mes jours!

CÉPHISE.

Voilà se déclarer sans beaucoup de discours.

FILANDRE.

Je jure d'oublier une ingrate maîtresse
Si tu joins tes désirs à l'ardeur qui me presse;
Je jure de tes yeux l'agréable douceur
Que tu n'as rien qui cède aux attraits de ta sœur.
Et mon aveuglement étoit incomparable
Quand je ne trouvois pas ce visage adorable.

CÉPHISE, *à part.*

Voilà Filandre pris, et ce beau compliment
Est toujours le premier des discours d'un amant.
(A Filandre.)
Mais si ma sœur encor t'offroit cette assistance
Que son ingrate humeur dénie à ta constance,
Rien ne seroit égal à ses moindres appas;
Et, quand je vaudrois plus, je ne la vaudrois pas.

FILANDRE.

Il est vrai, cet objet du tourment que j'endure
Avec fort peu d'efforts rouvriroit ma blessure;

Mais tes yeux, secourus de la force du temps,
L'ôteront de mon cœur, et nous serons contens.

CÉPHISE.

Ce discours me contente, et j'aime ta franchise,
Si nue et si conforme à l'humeur de Céphise;
Et, sans t'entretenir de discours superflus,
Si Célidor m'aimoit, je ne t'aimerois plus.
Mais, perdant tout espoir, suivons notre entreprise,
Et faisons par dessein ce qu'ils font par surprise:
Oublions au besoin ces objets inhumains,
Et pour nous entr'aimer blessons-nous de nos mains.

FILANDRE.

Je suivrai quelque loi que ton vouloir m'ordonne.
Mais quelqu'un vient à nous..... Que son geste m'étonne!

SCÈNE II.

LES MÊMES; DORILAS.

DORILAS.

O fatal accident! ô funeste rapport!
O malheureux effet de l'amour et du sort!

FILANDRE.

Qui t'afflige, berger?

DORILAS.

O malheur déplorable
D'un amant si parfait et si considérable!
Où demeure Théane?

FILANDRE.

Assez proche d'ici.
Pourquoi? que lui veux-tu? Tire-nous de souci.

Qui cause tes soupirs? et de quelle nouvelle
Vas-tu, triste berger, affliger cette belle?

DORILAS.

Je lui vais annoncer l'effet de ses dédains,
Et la tragique fin du plus beau des humains.

CÉPHISE.

O dieux! Thimante est mort!

FILANDRE.

O perte indubitable!

DORILAS.

Oyez de son trépas le discours véritable.
Entre mille pensers qui me divertissoient
En ces lieux écartés où mes troupeaux paissoient,
Ses plaintes dans les cieux ingratement poussées
M'ont fait tourner la vue et cesser mes pensées:
J'ai vu ce jeune amant, les yeux mouillés de pleurs,
Fouler à pas pressés les herbes et les fleurs,
Et redoubler sa course à six pas de la Seine,
Près de s'ensevelir en son humide plaine:
Ses sens étoient saisis de l'horreur du trépas;
Passant, il me sentoit et ne me voyoit pas;
Il suivoit sans égard sa course vagabonde,
Et ne discernoit point ni la terre ni l'onde:
Enfin pour l'arrêter j'ai fait un prompt effort,
Et de quelques momens j'ai différé sa mort.

(Théane vient et l'écoute sans se montrer.)

Ce déplorable amant, la couleur altérée,
La voix basse et confuse, et la vue égarée:
« Qui que tu sois, dit-il, dont le pieux dessein
Veut différer l'arrêt de mon sort inhumain,
Par le triste discours de ma peine infinie

Tu saurois que ton soin m'est une tyrannie,
Que mon trépas est juste, et que je suis l'amant
Qui sais le mieux aimer et le plus constamment.
Si tu ne connois pas l'ingrate qui me tue,
C'est Théane...» A ces mots sa voix interrompue
A laissé succéder des soupirs si pressans
Qu'ils auroient affligé les plus barbares sens.
Ce jeune amant enfin, en cette violence,
Par ce dernier discours a forcé son silence:
« Assure sa beauté de la fin de mon sort,
Et ne divertis point ce généreux effort.
Adieu; mon bien dépend de ce dessein funeste. »
A ces mots il unit la vigueur qui lui reste,
Et par un tel effort se tire de mes bras,
Que ma force ne peut divertir son trépas:
Il s'est précipité; l'onde s'en est émue,
Et son front s'est ridé d'horreur qu'elle a reçue.
Elle tient toutefois ce corps si précieux
Qu'elle ne permet plus qu'il paroisse à nos yeux;
Et ses flots aplatis n'ont point laissé de marques
Sur l'endroit qui retient ce beau butin des Parques.
Je ne figure point mes pleurs ni mes soupirs;
J'obéis seulement à ses derniers désirs;
Et je vais annoncer à cette indigne amante
La déplorable fin du malheureux Thimante,
Le pitoyable objet d'un sort si rigoureux,
Le plus beau des mortels et le plus malheureux.

CÉPHISE.

O sensible douleur!

FILANDRE.

Triste effet de mon crime!

SCÈNE III.

LES MÊMES; THÉANE.

THÉANE, *avec colère.*

Sus, de quoi s'armera mon dessein légitime?
Aveugles ennemis d'une si belle amour,
Traîtres, Thimante est mort, et vous voyez le jour!
Suivons les mouvemens de la haine enragée
Que produit en ce cœur mon amour outragée,
Et par un juste effort étouffons de ces mains
Ces monstres, le mépris et l'horreur des humains.

FILANDRE, *à genoux.*

Coupable de sa mort, auteur de l'artifice,
Je confesse le crime et j'attends le supplice.
Thimante étoit constant, j'ai trahi ses desseins;
Céphise me servoit, et nos efforts sont vains.
Un tragique succès a suivi l'imposture;
Et ma mort doit finir enfin cette aventure.
Vous épargnez un traître, et vos bras engourdis
Sentent en ma faveur leurs efforts refroidis.
Le soleil en pâlit, et cet astre s'irrite
De quoi vous différez la mort que je mérite.
Privez-moi de sa vue, et vengez librement
Sur ce coupable corps le trépas d'un amant.
Je suis dû pour victime à son âme ravie,
Et sans aveu des dieux j'ai ce reste de vie.
Si l'on a vu mon crime, on murmure là-bas
De quoi le ciel diffère un si juste trépas.

THÉANE.

Si contre ma fureur tu restes sans défense,
Ton châtiment dépend de ton obéissance:
Pour recevoir ta peine obéis seulement,
Et consens à l'effet de mon commandement.

FILANDRE.

Ne différez donc plus : quel arrêt équitable
Peut réparer le crime et punir le coupable,
Ce traître, le plus vil des amans de ces lieux,
Le mépris de la terre et la haine des cieux?

THÉANE.

Je ne trouverois pas en la fin de ta vie
Ni Thimante vengé, ni ma rage assouvie:
Mais ton obéissance accomplit ce dessein
Si tu portes ce fer en ce barbare sein.
(Montrant sa gorge.)
Ici ma passion implore ton courage:
Force pour mon repos ce respect qui m'outrage;
Joins au crime d'amour un crime de raison,
Et par ta cruauté lave ta trahison:
Répare, lâche auteur du deuil qui me tourmente,
Le trépas de l'amant par la mort de l'amante:
Que j'aie en son malheur une commune part;
Ouvre ce cœur ingrat qui s'est ouvert trop tard;
Je bénirai ta main, quelque effort qu'elle fasse:
Deviens un peu barbare, et ton crime s'efface.

FILANDRE.

Vivez, vivez, madame, et cherchez en ma mort
A vos cruels ennuis un peu de reconfort;
Pour votre allégement rendez-la plus cruelle;
Obtenez de là-haut qu'elle soit éternelle,

Que je souffre à vos yeux un trépas renaissant
Qui punisse le crime et venge l'innocent.

CÉPHISE.

Si Filandre a failli, j'aurai, comme en son crime,
En sa punition une part légitime.
N'épargnez point mes jours, et votre allégement
S'augmentera, ma sœur, par ce commun tourment.
J'ai feint en sa faveur votre amant infidèle;
J'ai d'un couple aussi rare excité la querelle,
Peint Nérée inconstante aux yeux de Célidor,
Qui l'aime toutefois et qui la sert encor.
Ainsi le ciel est juste, et mon âme déçue
A d'un mauvais dessein une mauvaise issue.
Joignez votre colère à l'intérêt des dieux,
Qui ne peuvent souffrir ce forfait odieux.

THÉANE.

Cherchons sur le rivage, en ce malheur extrême,
Ce butin non du sort, mais butin de soi-même;
Et si nous le trouvons, par ses propres efforts
Que chacun à l'envi s'immole à ce beau corps.
(Au berger.)
Toi qui sais où la Seine a terminé sa vie,
Conduis-nous en ce lieu, contente mon envie;
Et, voyant sur le sien nos corps privés du jour,
Viens apprendre chez nous ce triste effet d'amour.

FILANDRE.

Puisque vous différez le trépas nécessaire
Qui répare mon crime et finit ma misère,
Je vais trouver sa sœur, dont le ressentiment
Pourra contre ma vie agir plus librement.
(Théane, Céphise et Dorilas sortent.)

Les objets animés de cette plaine verte
N'ouïront plus de mon cœur plaindre la douce perte,
Et je n'entendrai plus les amoureux accens
Dont ces chantres de l'air me ravissent les sens.
Pour la dernière fois mon pied foule les herbes,
Mon œil de ces rochers voit les têtes superbes,
Et mon oreille entend pour la dernière fois
Répondre à mes discours les échos de ces bois.
Mais j'aperçois Nérée.

SCÈNE IV.

NÉRÉE, CÉLIDOR, FILANDRE.

NÉRÉE.

Hélas! quelle apparence
Doit après tant de pas nourrir mon espérance?
Non, Thimante n'est plus.

FILANDRE *à genoux, lui donnant son épée.*

Coupable de sa mort,
Je fais vos belles mains maîtresses de mon sort.
Vous trouvez en ce corps, généreuse Nérée,
A son juste supplice une âme préparée.
Punissez de ce fer le pire des mortels
Qu'avec peine les dieux souffrent à leurs autels,
Le mépris et l'horreur du séjour où nous sommes,
Qui n'a reçu le jour que pour l'ôter aux hommes,
Qui, né pour traverser le repos des amans,
Fut si long-temps auteur de vos communs tourmens.
Pour trouver du remède au mal qui me tourmente
J'ai trahi votre amour et l'amour de Thimante;

Céphise me servoit, je la servois aussi;
Nous tentions tous moyens, et rien n'a réussi:
Nos efforts n'ont produit que la fin déplorable
D'un frère si parfait et si considérable.
Pourquoi différez-vous l'instant de mon trépas?
Est-ce que ce discours ne vous afflige pas,
Ou que vous réservez à mon propre courage
La résolution de venger cet outrage?

NÉRÉE.

Traître, mon frère est mort?

CÉLIDOR.

Thimante ne vit plus?

FILANDRE.

Changez en des effets ces discours superflus;
Ordonnez ou donnez un sévère supplice,
Et vos regrets enfin suivront votre justice.

NÉRÉE.

Cruel! quel accident a terminé ses jours?

FILANDRE.

Un perfide élément en a borné le cours.
Un pasteur de ces lieux dans le sein de la Seine
L'a vu précipiter et sa vie et sa peine:
Théane fait chercher ce butin du trépas.

NÉRÉE, *courant vers la Seine.*

O ciel! ô dieux cruels!

CÉLIDOR.

Courons, suivons ses pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

THIMANTE, *sortant d'une île.*

Destins, dont la rigueur s'obstine à me poursuivre,
Enfin permettez-moi de mourir ou de vivre;
Que l'astre de mes jours force sa cruauté,
Ou que par sa rigueur le jour me soit ôté.
L'enfer, d'intelligence avec cette inhumaine
Qui nourrit si long-temps ma douleur et sa haine,
Comme elle, a rebuté le tribut de mes jours;
La Mort comme l'Amour me manque de secours:
Je revois ces beautés dont la plaine est pourvue,
Et le soleil encor se présente à ma vue.
Qui t'a fait, inhumain et barbare élément,
Avec cette beauté compléter mon tourment?
Vaste empire des vents, triste lieu des naufrages,
Tombeau de tant de morts, source de tant d'orages
Que ton sein à ce corps refuse un doux trépas,
Et que tu m'es cruel en ne me l'étant pas!
Ta rage si souvent a fait des homicides,
Et tu m'as rejeté de tes grottes humides!
Quel accident fatal a remis sur tes bords
Ce triste, languissant et déplorable corps?

SCÈNE VI.

THÉANE, CÉPHISE, DORILAS; *et* THIMANTE, *qui d'abord ne les voit point.*

THÉANE, *étonnée.*

C'est lui, n'en doutons plus.

CÉPHISE.

O destin favorable!

THIMANTE.

Mais quel doit être enfin l'espoir d'un misérable
Dont l'amour ni la mort, notre dernier recours,
Ne peuvent consentir d'accorder le secours?

CÉPHISE.

Allons, que son repos succède à sa tristesse.

THÉANE.

Laissons agir un peu la douleur qui le presse.

CÉPHISE.

Connoissant qu'elle sert de preuve à ton pouvoir,
Fille vaine et superbe, il t'est doux de la voir.

THIMANTE.

Tente, amant déplorable, en ta douleur profonde,
Une seconde fois la cruauté de l'onde;
Par un dernier effort suis ton premier dessein,
Et perds l'âme et la vie en son humide sein.

(Il court vers la Seine.)

THÉANE, *le retenant et l'embrassant.*

Mais sur ce sein plutôt reprends l'âme et la vie
Que par sa dureté cent fois il t'a ravie.

Ce moment doit finir les rigueurs de ton sort,
Et ce sein, cher Thimante, est ton onde et ta mort.
D'où vient qu'en ce bonheur, qu'enfin le ciel t'envoie,
Tu tardes si long-temps à témoigner ta joie?
Est-ce un léger effet de bénir ton destin,
Et sens-tu tes désirs refroidis par leur fin?

THIMANTE.

Pareil au criminel qui, la face bandée,
Lorsqu'il attend le coup voit sa mort retardée,
Son bandeau détaché, ses juges satisfaits,
Le peuple souriant et ses liens défaits:
Tel, les sens étonnés et le cœur tout de glace,
Je demeure confus au moment de ma grâce;
Tel mon esprit balance entre l'étonnement
De l'appréhension d'un juste châtiment;
Car avoir sous vos lois ma franchise asservie,
Cette offense me rend indigne de la vie.
Le ciel doit un supplice à mon ambition,
Et je cherche en la mort cette punition.
Ne me prescrivez point la douce loi de vivre,
Si vous savez l'ennui dont ma mort vous délivre.
Abandonnez, madame, à l'horreur du trépas
Cet indigne butin de vos rares appas:
Vous me verrez égal à l'arrêt de ma peine;
Je vous estimerai plus juste qu'inhumaine;
Notre commun repos naîtra de mon malheur,
Et ma perte dépend d'un moment de douleur.
Cette onde a vu ma vie à sa rage exposée;
Mais, pour vous imiter, elle l'a refusée,
Et je sollicitois à finir mon tourment
Pour la seconde fois ce superbe élément,

Quand cette belle main a ma course arrêtée,
Et différé la mort que j'ai trop méritée.

THÉANE.

J'ai douté si long-temps d'une si belle amour;
Et dans ce déplaisir je conserve le jour!
Rare objet de mes vœux, vainqueur de ma franchise,
Charmant et digne auteur de ma première prise,
Invente pour ma faute un supplice inhumain;
Ce cœur te plaira-t-il arraché de ta main?
N'épargne point mes jours, et fends ce sein barbare
Qui rebutoit l'honneur d'une amitié si rare;
Laisse à ce cœur ingrat le dessein de mourir,
Et cherche à ses dépens le moyen de guérir.
Mais avant qu'en ma mort expier mon offense,
Sur ce sein, si tu veux, prends quelque récompense;
Baise-le s'il te plaît et s'il a des attraits,
Et pour sa cruauté tu le fendras après.

THIMANTE, *lui baisant le sein.*

Mon cœur, ravi de joie au transport qui l'enflamme,
Perd son premier dessein: ne mourons point, madame;
Savourons à l'envi ce doux fruit de nos maux,
Et goûtons les plaisirs après tant de travaux.

CÉPHISE.

O rare effet d'amour, dont la rage assouvie
A tant de vaines morts fait succéder la vie!
Je pâlissois déjà de l'horreur du trépas;
Autant que je pouvois j'en retirois mes pas,
Et je n'avois pas fait sans une peine extrême
Ce funeste dessein d'attenter sur moi-même:
Le jour m'étoit plus cher que cette vanité

De mourir ardemment pour l'avoir mérité.
Mais le ciel favorise une amitié si sainte;
(A Thimante.)
Il conserve Thimante, il dissipe ma crainte.
Ma sœur est innocente; accuse de ton mal
Le dessein que j'avois de punir ton rival.
Je t'ai peint infidèle en faveur de Filandre,
Et j'ai feint qu'à mes yeux tu t'es laissé surprendre.
Mais j'ai contre ton bien tenu de vains propos:
La vérité plus forte établit ton repos;
Et ce cœur repentant bénit sa destinée
Par qui pour ton bonheur ma fourbe est ruinée.
Par un trait de pitié rends mes désirs contens,
Et ne diffère point le pardon que j'attends.

THIMANTE.

Hélas! qui n'obtiendroit ma pitié réclamée
En ce divin transport dont mon âme est charmée?
Et, si l'espoir que j'ai ne me doit abuser,
Acquérant ce trésor que puis-je refuser?

THÉANE.

Cesse de témoigner un soupçon qui m'irrite,
Puisque ta défiance offense ton mérite.
Oui, je suis à Thimante, et les rigueurs du sort
Contre ce beau dessein feroient un vain effort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MÉNALQUE, DAMÈTE.

MÉNALQUE, *à Damète.*

Attends, il n'est pas mort : le voilà si je veille;
Son œil revoit le jour. O céleste merveille!

THIMANTE.

Que nous veulent ces gens?

MÉNALQUE, *à Damète.*

Je l'ai vu toutefois
Étendu sur ces bords sans vigueur et sans voix :
Son œil avoit perdu la lumière du monde
Au point qu'en mon esquif je le tirai de l'onde;
Et pour le transporter mes efforts étant vains,
Je suis allé chercher le secours de tes mains.

DAMÈTE.

O dieux!

THIMANTE, *l'ayant entendu.*

Heureux vieillard à qui je dois la vie,
Que tes prospérités égalent ton envie!
M'as-tu mis sur ces bords, et lui disois-tu pas
Que ton heureux secours m'a sauvé du trépas?

MÉNALQUE.

Oui, je vous ai rendu l'assistance opportune
Que vous me devez moins qu'au soin de la fortune.
Assis dessus ces bords j'attendois les passans,
Quand un objet d'horreur a saisi tous mes sens :

J'ai vu sans mouvement, sans force et sans haleine
Ce corps flottant au gré du vent et de la Seine.
Ce spectacle d'horreur m'arrêtoit sur ces bords,
Et mon étonnement retardoit mes efforts;
Mais enfin j'ai forcé la frayeur inutile
Qui laissoit en ma main cette rame immobile:
J'ai d'un bras animé fait courir mon bateau
Et rendu ce beau corps aux rives de cette eau.
Je croyois votre vie hors d'espoir de remède.

DAMÈTE.

Et pour vous transporter il réclamoit mon aide.
Mais mon secours est vain, grâce au secours divin;
Je ne vous puis servir que d'un verre de vin.

THIMANTE.

Favorable vieillard, par quel heureux service
Me pourrai-je venger de ce pieux office?
Tu me fais possesseur de ces rares appas.
Mais Filandre fort triste adresse ici ses pas.

THÉANE.

Caché sous ces buissons vous entendrez ma plainte,
Et me verrez punir son crime par sa crainte.
Ma sœur, secondez-moi.

SCÈNE VIII.

FILANDRE, NÉRÉE, CÉLIDOR, THÉANE, CÉPHISE, THIMANTE *caché.*

FILANDRE.

Ces beaux yeux pleins de pleurs
Montrent de son trépas les visibles douleurs :
Thimante ne vit plus, et sa perte assurée
Attire en son malheur et Théane et Nérée.
Sus, qui se vengera sur ce coupable corps
Qu'expose sans défense un sensible remords?
Toutes deux ressentant la perte de Thimante,
Je ne puis éviter ou la sœur ou l'amante :
Ma mort est nécessaire, et ces retardemens
Font un juste reproche à vos ressentimens.

THÉANE, *prenant l'épée de Célidor.*

Traître, à ton châtiment cette main occupée,
Tient le fil de ta vie au bout de cette épée :
Ce coup te ravira la lumière des cieux,
Et ton sang rougira les herbes de ces lieux.
Va conter à Thimante, en ces campagnes sombres
Où son âme sans corps erre parmi les ombres,
Que j'ai grossi de pleurs son humide cercueil,
Et qu'il a dans ta mort des preuves de mon deuil:
Assure cet objet dont mon âme est ravie
Que de ma perte aussi ta mort sera suivie;
Que là-bas ce vainqueur s'apprête à butiner
Les plus chères faveurs qu'un esprit peut donner.
Mais c'est trop différer un trépas légitime:
Il faut que par son coup ton sang lave ton crime.

NÉRÉE, *voulant lui arracher l'épée.*

Non, non, donnez ce fer, puisque la loi du sang
M'oblige davantage à lui percer le flanc :
Sa mort par votre main ne peut me satisfaire;
Permettez à la sœur la vengeance du frère.
O refus importun qui prolonge son sort,
Et qui diffère tant le moment de sa mort!
Puisqu'on n'accorde point cette épée à mes larmes,
Faisons contre ses jours servir ses propres armes.
Reçois, lâche imposteur.....

THIMANTE, *sortant l'épée à la main.*

Votre ressentiment
N'emploîra pour sa mort que ce bras seulement.
Thimante m'étoit cher, j'entreprends sa vengeance;
Ne me disputez point cette juste allégeance,
Et redoutez de voir dessus ces belles mains
Le sang que verseroit cette horreur des humains.

NÉRÉE.

O merveille infinie!

CÉLIDOR.

O destin favorable!

NÉRÉE.

Est-il à mon plaisir un bonheur comparable?
Mon frère voit le jour!

FILANDRE.

Voyant ce que je voi,
Dieux! me puis-je assurer moi-même d'être moi?
Je consens toutefois à l'effet de sa haine,
Et ne désire point qu'on diffère ma peine.

J'ai causé ses tourmens, j'ai trahi ses desseins,
Et la raison ne peut me sauver de ses mains.

THIMANTE.

Puisqu'à mes longs ennuis tant de bonheur succède,
Que nos maux soient finis par un commun remède.
Me cédant ce trésor vous réparez assez
Le sujet importun de mes malheurs passés;
Et les crimes d'amour, après la repentance,
Ne sont ni reprochés ni punis sans offense.
Je vois cette beauté qui me tient sous ses lois
Disposée à donner ce pardon de sa voix.

THÉANE.

Je hais la trahison; mais, quoi que je propose,
Je la dois pardonner puisque j'en suis la cause.
Filandre, vis content.

FILANDRE.

Puisque vous l'ordonnez,
Je conserve mes jours au malheur destinés;
Je vivrai pour vous rendre un éternel hommage.

CÉPHISE.

O résolution d'un généreux courage!
Dans le dessein de vivre il semble autant souffrir
Qu'un autre souffriroit au dessein de mourir.
Filandre, est-il pas vrai? parle d'une âme saine,
Tu te vois délivré d'une sensible peine.
L'honneur te défendoit d'éviter le trépas;
Mais, si je te connois, il ne te plaisoit pas.

FILANDRE.

Puisqu'enfin ton amour est l'objet où j'aspire,
Je dois tout avouer et ne t'ose dédire.

Enfin que ferons-nous, puisque nos vœux sont vains?
Désires-tu l'effet de nos communs destins?
Un heureux mariage unira-t-il nos âmes ?
Et ressens-tu pour moi de mutuelles flammes?

CÉPHISE.

Éprouvons quelque temps nos désirs et nos vœux;
Songeons-y mûrement; nous sommes fins tous deux.
Ce seroit un malheur fort plaisant que le nôtre,
Si, les ayant trompés, nous nous trompions l'un l'autre.
Songe plus d'une fois au dessein que tu fais :
Tes regards par les miens seront-ils satisfaits?
Chéris-tu mon humeur, ma façon et ma taille?
Ont-elles à tes yeux quelque chose qui vaille ?
Peux-tu sans violence offrir ta liberté
A celle en qui l'Amour mit si peu de beauté?

FILANDRE.

Tes vertus sont un charme à qui les examine ;
Ta taille est d'importance, et ta grâce divine :
Tu feras aisément par tes perfections
De ma naissante ardeur de fortes passions.

CÉPHISE.

Je te plais, c'est beaucoup; il n'est plus nécessaire
Que de considérer si tu me pourras plaire :
Le temps et tes vertus achèveront ce point.
Je ris, mais sans dessein; ne désespère point.
Si je m'y connois bien, je sens quelque étincelle
Capable de produire une ardeur mutuelle :
Tu peux attendre un mois.

FILANDRE.

J'en puis attendre deux.

CÉPHISE.

Ce dessein te plaît-il ?

FILANDRE.

Je veux ce que tu veux.

THÉANTE.

L'aimable passe-temps! Sus, qu'une aise commune
Nous fasse en ce bonheur bénir notre fortune.
Toi, pieux messager, et toi de qui l'effort
A conservé Thimante et diverti ma mort,
Qu'après vos longs travaux le soin des destinées
Vous accorde la paix et de longues années.
Bénissez avec nous le démon des amans,
Qui satisfait nos vœux et finit nos tourmens.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

